

## PIECES DETACHEES

PHOEBE MORGAN

# PIÈCES DÉTACHÉES

*traduit de l'anglais  
par Danièle Momont*

Ce livre a été publié sous le titre  
*The Doll House*  
par HQ, label éditorial d'HarperCollins, Londres.

Notre catalogue est consultable sur  
[www.editionsarchipel.com](http://www.editionsarchipel.com)

Éditions de l'Archipel  
34, rue des Bourdonnais  
75001 Paris

ISBN 978-2-80982824-5

© Phoebe Morgan, 2018.  
© L'Archipel, 2020, pour la traduction française.

*Merci à ma famille de ne pas ressembler à celle-ci.*

## *Avant*

— On y va ?

*Je tire sur le manteau de maman, mes doigts agrippent la mince étoffe noire comme s'il s'agissait d'un canot de sauvetage. Maman ne cille pas. On jurerait qu'elle ne m'a pas entendue.*

*Plusieurs minutes s'écoulent. Je me mets à pleurer, j'émet de petits sanglots à peine audibles, qui me restent dans la gorge, tandis que le vent pique mes joues mouillées de larmes. Maman ne s'aperçoit de rien. Je presse les paumes de mes mains sur mes yeux pour en chasser les dernières lueurs qui s'attardent dans le jardin mangé d'ombres. L'obscurité s'intensifie, mais maman continue de garder l'œil immobile. Elle ne me rassure pas, se contentant de fixer un point droit devant elle. Je me mords l'intérieur de la joue. Je mords de plus en plus fort, jusqu'à sentir un peu de sang sur ma langue.*

*Je m'efforce de me taire, de ne produire aucun son. Maman me dit que je ne devrais pas geindre de cette façon, que nous sommes en train de jouer à un jeu, rien de plus. Mais il fait trop froid ce soir, et j'ai faim. La barre chocolatée que j'ai avalée à l'école est déjà loin, et je doute de pouvoir manger autre chose ce soir. Pas si nous ne les voyons pas bientôt.*

*L'hiver, il fait toujours froid, mais jamais maman ne m'autorise à sortir. En été, c'est mieux, il m'arrive même de trouver ce petit jeu amusant. Le jardin en constitue le décor idéal, j'aime sentir l'herbe me caresser les genoux. Et ce trou dans la clôture, qu'on croirait fait tout exprès pour moi... D'ailleurs, je n'y déchire plus jamais mes vêtements. Mon geste n'est pas loin d'être devenu parfait.*

*Mais, ce soir, il fait un froid de loup, mes mains rougies me brûlent. Je ferme les yeux de toutes mes forces en tâchant de me persuader que nous sommes en été et que, de ma cachette, je sens la chaleur du soleil contre mon dos. Durant l'été, je vois parfois des animaux. Ils élèvent des lapins dans des cages, dont je ne m'approche plus. Une fois, j'ai rampé jusqu'à l'une d'elles, passé mes doigts dans une maille du grillage, touché le petit museau très doux d'un lapin. Mais lorsque maman s'en est aperçue, elle s'est mise très en colère. Elle a décrété que je ne devais à aucun prix sortir de l'ombre. Elle dit que les lapins ne nous appartiennent pas. Je ne leur rends donc plus visite. En revanche, je continue d'aller voir le petit hérisson qui vit aux abords de la clôture. Je fréquente aussi toutes sortes de bestioles – les vers, les insectes, dont maman me dit pourtant que je ne devrais pas les toucher. Je les touche quand même. Je plonge les doigts dans la terre, je dispose plusieurs vers sur ma main, où je les regarde se tortiller. Je ne crois pas que cela les dérange. J'aime bien avoir des choses avec quoi jouer. La plupart du temps, je suis toute seule.*

*Soudain, maman se penche en avant, saisit ma main glacée dans la sienne. Je sens les os de ses doigts serrer très fort les miens. Ça fait mal.*

— Tu les vois ? me demande-t-elle.

*Je rouvre les paupières, cligne des yeux dans l'obscurité. Il fait presque totalement noir à présent, mais je regarde la fenêtre aux reflets d'or, et je les vois. Je les vois tous. Mon cœur se met à battre la chamade.*

*Aujourd'hui**Londres**13 janvier 2017**Corinne*

Il s'agit d'une immense demeure, trônant au beau milieu de la pelouse à la façon d'un château de sable à demi écroulé, une bâtisse incongrue parmi les vestiges du chantier de construction, les gobelets en polystyrène abandonnés là par des ouvriers un peu trop portés sur la caféine. On recense encore deux chaises pliantes, dont la condensation due au froid a mouillé les pieds métalliques.

— Dominique ? Vous êtes tombé du lit, ma parole !

Un homme se dirige vers nous à grandes enjambées, la main tendue. Je m'écarte de Dominique et recule d'un pas, déjà tourmentée par cette infime distance entre nous.

— Vous devez être Warren, sourit Dominique en serrant la main du visiteur. Je vous présente Corinne Hawes, ma fiancée.

De la main gauche, il me pousse en avant avec discrétion.

— Puisque c'est son jour de congé, j'ai eu envie de l'amener avec moi. Elle a le chic, elle aussi, pour débusquer de bonnes histoires. Elle pourrait nous être utile.

Ce n'est pas tout à fait exact, mais Dominique est journaliste. Il excelle à gauchir un peu les faits, à brouiller les lignes...

— Merci d'être venu, fait Warren d'une voix puissante au débit rapide.

Un repoussant filet de salive visqueuse s'étire un instant entre ses lèvres charnues, avant de se rompre. Se déplaçant aussi vite qu'il s'exprime, il nous entraîne vers la maison, salue de la main les ouvriers qu'il croise. À mesure que nous nous rapprochons de la bâtisse, mon malaise s'accroît – il me semble qu'elle nous menace, si blanche sous le soleil hivernal. Il s'en dégage une étrange tristesse. On jurerait une ruine. Un édifice à l'abandon...

— Dominique... Dom. Je peux vous appeler Dom ?

Et Warren d'enchaîner sans attendre la réponse :

— Voyez-vous, Dom. Une fois que nous aurons terminé, cette maison deviendra la huitième merveille du monde. Je vous accorde qu'elle a grand besoin qu'on la pomponne, mais c'est justement pour cette raison que nous sommes là.

Il se tourne vers moi et m'adresse un clin d'œil. J'ai un mouvement de recul. Il me rappelle Andy, l'un des collègues de Dom, qui a passé le réveillon de Noël à me déshabiller du regard. Un frisson me parcourt le dos. Depuis, Andy me bat froid.

— Je suppose que vous allez commencer par me poser des questions ? Histoire que je vous raconte ce que vous avez besoin de savoir. Ensuite, vous n'aurez qu'à prendre quelques photos. Je vous connais, vous, les paparazzis !

Warren éclate de rire. Je me tourne vers Dominique dans l'espoir de croiser son regard, afin que nous partagions l'effroi que m'inspire son interlocuteur. Hélas, il est en train de prendre des notes dans son carnet, couvrant l'une des pages d'infimes pattes de mouche.

Nous nous installons sur les chaises, dont le plastique me glace les cuisses à travers mon jean.

Éblouie soudain par le soleil, je ferme les paupières quelques instants. J'ai les yeux secs. Les canaux lacrymaux taris. Dom a insisté pour que je l'accompagne, décrétant que j'avais besoin de sortir de notre appartement. Une semaine, c'est largement assez, a-t-il ajouté. Il a raison. Je le sais. Hélas... Je ne supporte pas que nous ayons échoué. Une fois de plus. La FIV n'a donné aucun résultat. Je me sens vide.

— Nos lecteurs apprécient en effet que nous plantions le décor, enchaîne Dominique.  
Sa voix m'apaise.

— En particulier lorsqu'il est question d'une telle demeure.

— Eh bien... Carlington House, ou du moins ce qu'il en reste, a été édifiée en 1792. Conçue par un certain Robert Parler...

Un flash me traverse l'esprit :

— Je le connais. Enfin... Pas personnellement, bien sûr, mais mon père m'a parlé de lui.

Dom me décoche un sourire.

— Le père de Corinne était architecte, lui aussi, expose-t-il à Warren.

« Était »... Ce verbe au passé me fait l'effet d'un uppercut. Il va y avoir un an que papa est mort, et il me manque chaque jour. Il me manque plus que quiconque autour de moi pourrait l'imaginer. Je sais gré à Dominique de ne pas mentionner son nom – je n'ai pas envie que Warren, qui a forcément eu vent de lui, se mette à me lécher les bottes. C'est en général ce qui se produit lorsque mes interlocuteurs apprennent l'identité de mon père, l'un des plus talentueux architectes de Londres, dont la célébrité excède de beaucoup le cercle de sa profession. Mais je peine encore à évoquer son souvenir, d'autant plus qu'aujourd'hui je me sens aussi fragile qu'un bibelot de porcelaine.

— Ma foi, Dom, vous vous êtes déniché une sacrée petite bonne femme, sourit Warren, dont les dents me paraissent beaucoup trop grandes pour sa bouche. Bref, Parler a accompli des prouesses ici. À sa mort, Carlington House a été achetée par un propriétaire terrien des environs, puis par un autre, et ainsi de suite jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, durant laquelle notre région a subi de terribles dégâts au moment du Blitz. Le petit dernier de la famille qui occupait les lieux à ce moment-là a été découvert gisant sous les décombres presque trois mois après le bombardement. Trois mois, vous vous rendez compte ? Quelle tragédie...

Warren secoue la tête, avant de reprendre son récit avec entrain, tandis que j'imagine les os minuscules, guère plus volumineux que ceux d'un oiseau, ensevelis sous les gravats...

— Sur ce, plus personne ne s'est préoccupé de Carlington House, jusqu'à ce que quelqu'un en devine tout le potentiel, il y a de ça une vingtaine d'années.

Il se tait un moment, fixe la maison devant nous. Je l'imité. Un mouvement brusque, puis un nuage de poussière blanche s'élève du toit tout près de s'effondrer. Trois corbeaux prennent leur essor dans un ciel couleur de cendre. L'un d'eux pousse un cri bref et rude, qui résonne à l'intérieur de ma poitrine.

— Il a embauché des ouvriers du bâtiment, pour tout recommencer à zéro. À l'époque, la propriété appartenait à la famille De Bonnier. Les joailliers. Vous voyez de qui je parle ? Ils roulaient sur l'or.

Warren, qui s'est tourné vers moi, hausse les sourcils.

Dominique, jusqu'alors occupé à prendre des notes, s'interrompt et relève le nez.

— Vous n'allez tout de même pas me faire croire, Warren, que vous étiez déjà là il y a vingt ans ?

— Bien sûr que non !

Il part d'un grand rire.

— Je peux vous assurer que mes gars travaillent autrement plus vite que ça. Non... Les De Bonnier ont engagé une nouvelle boîte, les travaux ont commencé. Ils ont pas mal avancé...

— Que s'est-il passé ?

Dominique se penche en avant. De la buée sort de sa bouche. Je regarde ce nuage impalpable s'évaporer dans le néant.

— Ils ont tout laissé tomber.

— Laissez tomber ?

— Eh oui ! Il paraît qu'une brouille a éclaté entre les De Bonnier et le cabinet d'architectes. Les choses ont vraiment mal tourné. De gros paquets de fric ont été engloutis, d'après ce que j'ai cru comprendre. Bah... C'est toujours à ça qu'on en revient, pas vrai ? Le fric !

Il lève une main, qu'il agite. Dangereusement près de mon épaule.

— Pour finir, c'est nous qui avons décroché le contrat de rénovation. L'un des plus gros chantiers de ma carrière, qui me rapportera de quoi payer les frais de scolarité de mes gosses. Au fait, vous avez des enfants, tous les deux ? Un gouffre financier, pour sûr. Ma femme dit toujours qu'ils finiront par nous saigner à blanc.

Le rouge me monte au front lorsque nos regards se croisent. Comment ose-t-il débiter de pareilles âneries ? Cet imbécile ne mesure même pas sa chance.

— Que s'est-il passé au juste avec les De Bonnier ? intervient Dominique pour m'épargner de devoir répondre à Warren.

— Bah... Top secret.

Il me gratifie d'un énième clin d'œil.

— Mais, si vous y tenez, on peut toujours enquêter. Cela dit... C'est plutôt votre boulot, non ?

Il dissimule dans son rire une pointe d'ironie.

Dominique baisse la tête, agacé. Mon pouls s'accélère.

— À qui appartient la maison, aujourd'hui ?

— Elle a été mise en vente. La propriétaire actuelle n'a pas les moyens de la garder, c'est d'ailleurs pour ça qu'elle se trouve dans un pareil état. Elle l'a littéralement laissée pourrir sur pied. Mais quelqu'un s'est finalement décidé à l'acheter. Une petite fortune. Pour tout vous dire, j'ignore d'où vient l'argent, et je m'en contrefous. L'essentiel, c'est qu'il soit là.

— Bien sûr, bien sûr, grimace Dominique.

— Je peux vous faire visiter, si ça vous tente, me propose Warren. J'en profiterai pour vous convaincre qu'on bosse drôlement bien, mes gars et moi. Un peu de pub ne fait jamais de mal.

Nous nous levons. Dominique prend quelques photos. Je ferme les paupières pour échapper à l'éclair du flash. Je déteste les appareils photo. Papa répétait qu'il les haïssait aussi, mais j'en doute. Il n'aimait rien tant qu'attirer l'attention, se retrouver sous les feux de la rampe. Lorsqu'il dévoilait un nouveau projet, par exemple. Dominique, dont le flash crépite, a repéré ma grimace. Il effleure mes cheveux, me demande si tout va bien. Je m'oblige à lui rendre son sourire. La maison nous cerne. Il me semble qu'elle nous observe.

Warren nous entraîne à l'arrière de la bâtisse où, par un trou dans l'un des murs, nous découvrons des pièces à demi restaurées. Ayant ôté l'une de mes moufles, je passe un doigt sur la pierre froide, dont le contact me fait du bien. Une pierre blanc cassé... Non. Gris argenté, plutôt, dont je récite aussitôt, en silence, la référence dans le nuancier Pantone. Un vieux réflexe, qui remonte à mes débuts de galeriste. Une araignée descend le long de son fil. Ses pattes s'agitent à la façon de minuscules aiguilles à tricoter. Des gouttes d'eau étincellent sur sa toile aux reflets cristallins.

Tandis que nous flânonnons dans le jardin aux murs affaissés, je sens la propriété m'envelopper. Elle me touche du bout de ses antennes, m'attire imperceptiblement à elle. Depuis les béances ténébreuses où, bientôt, Warren et les siens installeront les fenêtres, des souffles glacés s'insinuent dans ma direction. Je lève les yeux vers l'ouverture la plus haute. Qui vivait là jadis ? De quels secrets cet édifice est-il le gardien ? Comme je me détourne, j'entraperçois une lueur brève dans l'obscurité, un mouvement. Un coup de pinceau. Blanc contre le noir des lieux. Un visage. Je distingue un visage.

D'une pâleur spectrale.

Je pousse un cri, une main sur la poitrine. Je recule d'un pas chancelant, le cœur battant à rompre.

— Non !

L'exclamation a franchi la barrière de mes lèvres avant que j'aie pu la retenir.

— Non !...

— Allons, Corinne, calme-toi. Tout va bien.

Dominique me serre entre ses bras, tente de m'apaiser, m'explique qu'il ne s'est agi que du flash de son appareil photo. Il n'y a rien à voir. Personne ne hante cet endroit. Les jambes en coton, j'inspire profondément à plusieurs reprises. À peine ai-je senti le regard de Warren sur moi que je m'empourpre. Mon pouls continue de galoper. Je ne peux pas continuer ainsi. Les nerfs toujours à fleur de peau. Affolée. Dom, qui me caresse les cheveux, me rassure encore. Hélas... C'est plus fort que moi. L'image me poursuit. Celle d'un visage à la fenêtre, le regard plongé dans le mien.

\*

Je me fais couler un bain pendant que Dominique descend nous acheter de quoi dîner. Près du radiateur trônent mes bottes, bourrées de vieux journaux. Nous croulons sous les vieux journaux – Dominique a empilé dans l'entrée ses exemplaires du *Herald*.

Assise sur le bord de la baignoire, je tourne l'une des pages de mon livre du jour, *Prenez en main votre fertilité*. J'évite de penser à l'incident qui s'est produit plus tôt. De songer à ma crise de panique. Ces flambées irrationnelles ne me valent rien. Dom estime qu'elles ont à voir avec mon père, avec le choc que j'ai éprouvé à sa mort.

Je tourne le livre à présent fermé entre mes mains. Au dos, la photo d'une femme à la mine sérieuse. Un bébé dans sa poussette à l'intérieur de la jaquette. J'ai acheté cet ouvrage sur Internet et, depuis que je l'ai reçu, je le cache pour que Dominique ne le découvre pas. J'ai un peu honte, je crois, car pour être tout à fait sincère je ne crois pas un traître mot des âneries dont ces livres sont farcis. Jamais je ne leur ai accordé le moindre crédit.

L'autre jour, j'en ai repéré un autre, du même acabit, sur l'une des tables de la librairie que j'ai coutume de fréquenter. J'ai jeté quelques coups d'œil de droite et de gauche pour m'assurer que personne ne m'observait. J'ai fini par saisir l'ouvrage pour me diriger ensuite vers la caisse, mais c'est alors que l'une des clientes en train de faire la queue m'a adressé un regard compatissant en découvrant ce que j'avais entre les mains. J'ai quitté la librairie au triple galop, les joues en feu – sa pitié m'était insupportable. Et pourtant... Le soir même, j'achetais en ligne le bouquin que je feuillette aujourd'hui.

J'ai oublié que le robinet était ouvert. J'interromps brusquement mes cogitations lorsque je m'aperçois que ma robe de chambre est mouillée : la baignoire menace de déborder. Je ferme le robinet, plonge la main dans le liquide pour ôter la bonde. Mon livre tombe sur le sol avec un bruit mat.

Une fois rétabli le niveau de l'eau, je me déshabille. Je possède un ventre plat et blanc, que j'imagine gonflé, comme celui d'Ashley quand elle attendait Holly. Les poils de mon corps se hérissent. Je ne me détends qu'en me laissant glisser doucement dans l'eau chaude. Je cale mes épaules contre la paroi de la baignoire, tressaille au contact de mes omoplates avec l'émail. Je me penche pour ramasser le livre. Je devrais lâcher prise, garder l'esprit plus ouvert. Peut-être ces conseils, en définitive, vont-ils se révéler utiles. Après tout, je n'ai plus beaucoup le choix.

La température de l'eau baisse peu à peu, mais je demeure dans la baignoire, où mon corps se détend. Enfant, je prenais des bains. J'ai toujours préféré le bain à la douche. Des images de Car-

lington House s'obstinent à flotter à la surface de ma conscience. Le cri que j'ai poussé là-bas, les fenêtres mangées de ténèbres. Il faut que je me ressaisisse. Mais cette étrangeté me suit depuis toujours. Lorsque je n'étais encore qu'une petite fille, je m'imaginai voir ici ou là des visages, je discernais des fantômes dans le noir. Il n'y avait jamais personne. Papa en concluait que je possédais une imagination débordante. « Encore tes ectoplasmes, Corinne ? » Il se mettait à rire, ébouriffait tendrement mes cheveux. Il trouvait cela drôle, mais pour ma part je me sentais terrifiée. Et terrifiée, je le reste. Je suis adulte, bon sang. Je devrais pouvoir me raisonner.

Mon téléphone portable sonne à deux reprises, mais, pour le moment, je n'ai pas envie de sortir de la baignoire. Je suppose qu'il s'agit de ma sœur. Comme la sonnerie retentit de nouveau, je plonge la tête sous l'eau.

Ce que je me rappelle ensuite, c'est Dominique en train de hurler, qui me saisit sous les aisselles, mais ses mains ne cessent de glisser et l'eau éclabousse partout. Sous mes pieds, sans transition, le tapis de bain. Rêche. La serviette : rêche. Avec laquelle Dominique me frictionne. Je claque des dents. Il a ôté la bonde. Au fond de la baignoire, qui se vide, gît le livre.

— C'est pas vrai..., laisse échapper Dominique d'une voix tremblante.

Je cligne des yeux, pose le regard sur ses mains, sur mon peignoir, dont il m'enveloppe avec empressement. Pourquoi diable paraît-il si nerveux ?

Il me dévisage, secoue la tête de droite et de gauche. J'émet un son comme un hoquet. Il est temps, me semble-t-il, de prononcer quelques mots :

— Tu as rapporté de quoi dîner ?



*Londres*

*13 janvier 2017*

*Ashley*

Sa fille calée contre sa hanche, Ashley se penche pour ramasser le courrier sur le paillason. Holly pousse un hurlement, un cri bref, perçant, que suivent des pleurs déchirants – Ashley sent se crispier jusqu’aux plus ténus des muscles de ses épaules. Son squelette entier la fait souffrir. De ses deux mains, elle serre le petit corps chaud de Holly contre le sien. Les cheveux de la fillette, pareils à un duvet, effleurent la poitrine de sa mère – une douleur sourde lui meurtrit les seins. *Non... Par pitié... Pas maintenant.*

Elle est recrutée de fatigue. Même lorsqu’elle ne travaille pas, ses journées l’épuisent, ponctuées par les couches à changer, les colères, les devoirs à surveiller, les grands et les petits qu’il s’agit de conduire à l’école. Si seulement James lui donnait un coup de main. Son mari, hélas, quitte le bureau de plus en plus tard, et s’y rend dès l’aube, avant le lever des enfants. La plupart du temps, il s’extrait du lit conjugal à l’instant où Ashley s’assoupit, après avoir passé une bonne partie de la nuit à bercer Holly pour tenter, en vain, de l’apaiser. Son troisième enfant lui donne beaucoup plus de fil à retordre que ses aînés. À neuf mois, elle continue à refuser obstinément de faire ses nuits, et à y bien regarder la situation empire. Au bout de quatre mois de ce terrible régime, les clameurs du bébé ont cessé de réveiller James. Rien ne semble plus en mesure de perturber son sommeil de plomb.

Ashley a ouvert les paupières la veille sur un lit vide. L’eau coulait dans la salle de bains. De la main elle a tâté la place désertée à côté d’elle, avant de s’asseoir en silence pour que son mari lui pique un baiser furtif sur la joue à l’instant de quitter la chambre. Quand il s’est penché vers elle, elle a dû s’arc-bouter pour ne pas agripper sa chemise. Pour ne pas le contraindre à demeurer auprès d’elle. Elle l’a laissé filer sans un mot. Bien sûr. Puis elle s’est levée à son tour. Elle a apporté à Benji un verre de jus d’orange, installé Holly dans sa chaise haute, avant de préparer du café pour Lucy, son aînée, une adolescente à présent. Et la routine quotidienne de reprendre son manège infernal...

Ashley travaille quelques heures par semaine au Colours Café. Elle tient là son répit, bien que de courte durée, déposant à l’entrée de l’établissement sa panoplie d’épouse et de mère éreintée, qu’elle troque contre son uniforme de serveuse. Le jour où elle s’est ouverte à James de son projet, il a ri de bon cœur. Le petit troquet de Barnes Common ? Avec ses glaces, sa caisse enregistreuse et ses touristes ? Lorsque, quelques mois après la naissance de Holly, elle a exprimé à son mari son désir de reprendre les rênes, il est resté bouche bée. Depuis, certains jours, Ashley sangle prudemment l’enfant à l’arrière de son véhicule pour la conduire chez sa nourrice, de l’autre côté du vaste pré communal.

— Tu n’as pas besoin de travailler, lui a maintes fois répété James, avant de lui rappeler combien l’entreprise qui l’emploie est florissante.

Ashley sait bien qu’ils ne courent plus après l’argent. Mais ce n’est pas pour le salaire qu’on lui verse qu’elle joue désormais les serveuses – la plupart du temps, elle oublie d’empocher les pourboires que les clients ont déposés à son intention dans un petit pot situé à l’extrémité du bar. Les piécettes qui y dorment ne valent guère plus à ses yeux que les coques de pistache que Lucy aban-

donne en petits tas salés aux quatre coins de la maison. Ashley n'a jamais regretté d'avoir renoncé à sa carrière dans l'édition pour élever ses enfants, mais elle chérit la mince ouverture sur le monde extérieur offerte par son petit travail d'appoint. Au Colours Café, elle entraperçoit d'autres vies que la sienne. Elle s'entoure enfin d'adultes. Quelques heures par semaine, elle se glisse avec bonheur dans sa peau de serveuse, après avoir confié sa fille aux soins experts de June, au numéro 43, regagnant sa voiture les bras exceptionnellement délestés de leur petit fardeau, le cœur allégé d'autant. Cela n'a rien à voir avec l'argent.

June. Une bénédiction. Une institutrice à la retraite qu'on lui a recommandée deux mois après la naissance de Holly. Une chance folle pour James et Ashley, qui se sentaient alors submergés, démunis tout autant, eux qui jamais n'avaient embauché de baby-sitter pour Benji et Lucy. Ashley, alors, ne quittait plus la maison, occupant ses journées, entre fous rires et pleurs, à d'interminables parties de cache-cache. À l'époque, elle ne s'en souciait guère, mais elle a vieilli – sa belle énergie des débuts la déserte un peu, et elle se pose davantage de questions qu'autrefois. Les quelques heures qu'elle passe au Colours Café la comblent.

Quant à June, à l'humeur toujours égale, elle vit seule et n'a jamais eu d'enfant. Elle en souffre, du moins Ashley le suppose-t-elle – il suffit de voir l'étincelle dans son œil dès que la jeune femme paraît avec Holly. Chère June.

Ashley a d'abord songé à confier sa fille à Corinne, mais il y a la galerie. Et puis... Comment oserait-on exiger d'une jeune femme en mal d'enfant qu'elle s'occupe du vôtre durant des jours entiers?...

La semaine précédente, il n'a fallu à Ashley que quelques secondes pour prendre sa décision. À peine Corinne l'avait-elle appelée pour lui faire part des dernières nouvelles qu'elle a bondi sur son ordinateur portable pour transférer, sur le compte bancaire de sa sœur, la somme nécessaire à financer la dernière FIV. Plusieurs milliers de livres sterling contre un simple clic de souris. Ashley ne regrette pas son geste. Elle n'a encore rien dit à James – elle n'en a pas eu le temps. À minuit, tandis qu'elle s'efforce de voler çà et là une demi-heure de sommeil si Holly consent enfin à se taire un peu, l'homme se met au lit, l'attire à elle dans le noir avant de l'enlacer.

— Tu as des soucis ? lui a demandé son amie Megan la semaine précédente.

Elles s'accordaient une pause devant le Colours Café, blotties l'une contre l'autre, menus remparts contre le froid, à la main une tasse de chocolat crémeux et chaud.

— Est-ce que j'ai des soucis ? a répété Ashley.

Ses mots en buée se sont aussitôt dissous dans l'air glacé de janvier.

Megan a hoché la tête.

— À quel propos ? lui a demandé Ashley, feignant de ne pas comprendre.

— Tu le sais aussi bien que moi. Pour quelle raison rentre-t-il aussi tard du bureau, selon toi ?

— Il travaille beaucoup.

Les deux femmes ont fini leur chocolat sans plus prononcer une parole. Plus tard, derrière le bar, sa collègue lui a présenté des excuses, avant de passer un bras autour de sa taille :

— Ne fais pas attention. Depuis que Simon m'a quittée, je ne fais plus confiance aux hommes. James est un type bien. Ne te mine pas.

Dans la cuisine, Ashley installe Holly dans sa chaise haute, chantonnant jusqu'à ce que l'enfant s'apaise. Celle-ci tend ses mains potelées vers le plan de travail, attirée par la cuiller de bois, que sa mère lui remet obligeamment – dans quelques instants, la fillette en frappera la table durant de longues minutes. Elle prend le courrier, se coupe avec le bord d'une enveloppe, ferme les paupières, cependant qu'une mince ligne rougie se dessine sur la pulpe de son index. Quelle fatigue... Comme elle aimerait se laisser tomber sur le canapé. Tout oublier. Pendant une heure. Bah... Cinq minutes,

déjà, lui suffiraient. L'inépuisable vigueur de ses trois enfants l'anéantit à petit feu. Dire qu'avec Corinne elle pouvait demeurer de longues heures devant l'immense maison de poupée que leur père avait construite pour elles. Assises en tailleur, elles jouaient sans jamais se lasser, dans la douce lumière dispensée par les portes-fenêtres ouvrant sur le jardin, sur cette jungle immense où elles ont vécu pendant si longtemps...

Jamais, à quinze ans, Ashley n'aurait adopté, pour parler à son père, le ton que Lucy prend parfois pour s'adresser à James. Jamais elle n'aurait voulu le décevoir – la désillusion qu'elle lisait dans son regard si, d'aventure, elle rentrait de l'école sans avoir obtenu la meilleure note, lui brisait le cœur. Et peu lui importait qu'il la prenne ensuite entre ses bras pour lui assurer que ce n'était pas bien grave. Lucy, au contraire, se montre quelquefois d'une insolence redoutable, les mots jaillissent de sa bouche à la façon des balles meurtrières d'une mitrailleuse. Elle finit par s'excuser, bien sûr. La plupart du temps. Il lui arrive alors de se pelotonner contre son père, posant la tête contre son épaule – on croirait, l'espace d'un instant, l'enfant qu'elle était à dix ans. Face à sa mère, l'adolescente se ferme comme une huître. Peut-être ne s'agit-il que d'une mauvaise passe. Un soir, la fille de son amie Aoife a regagné le domicile familial pour y vomir sa vodka dans d'épouvantables spasmes. Il lui manquait une chaussure. Dieu merci, Lucy n'en est pas encore là.

Ashley consulte sa montre. 10 h 05. Comme son regard croise celui de Holly, il lui semble que cette dernière s'apprête à lui parler, à lui prodiguer des conseils. Au lieu de quoi elle lui sourit d'une oreille à l'autre. Elles ne cillent ni l'une ni l'autre, le temps s'arrête – durant une fraction de seconde, Ashley retrouve, jaillis du plus profond d'elle-même, l'amour et l'entrain dont elle débordait jadis. La fatigue, pour intense qu'elle demeure, elle l'accepte soudain. Elle ne troquerait pas cet éreintement contre tout l'or du monde, puisqu'il représente le prix à payer pour connaître ces moments de plénitude. Mais, déjà, les paupières de l'enfant se ferment. Le charme se rompt. Dans dix minutes, elle devra récupérer Lucy à la descente de l'autobus scolaire, ce qui lui laisse environ quarante-cinq secondes pour engloutir une pleine cuillerée de café en granulés – elle a, depuis belle lurette, renoncé au rituel de l'eau et de la bouilloire. Où trouverait-elle le temps ? Jamais, néanmoins, elle n'a avalé de granulés de café en présence de James. Cette loufoquerie lui fait honte, elle la garde pour elle à la manière d'un vilain petit secret. Comme elle dévisse le couvercle du pot, le téléphone se met à sonner, dont elle se saisit d'une main, de l'autre plongeant une cuiller dans les granulés bruns.

— Allô ?

Pas de réponse. Ashley patiente, tend l'oreille. Le jour où l'on devient mère, les appels téléphoniques prennent un tour inquiétant : les enfants, les enfants. Toujours les enfants...

— Ici Ashley Thomas, hasarde-t-elle en vain.

Seul le silence de la maison résonne autour d'elle. Holly gazouille. Vient ensuite le bruit d'une cuiller tombant sur le sol. Ashley songe à son mari. Où se trouve-t-il en ce moment ? Avec qui ? Qu'est-il en train de faire à cette seconde précise ? Elle raccroche et croque les granulés de café, dont l'amertume lui emplît la bouche.

*Londres*

*Corinne*

— Tu es sûre que ça va aller ? me demande Dominique qui, debout devant l'évier de la cuisine, avale une prune en guise de petit-déjeuner – le jus jaunâtre du fruit dégouline sur ses doigts, tombe goutte à goutte au fond du bac métallique.

Je saisis mon tube de crème pour les mains, afin d'hydrater mes paumes crevassées. J'en hume le parfum au passage.

— Oui, oui. Bien sûr que oui.

— Tu vas à la galerie ? Tu t'en sens capable ?

— Mais oui, voyons. Je ne suis pas malade.

Il ouvre le robinet, se rince les doigts, agite les mains pour les sécher.

— Tu as raison, excuse-moi. On se retrouve à la clinique après le boulot ?

J'acquiesce, puis, comme il vient vers moi, je me penche en avant pour lui donner un baiser.

— Entendu. Sur quoi vas-tu travailler aujourd'hui ?

Il soupire :

— Alison ne me lâche pas d'une semelle. Elle insiste pour que je creuse cette histoire de Carlington House. Il semblerait que la propriétaire la harcèle. Cela dit, c'est un chouette endroit. Tu ne trouves pas ?

— Il m'a paru effrayant.

— Bah... Peut-être un peu lugubre, je te l'accorde. Quand on pense à tout le temps durant lequel le domaine est resté à l'abandon. J'espère réussir à trouver le moyen d'entamer mon papier dès aujourd'hui. Je suis déjà un peu en retard et...

Il s'interrompt.

— Je suis navrée de t'avoir accaparé de cette façon. Mais je t'assure que je vais bien, maintenant.

Dominique secoue la tête, m'enlace à nouveau.

— Je t'interdis de me présenter des excuses, me souffle-t-il à l'oreille.

Un puissant vrombissement, au-dessus de nos têtes : nous tressaillons en chœur. Une perceuse. Nos voisins ont entrepris d'agrandir leur appartement. J'ignore ce qu'ils manigancent au juste, mais voilà plusieurs semaines que nous subissons ces désagréments.

— C'est reparti, observe Dom en roulant des yeux.

J'ajuste sa cravate bleue, avant d'effleurer son torse – je n'ai aucune envie de me retrouver seule. Il prend une tasse de café posée sur le plan de travail, en avale le contenu d'un trait. Déjà, il a quitté notre logement. La porte claque dans son dos avec violence, comme à l'accoutumée – nos voisins s'en sont plaints à plusieurs reprises. Nous devrions faire quelque chose.

Après son départ, je regagne notre chambre. Il faut à tout prix que j'apprenne à jouir de ces instants en tête-à-tête avec moi-même. Mon père chérissait les moments de solitude qu'il parvenait à s'accorder en dépit des nombreuses sollicitations, des réceptions auxquelles il se voyait si fréquemment convié. En dépit de celles et ceux qui ne désiraient que lui parler, l'interroger sur ses méthodes de travail ou sur ses projets en cours. Il y avait chez nous une photo sur l'un des appuis de fenêtre dans la salle à manger : il y posait, l'œil perçant, parmi une multitude de gens. Un soir, lorsque j'étais adolescente, il m'a confié qu'à la seconde où le photographe avait pressé le bouton du

déclencheur, il ne rêvait que d'être seul, loin de cette frénésie que suscitait la moindre de ses apparitions. À examiner son expression sur le cliché, jamais je n'aurais pu le deviner.

Je prends une profonde inspiration. Pourquoi ne pourrais-je pas, à mon tour, trouver mon élément ? Peut-être suis-je en mesure d'apprendre à goûter la solitude. Je juge cependant notre chambre trop silencieuse. Le lit est fait – Dominique apprécie ces détails, dont il m'affirme qu'ils comptent plus que tout lorsqu'on habite un logement exigu. Nous vivons en effet dans un nid minuscule, blotti quelque part au beau milieu d'un enchevêtrement de rues, entre Finsbury Park et Crouch End. Un deux-pièces, pourvu d'une salle de bains de la taille d'un mouchoir de poche, attenante à la cuisine. Je l'aime, moi, notre chez-nous miniature. Notre maison pour deux poupées.

J'ouvre l'un de mes tiroirs, tendu d'étoffe brodée par Ashley, contenant un collant noir roulé en boule piqué de petits points blancs. Le polyamide me paraît presque desséché. Caoutchouteux. Je songe, l'espace d'un instant, à débrouiller cette vilaine pelote, à enfiler ces collants, avant d'aller prendre le métro pour me rendre au travail... Soudain, je rends les armes. Ce projet banal se révèle au-dessus de mes forces.

Je m'assois, serrant mes genoux contre ma poitrine. L'appartement me semble toujours plus petit lorsque j'y suis seule, j'en ignore la raison. L'absence d'enfant m'accable avec une intensité renouvelée. Je contemple la toile, au-dessus de la pendule, la première œuvre que j'ai commandée pour la galerie. Je l'ai rapportée voilà trois ans, avant de l'accrocher fièrement au mur de notre logis. Les vagues bleues de l'océan, le rouge vif d'un navire sur les flots. Superbe. J'adorais alors ce tableau, les reflets jetés par d'épais et généreux coups de pinceau. Le soleil, hors cadre, dont on ne devine la présence que par le biais de quelques touches plus claires, plus lumineuses, en haut à gauche de la toile. Je connais le nom de toutes les nuances de couleur. Du moins, je les connaissais, et j'aimais, à l'époque, les réciter à Dominique. Cela fait très, très longtemps.

Baissant les yeux sur la pendule, je constate que je viens de passer ici près de trois quarts d'heure.

Il est trop tard, à présent, pour me rendre à la galerie. Où diable le temps s'est-il perdu ? Les hormones que j'avale me plongent dans une étrange torpeur – je me fais l'effet d'une guêpe engluée à l'intérieur d'un pot de miel... J'appelle la galerie. À l'autre bout de la ligne, l'agacement que je perçois dans la voix de Marjorie me met mal à l'aise. J'irai demain. Croix de bois. Croix de fer.

Je me recouche. Dans un premier temps, je me tiens parfaitement immobile, l'oreille tendue vers le son de la pluie qui commence à tomber. Les ouvriers, là-haut, ont interrompu momentanément leur raffut. Lorsque je n'étais encore qu'une enfant, je me rendais dans le bureau de papa pour écouter l'averse marteler la fenêtre de toit – les gouttes rebondissaient sur la vitre. Je me sentais en sécurité. L'eau coulait au-dehors, tandis que je me trouvais à l'intérieur de la maison. Rien ne pouvait plus m'atteindre.

Un bruit sourd me fait sursauter. Mon corps se raidit instinctivement, les muscles de mes jambes se tendent malgré eux sous les draps. *Tu es trop nerveuse*, me répète Dominique. *Tu t'épuises*. Concernant l'intensité de ma fatigue, je lui donne mille fois raison. Contre mes nerfs à vif, en revanche, je demeure impuissante.

J'ai envie d'aller aux toilettes. Je sors du lit, de la chambre. Il faut que je me resaisisse. Je prends à nouveau une profonde inspiration, avant d'examiner mon reflet dans le miroir. Garde espoir, nom d'une pipe. Ne renonce pas.

Le carrelage est glacé sous mes pieds nus, et de méchants courants d'air ont pris d'assaut le vestibule, au point que la porte d'entrée s'est entrouverte. Il est parfois impossible de la fermer. J'ai demandé maintes fois à Dominique de s'en occuper... Je fronce les sourcils, j'enjambe une pile de journaux jaunissants. D'un coup d'épaule, je tente de fermer la porte. En vain. Je l'ouvre plus grand, répète la manœuvre, sans plus de succès. Quelque chose fait obstacle. Je m'accroupis, j'observe l'objet pendant une poignée de secondes. Une lumière s'allume dans mon esprit. Je sais exactement

de quoi il s'agit.

Je le saisis avec précaution entre mes mains transies. De menues écailles de peinture marron s'accrochent à mes doigts, pareilles à d'infimes gouttelettes de sang. Ça alors... Une cheminée en miniature... Très semblable à celles qui couronnaient la vaste maison de poupée, peinte en rose, que papa a construite pour Ashley et moi, au temps de notre prime enfance.

Toujours plantée sur le seuil de l'appartement, un mince sourire se dessine sur mes lèvres, tandis que des souvenirs affluent à ma mémoire.

Notre maison de poupée était unique en son genre. Comme papa, qui, aimaient le répéter ses clients, ne faisait jamais rien à moitié. Notre maison de poupée mesurait près d'un mètre de haut. Elle possédait des murs roses, une porte bleue, un toit de tuiles rouges orné de quatre robustes cheminées marron en terre cuite. Chacune des pièces de la demeure se révélait à la fois très petite et merveilleusement bien conçue. Papa, qui ne vivait peu ou prou que pour l'architecture, avait mis plusieurs mois à confectionner ce chef-d'œuvre, réplique parfaite de notre maison familiale. Lorsque maman lui proposait d'aller se coucher, ne fût-ce que pour reposer un peu ses yeux fatigués par le labeur, il secouait la tête : « Je me suis lancé un défi, tu sais. Rien ne vaut de se lancer des défis, et j'ai bien l'intention de relever celui-là. »

Le 25 décembre, il s'est agenouillé à côté de nous pour nous faire visiter les lieux, les différentes pièces de la demeure, leur agencement, pensé jusque dans ses moindres détails, l'escalier, le grenier... Lorsque maman a reparu avec le gâteau, je n'ai pas bronché. Dès lors, je n'ai plus eu qu'une idée en tête : dénicher des meubles en miniature, de tout petits tapis, des rideaux, découpés par mes soins dans des chutes de tissu blanc piochées au fond de la boîte à couture de ma mère. Et puis... Il y avait les poupées. Oh, les poupées... Papa nous les a apportées une à une. De superbes poupées élégamment vêtues, que nous avons disposées entre les quatre murs de notre nouveau royaume. La mère, qui portait une jupe longue, s'occupait du repas dans la cuisine, un bébé dormait au fond de son berceau lilliputien, un père de famille se tenait assis dans le menu fauteuil rose rembourré de vraies plumes. Chaque fois que papa partait en déplacement pour son travail, il rentrait avec une autre poupée. Certaines venaient de l'étranger, enveloppées avec soin dans du papier de soie écarlate destiné à empêcher la porcelaine de se briser. Tandis que nous déballions nos cadeaux, il nous contait mille anecdotes relatives à son voyage. Son métier lui permettait de sillonner la planète.

Voilà bien des années que je n'avais pas exhumé de ma mémoire notre maison de poupée, dont j'étais jusqu'alors persuadée que ma mère l'avait fourrée au grenier, avec le reste de nos souvenirs d'enfance. Ma gorge se serre brusquement.

J'approche de mes yeux la cheminée en miniature, je la fais tourner entre mes doigts pour en examiner toutes les faces. Sa hauteur équivaut approximativement à la longueur de ma main ; elle possède la largeur de ma paume. Comme je me tiens toujours sur le seuil, je sens un regard posé sur moi. Relevant la tête, je découvre une jeune femme en train de m'observer, dans les bras un petit enfant aux cheveux bruns, une poussette à côté d'elle. Je rougis, resserre mon peignoir... J'ai les pieds nus... Je ne me suis pas rasé les jambes...

— Pardon de vous avoir fait peur. Je voulais simplement savoir si tout allait bien. Vous paraissez bouleversée.

— Oh... Oui, oui, je vais bien, merci.

Je lui souris. Elle caresse d'une main distraite les cheveux de l'enfant. Je la trouve soudain beaucoup trop jeune pour être déjà mère – j'espère au moins qu'elle mesure sa chance. Bien sûr que oui, grande sotte. Mais d'où me viennent ces pensées incongrues ?...

— Je m'appelle Gill. Je viens d'emménager.

D'un geste elle me désigne la porte de son appartement, par l'entrebâillement de laquelle je distingue plusieurs cartons, ainsi qu'une vaste caisse d'emballage à claire-voie.

— Bienvenue dans l'immeuble, dis-je, et elle se met à rire.

Quelque chose dans ce rire m'est familier, pour tout dire il me semble l'avoir déjà entendu.

— Je vous remercie. Ça n'a pas été de tout repos pour arriver jusqu'ici, mais maintenant que nous y sommes, nous comptons bien y faire notre nid.

— Vous vivez seule avec votre bébé ?

Elle opine, baisse la tête :

— En effet. Avez-vous des petits monstres, vous aussi ?

Je tressaille, cramponne la cheminée.

— Non. Je n'ai pas d'enfant, non. Je suis ravie d'avoir fait votre connaissance, Gill.

Elle paraît un peu désarçonnée par ma réaction, mais déjà je me retranche à l'intérieur de notre appartement, dont je referme la porte. Il m'est impossible de me lier d'amitié avec une autre mère. C'est au-dessus de mes forces. Ça me fait trop mal. Son rire résonne à mon oreille. J'ai la certitude d'avoir déjà entendu quelqu'un rire de cette façon. Mais qui ? Et où donc ?...

J'abandonne la petite cheminée sur la table. Je sais qu'elle ne peut appartenir à notre maison de poupée, pourtant elle ressemble comme deux gouttes d'eau à celle dont je garde le souvenir. Et s'il s'agissait d'un signe ? D'une étincelle d'espoir. Toujours est-il que je m'y accroche contre toute raison. Il faut que je me cramponne à quelque chose. Pour un peu, je jurerais que papa m'adresse un message depuis l'au-delà. Ne renonce pas, me dit-il. Je rêve de fonder une famille depuis ma plus tendre enfance. Mon vœu finira bien par se voir exaucé. Je dois y croire de toutes mes forces.

\*

Je ne vais plus tarder à quitter l'appartement pour rejoindre Dominique à la clinique spécialisée dans le traitement de la stérilité. Une fois habillée, je glisse la petite cheminée dans l'une de mes poches, comme un talisman que je tapote avant de filer. L'objet rebondit doucement contre ma hanche à chacun de mes pas. Il me portera bonheur, je n'en doute plus. Si je mets au monde une fille, je récupérerai la maison de poupée, dont je lui ferai cadeau. Un jour. Je m'en veux tout à coup d'avoir mis, ce matin, un terme aussi brusque à ma conversation avec Gill. Elle est fertile, certes, et alors ? Comment puis-je me comporter si méchamment ? Peut-être, plus tard, sonnerai-je à sa porte pour lui présenter mes excuses.

Dehors, il fait très froid. Moins deux, si l'on en croit le bulletin météo. Partout se donnent à voir des guirlandes qui continuent de clignoter envers et contre tout, bien que Noël soit passé depuis plusieurs jours déjà. De la buée s'échappe de ma bouche à chacune de mes expirations, à la lueur des lampadaires. Car la nuit est tombée, quoiqu'il ne soit que 16 h 30. En dépit du climat rigoureux, je sens en moi, infime certes, mais perceptible, une flamme menue, que je sais devoir à la petite cheminée dissimulée au fond de la poche de mon manteau.

Je longe le parc, l'aire de jeux – les balançoires vides pendent indolemment dans les ténèbres. Après avoir accompli leur mission tout le jour, elles se reposent jusqu'au lendemain. Une voiture passe à vive allure, dont les phares jettent des feux sur les pointes de lance couronnant les grilles du parc. Je sursaute : quelqu'un se trouve à côté de moi, j'aperçois son visage entre les barreaux de la grille, caché parmi les ombres... Un cri me reste dans la gorge... Oh, mon Dieu, je n'arrive plus à respirer...

Puis les phares m'éclairent, et je souffle : la silhouette appartient à un homme en train de promener son chien, et qui se hâte à présent vers la sortie du parc pour s'engouffrer ensuite dans la bouche de métro la plus proche. Ce n'est donc rien. Rien ni personne.

Le menton dans le col de mon manteau, je poursuis ma route, l'œil rivé sur mes pieds chaussés de bottines noires. Mon pouls ralentit, mes nerfs à vif s'apaisent peu à peu. J'ai l'habitude, à présent, de

ces symptômes – une terrible angoisse, qui me submerge en une fraction de seconde, puis la phase de soulagement, durant laquelle il me semble avoir les jambes en coton.

Enfin, les portes de la clinique apparaissent devant moi. Dominique, qui patiente à l'intérieur de l'établissement, consulte sa montre – je distingue à son cou l'écharpe bleu ciel que je lui ai offerte pour Noël. Il est splendide et, tandis que je le contemple par la vitre, je me rappelle l'époque où nous nous retrouvions le soir, après notre journée de travail. Je me souviens de nos premiers rendez-vous. Je brûlais alors de le voir, il me tardait de me jeter dans ses bras. Nos rencontres me faisaient l'effet d'une drogue. Hélas, nous avons égaré en chemin cet enthousiasme, inexorablement dévorés l'un et l'autre par le puits sans fond des FIV à répétition, par l'argent dépensé pour elles, par notre compte en banque dont nous regardons, atterrés, fuir le contenu comme de l'eau par les trous d'une passoire...

J'accélère le pas, pressée de rejoindre Dominique, de sentir ses bras se refermer sur moi. J'ôte le gant à ma main gauche sans cesser d'avancer, des doigts effleurant la minuscule cheminée au fond de ma poche. À l'instant où je pénètre dans la clinique, un couple la quitte au pas de course, le temps pour moi d'apercevoir un regard jeune et vif, une bouche très rouge aux courbes énergiques graissée de baume à lèvres contre le froid. Une femme plus âgée leur emboîte le pas. Elle claudique un peu, et ses cheveux gris lui tombent dans la figure. Une grand-mère. Du moins prête à le devenir.

Enfin, Dominique et moi nous étreignons dans le hall de l'établissement – nous avons certes perdu notre bel enthousiasme des débuts, mais nous sommes toujours là l'un pour l'autre. Indéfectiblement.

— Ça va ? me demande-t-il. Tu as passé une bonne journée ?

Je lui adresse un sourire rassurant mais, comme je m'apprête à lui parler de la petite cheminée, quelque chose me retient. Il me juge ridicule, je ne l'ignore pas, estimant que je m'accroche stupidement au passé, aux souvenirs que je conserve de papa. Mieux vaut que je me taise.

— Mademoiselle Hawes ?

L'infirmière, qui vient de se matérialiser, me fait signe de la suivre. Dominique, aussitôt, passe un bras autour de ma taille. Nous nous dirigeons vers la petite pièce, où nous nous asseyons l'un à côté de l'autre sur des chaises vertes.

— Les procédures induites par la fécondation *in vitro* peuvent se révéler pesantes, mademoiselle Hawes.

L'infirmière me sourit avec douceur.

— Corinne ? Partager ses émotions avec d'autres femmes engagées dans le même parcours est souvent bénéfique. C'est pourquoi nous avons mis sur pied un groupe de soutien, qui se réunit une fois par mois. Dominique et vous pourriez peut-être avoir envie de le rejoindre ?

Elle attend ma réponse, le visage amène, l'œil agrandi. Puisqu'elle ne me veut que du bien, je m'oblige à lui sourire, même si des hormones vont bientôt envahir mon corps. Bientôt, je grimacerai de douleur lorsqu'on m'injectera de la bromocriptine, du citrate de clomifène et de l'urofollitropine.

— Nous gérons la situation, dis-je à mon interlocutrice, mais merci pour votre proposition.

Sur quoi, pour la énième fois, nous programmons l'insémination. Je m'efforce de garder ma bonne humeur, d'entretenir mon espoir, et je serre entre mes doigts la petite cheminée dissimulée dans ma poche – il me semble voir sourire papa, je l'entends me souffler à l'oreille qu'il s'agit là d'un défi que je saurai relever haut la main. Je me sens mieux, je ferme les yeux... Je ne cesse plus de formuler des vœux en silence.



*Les vitres se couvrent de buée. Maman a éteint les phares, de sorte que la voiture devient invisible au milieu des ténèbres qui ont pris possession de la rue bordée d'arbres. Je fêterai bientôt mes huit ans et, pour cette raison, maman me parle davantage. Elle me dit qu'avec un peu de chance, la prochaine fois, nous pourrions peut-être sortir de la voiture pour pénétrer dans la maison. Cependant, ajoute-t-elle, elle n'est encore sûre de rien. Elle m'informera en temps voulu. J'aime bavarder avec elle, c'est même ce que je préfère, sauf les jours où elle fait silence. Ces jours-là, elle ouvre à peine la bouche, et je n'ai d'autre solution que de me parler à moi-même, de convoquer deux voix à l'intérieur de ma tête pour me donner l'illusion de converser avec quelqu'un. Je sais parfaitement qu'il n'en est rien, mais il m'arrive, une fois de temps en temps, de me prendre à mon propre jeu. J'arrive à faire semblant.*

*J'aurai bientôt huit ans, je grandis. Les nuits où nous dormons dans la voiture, mes jambes me font mal. C'est d'ailleurs le cas en cet instant précis – assise sur le siège passager, je peine à les caser dans cet espace qui me paraît chaque jour plus exigü. Je dessine des formes sur les vitres, des cercles, des façons de diamants, des spirales que j'emmêle. Je m'ennuie. Je veux rentrer à la maison. Nous patientons ici depuis des heures.*

— Maman... J'ai faim.

*Mon estomac crie famine. Je n'ai pas mangé de toute la journée – il arrive à maman d'oublier de me nourrir. Comme elle ne répond rien, je tire sur sa manche. Elle finit par me tendre une barre chocolatée. Miam. Mais, au moment où je m'apprête à mordre dedans, je me trouve projetée vers l'avant : la voiture vient de démarrer. Maman accélère en jetant de fréquents coups d'œil dans le rétroviseur – son regard s'est animé de nouveau. En revanche, elle n'a pas rallumé les phares. Le chocolat doit dater, je le devine à son goût un peu rance. Tant pis. Je l'engloutis. J'en veux encore.*

*Nous roulons à toute allure. Le chocolat me tourne sur le cœur. Les virages se succèdent de plus en plus vite, jusqu'à ce que, debout sur le frein, maman s'arrête brusquement dans un crissement de pneus. Les éclairages du tableau de bord, diversement verts et orange, ne tardent pas à former un visage. Je sursaute, effrayée par la manière dont les traits de ce visage paraissent me sauter littéralement à la figure. Maman s'en aperçoit :*

— Que se passe-t-il ? Est-ce que tu le vois ?

— Je vois un visage.

*Maman se penche sur mes cuisses. Je perçois le parfum de ses cheveux, l'étrange odeur surette de sa peau. Cette odeur me révolte. À l'école, mes camarades se moquent de moi, affirmant que ma mère sent mauvais parce qu'elle ne se lave pas. Moi, je me lave. Je prends des bains dans notre petit appartement, je me glisse dans la baignoire, où je demeure jusqu'à ce que l'eau soit froide. Je rêve de devenir sirène, afin de vivre à jamais sous les eaux. Je n'aime pas cet appartement, je souhaite retourner dans notre grande maison, mais maman me répète que c'est impossible. Nous n'avons plus un sou. L'homme méchant a tout pris.*

*Londres*

*Ashley*

James n'est toujours pas rentré. Ashley a couché Holly et Benji – Lucy, pour sa part, a gravi l'escalier d'un pas lourd, ses écouteurs sur les oreilles. Ces jours-ci, la porte de sa chambre demeure obstinément close. Une heure plus tôt, sa mère a frappé quelques petits coups. En vain. L'adolescente ne lâche plus son téléphone portable, dont le vibreur semble faire tressaillir l'ensemble de la maison.

Assise dans la cuisine, elle fait mine de regarder la télévision, mais elle n'a d'yeux que pour la pendule murale, dont le tic-tac la harcèle sans répit. *Pour quelle raison James n'est-il pas encore rentré ?*

Ce matin, elle a reçu leur facture de téléphone. Elle ne peut s'empêcher de l'éplucher ligne à ligne ce soir, en buvant un verre de vin. C'est un geste qu'elle ne se pardonne pas, mais les paroles de Megan l'ont troublée. Le doute s'est installé en elle. Par trois fois, ils ont reçu des appels muets. C'est peu, certes, mais deux d'entre eux ont été passés tard le soir, et Ashley aimerait poser quelques questions à son mari. Si seulement il se trouvait là en cet instant, devant elle... Sur la facture, elle a repéré la durée de ces appels, constaté qu'il s'agissait de numéros masqués. Elle a fini par ranger les feuillets dans l'un des tiroirs de la cuisine, auprès des projets scolaires de Benji et des innombrables chargeurs de téléphone portable dont cette famille semble avoir besoin pour fonctionner correctement.

Ce n'est pas qu'elle manque de confiance en lui. Absolument pas. Ils sont mariés depuis près de seize ans – Ashley connaît son mari presque aussi bien qu'elle connaît sa sœur. Aussi bien qu'elle se connaît elle-même. Le fait est, néanmoins, qu'il rentre de plus en plus tard, sans jamais lui fournir la moindre explication. Quand cela a-t-il commencé ? Elle fouille sa mémoire... Il était présent lors de la naissance de Holly. Évidemment. Il s'est levé chaque nuit, durant de longues semaines, pour seconder sa femme, tandis que leur bébé tempêtait tant et plus. Les mois suivants, dans le souvenir d'Ashley, se perdent dans une brume exténuée – un flot ininterrompu de nuits sans sommeil et d'interminables tâches à accomplir. C'est durant cette période qu'elle et James se sont éloignés.

Ashley avale une gorgée de vin. Son alliance, qu'elle contemple à présent, luit doucement, et un frisson lui parcourt l'échine. Qu'advient-il si ces mystérieux appels ont été passés par une femme ? Qui ne connaît pas de telles histoires ? Le mari s'enfuyant au bras de sa secrétaire. Ou bien la malheureuse épouse qui, regagnant un jour la demeure familiale, y découvre son cher et tendre au lit avec l'une de ses collègues... Jamais, jusqu'à aujourd'hui, Ashley n'avait songé qu'elle puisse à son tour subir pareille mésaventure.

Mais... Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Cela suffit. James. Une liaison ? Impossible. Enfin... Peu probable, disons. Ashley se sent un peu... chamboulée. Chamboulée, voilà. Car quelque chose ne tourne pas rond, elle le devine. Quelque chose dont son mari ne s'ouvre pas à elle. Cette situation lui fait horreur.

Elle prend un magazine, le feuillet pour tenter de se distraire. Elle n'y découvre, sur papier glacé, que de jeunes et jolies femmes. Ashley songe à sa crème pour le contour des yeux, qu'elle a pris l'habitude de ranger dans le réfrigérateur. Elle a fini par craquer, par acheter la crème anti-âge dont son amie Aoife lui a récemment vanté les mérites. Corinne s'est moquée d'elle. *Quelle sottise tu fais...* Non. Ashley n'est pas sottise. Elle fait preuve de lucidité, voilà tout. Dans quatre ans, lorsque sa cadette

aura atteint le même âge qu'elle aujourd'hui, elle s'enduirait le visage de crème, elle aussi. Elle tourne une page et grimace : *Nouvelle année, nouvelle vie !* Devrait-elle se hâter d'entamer un régime amincissant ? Elle glisse une main entre son ventre et la ceinture de son jean, effleure la marque de la fermeture Éclair sur sa peau. Comment diable s'y prennent les autres femmes, pour retrouver leur taille de guêpe à peine quelques mois après leur accouchement ? Peut-être ne fait-elle pas assez d'efforts...

Elle devrait appeler Corinne. L'insémination... *L'in-sé-mi-na-tion*. Lorsque sa sœur a entamé son traitement contre la stérilité, le mot a d'abord mis Ashley mal à l'aise, qui se représentait malgré elle des vaches manipulées par des vétérinaires, de gigantesques pipettes. À présent, elle le prononce sans plus y penser. Ashley pousse un profond soupir. Combien de fois, déjà, cette pauvre Corinne a-t-elle fait ce parcours du combattant, qui pour l'heure ne l'a menée à rien ? Le cœur de son aînée se serre. À la naissance de Holly, Corinne est entrée dans la chambre avec une brassée de ballons jaunes, aux lèvres un sourire tout près, semblait-il, de se fissurer à chaque instant. Elle s'est assise sur le lit, et ensemble elles ont regardé la fillette chercher le sein de sa mère pour le têter. Ashley a feint de ne pas voir les larmes dans les yeux de sa cadette.

Oui, il faut qu'elle téléphone à Corinne. Elle en a besoin. Elle pourrait d'ailleurs en profiter pour appeler ensuite leur mère. Ashley s'inquiète de la savoir seule dans le Kent, où elle tourne probablement en rond. Mathilde a déménagé l'année précédente, deux mois à peine après le décès de leur père, affirmant qu'elle n'avait pas la force de demeurer là, parmi tous ces effets qui avaient appartenu au défunt. Elles ont alors préparé les cartons, vidé une à une les pièces de l'immense maison, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que quelques moutons sur le parquet. Ashley s'est attardée un moment au salon, la main sur l'interrupteur, fixant les murs nus, les étagères dépouillées de leur contenu, les fenêtres privées de leurs rideaux. Elle a fini par éteindre la lumière, avant de fermer la porte en clignant des yeux pour en chasser les larmes.

Peu après, Mathilde entamait sa nouvelle existence dans le Kent, entre les quatre murs d'une maisonnette. Allée gravelée. Double vitrage. Cela vaut mieux pour elle. Sans le moindre doute. Ashley devrait lui rendre visite, amener avec elle les enfants. À condition que James parvienne à se libérer un jour ou deux.

Elle consulte de nouveau la pendule murale. 22 h 10. Holly va se réveiller vers 23 heures. Puis à minuit. Avec un peu de chance... Ayant vidé son verre de vin, Ashley se lève pour le remplir. À ras bord. Sa main tremble un peu, de sorte qu'une gouttelette de liquide tombe sur le plan de travail en bois, où elle se répand aussitôt. Alors qu'Ashley se tourne pour prendre une éponge, la sonnerie du téléphone retentit. Elle fixe l'objet comme s'il s'agissait d'une bombe. La diode rouge clignote avec obstination. Se rappelant soudain les enfants qui dorment dans leurs chambres, Ashley décroche le combiné en avalant une copieuse gorgée d'alcool.

Un souffle, cette fois. Une respiration lourde, comme si l'inconnu, à l'autre bout de la ligne, se trouvait hors d'haleine. Un flot d'images engloutit le cerveau d'Ashley : une femme à demi déshabillée, une femme entièrement nue, ses seins, son ventre plat, ses lèvres contre le combiné... Une femme attisée par le désir, et dont le corps réclame celui de James à grands cris muets. *Arrête ton cinéma, Ashley*. Elle boit une autre gorgée de vin :

— Qui est à l'appareil ?

Pas de réponse. Le souffle s'accélère. Ashley a tout à coup l'impression d'y percevoir comme un râle, un son rauque qui pourrait émaner d'un malade ou d'une personne âgée. Peut-être s'agit-il pour de bon d'une erreur... Au moment où elle s'apprête à parler de nouveau, la communication s'interrompt, et James pénètre dans la maison, sa mallette à la main.

— Te rends-tu compte de l'heure ? Où étais-tu ?

— Au bureau, voyons.

Il s'avance vers elle, lui prend des mains le verre et le combiné du téléphone, l'enlace. Il enfouit

son nez dans le cou de son épouse.

— Qu'est-ce que tu sens bon. C'est moi qui t'ai acheté ce parfum ?

Elle se raidit l'espace d'un instant, songeant à son petit ventre, dont elle ne parvient pas à se débarrasser. Elle n'aurait pas dû boire de vin. Il se penche vers elle, lui pique sur les lèvres un baiser bref. Elle croise les mains sur sa nuque, en effleure les petits cheveux du bout des doigts.

— Tu travailles sans arrêt, James.

Elle s'écarte, plongeant son regard dans le sien. James a des yeux gris, cerclés d'un peu de brun. Elle adore ses yeux.

— Est-ce que tout va bien ?

Il détourne le regard, se passe une main dans les cheveux – lorsqu'il fait ce geste, il ressemble si fort à leur fils qu'Ashley sent son cœur se serrer. Rien qu'un peu.

— Mais oui, tout va bien. Pardon, mais je suis complètement crevé. Holly s'est-elle endormie sans problème, ce soir ?

— Oui. Mais, James...

— Pourrait-on aller se coucher ? l'interrompt-il. S'il te plaît ?

Son épouse avale sa salive. Elle scrute son visage, détaille les vilains cernes, les petites rides au coin des yeux...

— Bien sûr qu'on peut aller se coucher.

Il paraît à ce point soulagé qu'elle renonce à évoquer le mystérieux appel téléphonique. Pas maintenant... Ils gagnent l'étage, où les enfants ronflotent paisiblement. Par la porte entrebâillée de la chambre de Holly, on ne distingue que l'extrémité de son berceau. Ashley marche sur la pointe des pieds, en retenant son souffle. James, hélas, se montre moins circonspect, et le bruit de ses pas résonne contre le parquet.

— James !

Les époux se figent. Trois, deux, un... Le hurlement de Holly les engloutit l'un et l'autre plus sûrement qu'un raz-de-marée. Tandis qu'elle se dirige vers la chambre de la fillette, Ashley surprend son reflet dans un miroir. À cause du vin qu'elle a bu, elle arbore des lèvres d'un rouge très foncé.

*Londres*

*Dominique*

Assis dans la salle de rédaction, Dominique avale une dernière gorgée de café avant d'entamer son article. Il se remémore Corinne, la veille, une main en visière pour se protéger du soleil tandis qu'elle observait Carlington House. Ses mains... Ses mains menues effleurant les murs décrépis. Elle pensait à son père. Mort, Richard continue d'occuper dans le cœur de sa fille autant de place que de son vivant.

Tandis qu'il recopie ses notes sur l'ordinateur, le journaliste grince des dents – ce maudit Warren déshabillait Corinne du regard. Il a sans doute eu tort de l'amener avec lui, mais il n'était pas question de la laisser seule dans l'appartement après la visite du médecin. Il la revoit allongée dans l'eau refroidie de la baignoire, paupières closes. Un frisson lui parcourt l'échine. Il se ressaisit aussitôt, tentant de chasser loin de lui ce méchant souvenir. Elle va s'en sortir, il en est convaincu. Elle traverse une mauvaise passe, voilà tout.

Comme l'heure du déjeuner approche, une main se pose sur son épaule. Andy, le chroniqueur judiciaire, lui décoche l'un de ses sourires ineffables.

— Et si tu soufflais un peu, Dom ? Il faut absolument que je te présente Erin.

Cette dernière, jeune et blonde, se tient à côté d'Andy, les mains croisées derrière le dos avec nervosité.

— Elle a commencé la semaine dernière, pendant ton absence. Erin, voici Dominique.

Celui-ci se lève, échange une poignée de main avec la nouvelle venue en s'avisant qu'il a le pouce copieusement taché d'encre.

— Je te demande pardon, se met-il à rire en frottant la souillure avec les doigts de l'autre main. Enchanté.

— Moi aussi, lui sourit Erin en retour. Andy m'a proposé de me joindre à vous deux pour le déjeuner. J'espère que tu n'y vois pas d'inconvénient. Je ne connais pas encore très bien le quartier.

Dans le dos de la jeune femme, Andy adresse un clin d'œil à son ami, qui hoche imperceptiblement la tête.

— Au contraire. Je suis ravi.

Pourquoi s'y opposerait-il ? Erin est le genre de fille dont son ami raffole – les blondes le font craquer. Mais depuis cinq ans qu'ils se connaissent, Dominique ne l'a jamais vu rester plus de six mois avec la même compagne.

Il récupère son blouson sur le dossier de sa chaise, l'enfile, avant de se diriger vers les ascenseurs en compagnie des deux autres.

— Tu travailles sur quoi en ce moment, Erin ? l'interroge obligeamment Dom.

— Une affaire sordide. Une femme accusée de négligence sur enfant. Claudia Winters. Tu vois qui c'est ?

Petite bonne femme aux cheveux noirs, serrés en queue-de-cheval sur la nuque, une main devant le visage pour se protéger des flashes et des caméras de télévision. Tous les journaux ont parlé d'elle. Négligence... C'est le moins qu'on puisse dire. Le bébé n'a pas survécu. Dominique avale sa salive.

Ils pénètrent ensemble dans l'ascenseur.

— Est-ce que tu te plais à Londres ?

— Pas mal, oui. Enfin, je viens d'arriver. Tout le monde est sympa.

— D'où viens-tu ?  
— J'ai grandi dans le Suffolk. Au bord de la mer.  
— Quel dépaysement. Je suppose qu'on poignarde moins de gens dans ton coin. Cela dit, ce sont les faits divers qui nous permettent de gagner notre croûte.  
— C'est vrai. Je me suis installée à Tooting. Je viens d'emménager.  
Elle se met à rire.  
— Tooting, ça craint un peu, non ? Ou alors, c'est de la déformation professionnelle.  
— Disons qu'il te faudra un peu de temps pour t'acclimater. Mais ne t'en fais pas, ça viendra vite.  
Rez-de-chaussée. Comme Dominique fourgonne dans sa poche en quête de son badge, Andy lui brandit le sien sous le nez. Il décoche un large sourire à la jeune femme, lui ouvre la porte avant de s'effacer pour lui permettre de la franchir la première – posant au passage sa grande main sur le dos de sa collègue. Dominique leur emboîte le pas en roulant des yeux. Incorrigible Andy...

\*

Le trio se dirige à présent vers le pub situé au coin de la rue, baptisé Le Lièvre et le Chien. Un sapin de Noël à l'abandon se tient de guingois devant l'établissement, à côté d'un tas de canettes de bière vides. Des aiguilles de sapin, sèches et brunes, glissent sur le trottoir, malmenées par la brise.

À table, on évoque le procès suivi par Andy. Trafic de drogue. Le verdict sera rendu aujourd'hui, précise ce dernier, en guignant une adolescente qui semble n'avoir pas encore fêté son vingtième anniversaire. Dominique réprime un frisson. Il a toujours détesté l'instant où l'on prononce la condamnation. Ces secondes durant lesquelles le poids de sa faute s'en vient écraser le coupable. La moitié de ses anciens camarades de classe croupissent maintenant derrière les barreaux.

— Le verdict, commente Erin. Quelle horreur. Ce moment m'a toujours fait l'effet d'un coupe-ret. Ce doit être épouvantable.

Dominique se tourne vers elle. Vraiment très jeune. Vingt-cinq ans tout au plus. Il s'étonne qu'on lui ait confié l'affaire Winters, dont il aurait plus volontiers chargé un vieux briscard.

— Bah..., intervient Andy. Aujourd'hui, les prisons n'en sont plus. Ou si peu. Plus grand-chose à voir avec le bagnon. La plupart d'entre elles disposent même d'une salle de sport.

— Tu exagères, s'insurge Dom.

— T'arrive-t-il de suivre des procès ? s'enquiert Erin. Ou ne t'occupes-tu que d'articles de fond ?

— Il m'est arrivé, autrefois, de jouer les chroniqueurs judiciaires. Mais je n'ai pas tardé à trouver ça affreusement déprimant. Toutes ces monstruosité. Toutes ces existences gâchées...

Il baisse le regard, soudain mal à l'aise, mais Erin, d'un hochement de tête, lui manifeste son approbation.

— Je comprends ce que tu veux dire. Ça vous mine, à force.  
Andy interrompt leur dialogue :

— Comment se porte Corinne ?

Dominique se tortille un instant sur sa chaise, se concentre sur une frite demeurée dans son assiette.

— Elle... Elle va bien, finit-il par répondre sans conviction.

Il se tourne vers sa nouvelle collègue :

— Corinne est ma compagne.

— Elle porte un joli prénom. Plutôt rare en Angleterre. Était-ce celui de sa grand-mère ? D'un autre membre de sa famille ?...

— Je ne pense pas.

Jamais il n'a songé à lui poser la question.

— En tout cas, c'est charmant. Vous êtes ensemble depuis longtemps ?

— Ça fait un bail, hein ? s'imisce Andy avec un large sourire. Ces deux-là sont inséparables.

Il s'est insensiblement rapproché d'Erin. La pointe de son coude effleure le verre de la jeune femme tandis qu'il déploie ses bras au-dessus de la table. Dom songe à un animal. À l'un de ces grands singes en train de délimiter son territoire.

— En effet. Nous nous connaissons depuis plusieurs années. Corinne est une femme merveilleuse. Nous sommes...

Il baisse la tête avec embarras.

— ... très heureux.

— La plupart du temps, commente Andy, dont son ami ne relève pas la remarque.

— Que fait-elle dans la vie ?

— Elle travaille dans une galerie d'art. À Islington. Ça marche bien, ils ont de belles pièces. Corinne est très douée, elle possède un sens artistique très aiguisé.

— Vous vivez à Islington ?

— Non. À Crouch End. Nettement moins chic.

Erin pousse un lourd soupir chargé d'envie :

— Une galerie d'art... C'est formidable. J'ai toujours regretté de ne pas savoir dessiner. Je n'arrive qu'à faire des bonshommes bâtons.

— J'adore ça, observe Andy.

— Un de ces quatre, je t'en dessinerai peut-être un, répond la jeune femme sur un ton flirteur.

Dominique détourne les yeux. Une serveuse les interpelle depuis le bar :

— Désirez-vous autre chose ?

— L'addition, répond Dominique, qui ne souhaite plus s'attarder.

De quel droit Andy a-t-il évoqué Corinne ? Sous prétexte qu'au contraire de la majorité des femmes de son âge, elle n'a pas succombé à ses charmes durant la fête de Noël, il s'imagine à présent que Dom commet une regrettable erreur en demeurant avec elle.

Lorsqu'ils regagneront leurs locaux, Erin se rendra brièvement dans le bureau de leur patron pour faire le point, avant de retourner au tribunal, où elle continuera à suivre le procès de Claudia Winters.

— Elle ne manifeste aucun remords, dit-elle. Voilà ce qui me choque. Sa fille est morte, nom d'un chien ! Mais Claudia reste là sans bouger. On croirait même qu'elle n'écoute rien de ce qui se dit. Comme si elle se trouvait dans un autre monde. C'est complètement dingue.

Dominique approuve d'un signe de tête :

— J'ai lu quelque part qu'elle avait souffert de dépression *post-partum*.

— En effet. Mais sa maladie ne peut pas tout excuser. Il faut bien qu'une responsabilité finisse par être établie.

Andy ouvre la porte de l'immeuble, s'efface pour les laisser entrer tous les deux. De nouveau, une main à plat sur le dos d'Erin au passage. Dominique, comme à l'aller, lève les yeux au ciel. Pauvre fille. Dieu sait que, pour rien au monde, il ne souhaiterait voir Andy faire du plat à Corinne. Andy est un ami épatant, mais en ce qui concerne le sexe faible... Dom se passe une main dans les cheveux, puis suit ses collègues vers la salle de rédaction. Le cliquetis des claviers, aux quatre coins de la pièce, ne tarde pas à l'engloutir.

*Londres*

*Corinne*

Je n'ai pas pu m'en empêcher : en rentrant de la galerie hier, j'ai montré à Dom la cheminée miniature. Mais, comme je m'y attendais, il n'a rien compris.

— Tu sais qu'il ne s'agit que d'un morceau de poterie ?

De toute façon, il n'a jeté sur le petit objet qu'un coup d'œil distrait, absorbé par des images télévisées de cette horrible bonne femme responsable de la mort de sa fille. Claudia Winters. Je ne peux admettre qu'on fasse du mal à son propre enfant. Je me rappelle quelques clichés d'elle à sa sortie du tribunal, tête baissée pour éviter les flashs des paparazzis. Pas moyen de voir ses yeux. Cette silhouette penchée suffit à me donner la chair de poule.

Dom avait posé son ordinateur portable sur ses genoux, dans l'intention de poursuivre son texte sur la maison que nous avons visitée ensemble. J'ai justement rêvé cette nuit de Carlington House, où je me trouvais enfermée. À mon réveil, je transpirais abondamment. Une sueur glacée qui avait imprégné les draps. Je préférerais, de loin, qu'il consacre son article à un autre sujet.

— Bien sûr que je le sais, ai-je répondu, mais la ressemblance est troublante. Si tu voyais notre maison de poupée, tu comprendrais. Je te la montrerai. En tout cas, il s'agit d'un signe, j'en suis persuadée. Un message de papa, qui m'assure que, bientôt, tout ira bien.

Comme prévu, Dom fait la moue.

— Peut-être.

Je lui souris, pose la petite cheminée sur le buffet, à côté de la photo de papa.

Je n'ai pas vu Gill, aujourd'hui. J'ai frappé à sa porte en rentrant de la galerie. En vain. J'essaie toujours de découvrir la raison pour laquelle son rire m'a paru si familier. Je ferai une nouvelle tentative demain. Je dois à tout prix me montrer plus sociable.

Une fois couchée, il m'a fallu deux bonnes heures pour m'endormir. J'ai enfoui mon visage contre le dos de Dominique, profitant tout à la fois de sa chaleur et de son odeur. J'avais si froid aux pieds que je les ai ensuite calés contre les siens. De quoi me rappeler de lui parler de la porte d'entrée, si souvent entrebâillée. Je ne supporte plus les courants d'air qui s'insinuent ainsi dans notre appartement.

À mon réveil, quelle surprise : je me suis sentie optimiste et pleine d'énergie. Comme si une petite fenêtre s'était ouverte pendant la nuit à l'intérieur de mon crâne. La cheminée miniature constitue l'unique lueur d'espoir depuis un an. Maudite année. Il y a un an, mon père nous quittait, et nous entamions l'exténuant parcours des FIV à répétition.

Hors de question, aujourd'hui, de baisser les bras. Je vais me rendre à la galerie, y travailler d'arrache-pied. Je prépare du café pour Dom, avant de faire ma toilette, puis de choisir avec soin ma tenue vestimentaire. Pull-over rouge, boucles d'oreilles violettes. Manteau pourpre. Les couleurs de qui s'apprête à dévorer le monde à belles dents. Je frappe à la porte de Gill avant de partir. Elle est chez elle – j'entends l'enfant pleurer.

— Bonjour. Je ne sais pas si vous me reconnaissez. Corinne. J'habite au 20.

De l'index, je désigne ma porte. Elle opine du chef et me sourit, bien que je la sente un peu sur ses gardes – qui l'en blâmerait ?

— Je tenais à m'excuser pour l'autre jour. J'ai dû vous paraître un peu sèche. C'est que...

J'ouvre les mains. Autant lui dire de quoi il retourne.



— J'ai déjà subi plusieurs inséminations artificielles et c'est un peu... compliqué. Assez difficile, pour être tout à fait honnête. De sorte que j'ai tendance à réagir de façon déraisonnable dès qu'il est question d'enfant. Je suis vraiment navrée.

— Oh... Vous avez bien fait de passer. Merci. Mais, surtout, ne vous en faites pas. Je croyais vous avoir contrariée. Courage. Je suis sûre que ça va marcher.

Son petit garçon cramponne sa jupe, me considère soudain avec des yeux immenses.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Tommy.

D'une main, elle ébouriffe les boucles brunes de l'enfant. Ce geste aussi me paraît familier, à l'instar de son rire.

— Il aura bientôt deux ans. Écoutez, Corinne, je serais vraiment ravie de bavarder avec vous plus longtemps. Passez donc prendre une tasse de thé un de ces soirs ? Ça me ferait plaisir.

Je prends une profonde inspiration. Gill a tourné vers moi un visage bienveillant, son regard me réchauffe et paraît aviver la lueur d'espoir qui brille de nouveau en moi depuis la découverte de la cheminée miniature sur mon paillason. Je vais y arriver. Je suis capable de me lier d'amitié avec une mère de famille.

— À moi aussi. Merci.

Nous nous saluons, j'agite un instant la main en direction de Tommy avant de m'éloigner – la fierté qui m'habite me paraît tout ensemble grotesque et réconfortante. J'ai réussi ! Et Gill s'est montrée adorable. Et moi aussi ! Je me réjouis par avance de compter bientôt une amie dans l'immeuble. Je ne me sentirai plus aussi seule lorsque Dom quittera la maison. Sans doute Gill y trouvera-t-elle son compte également – ce ne doit pas être rose tous les jours, d'être une mère célibataire à son âge.

Il règne un froid polaire à la galerie : la tuyauterie de notre système de chauffage a gelé. Marjorie refusant catégoriquement de fermer, je dispose ici et là des radiateurs d'appoint, que je règle au maximum de leur capacité. Je fredonne à voix basse, sans me préoccuper de ses jérémiades. J'ai rendez-vous cet après-midi. Je n'ai qu'une chose à dire : cette fois, enfin, la chance va nous sourire. Je dois y croire de toute mon âme.

Sans doute mon enthousiasme du jour se révèle-t-il communicatif, car je parviens à vendre, peu après, une toile très chère à un homme d'affaires désireux d'impressionner son épouse. Une jeune femme m'achète une série de lithographies : elle vient d'emménager à South London, me dit-elle. Elle est en train de décorer son nouvel appartement.

— Elles sont superbes ! s'extasie-t-elle d'une voix claire et pleine de vivacité.

Blonde. Très belle. J'ai beau porter ma tenue de conquérante, sa vigueur m'oblige à en rabattre un peu. Il n'empêche : cela fait bien longtemps que je ne m'étais pas montrée aussi bonne vendeuse. Je me tiens un peu plus droite à côté de la caisse, souris affablement aux acheteurs potentiels en train d'admirer nos œuvres au beau milieu des vagues de chaleur épaisse dispensées par les radiateurs d'appoint. La galerie ne comptant que deux pièces, elle donne vite l'impression gratifiante d'être bondée.

À l'heure du déjeuner, j'appelle Ashley depuis mon bureau. J'ai hâte de lui parler de la cheminée miniature. Hâte d'entendre sa réaction. Peut-être maman a-t-elle conservé la maison de poupée au grenier. Si oui, nous pourrions aller la chercher lors de notre prochaine visite. La montrer à Lucy. Je parie qu'elle l'adorerait. Le téléphone a à peine le temps de sonner que, déjà, ma sœur décroche. Je lui trouve le souffle un peu court.

— Salut, Ashley. Est-ce que tout va bien ?

J'entends ronronner le lave-vaisselle en arrière-fond.

— Très bien, oui, me répond-elle d'une voix que je juge pourtant fatiguée. Et merde ! Ne quitte pas.

— Que se passe-t-il ?

Je perçois les sons étouffés d'une bagarre.

— Excuse-moi. Benji passe son temps à coller ses crayons dans le lave-vaisselle, qui se bloque presque systématiquement.

Elle soupire.

— Je crois qu'il s'imagine que je trouve ça très drôle. Il ne m'écoute jamais quand je lui demande d'arrêter ses sottises.

— Demande à James de lui parler.

Elle a un petit rire comme un hoquet.

— Tu parles. James n'est presque jamais là en ce moment.

Je perçois une intonation dans sa voix dont elle n'est pas coutumière – elle me cache des choses.

— Comment ça ?

Elle soupire à nouveau.

— Il passe son temps au bureau. Tout son temps. On ne fait plus que se croiser. Il rentre après 22 heures. Et la situation empire de jour en jour.

Sa voix se brise, l'espace d'un instant.

— Oh, Ashley... Essaie de ne pas te faire trop de mouron. Il croule sans doute sous le travail, rien de plus. Dans certains secteurs, la rentrée de janvier est une véritable épreuve. Non ?

— Je n'en sais rien. Peut-être. Je n'ai jamais bossé dans la même branche que lui. Mais... De toute façon, je sens qu'il y a anguille sous roche. Il me cache des choses.

Que répondre ? Il ne me semble pourtant pas que James soit le genre d'homme à courir le jupon. Il n'est pas de ces garçons prêts à mettre en péril leur vie familiale pour un béguin.

— J'ai reçu un coup de fil l'autre soir, enchaîne Ashley. Personne à l'autre bout de la ligne. James n'était pas encore rentré, ce devait être après 22 heures. Le deuxième appel anonyme en trois jours.

Elle émet un petit rire crispé, comme pour se convaincre qu'il ne s'agit là que d'élucubrations de sa part.

— Voyons, Ashley. Tu ne devrais pas en faire une pareille montagne. James t'adore, tu le sais bien.

Silence.

— Il m'adorait. Nuance. Depuis quelque temps, il remarque à peine ma présence. Ou celle des enfants, d'ailleurs. L'autre soir, Benji s'est mis à pleurer quand je l'ai mis au lit. Je pense qu'il préfère que ce soit son père qui s'en charge. Il me dit toujours qu'il raconte mieux les histoires que moi.

— Si James travaille autant, c'est pour vous tous. Franchement, cesse de te tourmenter. Peut-être s'agissait-il d'un coup de fil en provenance de l'étranger. Tu sais bien, ces cochonneries de centres d'appels. Une fois sur deux, la communication ne passe même pas.

— Tu as peut-être raison, répond-elle sans conviction.

— Tu devrais m'écouter. Je t'assure. Tu as tort de tirer des conclusions hâtives.

Je l'entends manipuler de la vaisselle, des assiettes et des tasses, probablement.

— Au fait, dis-je, résolue à la distraire un peu. Te souviens-tu de notre maison de poupée ?

— Et comment ! Nous en étions folles. Toi, surtout ! Je me demande comment faisait papa pour supporter de jouer avec nous pendant des heures. Aujourd'hui, aucun homme n'accepterait une pareille corvée. James, lui, enverrait tout promener en deux coups de cuiller à pot. Cela dit, je ne suis pas sûre que Lucy s'intéresserait à une maison de poupée. Pour être honnête, je serais bien en peine de deviner ses centres d'intérêt depuis déjà un bon bout de temps.

Elle s'interrompt un instant.

— Mais, au fait... Qu'est-ce qui t'y a fait penser ?

— Tu vas trouver cette histoire complètement dingue.

Je lui parle de ma trouvaille.

— Je suppose que ce truc est tombé au passage des ouvriers qui s'activent au-dessus de chez nous. Mais la ressemblance est frappante.

— Ça alors ! Il m'arrive la même chose de temps à autre. La semaine dernière, par exemple, quelqu'un m'a commandé une boisson chaude, avec une barre chocolatée. J'ai tout de suite pensé à papa : le type a grignoté sa friandise comme papa avait l'habitude de le faire, en commençant par les bords. Un vrai hamster.

Un silence encore.

— Je n'arrive pas à croire que ça fera déjà un an au mois de mars, reprend Ashley. Le temps passe si vite. Presque une année s'est écoulée depuis son décès, tu te rends compte ?

À moi, cette année-là a paru interminable.

— Nous devrions rendre visite à maman, enchaîne ma sœur, comme si elle venait de lire dans mes pensées. Elle m'a appelée l'autre jour, et je me suis sentie coupable. Nous ne l'avons pas vue depuis des lustres. Je... Holly ! Non ! Repose ça tout de suite.

Quelques secondes plus tard, Ashley récupère le combiné téléphonique.

— Désolée. Elle avait décidé de s'amuser avec une fourchette.

— Et si nous y allions ce week-end ?

Je m'efforce de ne pas me représenter sa cuisine, Holly dans sa chaise haute, ses grands yeux...

— Dom ne travaille pas. De ton côté, tu pourrais venir avec James ?

Elle hésite.

— J'aimerais bien. Je veux dire... Bien sûr qu'il nous accompagnera.

Elle se racle la gorge.

— Tu me raconteras comment les choses se sont passées à l'hôpital cet après-midi, n'est-ce pas ? Tiens-moi au courant, surtout. Et, ce week-end, nous rendrons visite à maman.

Je fais silence un instant.

— Tu es sûre que tu ne préfères pas que je t'accompagne, Corinne ?

— Non, je te remercie, mais je t'assure que tout va bien. Je te donnerai des nouvelles, promis. Je t'aime, Ashley. De tout mon cœur.

L'après-midi à la galerie se révèle plus calme que la matinée. Vers 15 heures, je rappelle à Marjorie qu'il me faut quitter les lieux plus tôt pour me rendre à l'hôpital.

— Avant de filer, pourrais-tu aller nous acheter du lait ? Nous recevons un acheteur cet après-midi. Je ne peux décemment pas ne lui offrir que de l'eau.

Surtout, ne pas répliquer. Marjorie n'aime rien tant qu'exiger de moi ces menus détails de dernière minute.

— Bien sûr.

Je souris. Tout va bien. Tout. Va. Bien.

La file d'attente est longue. Il me reste une heure avant de rejoindre Dominique à la clinique. La queue s'étire mollement, nous avançons millimètre par millimètre... En tête de cortège, une vieille dame ferraille avec le contenu de son panier. Lorsque la caissière croise brièvement mon regard, elle roule des yeux en manière d'excuse.

Comme je pousse la porte de la galerie, je repère la vieille dame, à quelques mètres de là, fixant une vitrine. Elle me paraît soudain si seule. Comment ne pas me reconnaître en elle ? Après l'échec de la deuxième insémination, j'avais pris l'habitude, pendant la pause déjeuner, d'errer ainsi par les rues, l'œil vague, sans savoir où j'allais.

Cette pauvre femme m'a tant émue que je me dirige vers mon bureau sans m'apercevoir de rien. Mon bureau. Où s'amoncellent, autour de l'ordinateur et de son clavier, mille et une bricoles : Post-it, tickets de caisse, étiquettes... Avant même que mon cerveau ait réagi, mon œil discerne un objet parmi ce fatras. Placé à dessein sur mon clavier.

Petite et bleue. Telle que dans mon souvenir. Une porte en miniature, abîmée d'avoir été arrachée de ses gonds. Je jette des regards autour de moi : la galerie est déserte. Les toiles me considèrent d'un œil absent, sans me livrer le moindre indice. Le bois du petit objet se révèle froid, un peu humide entre mes doigts, comme si on l'avait récemment abandonné un moment sous la pluie. Il n'y manque pas même la minuscule poignée dorée, qui jette des lueurs atténuées sous l'éclairage tamisé de la galerie. On jurerait qu'elle m'adresse un clin d'œil. Je revois papa en train de l'installer, avant de me montrer qu'elle tournait bel et bien sur son axe, à la façon d'une vraie porte, afin que les poupées puissent s'en servir comme les humains utilisaient les leurs. Je me rappelle mon ravissement. J'avais ensuite passé des heures à l'ouvrir, à la fermer, à faire sortir les poupées de la maison, puis à les contraindre à y pénétrer de nouveau.

À peine reparue, Marjorie fronce les sourcils en avisant le lait que j'ai négligemment abandonné sur le bord de mon bureau.

— Quelqu'un est-il venu ici ? lui demandé-je.

Ma voix est trop haut perchée, et mes doigts tremblent un peu.

— Non. Pas durant les dix dernières minutes, en tout cas. Pourquoi ? Tu attendais de la visite ?

Je me sens trop abasourdie pour seulement songer à lui répondre. Que s'est-il passé ? Je me remémore la petite cheminée, que j'ai laissée chez nous. Je suis en train de me fourvoyer. Forcément. Il ne peut s'agir que d'une coïncidence. Je n'ai plus revu cette maison de poupée depuis de nombreuses années, ma sœur et moi ignorons jusqu'à l'endroit où elle se trouve à présent. Mon imagination me joue des tours, comme cela lui arrive souvent lorsque l'angoisse me dévore. Marjorie ne me lâche pas des yeux, tandis que je secoue longuement la tête sans d'abord m'en rendre compte.

— Oh, non, dis-je. Je n'attends personne.

Je porte une main à mon front, moite en dépit de la froidure. À l'intérieur de mon crâne se bousculent des images de papa, de nous deux assis auprès de la maison de poupée. La petite porte, sans désesparer, s'ouvre et se ferme dans ma mémoire, cependant qu'une cohorte de poupées entre et sort au fur et à mesure, dont l'étoffe des vêtements bruisse entre mes doigts d'enfant. Leurs visages disparaissent derrière de volumineuses mèches de cheveux.

— Corinne ?

— Je te demande pardon.

Un effort, que diable. Je ne peux pas me permettre d'arriver en retard à la clinique. Ayant ouvert le tiroir de mon bureau, j'y glisse la porte miniature avant de le refermer, abandonnant l'objet aux ténèbres.

C'est alors qu'une idée germe dans mon esprit. Si nous rendons visite à maman ce week-end, je pourrai dénicher la maison de poupée. De quoi m'assurer, une fois la bâtisse devant les yeux, que tout cela ne tient pas debout.

\*

Dominique secoue la tête. J'ai marché jusqu'à la clinique, où il m'attendait, et nous voilà assis dans la salle d'attente, prêts pour notre rendez-vous. Je viens de lui parler de la petite porte bleue déposée sur mon bureau.

— La cheminée, j'ai trouvé ça charmant, lui dis-je. Un joli souvenir, un signe du destin, même si je sais que tu me juges un peu ridicule. Mais cette histoire de porte, c'est tout de même étrange,

non ? Qu'en penses-tu ? Dis, tu m'écoutes ?

Je tire sur sa manche, comme le ferait une enfant pour attirer l'attention d'un adulte.

— Voyons, Corinne. Pourquoi cette petite porte aurait-elle atterri sur ton bureau ? Je parie que ce truc appartient à Marjorie, qui l'aura oublié là. Allons...

Il m'attire à lui, passe un bras autour de mes épaules et m'étreint.

— Tu es stressée, et il y a de quoi. Tu verras, tu te sentiras beaucoup mieux après le rendez-vous. Si tu le souhaites, nous pourrions passer ensuite au Jubilee Café. Je t'offrirai un thé à la menthe. Si tu veux mon avis, tu te cramponnes à ton enfance en raison de ce que nous sommes en train de vivre. Et parce que ça fera bientôt un an que ton père nous a quittés. Je t'assure qu'il ne faut pas chercher plus loin. D'accord ?

Après lui avoir adressé un sourire falot, je pioche dans mon sac mon tube de crème pour les mains, que je masse lentement en regardant pénétrer peu à peu l'onguent dans les menues crevasses. Je m'efforce de chasser loin de moi la porte miniature enfermée dans le tiroir de mon bureau, palpitant doucement dans le noir à la façon d'un cœur. Demain, je la rapporterai à la maison, pour la montrer à Ashley ce week-end.

L'infirmière se présente. L'heure a donc sonné. L'insémination. Les muscles de mes jambes se contractent, raidis soudain à la perspective de la douleur qui m'attend. Cependant, d'une fois sur l'autre, étonnamment, les vilains souvenirs s'estompent, et me voilà prête à recommencer. Dominique serre ma main dans la sienne. Cette fois, c'est peut-être la bonne. Peut-être la chance a-t-elle enfin tourné. Je me sens pleinement capable de devenir une mère digne de ce nom. Il suffit qu'on me permette d'enfanter. Je me revois en train de coucher nos poupées dans leurs couffins, de les bercer doucement pour les endormir... La petite porte bleue s'ouvre, puis se ferme, piégeant les poupées à l'intérieur de leur maison. Je ferais n'importe quoi pour avoir un enfant. N'importe quoi.

## *Avant*

*Aujourd'hui n'est pas un jour propice. Ce matin, maman ayant refusé de quitter son lit, j'ai dû me rendre à l'école sans avoir pris de petit-déjeuner. Dans le placard ne se trouvait que son flacon de comprimés, dont elle affirme pourtant qu'elle n'en avale plus. On jurerait de petits bonbons. Et puis j'avais si faim... J'ai failli les manger, mais l'étiquette, sur le flacon, m'en a dissuadée. De toute façon, je n'ai pas réussi à dévisser le bouchon.*

*Pendant le cours de mathématiques, mon estomac se met à gronder. Toby Newton se moque de moi.*

*— Pauvre petite fille riche, raille-t-il.*

*Je ne comprends pas ce qu'il entend par là, mais l'expression ne tarde pas à résonner aux quatre coins de l'école. Elle se répand à la manière d'une maladie contagieuse. Les autres élèves me la sifflent entre leurs dents lorsqu'ils me croisent dans les couloirs, ils la chuchotent à la moindre occasion. Je garde la tête baissée, l'œil rivé sur mes chaussures. Il m'en faudrait une nouvelle paire. Je ne suis pas riche. Voilà ce que je brûle de leur répondre. Les petites filles riches ne se promènent pas avec des chaussures trouées.*

*Maman m'a assuré qu'elle m'en achèterait bientôt, dès qu'elle se sentirait mieux. Aujourd'hui, en rentrant de l'école, je me suis retrouvée avec les pieds mouillés. À cause des flaques. Mes chaussettes sont trempées. À peine ai-je pénétré dans la maison qu'elle m'annonce que nous partons sur-le-champ. Nous passons une nuit blanche, ajoute-t-elle. Je ne veux pas y aller. Pas ce soir.*

*Hélas, je n'ai pas voix au chapitre. Nous montons dans la voiture, roulons jusque là-bas, nous garons à l'arrière, recroquevillées l'une et l'autre. Toujours au même endroit. D'innombrables étoiles brillent au ciel, ce soir, que je commence à compter. Maman m'indique leurs noms, mais les lumières s'allument à l'intérieur de la maison : elle se tait. Elle les écoute. Je renonce bientôt à tenter de lui parler. Je tends*

*l'oreille à mon tour. En règle générale, la moindre bricole me déconcentre – un insecte, les croûtes à mes genoux, qui me font souffrir... Ce soir, au contraire, assise en tailleur et penchée vers l'avant, tout contre maman, rien ne me distrait. Son souffle s'accélère. Du doigt, elle me désigne quelque chose.*

*— Tu vois ?*

*Je plisse les yeux à m'en faire mal, fixant le point qu'elle vient de m'indiquer. Je vois, en effet. Je réprime un haut-le-cœur et détourne le regard. Quelques minutes plus tard, maman prend ma main dans la sienne pour la caresser, elle m'attire à elle, me cajole un peu. Cela me reconforte.*

*Maman et moi. Depuis ma naissance. C'est ce qui explique sa tristesse, me semble-t-il. Je me sens coupable. Je déploie mille efforts pour bien me comporter, pour faire tout ce qu'elle souhaite me voir accomplir. Je l'accompagne partout, je regarde lorsqu'elle me commande de le faire, j'écoute chaque fois qu'elle m'ordonne d'écouter. Hélas... Cela ne la rend pas heureuse pour autant. Parfois, cela la met en colère. La plupart du temps, cela l'attriste, tout bonnement. Son chagrin déteint alors sur moi, mais il m'arrive aussi de me fâcher en silence, car je préférerais que maman soit une mère comme les autres, souriante et comblée. Une maman normale.*

*Mais nous n'avons rien d'une famille ordinaire. Plus maintenant. Maman répète que nous étions tout près d'y parvenir, il y a déjà longtemps, mais qu'on nous a volé ensuite notre bonheur familial. Quelqu'un a résolu de nous flouer. Lorsqu'elle prononce ces mots, cela produit en moi un effet difficile à décrire – l'envie me vient de tirer sur mes cheveux jusqu'à les arracher par poignées. Plus jeune, il m'arrivait fréquemment de céder à ce désir, mais maman m'a expliqué que je devais cesser d'agir ainsi, sans quoi jamais je ne pourrais faire de tresses comme elles en font. J'ai donc renoncé à cette manie, parce qu'elles possèdent des cheveux magnifiques – leurs cheveux constituent ce que je jalouse le plus chez elles. Je les ai vues en train de les tresser par la fenêtre de l'étage. Je pense qu'elles tressent leurs cheveux avant d'aller se coucher.*

*Kent*

*Ashley*

Ashley secoue doucement son fils pour le réveiller. Les routes qui mènent à la demeure de sa mère se sont révélées affreusement embouteillées, et c'est elle qui a conduit. James ne se trouve pas avec elle. Glissant une main dans la poche de son gilet, elle en extirpe son téléphone portable : a-t-il seulement daigné lui passer un coup de fil ? Bah... Il n'y a pas de réseau chez sa mère. De toute façon, elle avait parié qu'il n'appellerait pas. Elle soupire. Elle s'est empiffrée de bonbons au chocolat durant tout le trajet. Comment s'étonner que James ne l'accompagne pas ? Pas la moindre envie, sans doute, de s'exhiber au bras d'une grosse baleine...

Ashley baise tendrement les paupières encore closes de Benji. Elle ferait mieux d'oublier son mari pour le moment, mais elle peine à s'y résoudre. À côté de Benji, Holly gigote dans son siège bébé, les poings serrés. Il a fallu s'arrêter à trois reprises, d'abord pour changer la fillette, pour acheter ensuite un magazine à Lucy, enfin pour offrir à Benji le paquet de friandises au chocolat dans lequel sa mère a puisé sans vergogne. Ashley se sent épuisée de s'occuper seule de ses enfants.

Elle a pourtant multiplié les arguments pour convaincre James de se rendre avec eux dans le Kent. Il est demeuré inébranlable.

— Pardon, mais je dois absolument retourner au bureau samedi matin. Ça tombe mal, j'en ai bien conscience, mais...

Il a laissé sa phrase en suspens, avant de baisser les yeux. C'est alors que Lucy a fait son apparition dans la cuisine pour se plaindre (« Où sont mes chaussures, maman ? Je les avais laissées dans l'entrée. Pourquoi tu te sens toujours obligée de déplacer nos affaires ? »). Fin de la discussion. Le tête-à-tête entre les deux époux a filé entre les doigts d'Ashley comme du sable.

— Je te rejoindrai là-bas, promis, a enchaîné James dans un murmure, avant d'embrasser sa femme sur le front.

Elle a avancé d'un pas, lissé les pans de sa chemise... Lorsque son téléphone portable s'est mis à vibrer, il s'est éclipé dans la pièce voisine. Impossible pour Ashley d'entendre ce qu'il racontait. Quant à son interlocuteur...

Au moins, songe-t-elle à présent, cette visite dans le Kent représente une excuse en or pour s'échapper un peu de la demeure familiale. Combien de soirées est-elle encore prête à passer devant la télévision, avec, pour unique compagnie, le ronronnement du réfrigérateur et le tic-tac de la pendule ? Combien de soirées encore à attendre que Holly recommence à hurler ? Ces derniers temps, une fois qu'elle a couché Benji et sa petite sœur, après que Lucy s'est retranchée dans sa chambre, Ashley se sent perdue. Non qu'elle se trouve désœuvrée – il reste toujours un peu de vaisselle à laver, le plan de travail à essuyer... Mais elle éprouve une terrible solitude. Plus personne à qui parler... Dans ces moments-là, elle comprend, avec une douloureuse acuité, que son mari lui manque. Elle se languit de l'homme qu'elle a jadis épousé.

Elle désire plus que tout savoir où il se trouve. Chaque fois que retentit la sonnerie du téléphone, elle tressaille. La nuit dernière, c'est son portable qui l'a réveillée en sursaut. Elle a consulté l'écran. Numéro masqué. Assise très droite dans son lit, elle a plaqué l'écouteur contre son oreille, sans prononcer le moindre mot. Au bout de quelques secondes de silence, elle a raccroché, avant d'enfourer son téléphone sous les oreillers, puis de se rallonger. Au matin, le petit objet avait retrouvé sa place

sur sa table de nuit. James lui a décoché un sourire.

— Tu ne devrais pas dormir sur ce truc-là. J'ai préféré l'enlever.

Elle a hoché la tête. Déjà, il quittait la pièce pour se rendre au bureau, et tant pis si les enfants réclamaient leur petit-déjeuner à cor et à cri.

Pas la moindre amélioration sur le front de ses absences. Elle sait qu'elle devrait le contraindre à lui parler, mais une petite voix intime lui souffle de patienter. L'espoir, probablement. La volonté farouche, contre toute raison, de croire qu'elle se met martel en tête, qu'elle se fourvoie. Une fois qu'elle l'aura poussé dans ses retranchements, force lui sera d'affronter la vérité pour de bon. Quelle qu'elle soit. Mais... Combien de temps ce statu quo peut-il encore durer ? Et comment diable s'y prend-il pour ne pas même voir qu'elle a besoin de lui ?

Une fois à Sevenoaks, Ashley serre sa mère contre son cœur, et, ce faisant, elle pourrait presque dénombrer les os de la vieille dame. Comme elle a maigri... Elle passe trop de temps sans voir personne. La maison est petite, mais elle reste trop vaste pour y vivre seule – elle paraît si désertée... Quant au vide cruel laissé au cœur de la famille par le décès du père, il semble se creuser un peu plus chaque fois que les trois femmes se retrouvent.

— Je suis ravie de te voir, maman.

Sa joie est sincère. Elle lui sourit, hume l'odeur familière des produits de nettoyage, mêlée au parfum des freesias. Mathilde se rapproche de Holly pour fourrer son visage dans le cou de l'enfant.

— Comment se porte notre petite merveille ? Oh... Ton grand-papa t'aurait adorée...

À la naissance de la fillette, une part d'Ashley désirait un garçon. Un autre Richard, dont le prénom n'a cessé de flotter dans son esprit durant les terribles semaines qui se sont écoulées entre la mort de son père et la venue au monde de Holly. Les choses sont ce qu'elles sont. Richard, assurément, aurait fondu devant ce petit bout de chou.

Benji pénètre en courant dans la demeure, hurlant d'enthousiasme à la perspective de revoir Dominique. Lucy ferme la marche.

Pelotonnée sur le canapé à la façon d'un chat, les cheveux tirés vers l'arrière, Corinne joue distraitement avec le bracelet en or à son poignet. Elle porte un jean, un pull-over bleu pâle. Elle ne fait décidément pas ses trente-quatre ans. Assis à ses côtés, Dominique adresse à Ashley un large sourire.

— Je suis drôlement content de te voir !

Il se lève et l'étreint avec chaleur. Ashley apprécie beaucoup Dominique, qui joue, selon elle, un rôle très positif dans l'existence de sa cadette. Ashley se penche, embrasse Corinne, prend avec affection son visage menu entre ses mains en coupe. Il se pourrait qu'elle ait perdu un peu de poids. Toujours est-il qu'Ashley la sent tressaillir imperceptiblement, comme sous l'effet d'une nervosité excessive.

— Salut. Où est James ?

Le rouge lui monte aux joues. Elle se sent tout à coup très seule au beau milieu de cette pièce bondée.

— Il travaille. Il nous rejoindra demain.

C'est alors que Benji se jette contre les jambes de Dominique.

— Hé ! Mon petit bonhomme à moi !

Et le journaliste de saisir l'enfant dans ses bras pour le brandir au-dessus de sa tête. Benji glousse de plaisir, avant de se lancer dans l'évocation détaillée du livre qu'il est en train de lire à l'école. Un ouvrage consacré à l'espace – durant ces deux dernières semaines, il a abreuvé Ashley d'informations sur le système solaire.

— Il y a des tas et des tas de planètes, et puis des étoiles, et même des machins qu'on appelle des trous noirs. Des trous qui aspirent les choses !

Le garçonnet rayonne de fierté.



Ashley a pris place auprès de sa sœur, qui tire sur un fil de l'étoffe couvrant le canapé pour le torturer entre ses doigts jusqu'à ce qu'il casse.

— Comment vas-tu ? s'enquiert son aînée.

— Bien, je te remercie.

Elle fait à présent tourner son bracelet autour de son poignet mince.

— Où est le bébé ?

— Avec maman. Elle est en train de la changer.

Un ange passe. Ashley s'éclaircit la voix :

— Tout s'est bien passé ?

Corinne hésite.

— J'avais l'intention de te parler.

Elle jette des regards de droite et de gauche, l'expression de son visage a brusquement changé.

— Tu te rappelles cette histoire de cheminée miniature dont je t'ai parlé l'autre jour ?

Ashley fronce les sourcils.

— Oui. Tu l'as gardée ?

— En effet. Mais... Mais depuis, j'ai trouvé autre chose.

Elle prend une profonde inspiration, coule un regard oblique en direction de Dom, puis baisse la voix :

— J'ai trouvé la petite porte. La porte d'entrée de la maison. Je l'ai découverte sur mon bureau, à la galerie.

Le silence se fait. Ashley se sent à son tour tendue comme un arc. Un bon massage lui ferait le plus grand bien. Autrefois, James la massait en rentrant du bureau. Il la faisait s'asseoir à la table de la cuisine, puis lui pétrissait les épaules avec douceur, après quoi il dessinait, du bout des doigts, des lettres sur son dos, qu'elle devait deviner. Cela n'est plus arrivé depuis des lustres.

Vers Benji, qui se précipite dans sa direction, elle tend une main distraite. Elle aurait dû lui refuser les bonbons qu'il a réclamés durant le trajet...

— Ashley ?

Corinne l'observe avec attention.

— Je te demande pardon. Tu as donc trouvé une porte ?

Elle répète les mots de sa cadette, manière, pour elle, de gagner un peu de temps.

— Elle était comment, cette porte ?

Corinne se penche, fourrage dans le sac à ses pieds, dont elle finit par faire surgir l'objet. Un petit morceau de bois, peint en bleu... Sur lequel saillie un fragment de métal doré, sans doute ce qui reste d'un clou. Corinne le présente à son aînée, bien à plat sur sa paume ouverte. Ashley cligne des yeux.

— Alors ? C'est exactement la même porte, n'est-ce pas ? Tu t'en souviens ?

Ashley ne lâche plus du regard le rectangle de bois. Rien qu'un morceau de bois probablement hérissé d'échardes – Dieu fasse que Benji ne mette pas la main dessus. Corinne, cependant, l'observe, pleine d'attente. Son aînée ferme les paupières. Pour être tout à fait honnête, les détails de leur maison de poupée se sont effacés depuis longtemps, submergés par les centaines de jouets qu'elle a achetés à ses enfants depuis leur naissance – combien d'heures aura-t-elle passées pour se les procurer dans les magasins à la veille de Noël ?...

— Sincèrement... Ça ne me dit pas grand-chose...

— Tu plaisantes ?

— Non, je t'assure. Ce bidule ne représente rien à mes yeux qu'un vulgaire petit fragment de bois. D'ailleurs, pourquoi s'agirait-il d'une pièce de notre maison de poupée ? Ni toi ni moi ne l'avons revue depuis des siècles. Peut-être bien qu'il y a une vague ressemblance... Mes souvenirs

manquent de précision. Benji ! Arrête ça tout de suite !

L'enfant tire sur une manche de son gilet, réclamant son attention. Son petit visage se crispe lorsqu'elle lui donne une tape sur le dessus de la main... Aussitôt, Ashley se sent affreusement coupable. Corinne ne souffle mot, se contente de refermer ses doigts sur l'objet, et le replace à l'intérieur de son sac. Si seulement James était là...

Ashley tente de changer de sujet.

— Comment s'est passé ton rendez-vous à la clinique ? Que t'ont-ils dit ?

Le visage de Corinne s'illumine :

— Tout s'est déroulé admirablement bien. Je ne te remercierai jamais assez. Mais compte sur nous pour te rembourser dans les plus brefs délais.

— Je t'en prie, répond l'aînée avec un geste de la main – broutilles que tout cela, semble-t-elle dire. Ce qui compte, c'est que je puisse vous aider.

Elle serre dans la sienne la main de Corinne.

— Je croise les doigts. Cette fois, ça va marcher. Je le sais.

— Maman...

Benji revient à la charge, dansant d'un pied sur l'autre avec impatience.

— Lève-toi, fait Ashley à sa cadette. Nous allons chercher Lucy. Elle mourait d'envie de te revoir.

Elle indique à Corinne la direction de la cuisine, où l'adolescente s'est assise à la table en compagnie de sa grand-mère. Leurs têtes se touchent presque. À côté d'elles, Holly, avec une satisfaction manifeste, produit des bulles de salive.

— Je n'y comprends rien, fait Mathilde, penchée sur le smartphone de sa petite-fille. Comment as-tu réussi à faire une chose pareille ?

Lucy rit de bon cœur, fournit à sa grand-mère quelques explications qui la laissent pantoise.

— Ah là là ! Ces gadgets modernes... Je me sens complètement dépassée. Pourquoi ne bavardes-tu pas avec tes amis en chair et en os ?

— Je le fais aussi, mamie, répond l'adolescente en levant les yeux au ciel. Mais avec le portable, c'est différent. C'est plus marrant. Tiens, regarde...

Comme les deux sœurs pénètrent dans la pièce, Lucy décoche à sa tante un sourire radieux, qui meurtrit un peu sa mère.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demande cette dernière.

— Oh, rien.

Déjà, l'adolescente a plongé le nez vers l'écran de son smartphone – le cœur d'Ashley se serre un peu plus.

— Tu es sur Instagram ? s'enquiert Corinne.

Son aînée cligne des yeux : elle ignore de quoi il s'agit. Corinne a tiré une chaise pour s'installer auprès de sa nièce, dont elle observe l'écran par-dessus son épaule, avant d'y faire glisser un doigt – elle pouffe. Ashley exhale un lourd soupir. Bien qu'elle ne soit l'aînée que de quatre ans, elle se fait soudain l'effet d'une vieille.

Mathilde, qui s'est tournée vers elle, hausse les épaules :

— Cette fois, elles m'ont définitivement perdue. Allons...

Elle se lève, pose une main sur l'épaule de sa fille :

— Tu veux bien m'aider à préparer le repas ? Au fait... Où se cache ton mari ? Ne me dis pas qu'il travaille encore ?

*Kent*

*Corinne*

Peut-être Ashley a-t-elle raison. Peut-être ces deux objets n'entretiennent-ils aucun rapport avec notre maison de poupée. C'est du moins ce que je me répète, tandis qu'à table, nous dévorons d'un bel appétit les lasagnes que ma sœur et ma mère ont préparées. Lorsque Benji a renversé son verre de jus d'orange, des larmes lui sont montées aux yeux. Il a gonflé ses joues rebondies d'angelot. Holly dort à l'étage, dans son berceau, installé au bout du lit de sa mère. Elle a encore grandi. Chaque fois que l'occasion m'est donnée de la voir, je la juge plus vive, plus éveillée. Elle se change pour de bon en une petite personne à part entière. Sa métamorphose me fascine. Me fascine et me navre. Je ne rends que de trop rares visites aux enfants de ma sœur, mais les voir m'est tout à la fois une joie et une tristesse, même si je les aime tous trois de tout mon cœur. Le fait qu'il ne s'agit pas des miens me met à la torture.

Maman s'affaire continuellement, en quête d'une éponge pour laver la vaisselle, de ses gants en caoutchouc jaunes – elle a toujours quelque chose à nettoyer, fût-ce une tache imaginaire. Depuis le décès de papa, elle ne sait plus à quoi s'occuper. La voir aller ainsi de droite et de gauche me donne envie de pleurer. Je la prends par le bras :

— Assieds-toi, maman. Ces lasagnes sont délicieuses. Profites-en au moins un peu avec nous.

Comme elle me regarde, je lui adresse un sourire encourageant. Durant l'année qui vient de s'écouler, je l'ai trouvée vieillie un peu davantage à chacune de mes visites. Elle se recroqueville, à la façon d'un petit animal résolu à rentrer peu à peu dans sa coquille. Où diable a filé celle que papa appelait sa princesse ? De cette femme-là ne demeure qu'une ombre. Il la regardait comme si elle venait d'un autre monde, comme s'il ne parvenait toujours pas à croire à la chance qu'il avait eue de la rencontrer. Lorsqu'il rentrait d'une soirée en ville, le visage de maman s'illuminait dès qu'elle entendait la clé tourner dans la serrure de la porte d'entrée. Papa pénétrait dans la demeure pour la saisir aussitôt par la taille, avant de fourrer son nez dans son cou. Ashley et moi gloussions en rougissant derrière nos mains.

— Je n'ai eu envie que d'une chose pendant toute la réception : regagner la maison pour y retrouver ma princesse.

Maman lui tapotait le bras, feignant de le gronder.

— Ton père adore monopoliser l'attention, m'a-t-elle confié un jour. Il en a besoin. Cela lui redonne de l'énergie.

Je me suis abstenue de tout commentaire, mais j'ai toujours pensé qu'elle se trompait : c'était de nous que papa avait le plus besoin.

Maman me rend mon sourire. Les rides, au coin de ses yeux, s'accroissent. De ses mains, elle agite un torchon. La seule chose, à présent, capable de lui hausser le cœur, ce sont ses petits-enfants. À peine pose-t-elle le regard sur Benji ou Lucy que ses traits s'éclairent, et il lui arrive de serrer Holly si fort contre elle que je crains qu'elle ne finisse par la briser.

— Maman, dis-je lorsqu'elle consent enfin à prendre un siège. J'ai quelque chose à te demander.

Son œil brun me considère par-dessus le bord de son verre. Je ne bois pas, mais ma sœur et notre mère partagent une bouteille de vin blanc. Lucy a tenté sa chance, mais Ashley lui a catégoriquement refusé le verre qu'elle quémandait. Ma nièce photographie notre repas, ajoute des filtres,

zoome sur les fleurs disposées au milieu de la table. Elle manipule son smartphone avec fierté. Tous les clichés qu'elle prend, elle tient ensuite à me les montrer.

— Cela concerne les affaires de papa. Où sont-elles passées ?

Je sens sur moi le double regard de Dom et d'Ashley.

— Ces derniers temps, j'ai pensé plusieurs fois à notre maison de poupée, celle qu'il nous avait construite. Sais-tu où elle se trouve ?

Je n'entends plus, soudain, que le cliquetis des couverts – un curieux silence s'est abattu sur la salle de séjour.

— Tout est au grenier, ma chérie, répond maman avec un sourire tendu. Un vrai capharnaüm, soit dit en passant. Si tu veux récupérer la maison de poupée, tu risques d'avoir du mal. Tu en as vraiment besoin ?

— Non, non...

Je m'efforce de la rassurer, car je lis à présent de l'affolement dans son regard. Je m'en voudrais de la perturber trop. Elle est devenue si fragile... Elle a beau n'avoir que soixante-quatre ans, elle possède désormais des cheveux complètement gris. Ses mains se sont couvertes de rides et de taches brunes. La mort de papa l'a prématurément vieillie.

— Tu sais qu'un jour on va tous être aspirés dans un trou noir ?

Benji, qui ne pleure plus, brandit devant son visage sa fourchette sur les dents de laquelle se trouve empalée une portion de lasagnes. Il la dirige à présent vers Dominique.

— Le trou noir ! se met-il à hurler. Le trou noir !

Dom ouvre obligeamment la bouche, gobe les lasagnes proposées par Benji. Ce dernier se met à rire aux éclats, de sorte que tous les regards se tournent vers lui, mais, comme je lorgne brièvement en direction de maman, je constate qu'elle fixe son assiette en tirant sur de petites peaux situées au bord de ses ongles – la peau rougit. La voilà égarée dans son monde, et je ne peux rien y faire, sinon deviner qu'elle me cache quelque chose.

\*

Le silence règne dans la maison. Holly a longuement pleuré, mais elle a fini par se taire. Dominique dort à côté de moi, les lèvres entrouvertes. Ses ronflements emplissent la chambre. Je me lève avec précaution, dans l'intention de monter au grenier. Il faut que j'en aie le cœur net.

Un mince rai de lumière s'insinue sous la porte de la chambre de Lucy. Je fais halte sur le palier, surprends mon reflet dans le miroir – je porte le vieux pyjama bleu marine que Dom m'a offert l'an dernier. J'ai les cheveux en bataille – ils se sont toujours montrés si rétifs que papa me surnommait parfois, avec tendresse, sa « petite brosse à poil dur ».

Les marches menant au grenier se situent au bout du couloir. J'avance à pas de loup. Je commence à gravir l'escalier, serrant dans une main mon téléphone portable, au cas où il me faudrait le secours d'une lampe torche.

Je suis immédiatement frappée par le désordre qui règne en ces lieux. Les cartons s'entassent par dizaines, contenant les cahiers d'écolière d'Ashley, nos vêtements d'enfants... J'identifie, par le bâillement d'un rabat, l'un de mes pantalons bariolés. Ailleurs, ce qui ressemble à nos premières tentatives artistiques. Des masses d'argile difformes luisent dans la pénombre.

À mesure que mon œil s'habitue aux ténèbres, je distingue plus de cartons encore, certains portant mon nom, d'autres celui de ma sœur. J'ouvre l'un des miens : un lot de chaussures hors d'âge, une paire de tennis dans laquelle même Benji ne rentrerait pas les pieds. J'ouvre un deuxième carton, puis un autre. Un autre encore... Des vêtements, des livres... Mes accessoires de danse, une petite boîte en plastique contenant plusieurs flacons de vernis à ongles. Je faisais alors une danseuse

exécration, mais l'on saluait parfois mes jeunes talents de manucure. Pourquoi maman s'obstine-t-elle à conserver ces antiquailleries ?

Je poursuis mes recherches, car je rêve de mettre la main sur nos poupées. Béatrice était ma préférée. Elle était superbe – longues boucles brunes, robe en velours rouge. J'entends soudain des bruits menus derrière les murs. Je sursaute, cesse de respirer en portant une main à mon cœur. Un animal, sans doute. Un rongeur dissimulé parmi les matériaux dont les parois sont faites.

Tandis que je balaie le grenier du regard, quelque chose m'apparaît, dont je n'avais d'abord pas pris conscience. Est-ce que je me trompe ? Dès lors, je soulève des cartons, j'en écarte d'autres, découvrant au passage nos décorations de Noël. Une pile de magazines s'effondre. J'ai beau m'efforcer de rester calme, mon pouls s'accélère et mes gestes se font plus pressants. Je ne comprends pas. Je dois faire erreur. Pourtant non : il ne se trouve rien, dans ce grenier, qui ait un jour appartenu à mon père.

Rien. Ni papiers, ni livres, ni vêtements. Quant à la maison de poupée, force m'est de constater, après vingt minutes d'exploration effrénée, qu'elle a même disparu. Comme si elle n'avait jamais existé.

*Kent*

*Ashley*

Le vin lui vaut, ce matin, d'avoir la bouche sèche. Contre toute attente, Holly a passé une nuit presque paisible – Ashley ne s'est levée pour la calmer qu'à 2 heures du matin, puis à 4 heures. Le silence lui fait l'effet d'un rêve. Elle tend la main, prend son téléphone portable. 7 heures. Aucun appel manqué. Quelque chose, au fond d'elle, se dénoue un peu. Elle appelle à la maison. En vain.

Elle raccroche, fixe un instant l'écran sans vie de son portable. Beurk. Il faut à tout prix qu'elle se lave les dents.

La porte de sa chambre grince doucement sur ses gonds. Ashley relève la tête, se déporte immédiatement d'un côté du lit pour faire de la place à sa cadette, qui vient d'entrer, tire la couverture jusque sous son menton. Corinne semble n'avoir pas beaucoup dormi.

Celle-ci jette un coup d'œil à l'intérieur du berceau :

— Elle dort ?

Ashley hoche la tête, tandis que sa sœur s'installe dans le lit. Elles se tournent l'une vers l'autre, comme elles avaient l'habitude de le faire dans leur enfance.

— Tout va bien ? Il est encore tôt. Je croyais que c'était Benji qui venait me réclamer un verre de jus d'orange.

Corinne fronce les sourcils.

— La faute aux hormones, soupire-t-elle. Je n'arrive pas à fermer l'œil et, quand je finis par sombrer malgré tout, j'enchaîne les cauchemars. Pour tout dire, je ne me sens jamais bien dans ma peau.

Cette fois, elle tourne le dos à sa sœur.

— Ma pauvre chérie.

Ashley lui masse les reins. Lorsqu'elles étaient petites, elle aimait faire glisser l'un de ses doigts le long de la colonne vertébrale de sa cadette pendant son sommeil, dénombrant une à une les bosses menues qui la composaient. Elles aimaient dormir dans le même lit, s'y serrer telles que deux sardines dans leur boîte, s'assoupir ensemble au son des voix de leurs parents en train de bavarder au rez-de-chaussée.

— Comment les choses se passent-elles à la galerie ? Et cette commission que tu devais toucher ?

Corinne roule sur le dos, écarte les bras en fixant le plafond. Ashley se remémore, en l'observant dans cette position, les anges en quoi elles se changeaient l'hiver, dans leur immense jardin. Leur père leur avait appris à se laisser tomber à la renverse dans la neige, les bras en croix.

— Rien pour le moment. Je continue quand même à espérer.

— Marjorie t'en a-t-elle parlé ?

La jeune femme hausse les épaules.

— Pas vraiment. Je ne peux pas dire que je suis en odeur de sainteté ces temps-ci. Il faut que je me ressaisisse.

Elle a pris, pour énoncer cette dernière phrase, un ton docte qui les fait rire toutes les deux.

— Une jeune femme vient d'emménager dans notre immeuble, reprend-elle. Gill. Je ne connais pas son nom de famille. Très jeune, en tout cas. Plus jeune que moi. Elle a un petit garçon de bientôt deux ans, et elle vit seule.

Ashley attend la suite de l'histoire.

— Je vais tenter de sympathiser avec elle. C'est ce qu'il faut que je fasse, n'est-ce pas ? Je ne peux tout de même pas envoyer balader les gens sous prétexte qu'ils ont ce que je n'ai pas.

Elle se tourne vers son aînée, en quête d'approbation.

— Oh, Corinne. Bien sûr que tu dois essayer. Mais ne te flagelle pas de cette façon. C'est normal d'éprouver ce que tu éprouves. On ne peut plus normal.

— Je sais. Mais je tiens à faire des efforts.

— Tu vas y arriver. Tu as toujours possédé une volonté de fer. Tu te rappelles, quand on était petites ? Tu ne supportais pas qu'on te refuse quelque chose.

Elle sourit.

— Papa te surnommait parfois son « petit dictateur ».

Corinne éclate de rire.

— Oh, mais tu as raison. J'avais complètement oublié.

L'alcool qu'elle a ingurgité la veille au soir fait battre plus vite que d'ordinaire le cœur d'Ashley.

— Je viens d'appeler à la maison. James ne répond pas.

— Il doit dormir encore. À moins qu'il n'ait déjà pris la route. Il va nous rejoindre, de toute façon. C'est bien ce que tu nous as dit hier ?

— C'est ce que j'ai dit, oui. Enfin... Il est *censé* nous rejoindre. Il avait du travail.

— Dans ce cas, il est en train de travailler ! Ne te mets donc pas la rate au court-bouillon, grosse bête.

Ashley, que la désinvolture de sa cadette finit par irriter, appelle à nouveau. Répondeur. « James, Ashley et leurs enfants sont actuellement dans l'incapacité de prendre votre appel. N'hésitez pas à laisser un message, et nous vous rappellerons dès que possible ! »

Excédée, elle repousse les couvertures, s'assoit au bord du lit.

— Je vais aller voir Benji. Veux-tu du thé ?

— Seulement de l'eau chaude, s'il te plaît.

Ashley se lève, qui ne désire plus que de porter à ses lèvres une tasse de Earl Grey. À trente-neuf ans, plus question pour elle de s'arsouiller comme elle était capable de le faire à vingt. À moins d'en payer lourdement le prix. Comme elle s'apprête à quitter la chambre, sa sœur la rappelle.

— Quoi ?

Corinne s'assoit dans le lit. De vilains cernes mauves se devinent à la lueur chiche de la pièce.

On dirait qu'elle s'apprête à parler. Puis elle se ravise.

— Non, rien. Rien du tout. Je descends dans quelques minutes.

— Tu es sûre ?

— Oui, oui. Pardon.

— Pas grave. Si Holly se réveille, préviens-moi. D'ici là, veille sur elle à ma place.

Devant la chambre de Benji, sa mère s'immobilise. Depuis toujours, elle se livre à ce rituel, le temps pour elle d'écouter la respiration paisible de son petit garçon. Ce faisant, elle retient son propre souffle. Dieu seul sait ce qu'il adviendrait d'elle si, un matin, elle n'entendait plus rien.

Une fois au rez-de-chaussée, elle prélève plusieurs sachets de thé dans l'un des placards de la cuisine. Pourvu que Corinne tienne le choc, elle qui a tendance à voir des signes un peu partout, à lâcher inconsidérément la bride à son imagination. Elle s'affole pour un rien, et ce depuis toujours. La maison de poupée appartient à ces manifestations déraisonnables. Le décès de leur père l'a laissée démunie, et il se peut que le traitement contre la stérilité fasse affleurer certaines émotions à la surface de son cerveau.

Elle tente à nouveau d'appeler James sur le téléphone fixe de Mathilde. Les sonneries s'enchaînent mais, à l'instant où Ashley s'apprête à raccrocher, James répond enfin. D'une voix rauque.

— James ? Est-ce que tout va bien ?

Elle écrase l'écouteur contre son oreille, qu'elle tend vers une autre voix, peut-être, qui retentirait dans la demeure où son mari est censé se trouver seul.

Elle patiente un moment, compte jusqu'à trois. À force de se tourmenter, il se peut qu'elle l'invente, cette voix au loin qu'elle perçoit à présent. Par ailleurs, les communications téléphoniques ne sont pas toujours d'excellente qualité. Elle avale une copieuse gorgée de thé.

— As-tu l'intention de nous rejoindre aujourd'hui ? Tout le monde a envie de te voir. Nous allons probablement déjeuner au restaurant.

James se racle la gorge. Cette fois, son épouse le retrouve tel qu'en lui-même. À quoi cela ressemble-t-il de se mettre dans de pareils états ? Pour un peu, ses jambes se déroberaient sous elle.

— Je prends le prochain train.

Après avoir raccroché, Ashley garde le combiné contre sa poitrine, tandis que les mises en garde de sa collègue Megan résonnent dans sa tête.

### *Avant*

*Je ne raconte plus à personne ce que nous faisons. Je l'ai fait une fois, quand j'étais plus jeune, j'étais même toute petite, j'en ai parlé dans une composition, dont le titre était « Mes occupations du week-end ». L'institutrice nous avait demandé de réaliser un dessin illustrant nos activités du samedi et du dimanche. Il ne s'agissait pas d'un dessin ordinaire, car elle nous avait autorisés à utiliser tous les matériaux dont nous aurions envie, tous les supports, à utiliser des feutres, de la colle, de la peinture... Mme Sanderson m'ayant encouragée à faire ce qu'il me plairait de faire, je suis allée chercher plusieurs boîtes à chaussures vides dans un coin de la classe – nous en apportions régulièrement pour y installer des insectes –, et j'ai entrepris de construire une maison.*

*J'ai fait aussi main basse sur un rouleau de scotch et un bâton de colle – sans grand succès. J'ai empilé plusieurs boîtes les unes sur les autres, car la maison où nous allons est grande. Ensuite, j'ai ajouté des fenêtres, afin que nous puissions regarder à l'intérieur, ainsi qu'une porte – bien qu'il ne nous soit pas permis d'entrer. Mais maman m'a assuré qu'un jour nous en aurons le droit.*

*Tout le monde a admiré la maison, y compris Toby, qui pourtant se montre souvent méchant avec moi. L'institutrice m'a demandé s'il s'agissait de ma maison, et j'ai répondu que oui, après quoi j'ai dû me rendre aux toilettes : j'avais mal au cœur, parce que je venais de mentir. Maman m'a expliqué à plusieurs reprises que les mensonges étaient ce que les adultes disaient, si bien que j'ai eu très peur. Je me suis dit que je devais être en train de devenir une grande personne. Je ne crois pas avoir envie d'être une adulte. Ils ne sont pas très gentils les uns envers les autres. J'ai écrit une histoire destinée à accompagner ma demeure en carton, mais lorsque l'institutrice l'a lue elle a barré la feuille d'un grand trait de stylo rouge en décrétant que je devais apprendre à faire la différence entre l'invention et la réalité. Je disais la vérité, pourtant. Mais personne ne m'a crue.*

*J'ai raconté ce qui s'était passé à maman, et cela l'a mise en colère. Elle m'a expliqué que nos activités ne regardaient que nous, qu'il s'agissait d'un secret, en conséquence de quoi je ne devais plus jamais en parler à quiconque. Elle ne m'a pas frappée – jamais elle ne me frappe –, mais elle m'a fusillée du regard et j'ai pris peur. J'ai fait face au mur, mais elle m'a alors obligée à me retourner, serrant mes épaules de ses deux mains, puis elle a approché son visage du mien pour me répéter que je ne devais parler de cela à personne. Sinon, nous aurons l'une et l'autre de terribles ennuis, elle surtout, et si on l'emmène loin de moi, il ne restera personne pour s'occuper de moi, puisqu'elle est sûre à 100 % d'être actuellement la seule à le faire.*

*« Sûre à 100 %. » C'est ce qu'elle a dit. Et cela ne me plaît pas. Je me couds la bouche pour le reste de*



*la soirée. Point par point. Plus une parole ne franchit la barrière de mes lèvres. La prochaine fois, à l'école, je dirai que nous sommes allées à la plage, parce que c'est toujours ce que fait Natacha le week-end, ma voisine de classe. L'institutrice en déduira sans doute que nous sommes amies, ce qui constitue un autre mensonge. Mais au moins, maman ne se mettra plus en colère.*

*Il m'arrive de penser que tout est ma faute, que maman méritait mieux que moi. Qu'elle désire un autre enfant, différent de moi, une petite fille avec des cheveux plus longs et de plus jolis traits. Ces pensées me rendent triste. Je multiplie les efforts pour tâcher de me montrer à la hauteur. Lorsque nous nous rendons à la maison trois nuits de suite, je n'émet aucune plainte. Je ne pleure pas quand elle oublie de signer mon carnet de notes. Je ne rouspète pas si nous dînons, pour la énième fois, de bâtonnets de poisson pané. Hélas, rien n'y fait. Elle continue d'en parler à longueur de temps. De déplorer chaque jour d'avoir vu sa vie partir en lambeaux. Il lui arrive de lever les yeux au ciel pour demander ce qu'elle a bien pu faire pour mériter cela.*

*— C'est à cause de moi que tu dis ça ?*

*En guise de réponse, elle m'a fait un câlin. Elle sentait un peu mauvais, comme d'habitude, mais pour une fois cela ne m'a pas dérangée.*

*— Ça n'a rien à voir avec toi. J'aurais voulu que tu connaises une existence plus agréable, c'est tout. Que nous soyons plus heureuses, toutes les deux. Je continue de le souhaiter.*

*Moi aussi, mais je ne vois vraiment pas de quelle façon nous pourrions y parvenir.*

*Kent*

*Corinne*

J'ignore la raison pour laquelle ma mère a menti, mais je sais maintenant, sans le moindre doute possible, que la maison de poupée ne se trouve pas au grenier. Chaque fois que je la regarde, elle se détourne. Elle s'affaire, se met à bavarder avec Ashley, quand elle ne joue pas avec Benji.

Je n'en démords pas : quelqu'un a bel et bien déposé pour moi la petite cheminée et la porte miniature. Mais pourquoi ? Cela n'a aucun sens.

Maman s'est-elle débarrassée des affaires de papa sans nous en faire part ? Peut-être leur vue lui était-elle devenue insupportable. À moins qu'elle n'ait oublié ce qu'elle en a fait. Je tente de me rappeler la dernière fois que je les ai eues sous les yeux. Nous avons tout emballé après les obsèques, mais ces souvenirs se perdent dans la brume du chagrin. Ashley m'a servi de guide durant toute la durée de la cérémonie, marchant devant moi, avec son ventre pro-éminent – cela se passait peu avant la naissance de Holly. Pour ma part, je me conduisais en véritable zombie. Je ferme les paupières l'espace d'un instant, me remémorant l'infinie tristesse de ce jour-là. Cercueil en acajou, couronne de jonquilles. Il y avait énormément de monde. Beaucoup de gens issus du monde de l'architecture, des designers... Et tous de chanter les louanges de notre père. « Le plus génial de nos génies », m'a soufflé l'un d'eux. Cela m'a fait chaud au cœur, en dépit de l'affliction.

Maman, pour sa part, s'est débattue toute la journée avec ses tourments, le visage presque entièrement dissimulé sous les larges bords de son chapeau noir, à peu près muette. Peut-être a-t-elle jugé trop pénible de conserver ses affaires. Cependant, rien n'y fait : je reste persuadée qu'elle en sait davantage qu'elle n'a bien voulu le dire hier soir.

— Corinne !!!

De sa fourchette, Benji me tapote l'avant-bras. Je lui ébouriffe la tignasse sous l'œil bienveillant de Dominique, assis en face de moi. Il a les joues rougies par le froid qui règne au-dehors et ses cheveux s'embroussaillent. Il est superbe.

Nous déjeunons dans un pub cerné de champs à perte de vue. La campagne dans toute sa splendeur, et je vois aller et venir des garçons solidement charpentés, dont on jurerait qu'ils rentrent de la chasse. Rien à voir avec notre Crouch End.

James est arrivé il y a environ une heure, la mine fatiguée. Il faut que je pense à le remercier, lui aussi, pour l'argent.

Comme il se lève pour aller chercher une autre bouteille de vin pour maman et Ashley, je lui emboîte le pas après avoir annoncé à Lucy que j'allais lui rapporter un verre de limonade.

— Tu pourras photographier les bulles et les poster sur Instagram.

Le barman n'a d'yeux que pour une jeune et jolie blonde en train de lui commander un cocktail. Elle minaude, joue avec sa tresse, dont elle porte l'extrémité à ses lèvres, pleine d'une assurance que je lui envierais presque. Elle possède un rire cristallin.

— James...

Il se tourne vers moi. Ses yeux sont injectés de sang. Je lui souris :

— Tu as fait la fête hier soir ?

— Moi ? Grands dieux, non. Je me suis contenté de travailler. Tu sais ce que c'est. J'aurais préféré arriver hier, mais j'avais vraiment la tête sous l'eau.

— Tu ne dois pas t’amuser tous les jours. Cela dit, Ashley m’a expliqué que le livre numérique était en plein essor.

Il m’écoute d’une oreille distraite, le regard posé sur les bouteilles de whisky alignées derrière le comptoir. Le barman, qui a enfin remarqué notre présence, attend que nous passions commande.

— Une pinte d’Amstel, s’il vous plaît, et une bouteille de merlot.

— Et une limonade.

Je retente ma chance auprès de mon beau-frère :

— Je tenais à te remercier.

Je m’empourpre.

— C’est vraiment adorable de nous aider, et compte sur nous pour vous rembourser le plus vite possible. Nous vous sommes infiniment reconnaissants. Cela représente beaucoup pour moi. D’ailleurs, il s’agit cette fois de notre dernière chance.

— Pardon, Corinne, mais... Je ne comprends rien.

Je baisse la voix :

— Nous nous sommes rendus à la clinique la semaine dernière. Pour l’ultime insémination. J’avais à cœur de te remercier pour l’argent qu’Ashley et toi nous avez prêté.

Le barman pose sous notre nez une pinte dégoulinante de bière.

— L’argent... Oh, bien sûr. Bien sûr.

De ses doigts, James effleure ma main.

Je souris, soulagée, avant de récupérer le verre de limonade. Tandis que je regagne notre table, il me semble sentir son regard sur ma nuque. Qu’est-il en train de penser en cet instant précis ? Les soupçons d’Ashley sont-ils fondés ? Lorsque je me retourne, incapable de supporter plus longtemps cet œil dans mon dos, James a disparu – la pinte est demeurée sur le comptoir. Je balaie les lieux du regard. Partout je ne repère que des familles attablées, plongées dans leurs conversations. Personne dans mes parages...

Je m’assois à côté de Dominique, j’enfourne une volumineuse bouchée de poulet rôti en m’efforçant de me détendre.

— Alors, Dominique, commence maman. Comment se porte le journal ? J’essaie d’en lire la version numérique, mais mon câble pour Internet me joue des tours.

— Tu n’as pas besoin de câble, mamie, intervient Lucy, agacée. Je t’ai déjà montré comment faire.

— Je suis navrée, ma chérie, mais essaie de faire preuve d’un peu d’indulgence envers la vieille bonne femme que je suis. Tu me montreras tout ça à notre retour.

— Tout se passe bien, répond Dominique, je vous remercie. Je viens d’entamer un article sur une vaste demeure située dans la banlieue de Londres. Une propriété formidable. Époque géorgienne. Corinne m’a accompagné le jour où je l’ai visitée. N’est-ce pas ?

Je hoche la tête. Carlington House s’impose immédiatement à ma mémoire, j’en éprouve de nouveau l’étrange atmosphère, le contact de mes doigts contre la pierre. Les vitres enténébrées. Les pièces vides. Le visage à la fenêtre. Je frissonne.

Dom continue de parler.

— C’est l’entreprise Wells et Duggan qui nous a mis sur le coup. Une fois rénovée, elle sera sensationnelle.

Maman renverse son verre d’eau sur la table.

— Wells et Duggan, avez-vous dit ?

— En effet. Attendez, je vais vous chercher une serviette.

Aussitôt dit, aussitôt fait – il tamponne à présent la nappe.

Comme Ashley se penche en avant, son alliance tinte contre le verre de vin qu’elle serre entre ses

doigts :

— Ça m'a l'air épatant. Je raffole de l'architecture géorgienne.

James reparait soudain, se glisse auprès de son épouse. Il avale une longue gorgée de bière. Il affiche un teint d'une pâleur extrême. L'œil de ma sœur suit le moindre de ses gestes, regarde le liquide passer lentement du verre au gosier de James. Au bar, la petite blonde jette un nouvel éclat de rire. Mon beau-frère se tourne vers elle, ce que ne manque pas de remarquer Ashley.

\*

Alors que nous quittons le pub et nous dirigeons vers le parking, Dominique s'aperçoit, en serrant ses mains dans les miennes, que je viens de les enduire de crème. Il se met à rire :

— Tu passes ton temps à t'hydrater les mains !

Il a sans doute raison, mais cela apaise un peu mes nerfs à vif.

— Il était bon, ton poulet ?

Je fais oui de la tête, sa main est chaude dans la mienne. Je mesure ma chance de l'avoir à mes côtés. Je sais que jamais il ne me fera de mal. Cela dit, je ne pense pas que James, lui non plus, soit capable de faire souffrir Ashley.

— Et si on s'offrait une petite promenade ? propose celle-ci. Histoire d'éliminer les calories que nous venons d'ingurgiter.

Je suis d'accord – il me suffit d'abord de récupérer mes gants et mon bonnet dans la voiture.

— Profites-en pour me rapporter mon écharpe, s'il te plaît, m'indique Dom, dont Benji cramponne la cuisse en lui parlant d'extraterrestres.

J'attrape au vol le trousseau de clés qu'il vient de me lancer.

Alors que je m'apprête à ouvrir la portière côté passager, je repère un petit morceau de tissu sur le capot de la voiture... Mon sang ne fait qu'un tour et je recule d'un pas, le cœur au bord des lèvres :

— Dominique ! Viens vite !

À voir ma mine soudain défaite, il prend peur et se met à courir.

— Que se passe-t-il ?

Je viens de plaquer une main contre ma bouche. Des passants me dévisagent, des familles sortent du pub pour regagner leurs voitures.

— Regarde !

Dom, qui s'est approché du capot, lâche un juron entre ses dents.

Un lapin. Le cadavre d'un lapin, dont l'un des yeux lui sort du crâne. Petite gueule grande ouverte sur un cri à jamais silencieux. Il a le ventre couvert de sang. On dirait qu'il vient de se faire écraser par une automobile.

— Bon Dieu, souffle Dominique... Pour quelle raison se trouve-t-il sur notre capot ?

— Je n'en sais rien. Je n'en sais absolument rien ! Quelqu'un l'a posé là exprès. Quelle horreur !

— Les voitures lentes ralentissent les voitures, s'écrie Benji, qui court dans notre direction, pressé d'aller se promener.

Dominique tente de s'interposer entre le capot et l'enfant. Trop tard.

— Beurk ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Benji grimace en tirant la langue.

— Il est mort, hein ?

— Tout ce qu'il y a de plus mort, mon garçon, répond Dominique. Sois gentil, maintenant, retourne voir ta maman. Vous n'avez qu'à commencer la balade sans nous, nous vous rejoindrons un peu plus tard.

Benji grimace à nouveau, roule des yeux :

— Je peux l'examiner de plus près ?

— Pas question.

Dom secoue la tête avec vigueur.

— Va voir ta grand-mère, s'il te plaît. Nous arrivons dans quelques minutes. Dis-leur que nous devons avoir une petite conversation tous les deux.

Benji décampe. Dominique pousse un profond soupir.

— Il faut être cinglé pour faire un truc pareil. Pauvre bête. Ne t'inquiète pas, je vais m'en occuper.

Je tremble comme une feuille, l'œil rivé sur le cadavre à demi broyé.

— Pourquoi notre voiture, Dom ?

Il hausse les épaules en secouant lentement la tête. Comment parvient-il à rester aussi calme ?

— Je l'ignore. Tu n'as vu personne ?

— Non.

Il grimace.

— Une mauvaise blague, je suppose. Ou bien un cinglé du coin.

Il jette des regards de droite et de gauche. Un groupe d'hommes avance vers nous, tous chaussés de bottes en caoutchouc et vêtus de manteaux de pluie. Ils émettent de gros rires gras en se poussant du coude, prennent finalement la direction du pub.

— Ou alors, quelqu'un désirait manifester son mécontentement. À la campagne, on désapprouve toujours quelque chose. L'abattage des blaireaux, la chasse au renard, le nombre d'animaux écrasés chaque année par des voitures...

— Calme-toi, ma chérie. Il n'y a rien de personnel là-dedans. Nous ne connaissons personne ici. À part ta mère, évidemment, mais je doute qu'elle se cache derrière cette affaire.

Il m'adresse un petit sourire en coin – il essaie de me dérider un peu.

— Celui qui a fait ça n'aura probablement pas eu le cran de s'en prendre à une belle BMW. Alors il s'est rabattu sur la bagnole un peu déglinguée, en se disant que ses propriétaires s'en ficheraient comme de leur première liquette.

Il renâcle avec dédain.

— Viens, maintenant, allons retrouver les autres. Ne laisse pas cet incident te perturber plus que de raison. Je vais quand même raconter ce qui s'est passé au patron du pub. Je te parie qu'il va me dire que nous ne sommes ni les premières ni les dernières victimes de ce genre de désagrément.

J'examine le parking. La Golf de James. Une petite Mini rouge. Un camping-car blanc, crasseux, dont la plaque d'immatriculation semble tout près de se détacher. L'une des serveuses vide un plein tonneau de bouteilles vides dans l'allée située le long du pub – le fracas est assourdissant. Deux femmes sortent de la partie restaurant, toutes deux maugréant en se tenant le ventre, comme si elles avaient trop mangé. Un homme, accompagné de son petit terrier, leur tient obligeamment la porte. La mère et la fille, on dirait.

Mon cœur bat la chamade, et je ne parviens pas à détacher mon regard de cette malheureuse bête, qu'on a déposée sur notre capot. Sa fourrure ensanglantée me bouleverse tout particulièrement. J'ai les jambes en coton. Dominique a raison, personne ne nous connaît dans le Kent. Personne ne sait seulement que nous nous trouvons ici aujourd'hui.

Dom, qui vient d'ouvrir les portières, cherche un sac en plastique. Le lapin gît sous notre nez, nous ne sommes séparés de son petit corps raidi que par notre pare-brise. Nous avons des lapins, chez nous, à Hampstead. Deux lapins nains. Bertie et Noisy. L'un m'appartenait, l'autre était l'animal domestique d'Ashley.

Je me pends au cou de Dominique, dont j'ai besoin de sentir la chaleur. Il n'est pas question que j'aille me promener sans lui. Je contemple une fois encore le lapin. Ses pattes écartées, la manière

dont le choc lui a écrabouillé le crâne. Il n'avait pas la moindre chance d'en réchapper...

*Kent*

*Ashley*

Ils sont en train de descendre la colline au départ du pub, lorsque James fait signe à son épouse de ralentir, afin que le groupe de tête se détache – Mathilde ouvre la marche, poussant le landau de Holly. Corinne et Dominique ne les ont pas encore rejoints, Ashley se demande ce qui peut bien les retenir ainsi. James lui prend alors le bras en lui annonçant qu’il a des choses à lui dire.

— Très bien, commente-t-elle sur un ton vaguement amusé, car le merlot lui est un peu monté à la tête.

Et puis elle se sent si heureuse qu’il ait fini par venir, heureuse de voir la famille exceptionnellement réunie. Elle n’est plus seule. Seule devant le poste de télévision. Attendant que le téléphone sonne.

Elle se rapproche de lui, glisse une main dans la poche de son blouson en venant placer son visage à quelques centimètres du sien – elle prend de faux airs suspicieux, à la façon d’un policier d’opérette. En se comportant comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, rien de fâcheux, songe-t-elle, ne risque d’advenir.

— De quoi s’agit-il, mon bon monsieur ?

Mais James ne sourit ni ne cille. De la gravité se lit sur ses traits. Une nausée légère s’empare immédiatement d’Ashley, qui passe la langue sur ses dents, avec l’espoir que le vin ne les a pas teintées. Son cœur bat plus fort. S’apprête-t-il à passer aux aveux ? Va-t-il lui annoncer qu’il y a une autre femme ? Pas maintenant. Jamais il ne ferait une chose pareille en présence des enfants. À moins que... ?

— As-tu remis de l’argent à Corinne et Dominique ?

Silence. Ashley cligne des yeux.

— En effet. Je leur en ai prêté pour la dernière insémination. Ils n’avaient plus un sou. Ça, je te l’ai dit. Et je tenais à leur donner un coup de main. Pardon. J’aurais dû te mettre au courant, mais tu es très occupé ces temps-ci, et j’ai pensé que tu n’y verrais pas d’inconvénient. N’est-ce pas ?

— Bonté divine...

Ashley ôte sa main de la poche du blouson, recule d’un pas.

— Que se passe-t-il ? J’ai agi par gentillesse, c’est tout...

— Tu aurais dû m’en parler. Ou du moins me signaler que tu leur avais prêté une certaine somme. Bon Dieu de merde.

Ashley s’est figée. Elle dévisage son mari. Les larmes lui montent aux yeux.

— La seule raison pour laquelle je ne t’ai rien dit, c’est que je ne te vois jamais ! Tu n’es jamais à la maison ! Tu passes ta vie au bureau ! Si c’est comme ça que ça s’appelle de nos jours.

James accuse le coup :

— Qu’es-tu en train d’insinuer ?

— Tu le sais aussi bien que moi.

Son énergie la déserte d’un coup. Elle reste là, les bras ballants, songeant que les autres membres de la famille, en dépit de leur avance, ne manquent sans doute rien de leur prise de bec – elle vient de hurler. Quelle humiliation...

— Je ne souhaite pas aborder ce sujet avec toi maintenant, déclare-t-elle à voix basse.

Elle tourne les talons et accélère le pas pour rejoindre les enfants, sans plus se soucier de James, qui la rappelle à lui. Comment ose-t-il tenter de la culpabiliser ? Comme s'il se gênait, de son côté, pour piocher parfois sur leur compte bancaire sans l'en avertir. Comme si elle avait utilisé cet argent pour des raisons égoïstes... James adore Corinne. Ils ont maintes fois évoqué ensemble ses problèmes de stérilité. La semaine dernière encore, il disait à sa femme combien il compatissait aux difficultés du couple. Et voilà que cet argent, destiné à les soutenir dans leur effort pour devenir parents, suscite sa colère et sa réprobation...

Ashley attire Benji contre son flanc. Elle lui essuie le nez, qui coule sous l'effet de la froidure hivernale.

— Tata Corinne a trouvé un lapin mort. Tout ce qu'il y a de plus mort.

— C'est vrai ? À la campagne, ce sont des choses qui arrivent, tu sais.

Elle remonte la fermeture Éclair de son manteau, rajuste le petit bonnet sur la tête de l'enfant, qui se lance à présent dans de grandes explications concernant le cadavre du lapin, mais sa mère ne l'écoute plus, accaparée tout entière par la réaction de James. James. D'ordinaire si généreux.

— Ça va, Lucy ? interpelle-t-elle sa fille, qui marche devant avec Mathilde, dont elle a pris le bras. L'adolescente se retourne, lui adresse l'ombre d'un sourire.



*Kent*

*Corinne*

— Vous ne trouvez pas ça bizarre ?

Je viens de rapporter à maman et Ashley l'épisode du lapin, qui repose à présent dans une tombe improvisée en lisière de campagne. Dominique et moi l'avons enterré ensemble, pendant que les autres membres de la famille faisaient leur promenade. Je n'aurais pas supporté de le savoir au fond d'une poubelle, en train de pourrir parmi les ordures.

— Je veux dire... Il a fallu que quelqu'un le dépose sciemment sur le capot de notre voiture.

— Quelle horreur, commente maman avec un hochement de tête. Pauvre petite bête. Et pour toi, ma chérie, quel terrible choc.

Elle avale une gorgée de thé.

— Mais ne te frappe pas. Par ici, les toqués ne manquent pas. Des gens fermement décidés à imposer leurs vues. Au moment de l'abattage des blaireaux, par exemple, des activistes se sont mis à déposer des cadavres d'animaux un peu partout dans les lieux publics.

Assises au coin du feu, nous écoutons craquer les bûches. Je regarde danser les flammes dans une féerie de rouge, d'or et d'orangé. Je ne parviens pas pour autant à oublier le lapin. Ses membres brisés, ses oreilles aplaties... Nous avons signalé l'incident aux propriétaires du pub, qui nous ont promis de rester vigilants.

— D'autres clients ont-ils déjà vécu ce genre de mésaventure ? ai-je demandé au barman, qui a froncé les sourcils avant de me répondre que non, puis de retourner à ses affaires.

Cette mâchoire grande ouverte. Ce regard fixe. J'adorais nos lapins domestiques, leur petit museau rose et doux, leur fourrure luisante. Nous les avons gardés longtemps, je courais presque en sortant de l'école pour les rejoindre plus vite et jouer avec eux. Je les faisais entrer dans la maison en cachette de papa et maman.

Lucy est épouvantée.

— Comment on peut faire un truc pareil à un petit lapin sans défense ?

— Il s'agit sans doute d'un accident, lui répond sa mère. Il a dû se faire écraser par une voiture. Après, un sale type a jugé bon de le poser bien en vue pour que tout le monde en profite. Nous devrions essayer d'oublier cette histoire.

Elle s'est exprimée d'une voix tendue. Je jette un coup d'œil dans sa direction. Je suis prête à parier qu'elle s'est disputée avec James.

\*

Nous quittons le Kent le lendemain matin, très tôt. Mauvaise nuit. J'ai rêvé de notre maison à Hampstead. Je me tenais dans le jardin, à côté des cages de nos lapins, attendant qu'Ashley me découvre. Nous jouions à cache-cache. J'attendais. Longtemps. Très longtemps. Elle ne venait pas. Personne ne se montrait. Je suis restée cachée parmi les arbres pendant plusieurs heures, jusqu'à la tombée de la nuit. J'ai appelé au secours. Personne ne m'a entendue. Je me suis réveillée dans une ébauche de hurlement, la bouche grande ouverte. À côté de moi, Dominique a violemment sursauté :

— Corinne ? Que se passe-t-il ?

Il m'a touché l'avant-bras.

— Tu es glacée !

— J'ai fait un cauchemar, ai-je murmuré.

J'avais la nuque trempée de sueur, et la vilaine angoisse, dès lors, ne m'a plus quittée. Pas même lorsque je me suis levée. Pas davantage durant le petit-déjeuner, ni tandis que je préparais nos bagages. Je retenais mon souffle à la moindre alerte, au son le plus ténu.

Comme nous nous trouvions assises ensemble à la table, j'en ai profité pour reparler à maman des affaires de papa. Elle a de nouveau détourné le regard. Elle me ment.

J'étreins Ashley avec ardeur au moment du départ, je lui dis de ne jamais hésiter à m'appeler si l'envie lui en prend.

— Tu veux bien sortir avec moi deux minutes ? chuchote-t-elle.

Je la suis au jardin. Les graviers de l'allée ceignant la maison crissent sous nos pas. Nous marchons à présent dans l'herbe, humide de rosée. Ashley demeure silencieuse jusqu'à ce que nous ayons atteint l'extrémité du terrain, où une clôture nous sépare des champs alentour. De la fumée s'échappe des cheminées, tourbillonne dans l'air hivernal – on croirait de légers fantômes gris. Je contemple les haies qui quadrillent le paysage. L'un des habitants de cette contrée a placé le lapin sur le capot de notre voiture. Quelqu'un a ramassé le cadavre sur la chaussée pour le déposer à un endroit où je ne pouvais manquer de le voir. Cela me donne la nausée.

— Que t'arrive-t-il ? C'est à cause de James ?

Ashley a le regard fuyant – elle a toujours détesté afficher sa faiblesse.

— Je le soupçonne d'avoir une liaison.

Elle s'empourpre.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

Elle croise les bras sur sa poitrine, les décroise – jamais elle n'agit autrement lorsqu'elle se sent mal à l'aise.

— Je lui ai demandé hier soir... Tu as dû nous entendre, pardon, je ne me suis pas montrée particulièrement discrète... Je lui ai demandé de me fournir la vraie raison pour laquelle il rentre tellement tard du bureau depuis au moins un mois. Il a éludé ma question, en se contentant de me répéter qu'il croulait sous le boulot. Des choses qui ne pouvaient pas attendre. Le problème, c'est que je ne vois pas ce qu'il pourrait y avoir d'important à ce point. Il a du succès dans ses affaires, pourquoi est-ce que...

Elle s'interrompt, tourmente du bout du pied la terre humide. Elle prend une profonde inspiration.

— Par ailleurs, je continue à recevoir les coups de fil dont je t'ai parlé. Toujours tard le soir. Avec quelqu'un qui respire dans le combiné. Sur le fixe et sur le portable. Une femme, je pense. Et chaque fois que son portable à lui se met à sonner, il se jette dessus pour aller répondre dans la pièce d'à côté. On croirait un espion. Jamais il ne s'est comporté de cette façon. Jamais. Je...

Sa voix se brise. Je la serre entre mes bras, lui frotte le dos. Ses larmes mouillent l'épaule de mon vêtement. Nous demeurons ainsi longtemps, dans les bras l'une de l'autre, de la rosée gouttant sur nos chaussures.

Elle finit par s'écarter, renifle avant de s'essuyer le nez d'un revers de manche.

— Regarde un peu de quoi j'ai l'air. Je suis navrée, Corinne...

Elle serre mes doigts entre les siens.

— Appelle-moi quand vous serez arrivés à Londres. Et surtout, tiens-moi au courant de la suite des événements. Quand vas-tu faire ton test de grossesse ?

— Ils m'ont dit d'essayer la semaine prochaine.

L'espace d'un instant, ma poitrine se gonfle d'espoir.

— OK. J'attends de tes nouvelles.

Nous regagnons la maison, où Dominique patiente auprès de la voiture.

— Encore une chose, m'interpelle ma sœur. Ne te fais pas des nœuds au cerveau avec cette histoire de maison de poupée. Tu as entendu ce qu'a dit maman, elle est au grenier. Nous irons la chercher un de ces quatre pour ton petit bout de chou.

Elle lève la main, croise les doigts.

— Sincèrement, ajoute-t-elle, je crois que tu as trop d'imagination. Je t'assure. Tâche aussi d'oublier ce pauvre lapin.

Elle me sourit.

— Tu te souviens de Bertie et Noisy ? On avait quel âge ?

— Cinq ans. C'est papa qui nous les avait achetés. Enfin... Moi, j'avais cinq ans. Ils ont vécu très longtemps.

— Nous en étions folles, renchérit Ashley.

\*

Nous ne sommes qu'en début d'après-midi, mais je ne rêve que d'aller me coucher. Je me sens rompue, le trajet de retour m'a lessivée et j'avoue que le week-end n'avait pas grand-chose à voir avec la pause dont j'avais besoin. Tant s'en faut.

Dominique doit se rendre au journal, où le travail l'appelle. Pour ma part, j'ai pris une journée de congé. Il me dépose devant l'immeuble avant de filer – je lui adresse de grands gestes tandis qu'il s'éloigne. Le cadavre d'un oiseau gît sur la chaussée, au coin de notre rue. Un pigeon. Mort sans doute depuis plusieurs jours. Je détourne le regard.

Je vais me faire chauffer une tasse d'eau citronnée. J'en avale des litres en ce moment. Ordre du docteur. À ce propos... Le test de grossesse me saute au visage. La date approche. Serai-je capable de patienter jusqu'au jour dit ?

— Corinne !

Gill. Qui sort de l'ascenseur derrière moi en poussant son landau. Sans maquillage, elle paraît plus jeune encore.

— Bonjour ! Comment allez-vous ?

— Je suis crevée. Je viens de finir de vider mes cartons. Quelle galère. Une petite tasse de thé sur le pouce, ça vous dirait ?

J'hésite. Je brûle de retrouver mon lit, mais je me suis promis de me montrer amicale. Rien qu'une petite tasse. Cela me changerait les idées.

— Avec plaisir.

Je l'aide à faire entrer le landau dans son appartement, où je dépose mes bagages au pied de l'escalier. La jeune femme m'installe à la petite table ronde de la salle à manger. La chaise haute de Tommy y côtoie deux tabourets en bois. Il y a des perles sur la tablette, avec lesquelles l'enfant aime probablement jouer, ainsi qu'un pot à yaourt. Je me juche sur l'un des tabourets.

— Earl Grey, ça vous va ? me demande-t-elle depuis la cuisine.

— Avez-vous du déthéiné ? À cause de la grossesse éventuelle...

— Oh bien sûr, pardon. Et veuillez excuser le désordre. Essayez de ne pas y faire attention. Et le Kent, alors, comment était-ce ?

L'ai-je informée que je partais dans le Kent ? Bah... Oui. Sans doute.

— Épatant, je vous remercie.

Surtout, ne pas lui rapporter l'histoire du lapin, dont le souvenir s'empresse d'envahir ma mémoire. Pour tenter de le chasser, je regarde autour de moi. Quelques livres déballés à la hâte, un

petit tas de jouets appartenant à Tommy. Ils ne possèdent à eux deux que très peu de choses – on croirait presque qu'ils se sont enfuis de leur précédent logis. Gill, cependant, a commencé de conférer à son appartement des allures de chez-soi : elle a disposé des plantes en pots sur l'appui de fenêtre, dont les feuilles, avides de soleil, se tendent comme des mains. Une ou deux photographies sur le buffet. L'une d'elles retient mon attention. Je me penche en fronçant les sourcils.

— Gill ?

Elle passe la tête à la porte de la cuisine, un carton de lait à la main.

— Oui ?

— S'agit-il de vous et de votre mari ?

Elle hoche la tête.

— Ça alors, je suppose que c'est Tommy qui a extirpé ce cliché d'un des cartons.

Elle me rejoint dans la salle de séjour, prend la photographie et la retourne, face contre le bois du buffet.

— Pardon. C'est Ben. Mon ex-mari, en fait. Ce cliché a été pris le jour de notre mariage. Je reviens dans quelques secondes.

Elle disparaît de nouveau dans la cuisine pour en revenir presque aussitôt avec deux mugs de thé, ainsi qu'une petite assiette de biscuits, le tout posé sur un plateau en plastique rose.

Elle me tend l'assiette après y avoir prélevé un biscuit.

— Je n'avais pas l'intention de vous mettre mal à l'aise, dis-je, mais, d'un geste de la main, elle coupe court à mes excuses.

— Ne vous en faites pas. Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts, depuis cette époque.

Elle avale une gorgée de thé.

— Ce sont des choses qui arrivent, ajoute-t-elle.

— Je suis désolée.

Elle secoue la tête.

— Mais non, voyons. Pour être tout à fait honnête, je suis ravie d'avoir fichu le camp.

Elle sourit.

— Je me fais du souci pour Tommy, forcément, mais c'est ainsi. Mieux valait partir que de le contraindre à vivre entre deux parents qui passaient leurs journées à se disputer.

— Que s'est-il passé ?

Je regrette instantanément d'avoir posé cette question, que je juge horriblement inquisitrice. Cela fait si longtemps que je ne me suis plus autorisée à me détendre en présence d'une autre femme que j'ai presque oublié comment me comporter en pareille situation. Gill, toutefois, nullement contrariée, me semble-t-il, croque son biscuit.

— L'argent. C'est à cause de l'argent que les ennuis ont commencé. L'argent est presque toujours en cause, d'ailleurs. L'argent, ou bien alors une autre femme.

Elle soupire.

— À sa décharge, il n'était pas vraiment responsable.

Elle baisse les yeux sur l'assiette de biscuits, avant de les relever vers moi. J'y lis soudain une telle acuité que je détourne le regard, embarrassée.

— Je suis navrée. C'est terrible.

Elle avale une autre gorgée de thé, l'œil plus doux maintenant.

— Il a perdu les pédales. Des sautes d'humeur épouvantables. J'ai eu beau lui répéter qu'il n'y était pour rien, il ne m'a pas écoutée. Ça nous a détruits à petit feu. Nos prises de bec se succédaient. Peut-être nous sommes-nous mariés trop jeunes. Moi, je ne rêvais que de m'éloigner de ma mère.

Une lueur palpite un instant au fond de son œil. Je pousse l'assiette de biscuits vers elle. Elle me décoche un large sourire. Je meurs d'envie de lui poser d'autres questions, d'apprendre par le menu

les détails de ces problèmes financiers. J'ouvre la bouche pour parler, mais elle secoue la tête et me brûle la politesse :

— C'est pas vrai... Je ne vais quand même pas vous bassiner avec mes vieilles histoires. Aujourd'hui, tout va bien, c'est l'essentiel. Tommy le voit de temps en temps. J'avais besoin de prendre un nouveau départ.

D'un ample geste du bras, elle embrasse l'espace autour de nous.

— De m'installer dans un endroit tout neuf.

Elle fronce les sourcils.

— C'est un peu spartiate, n'est-ce pas ? Je ne possède pas grand-chose. Il va falloir que je commence à faire les boutiques.

Je secoue la tête.

— C'est un joli appartement. J'aime beaucoup vos plantes. Où habitiez-vous, avant ?

— Oh... On a vécu un peu partout. Quand nous nous sommes mariés, nous habitons Camberwell. Et vous ? Vous avez toujours vécu dans le nord de Londres ?

— J'ai grandi à Hampstead...

Elle hausse les sourcils, me sourit de nouveau :

— Classe ! Quelle veinarde. C'est un quartier splendide.

Je me tortille sur mon tabouret, mal à l'aise. Dès que je mentionne Hampstead, la réaction est la même partout. Quartier privilégié, enfance dorée... Elle m'observe par-dessus le bord de son mug. Je m'affole. Je ne veux pas qu'elle me prenne en grippe. Pas maintenant. Pas pour une fois que j'essaie de me faire une nouvelle amie.

Je tente de changer de sujet :

— Depuis votre séparation, vous... Vous avez quelqu'un d'autre ?

Ses traits s'illuminent et elle se penche vers moi. Je pousse un soupir de soulagement, mes muscles se décontractent. Cela faisait des lustres que je n'avais pas tenu ce genre de conversation. La plupart de mes anciennes amies ont cessé de m'appeler. Puisque je ne les rappelais pas. Cette histoire de FIV a pris toute la place. Je l'ai laissée me dévorer toute crue.

Gill rosit. Je pousse un petit cri :

— Racontez-moi !

— Non, non... C'est trois fois rien... Enfin, on... Je verrai bien.

Elle baisse la voix.

— Il vit déjà avec quelqu'un. Pour le moment.

Elle s'interrompt brièvement.

— Je devine ce que vous êtes en train de penser. Vous me trouvez infecte. Mais ce n'est pas ce que vous croyez. Il essaie de la quitter. C'est un type bien, un peu plus âgé que moi.

Que dire ? Je sens mon visage se crispier tandis que je multiplie les efforts pour ne pas paraître choquée. Elle se penche vers moi, pose une main sur la mienne :

— Je vous en prie, n'allez pas vous imaginer que je ne suis qu'une garce. Je n'avais jamais fait ça de ma vie ! De toute façon, il ne se passe rien entre nous, rien de sérieux, je veux dire. Rien, tant qu'il n'aura pas quitté sa femme. J'ai eu à cœur de mettre les choses au point avec lui.

Je finis mon thé. Gill affiche une mine soucieuse, comme si elle avait deviné que je désapprouvais cette situation. À vrai dire, je ne sais que penser. L'infidélité est une chose qui me reste totalement étrangère. Par ailleurs, Gill est une fille honnête, je crois. Une femme comme il faut. J'essaie d'avoir les idées larges. Je suppose qu'il arrive que les choses se compliquent d'elles-mêmes. Je vis avec Dominique depuis si longtemps que je ne me rappelle même plus ce qu'on éprouve à vivre seul. Peut-être ce garçon est-il réellement amoureux d'elle.

Un moment plus tard, de plus en plus fatiguée, je remercie mon hôtesse pour le thé, en l'invitant à venir le prendre chez moi la prochaine fois.

— Volontiers ! lance-t-elle, soulagée. Je suis ravie de connaître au moins l'une de mes voisines. Bonne soirée.

Après l'avoir embrassée sur la joue, je regagne notre appartement. Je pense malgré moi à cet homme plus âgé, désireux, à l'évidence, de faire entrer dans sa vie une jeune mère et son petit garçon. A-t-il déjà des enfants ? Un bébé ? Je songe à Holly, à ma sœur, à ses traits déformés par le tourment au fond du jardin de notre mère. Je me sens triste. La vie des gens se résume souvent à un vaste gâchis. A-t-on jamais une excuse valable pour aller voir ailleurs ?

Il fait étonnamment chaud chez nous – je suis certaine d'avoir coupé le chauffage avant notre départ pour le Kent. Après tout, ce n'est pas plus mal, cela m'évite de claquer des dents jusqu'à notre chambre. J'y enfille mes chaussettes les plus moelleuses, qu'Ashley m'a offertes l'an dernier, avant de me diriger vers le lit. À présent que je suis seule, tout me revient en mémoire avec violence. Le cadavre du lapin sur le capot, maman prétendant qu'elle a rangé la maison de poupée au grenier. Peut-être un petit somme me remettra-t-il les yeux en face des trous. Comme, d'une main, j'ouvre le lit, je me fige, le cœur au bord des lèvres.

Sur mon oreiller. Un minuscule cheval à bascule peint en jaune, exhibant une crinière fluide, et muni d'une selle marron. Ses lèvres se retroussent sur d'énormes dents très blanches, et il possède de grands yeux. Un petit cheval de la taille d'un poing.

Cette fois, il ne s'agit plus de mon « imagination débordante ». Je fais un pas en arrière, tourne sur moi-même pour examiner les lieux. Le cœur battant la chamade, j'inspecte ensuite la cuisine, l'entrée, la salle de bains. Personne. Ayant récupéré mon téléphone portable, je compose le numéro de Dominique d'un doigt tremblant. Pas de réponse.

Je retourne dans la chambre, où je m'empare du cheval à bascule. Papa me l'a offert pour mon huitième anniversaire. Ce jour-là, j'avais attendu que tous mes petits invités aient quitté la fête avec du gâteau et des ballons pour ouvrir le paquet en papier kraft. Papa avait sculpté lui-même le jouet minuscule que nous avions aussitôt installé dans la chambre du bébé de notre maison de poupée. Je me rappelle cette journée comme si c'était hier.

Je me rue vers les fenêtres, vérifie qu'elles sont toutes correctement fermées. Il règne dans l'appartement un silence inquiétant, de sorte qu'en faisant une nouvelle fois le tour du propriétaire je me mets à pleurer, à verser de vilaines larmes chaudes qui roulent sur mes joues. *Que se passe-t-il ?* Quelqu'un a pénétré chez nous, a touché nos affaires, traversé la pièce où je me trouve. Je suis sûre à présent que ce cheval est bien celui dont papa m'avait fait présent. Je le sais. Quelqu'un a récupéré ce qui nous appartenait jadis, et ce quelqu'un veille à me rendre peu à peu mon bien.

## *Avant*

*Le méchant monsieur, je ne l'ai vu qu'une fois. Il m'a donné un manteau muni d'une capuche bordée de fausse fourrure bleue. J'aimerais me souvenir de lui avec précision, mais je n'y arrive pas, je ne me rappelle que la douceur et la chaleur de la fausse fourrure entre mes doigts. Ce manteau, je le porte tout le temps, bien que maman ait fini par me dire qu'il devenait trop petit pour moi, que j'avais l'air ridicule à présent. Je me suis mise à pleurer. Ensuite, elle m'a fait un câlin. Je crois qu'elle regrettait ses paroles. Au bout d'un moment, je me suis aperçue qu'elle pleurait aussi, ce qui n'a pas tardé à me contrarier, car le bord de ma capuche était maintenant tout mouillé de larmes. Elle m'a ôté le manteau pour nettoyer la capuche, et j'ai eu peur qu'elle ne me le rende pas, mais elle me l'a rendu. Elle m'a cependant conseillé de ne pas m'y attacher trop. Elle m'affirme souvent qu'en grandissant, on voit disparaître des choses qui vous*

*appartiennent, et plus jamais on ne remet la main dessus. Plus jamais. Lorsqu'elle dit ce genre de chose, je plaque les paumes de mes mains contre mes oreilles, car je refuse d'y croire.*

*Quoi qu'il en soit, je ne veux pas penser à ça maintenant. Ce soir, maman m'a préparé un délicieux dîner. Elle a disposé l'assiette sur la table. Des pâtes à la tomate et au fromage, mes préférées. Elle s'excuse de m'avoir souvent rabrouée ces temps derniers. Elle va faire davantage d'efforts, me promet-elle. Elle ne mange pas de pâtes. En revanche, elle avale un, deux, trois cachets qu'elle fait tomber de son petit flacon bleu pour les ramasser dans le creux de sa paume. Elle m'explique qu'ils lui servent à se comporter mieux. À prendre les choses moins à cœur.*

*À ces mots, je fronce les sourcils. Je ne veux pas qu'elle prenne les choses moins à cœur. Au contraire. Plus exactement, j'ai envie qu'elle pense plus à moi qu'à lui, à eux. Je ne suis pas persuadée qu'elle y parvienne un jour.*

*Je commence à manger mes pâtes, mais le fromage a un drôle de goût, et il me colle aux dents. Elle m'observe.*

*— Tu sais que je n'étais pas comme cela avant, n'est-ce pas ?*

*Je m'immobilise. J'ignore quoi lui répondre.*

*— Autrefois, j'étais différente. J'étais comme eux. Mais quand quelqu'un vous fait subir une chose pareille, il devient difficile de pardonner. Et cela modifie votre personnalité.*

*Je continue de me taire.*

*— Un jour, tu comprendras.*

*Elle avale un autre cachet, un cachet blanc qu'elle prend avec un verre d'eau.*

*— Un jour, tu auras envie de m'aider.*

*Je ne comprends pas de quoi elle parle.*

*Après le dîner, maman est obligée de se coucher, ce qui signifie que nous n'irons pas là-bas ce soir. Pour un peu, cela me manquerait, mais je me garde bien de le lui dire. Les petits lapins me manquent, et puis les vers de terre, et le bruissement des feuilles autour de nous. Parfois, j'ai l'impression que les arbres murmurent. L'autre jour, l'un des lapins se trouvait en dehors de sa cage. J'ai retenu mon souffle dans l'espoir de le voir se diriger vers moi. Hélas, non. Ses oreilles s'agitaient dans le vent. Si ça se trouve, il savait que j'étais là.*

*Pendant que maman se repose, je me fais couler un bain, puis je me glisse dans la baignoire, dont l'eau m'avale. Je plonge ma tête sous la surface et je fais des bulles. Je joue à être un homme-grenouille comme ceux dont on nous a parlé à l'école. J'aimerais ça, je crois. J'explorerais tous les océans de la planète, je contemplerai tous les poissons, et maman ne pourrait pas m'attraper. Le méchant monsieur arrêterait de l'embêter, et l'argent ne compterait plus, car dans la mer personne n'a plus besoin d'argent. Tout est gratuit.*

*Londres*

*Dominique*

Jour de bouclage. Il lui reste tant de choses à faire, alors qu'il ne pense qu'à Corinne, à la nervosité dont elle a fait preuve pendant le trajet de retour. Chaque fois qu'il tournait le regard vers elle, elle le considérait d'un œil tourmenté, de ses doigts tapotant la vitre sans répit. Ah là là... Quand elle se fourre quelque chose dans le crâne... Certes, cette histoire de lapin avait de quoi vous glacer les sangs, lui-même s'en est trouvé secoué, mais Corinne, elle, pressent derrière ce malheureux incident des projets sordides, une funeste mise en garde.

Andy se prépare un café dans leur cuisine guère plus grande qu'un mouchoir de poche, versant les granulés dans son mug aux couleurs, pâlies par les ans, de l'Arsenal Football Club. Il a le menton mangé de barbe, l'œil un peu trouble.

Dominique lui pose une main sur l'épaule :

— Tu as passé un bon week-end ?

Son collègue secoue la tête, tandis qu'un sourire se dessine sur ses lèvres.

— Courte nuit.

Il adresse un clin d'œil à Dominique, du menton désignant une série de tables de travail, devant l'une desquelles la blonde Erin se tient penchée sur son ordinateur.

— Déjà ?

— Que veux-tu... De toute évidence, elle n'était pas contre.

La bouilloire émet un petit clic. Il verse l'eau dans son mug, dont il avale le contenu sans se donner la peine de mélanger d'abord les granulés de café au liquide.

— Et toi ? Tu avais pris ta matinée ?

— Nous avons passé le week-end chez ma belle-mère. Nous venons de rentrer.

— Depuis quand as-tu une belle-mère ? ricane Andy. Y aurait-il quelque chose dont tu aurais omis de me parler ?

Dominique hausse les épaules, tête basse, cueilli par la remarque de son collègue.

— Tu sais... Nous ne sommes pas mariés, pas encore, mais... nous sommes ensemble depuis si longtemps que c'est du pareil au même.

— Pourquoi tu ne l'épouses pas, alors ?

— Hein ?

Dominique se sent soudain las des taquineries d'Andy.

Ce dernier hausse les sourcils, décoche à Dom un sourire un brin mystérieux :

— C'est bon, c'est bon, tu n'es pas obligé de me répondre. Je serais d'autant plus mal placé pour te faire des reproches qu'il est hors de question pour moi de me retrouver un jour avec la corde au cou.

Il cligne à nouveau de l'œil.

— Hé... Je te charrie, c'est tout. Tu me connais, non ? Bon Dieu. Détends-toi un peu.

Dominique détourne le regard, considère la salle de rédaction, les murs dont la peinture s'écaille, les bureaux vides, témoins muets des journalistes envolés vers d'autres cieux et que la direction n'a pas jugé bon de remplacer. Si Corinne et lui ne sont pas mariés, c'est tout bêtement parce qu'ils n'ont pas les moyens d'organiser des noces dignes de ce nom. Ils ont cassé leur tirelire pour les inséminations



artificielles. Il a toujours pensé qu'un jour, ils finiraient par se passer la bague au doigt, mille fois il a imaginé cette journée dans le secret de son âme. Sa mère à lui ne demande d'ailleurs que cela, elle le harcèle à ce propos. Elle ne se rend probablement pas compte du coût d'un mariage à l'époque actuelle.

— Je l'épouserai, ne t'en fais pas. Mais disons que nous avons préféré éviter les erreurs de jeunesse. Quant à toi, vas-y mollo avec la gamine. Elle a à peine plus de vingt ans. Même pour un type comme toi, je la trouve trop jeune.

Andy se raidit. Son collègue vient de toucher un point sensible. Ce dernier, qui fait mine de ne rien voir, prend la bouilloire, verse à son tour de l'eau dans son mug. Il sent pendant un moment les yeux de son ami dans son dos, mais le temps pour lui de se retourner et le chroniqueur judiciaire a filé en direction de son bureau. Il passe à côté de la chaise d'Erin sans s'arrêter. Avisant la déception sur les traits de la jeune femme, Dominique grimace. *C'est reparti. Encore une qui vient de se faire avoir.*

Plus tard dans la journée, il croise la journaliste dans l'escalier. Elle paraît un peu perdue.

— Salut, fait-il. Comment vas-tu ? Tout se passe bien ?

— Oh, Dominique...

Elle se sent soulagée de le voir.

— Tu vas me prendre pour la reine des godiches, mais je dois sortir pour couvrir un sujet, et j'ignore où sont rangés les appareils photo.

— Ne t'en fais pas, il règne ici une telle pagaille qu'une poule n'y retrouverait pas ses poussins.

Il lui désigne un placard.

— De quoi s'agit-il ?

Elle prend un appareil photo.

— Merci, tu m'as sauvé la vie. C'est aujourd'hui que le verdict est attendu dans le procès de Claudia Winters. J'espère réussir à lui tirer le portrait. Beaucoup pensent qu'elle va prendre perpète. Tu savais qu'elle avait une autre fille ? Plus âgée. C'est pour elle que j'ai de la peine.

Dominique referme la porte du placard.

— Non, je l'ignorais. Pauvre gosse. Sa mère en taule et sa sœur morte... J'aime mieux être à ma place qu'à la tienne.

Comme ils regagnent leurs bureaux respectifs, Dom lui indique qu'il est en train de terminer son article sur Carlington House.

— Le hic, c'est que j'ai perdu mes notes. Je n'ai pas encore fini d'écrire mon papier et je n'ai plus qu'à fouiner dans tous les coins pour récupérer les dates, les noms...

— Je vois...

La jeune femme lui sourit.

— Je te laisse, alors. À plus tard !

Alors qu'Erin s'éloigne, Dom s'aperçoit qu'Andy le fixe sans ciller. Il lui rend son regard. Sans ciller davantage. Qu'est-ce qui lui prend ? Il ne lui fait tout de même pas une crise de jalousie ? Il s'est contenté de bavarder avec elle...

Ignorant le chroniqueur judiciaire, il vide ses tiroirs de leur contenu. En vain. Et impossible de se rappeler le nom de l'architecte mentionné par Warren, pas plus que la date de construction de la demeure. Il pourrait demander à Corinne, mais il doute qu'elle s'en souvienne mieux que lui — durant cette semaine-là, peu après avoir appris qu'elle n'était pas enceinte, elle avait résolument la tête ailleurs.

Il pousse un soupir à fendre l'âme en maudissant sa négligence. Il ne lui reste plus qu'à appeler Warren. Il compose le numéro en grinçant des dents.

— Dom ? Dom, mon pote ! Ça roule ?

La voix tonitruante de Warren, reconnaissable entre mille.

— Bonjour, Warren. Tout va bien, je vous remercie. Pardon de vous déranger...

Il hésite, réticent à avouer qu'il a égaré ses notes.

— Je me demandais... Cela vous dérangerait-il de me rappeler quelques petits détails concernant Carlington House ?

Il tâche de paraître désinvolte, plein d'assurance et d'entrain.

Warren éclate d'un rire puissant.

— Vous, les journaliste, vous êtes vraiment impayables ! Je l'ai dit pas plus tard que l'autre jour à bobonne : « Je te parie tout ce que tu veux que ce gars-là n'a jamais entendu parler de Robert Parler. Tandis que sa petite femme, si. » Comment se porte la charmante Corinne ? Une bien jolie poupée que vous avez là, Dom. Quoiqu'un peu trop réservée. Sauf quand elle se met à hurler.

Il glousse.

— N'hésitez pas à l'amener avec vous la prochaine fois, vous savez ce qu'on dit des discrètes.

Il s'esclaffe.

Dominique serre si fort le combiné qu'il pourrait presque le réduire en miettes entre ses doigts.

— Permettez-moi d'insister, Warren. Pourrions-nous vérifier ensemble quelques informations ?

Une voix de femme en arrière-fond. Des bruits de dispute.

— Et si vous faisiez un saut ici tout à l'heure ? La propriétaire se trouve justement avec moi aujourd'hui. Elle adorerait voir vos photos, maintenant que la maison est vendue. Ça lui ferait des souvenirs, vous comprenez. Alors ? Qu'est-ce que vous en dites ?

Dominique hésite. S'il quitte le journal immédiatement, il peut se trouver là-bas dans une demi-heure. Et s'il parvient à s'attirer les faveurs de la propriétaire, peut-être Alison lui fichera-t-elle enfin la paix.

— Parfait.

Le journaliste saisit son sac. Tandis qu'il s'éloigne, il entend s'élever le rire suraigu de la stagiaire web. Penché au-dessus d'elle, Andy sourit de toutes ses dents. La jeune femme enroule autour de ses doigts une mèche de ses longs cheveux blonds, dans lesquels l'éclairage du bureau jette des lueurs.

\*

Le soleil, qui perce à l'oblique entre les nuages, confère aux vestiges imposants de Carlington House un éclat surréel. Les travaux semblent n'avoir pratiquement pas avancé depuis sa première visite – les fenêtres demeurent des trous noirs, et la partie gauche de l'édifice continue à crouler inexorablement.

— Hé ! beugle Warren. Dominique ! Le roi des bras cassés. Content de vous revoir ! Elle vous manquait, cette taule, pas vrai ? Et maintenant, comme promis, voici celle qu'il vous faut. Faites gaffe à la manière dont vous vous y prenez avec notre vieille copine.

Warren lui sourit d'une oreille à l'autre, avant de lui désigner de l'index une silhouette non loin de la maison. Elle se dirige vers les deux hommes avec lenteur. À mesure qu'elle se rapproche, Dominique constate qu'il s'agit d'une femme très âgée. Plus âgée qu'il ne s'y attendait. Elle se déplace un peu courbée, le corps légèrement de guingois. Des yeux clairs, des taches de rousseur. Dominique lui sourit.

Warren fait un pas en avant :

— Dom, je vous présente Mme De Bonnier, actuelle propriétaire de Carlington, qui ne tardera plus à passer en d'autres mains. Sachez en tout cas, madame, que nous sommes toujours ravis de vous voir parmi nous.

Ce disant, il hausse les sourcils à l'intention du journaliste, la mine rigolarde, comme si la vieille

dame n'était pas en mesure de surprendre son manège. Dom éprouve à son endroit beaucoup de compassion, mais Mme De Bonnier continue à sourire. Si Warren l'a contrariée, du moins n'en laisse-t-elle rien paraître.

— Madame De Bonnier. Dominique nous vient de Londres, il travaille pour le *Herald*.

L'homme hurle comme si cette pauvre femme était sénile, sur le ton qu'il prendrait pour s'adresser à un petit enfant.

— Bonjour, Dominique, sourit-elle en lui tendant la main.

Une main petite et sèche, aux doigts très maigres. Pas d'alliance.

— Je suis enchanté de faire votre connaissance. Il s'agit d'une demeure exceptionnelle. Nos lecteurs seront ravis.

— Je l'espère.

Elle possède une voix douce, et un voile de tristesse passe dans son regard tandis qu'elle contemple la bâtisse. Son état de délabrement, le jardin dévoré de mauvaises herbes, les nuages de poussière qui s'élèvent chaque fois que les ouvriers touchent les murs...

— Dominique aimerait, je pense, vous poser quelques questions. Je suppose que vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Êtes-vous venu seul, Dominique ? lui demande Mme De Bonnier.

— En effet. Je ne vous dérangerai pas longtemps.

Il a à cœur de la rassurer, de dissiper les craintes qu'elle nourrit probablement à l'égard de la presse. Les journalistes n'inspirent en général que méfiance.

— Si notre entretien est bref, alors c'est d'accord.

Elle consulte sa montre.

— J'ai un rendez-vous. Merci, en tout cas, d'être venu jusqu'ici.

Elle se tourne vers Warren :

— Ces garçons savent ce qu'ils ont à faire.

Elle se dirige à présent vers la voiture de Dominique. Ce dernier brûle de lui prendre le bras, comme il le faisait jadis avec sa grand-mère, mais elle a déjà rejoint l'auto, contre le capot duquel elle s'appuie avant de prendre une profonde inspiration, puis de fermer brièvement les paupières. Lorsqu'elle les rouvre, elle plante son regard clair dans celui de Dom.

Il s'éclaircit la voix :

— Pardon encore de vous importuner, mais je suis déjà venu ici une fois, il y a quelques jours, et je pense que l'article sera épatant. Plusieurs des photos que j'ai prises me semblent très réussies.

Il sourit.

— Ce doit être merveilleux de vivre dans un tel endroit. Vous avez été la propriétaire de Carlington House depuis... Pendant combien de temps ?

Elle entrouvre un instant la bouche, la referme aussitôt, comme si elle réfléchissait à sa réponse.

— Pendant trop longtemps, finit-elle par dire. Plusieurs années.

— J'ai cru comprendre que vous la vendiez ?

Elle lui sourit, porte une main à sa gorge pour resserrer le col de son manteau.

— Je n'ai pas les moyens de la garder, hélas. Pour tout dire, elle a toujours été au-dessus de mes moyens. Il fallait que je la vende.

Elle se décale un peu, grimace rapidement. Souffre-t-elle ? se demande Dominique. Si oui, souffre-t-elle beaucoup ? Comme si elle venait de lire dans ses pensées, la vieille dame sort de son petit sac à main noir une plaquette de comprimés, en prélève deux avant de faire disparaître la plaquette aussi vite qu'elle a surgi. Dominique regrette de n'avoir pas d'eau à lui donner — il imagine les comprimés blancs en train de se réchauffer dans le creux de sa paume.

— C'est un endroit exceptionnel, fait-il encore, sans plus savoir que dire face au léger malaise de son interlocutrice. Ce doit être difficile de s'en séparer.

Mme De Bonnier exhale un profond soupir.

— Je le croyais. Mais je n'y vis plus depuis de nombreuses années. Il m'était impossible d'y rester. Elle tombait littéralement en morceaux. Et je n'étais pas en mesure de payer les travaux. Maintenant... J'aurais mieux fait de la vendre plus tôt. Jamais je n'aurais dû faire preuve d'une telle faiblesse.

Elle s'interrompt. Dominique distingue un éclat dans son œil qui le mortifie : est-elle bel et bien en train de pleurer ? Il se racle la gorge, détourne le regard. Il pense à Corinne, se demande ce qu'elle fait en cet instant précis. Elle se montre toujours très attentionnée avec les personnes âgées. Avec les personnes âgées et les enfants.

— Il est temps pour moi de me séparer de cet endroit.

Le journaliste revient à la vieille dame, dont la bouche à présent ne forme plus qu'une ligne mince – elle pince les lèvres, désireuse, semble-t-il, de museler ses émotions.

— Il est grand temps. Je n'ai plus aucune raison de m'y cramponner encore.

Elle fait silence, avale sa salive avant de se tourner vers Dominique.

— Les De Bonnier... Ne me dites pas que Warren ne vous a rien dit, car je ne vous croirai pas.

Elle émet un petit rire empreint de tristesse.

— Il adore prononcer ce nom, enchaîne-t-elle. Il ne manque jamais de le glisser dans ses conversations. Que voulez-vous, mon père possédait une immense fortune. Le fait est que Warren pilote avec talent les travaux de rénovation. Certaines qualités de cœur, en revanche, lui font indéniablement défaut.

Le sourire de conspiratrice qu'elle adresse à Dominique fait sourire en retour ce dernier malgré lui.

— Ce n'est pas faux, convient-il.

Elle se décale à nouveau, imperceptiblement, porte sa main gauche à sa bouche, avale les deux comprimés qui s'y trouvaient encore.

— Arthrose, dit-elle en grimaçant. Veuillez m'excuser.

— Je suis navré.

La vieille dame hausse les épaules.

— Les ravages de l'âge, c'est tout.

Un court silence s'installe entre eux, que Mme De Bonnier ne tarde pas à rompre :

— Il ne vous a donc parlé de rien ?

Elle porte une main à sa gorge, cherche du bout des doigts quelque chose sous son manteau, un collier, peut-être, se dit Dom. Sa grand-mère portait une croix en argent, qu'elle touchait souvent.

— Cette maison m'a pratiquement détruite.

L'espace d'un instant, le journaliste pense avoir mal entendu.

— Vous avez besoin d'une bonne histoire pour votre article ? Lorsque j'ai entrepris les travaux de rénovation, j'y ai mis tout mon cœur et toute mon âme, persuadée de faire ce qu'il convenait de faire. Les De Bonnier, me disais-je, seraient très fiers de moi.

Elle a changé de ton, sa carcasse fragile et menue tressaille un peu.

— Pardon, je ne vous suis pas. Qu'est-ce... ?

Elle détourne le regard. Dominique patiente. Elle rajuste son vêtement, resserre la ceinture de son manteau autour de sa taille.

— Madame De Bonnier..., fait-il.

Elle se redresse, ses bottes noires heurtent doucement le gravier de l'allée.

— Quelle importance, après tout. Je suis une sotte. Je vous demande pardon, Dominique. Ne

faites pas attention à moi. Ce qui est fait est fait, n'est-ce pas ? J'ai bien peur de devoir continuer à aller de l'avant. J'espère que votre article finira bien.

Elle contemple la maison.

— Je suis désolée, Dominique.

Le vent malmène un peu sa chevelure.

— Vous deviez espérer faire la connaissance d'un autre genre de femme.

Elle a un petit rire, court et sec.

— Je suis déçue, rien de plus. Cette demeure aurait pu briller de mille feux. Ma foi... Qui, dans la vie, peut se vanter de toujours obtenir ce qu'il désire ?

Elle tourne lentement le dos à son interlocuteur, resserre le nœud de son écharpe avant de se diriger vers la maison. Elle porte une main à sa hanche. Dominique se représente les traits de la vieille dame, déformés par la douleur. Il reste coi. Il n'a strictement rien compris.

Ayant repéré, du coin de l'œil, Warren en train de marcher vers lui, il saute dans sa voiture, dont il met le moteur en marche. L'engin toussote, puis rugit. Il n'est pas d'humeur à converser encore. La réaction de la propriétaire des lieux continue de le désarçonner. Et cette tristesse dans son regard lorsqu'elle a évoqué la maison... À l'idée de devoir un jour, et pour les mêmes raisons, devoir quitter l'appartement qu'il partage avec Corinne, il frissonne. De cet endroit, ils ont fait leur nid, main dans la main. Sans cesser de rouler, il fourrage dans ses affaires, en quête de son téléphone portable. Plus de batterie. Quelle poisse. Une voiture le double dans un glapissement de klaxon. Dominique appuie à fond sur la pédale de frein – distrait, il s'est déporté vers la droite sans même s'en rendre compte. Il se passe une main sur le visage, résolu à regagner son domicile en un seul morceau.

*Londres*

*Ashley*

Lorsqu'ils rentrent de chez Mathilde, Ashley découvre des assiettes sales sur la table et quelques vêtements sur le sol, ce qui ne fait qu'alimenter sa mauvaise humeur. On a effectué le trajet dans un silence presque total, rompu de loin en loin par la voix de Lucy en train de téléphoner, par les brèves colères de Holly ou les multiples considérations de Benji sur les lapins.

— Il était tout rouge et tout dégoûtant, avait-il révélé à sa grande sœur. Complètement écabouillé, avec un œil qui lui sortait de la tête. Beurk...

Joignant le geste à la parole, il avait abaissé sa paupière inférieure, révélant le bord rougi de son œil. Ashley était sortie de ses gonds.

— Ça suffit ! Tu vas finir par te faire mal. Arrête ça tout de suite, s'il te plaît.

À peine sont-ils arrivés que James file au bureau, abandonnant les bagages et le ménage à son épouse, non sans avoir parlé entre ses dents d'un rapport à terminer impérativement avant mardi matin. Ashley s'affaire à la cuisine avec humeur, jetant dans la poubelle les reliefs d'un plat surgelé qu'elle vient de gratter au fond d'une assiette. Elle renifle le verre vide à côté de l'assiette. L'odeur âpre du whisky lui assaille les narines. Elle s'empresse d'engloutir assiette et verre dans l'eau chaude, où elle les récure avec férocité.

Le téléphone se met à sonner. Ashley interrompt sa tâche. Les sonneries se succèdent. À l'évidence, personne ne va daigner décrocher.

— Allô ?

Silence. Puis la respiration, dont le rythme peu à peu s'accélère. Un rire à présent. Celui d'une femme. Il semble à Ashley que des glaçons lui dégringolent au fond de l'estomac.

— Que voulez-vous ? Qui êtes-vous ? Pourquoi vous obstinez-vous à me téléphoner ?

Le rire ne tarit pas, cependant que le robinet, qu'Ashley n'a pas fermé, continue de déverser son eau dans le bac de l'évier, où le niveau monte dangereusement. La jeune femme sent quelque chose se briser en elle et, avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qu'elle faisait, elle s'entend hurler dans le combiné.

— Vous voulez me prendre mon mari ? C'est bien ça ? C'est ce que vous voulez ?

Le rire ne s'éteint pas, et voilà qu'Ashley, pour sa part, éclate en sanglots – de grosses larmes ruissellent sur ses joues, son souffle se fait rapide et rauque. Il faut qu'elle se ressaisisse, les enfants risquent de l'entendre... On raccroche à l'autre bout du fil. Ashley reste figée l'espace d'un instant, le combiné à la main. Des gouttes d'eau coulent jusqu'à son poignet avant de tomber sur le sol de la cuisine. Au-dessus d'elle, Holly vient de se mettre à crier.

Ashley repose le combiné sur sa griffe, se dirige vers l'évier pour y fermer le robinet d'une main tremblante. Elle continue de pleurer. Elle ôte ses gants de caoutchouc, qu'elle replie avec soin pour les ranger près de l'égouttoir, avant de se diriger vers l'escalier. La voix de Benji descend vers elle, accompagnée des sons variés de son jeu vidéo. Sa mère a définitivement renoncé à l'empêcher d'y jouer aussi souvent.

— Maman !... Holly est en train de pleurer. Maman ! Le bébé est en train de pleurer. Hou hou ! Y'a quelqu'un ?

*J'arrive*, murmure-t-elle pour elle-même, en tâchant de se reprendre un peu avant d'entamer son

ascension. Les hurlements de Holly ne cessent plus. Elle les écoute un instant, puis, ayant posé une main sur la rampe, elle monte. La chambre de la fillette se situe sur la droite. Ashley prend à gauche, longe le couloir en direction de la seconde volée de marches. À mesure qu'elle grimpe, les pleurs de l'enfant refluent.

James a installé son bureau dans le grenier. Lorsque son épouse y pénètre, la pièce est plongée dans l'obscurité, des feuilles d'arbre trempées et brunies couvrent la vitre de la fenêtre de toit. Ashley se rend si rarement dans le bureau de James qu'elle a oublié où se trouvait l'interrupteur. Les mains devant elle dans le noir, elle avance, referme les doigts sur le bord de la table de travail, tâtonne, découvre la souris de l'ordinateur, qu'elle agite jusqu'à ce que l'écran s'allume. La pièce baigne à présent dans une lueur verdâtre.

Ashley s'assoit avec lenteur sur le fauteuil pivotant, pose les doigts sur le clavier. Les cris de Holly lui parviennent si atténués, si étouffés qu'elle ne les entend pour ainsi dire plus. Elle devrait pourtant redescendre s'occuper d'elle. Il est de son devoir de veiller sur son bébé.

Ses doigts se mettent à courir sur les touches, comme s'ils ne lui appartenaient plus tout à fait. *Ashley. AshleyetJames. Benji. Lucy15. Holly01. Parking. JamesThomas. Londres. Chou blanc.* La sueur imprègne son chemisier, perle au-dessus de sa lèvre supérieure. Les coudes sur la table, elle se prend la tête à deux mains. *Réfléchis. Réfléchis.* Les tiroirs. Elle les ouvre les uns après les autres. Elle se penche dans la pénombre de l'endroit, lorgne les piles de documents contenus dans ces tiroirs. Des factures. Des reçus. Elle plisse les yeux dans le demi-jour, décrypte les séries de nombres. Elle enrage. Pourquoi ne s'est-elle jusque-là préoccupée de rien ? Quel genre de tête sans cervelle est-elle donc ?

Elle continue de fixer le contenu des tiroirs. Des documents encore, le chargeur d'une tablette numérique. Ce qui pourrait bien être l'un des dessins de Benji, figurant une maison, avec, tracées d'une main mal assurée, des fenêtres, des portes, et une cheminée. La demeure trône au beau milieu d'un carré vert, le jardin, où s'ébattent des lapins à la petite queue blanche, un chat jaune. Un ballon de football. Les couleurs du dessin ont pâli, comme s'il datait d'il y a très longtemps.

— Maman ?

Ashley sursaute violemment. Le cœur battant à rompre, elle ferme les tiroirs d'un geste vif, pivote sur sa chaise pour se retrouver nez à nez avec Benji. Le petit garçon est bouleversé, sa lèvre inférieure tremblote. Elle pose une main sur sa poitrine, inspire profondément.

— Que se passe-t-il, mon chéri ?

— Je trouve pas Lucy.

— Comment ça ?

Elle presse une touche du clavier pour effacer sa dernière tentative de découvrir le mot de passe de son mari, se lève et prend son fils par la main.

— Holly, elle pleure aussi. Elle veut pas s'arrêter. Qu'est-ce que tu fais dans le bureau de papa ?

Il suit sa mère dans l'escalier.

— Rien. Je cherchais quelque chose.

— Pour quoi faire ?

— Rien du tout, Benji. Quelque chose d'un peu rasoir.

Pourquoi diable ses enfants se montrent-ils à ce point curieux ? Elle serre la main de Benji en se dirigeant vers la chambre de Holly, qu'elle récupère dans son berceau. Elle a chaud, et son petit visage est baigné de larmes. Ashley se sent soudain horriblement coupable. Quelle mère est-elle devenue pour laisser ainsi pleurer son bébé sans lui porter secours ? Benji considère sa petite sœur avec inquiétude.

— Est-ce qu'elle va bien ?

— Mais oui, voyons. C'est juste qu'elle est encore toute petite. Il y a quelques années, tu étais comme elle, tu sais.

— C'est vrai ?

— Bien sûr. Au fait... Comment ça, tu ne trouves pas Lucy ? Elle n'est pas dans sa chambre ?

Ashley frappe à la porte de l'adolescente avant de l'ouvrir, puis d'allumer la lumière. La pièce est déserte, le lit est sens dessus dessous, et des vêtements jonchent le sol.

— Lucy ?

Sa voix résonne à travers la maison, lui revient en boomerang. Probablement saisie, Holly se tait, de ses grands yeux elle contemple la chambre de sa sœur. Benji cramponne la jupe de sa mère.

— On était en train de jouer, indique-t-il. On jouait à cache-cache, mais elle est partie. Je la trouve pas. Je te l'ai dit tout à l'heure. J'arrive pas à la trouver.

Ashley fronce les sourcils. Elle ne se tourmente pas : son aînée, si irritable ces temps-ci, se sera sans doute lassée d'amuser son petit frère. Il n'empêche... Quel geste cruel envers Benji.

— Lucy !

Seul le silence lui répond. La chambre de sa fille, dans laquelle elle n'est plus autorisée à pénétrer pour y faire le ménage, sent le renfermé. Mais... Depuis quand est-elle devenue cette mère soumise aux exigences de ses enfants ?

— Viens, Benji, on descend. Nous allons bien finir par la dénicher.

— Je crois qu'elle est sortie.

Ashley se fige, baisse le regard sur son fils, tandis que Holly s'agrippe à son cou.

— Aïe, tu me fais mal, ma chérie. Où est-elle allée ? Et quand ?

— J'en sais rien. Je devais compter jusqu'à cent, et quand je suis arrivé à quatre-vingt-neuf, elle m'a dit qu'elle s'en allait. Elle a mis son manteau et ses chaussures pointues, celles que tu n'aimes pas. Je le sais, parce que j'ai regardé entre mes doigts. J'ai cru qu'elle allait revenir, mais non. Et moi, je ne suis pas allé voir à la grille, parce que tu m'as dit que je ne devais jamais, jamais faire ça, parce que je risquais de me faire écraser par une voiture et après d'être mouru.

Il fond en larmes.

— Comme le lapin. Tu m'as dit de jamais aller sur la route, « quelle qu'en soit la raison ». C'est ce que tu as dit !

Ses pleurs redoublent, plus bruyants à présent, et de la morve lui vient au nez.

Ashley installe Holly sur le canapé pour attirer à elle le garçonnet, dont elle caresse le dessus de la tête. Son petit cœur bat fort. Où diable se cache James chaque fois qu'elle a besoin de lui ?

— Tu as raison, Benji. Je t'ai dit cela. Et c'est vraiment mal de la part de Lucy d'avoir quitté notre maison sans me prévenir.

Elle ferme les paupières, tente de s'apaiser, de repousser loin d'elle l'angoisse pressée de la saisir. Tous les adolescents se comportent de cette façon. Sans doute est-elle allée rejoindre Sophia à la sortie de l'école, elle ne tardera pas à rentrer. Mais... Si seulement Ashley savait où elle se trouve en cet instant précis... Il fait froid dehors, la lumière est chiche... Si seulement James se trouvait auprès d'elle.



*Londres*

*Corinne*

J'attends Dominique. J'ai fermé la porte avec soin, avant de m'installer dans la cuisine, où je serre entre mes doigts le petit cheval à bascule. Je ne tiens pas à me rendre chez Gill, qui risque de me prendre pour une folle. Et puis... Son amant se trouve peut-être avec elle.

Le moindre bruit me fait sursauter, d'autant plus que, dehors, le vent se déchaîne – une tempête se prépare. Je l'ai entendu à la radio. La pluie fouette les vitres. Lorsque j'étais enfant, ce son-là me rassurait ; aujourd'hui, il me terrorise.

Le temps passe. À 19 heures, je tente de le rappeler, mais il ne décroche pas. Sans doute est-il en train de rouler. Avec la pluie, les routes deviennent glissantes. Je ne tiens pas à ce qu'il soit victime d'un accident.

Je pose le petit cheval jaune, me lève pour me rendre à la fenêtre. Un bruit sec me saute au visage, je tressaille et bondis en arrière. J'ai presque l'impression d'avoir été touchée. Non. Ce ne sont que de petits cailloux qui heurtent la vitre. Quelqu'un est en train de lancer des cailloux contre notre carreau.

Mon cœur bondit à l'intérieur de ma poitrine. Je jette des regards fous autour de moi, comme si un inconnu s'apprêtait à surgir pour me venir en aide. Mais bien entendu, je suis seule. Absolument seule. Le bruit sec à nouveau. Qui se reproduit à intervalles réguliers. Je vois de menus cailloux gris s'élever à hauteur de la vitre, avant de retomber. Je tends l'oreille. Un cri... Oui. Quelqu'un est en train de crier mon nom.

— Corinne ! Corinne !

Dominique. Quel soulagement. Il est dehors. Il ne s'agissait donc que de Dominique.

Je me précipite vers la fenêtre pour l'ouvrir. Une rafale de vent m'ébouiriffe, la pluie me bat les joues. Je scrute les ténèbres pour tenter de le repérer dans la rue en contrebas.

— Dominique ? C'est toi ?

Je dévale l'escalier, bouscule une vieille dame qui rentre chez elle, les bras chargés de provisions, lâche quelques mots d'excuse avant d'ouvrir la porte de l'immeuble, afin d'y faire entrer Dominique.

— Je suis vraiment désolé. Figure-toi que j'ai perdu mes clés. Tu parles d'un imbécile. Il pleut des cordes, par-dessus le marché.

Il renifle, secoue la tête. Je tremble et une légère nausée m'importune. Il ne se rend compte de rien.

— En plus, je suis en retard. Pardon, vraiment.

Il se débarrasse de ses chaussures trempées sur le seuil de l'appartement, se dirige vers le réfrigérateur, dont il ouvre la porte pour s'emparer d'un morceau de saucisson sec.

— J'ai bossé comme un dingue, mon téléphone était déchargé et j'ai passé un temps fou à chercher mes clés au bureau. Je me demande bien ce que j'ai pu en faire. J'en ferai refaire un nouveau jeu dès demain. Tu as vu un peu dans quel état je suis ? Il faut que je me change.

Il mord à belles dents dans le saucisson, avant de quitter la cuisine, laissant derrière lui des empreintes de pas humides. Il n'a donc pas vu mes appels manqués ? Le bruit de la douche, à présent, et Dominique de se mettre à chanter le générique de *Breaking Bad*. Faux, selon son habitude.

Je me retourne vers le comptoir de la cuisine où j'ai posé tout à l'heure le petit cheval à bascule.

J'ouvre tout grand la bouche : l'objet a disparu.

## *Avant*

*L'un de nos professeurs m'a parlé aujourd'hui. Pas devant toute la classe, non. Elle m'a emmenée dans un bureau spécial. Je n'aime pas tellement cet endroit. Ça sent mauvais. Une odeur de vieux et de moisi. J'aurais préféré me trouver dans la cour de récréation, au grand air. Bah... Au moins, je n'aurai pas de chagrin à cause de tous les élèves qui refusent de jouer avec moi.*

*Elle s'est accroupie pour que je puisse la regarder droit dans les yeux. Nous sommes toutes les deux au même niveau. J'observe ses rides. Elle en a beaucoup. Elle doit être vraiment très vieille.*

*— Est-ce que tout se passe bien à la maison ? m'a-t-elle demandé.*

*J'ai senti rougir mes joues, mais j'ai alors pris une profonde inspiration et je me suis représenté en pensée une belle piscine bleue – c'est un truc que j'ai appris à faire dès que je commence à perdre mes moyens. Une méthode très utile quand quelqu'un me pose des questions.*

*— Je sais... Je sais que ton papa n'est pas là en ce moment...*

*Elle m'a souri en inclinant la tête. Je crois qu'elle essayait d'être gentille, mais je me suis rappelé la façon dont maman enfonce ses doigts dans mes épaules. Aïe... Je n'ai pas ouvert la bouche, me contentant de secouer la tête de droite et de gauche.*

*— Si quelque chose te rend malheureuse, j'aimerais que tu m'en parles.*

*J'ai secoué de nouveau la tête, plus fort cette fois, et j'ai serré mes lèvres l'une contre l'autre comme si quelqu'un les avait collées avec de la superglu.*

*J'ai fini par comprendre qu'elle tenait vraiment à ce que je dise quelque chose, alors j'ai rouvert la bouche :*

*— Tout va bien à la maison, je vous remercie.*

*Je lui ai adressé mon plus joli sourire. Je me suis aussitôt sentie mieux, parce que je m'en étais drôlement bien tirée. C'était bon d'éprouver une telle satisfaction. Ça m'a duré toute la journée, jusqu'à ce que je rentre chez nous. Comme un secret que je n'aurais partagé avec personne.*

*Quand je suis rentrée à l'appartement, j'y ai trouvé maman assise devant le miroir, avec tout un tas de tubes et de flacons sur la coiffeuse. Elle m'a dit que l'heure était venue de passer aux choses sérieuses, sur quoi elle a commencé à se maquiller. Lèvres rouges. Yeux charbonneux. Je l'ai trouvée belle. Lorsque je le lui ai dit, cela a eu l'air de l'attrister. Comme j'avais l'impression de la déranger, je suis allée jouer au salon, mais au bout d'un moment, je me suis ennuyée. Je suis toujours toute seule.*

*Les gens de l'autre maison ne sont pas seuls, eux. Nous y avons fait un saut hier soir. Ils semblaient très heureux. Comme si le jeu auquel ils jouaient les amusait beaucoup. Ils se tenaient tous assis autour d'une grande table. Il se trouvait là aussi, il riait. Les filles sont plus âgées que moi, elles ont les cheveux longs et portent des vêtements qui ressemblent davantage à des tenues d'adultes que les miens. J'ai demandé à maman si cela leur ferait plaisir de jouer avec moi. Elle s'est mise à rire. D'un rire non pas joyeux mais malintentionné, et, entre ses lèvres très rouges, j'ai vu ses dents. Cela ne m'a pas plu. Cela m'a donné mal au ventre.*

*Londres*

*Ashley*

Lucy regagne le domicile familial à 22 heures. Entre-temps, Ashley a tenté de la joindre sur son téléphone portable plus d'une vingtaine de fois. Elle fait les cent pas dans la cuisine, ivre d'angoisse. James se trouve sur le chemin du retour – Ashley est parvenue à lui parler une heure plus tôt, il lui a promis de rentrer sur-le-champ.

Lorsque l'adolescente franchit enfin le seuil de la maison, sa mère éprouve un cocktail détonant d'émotions mêlées – soulagement intense, formidable joie et colère noire. Ses jambes, pour un peu, se déroberaient sous elle. Elle saisit sa fille par les épaules.

— Où étais-tu passée, bon sang ?

Benji observe la scène du haut de l'escalier, les doigts dans la bouche. Ashley enfouit un instant son visage dans les cheveux de Lucy, mais, déjà, elle a fait un pas en arrière pour dévisager l'adolescente. Cette dernière a le regard vague, la peau marbrée. Elle empeste la tequila. Lucy laisse échapper un petit rire qu'elle achève dans un hoquet. Elle est ivre.

Ashley commande à son fils de regagner son lit, emmène sa fille au salon et l'oblige à s'asseoir, puis à boire un verre d'eau. Lucy replie ses jambes sous elle.

— J'ai besoin de savoir où tu étais. Si nous t'avons remis un jeu de clés, ce n'est pas pour que tu sortes quand bon te semble, sans même nous prévenir. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu rendes visite à tes amis, mais...

Lucy pouffe à nouveau. Écoute-t-elle seulement ce que lui dit sa mère ? Et James qui n'arrive toujours pas...

Ouf : la clé tourne dans la serrure et le voici qui se montre enfin. Un formidable soulagement se peint sur ses traits lorsqu'il découvre sa fille.

— Bonté divine ! Ta mère était morte de peur, Lucy. Ça va, Ashley ?

Cette dernière le fusille du regard, pleine d'un courroux qui lui bat jusque dans le bout des doigts.

— Si ça va ? Non, James, ça ne va pas ! Je me ronge les sangs depuis trois bonnes heures, et te voilà, le bec enfariné, qui rentres à des heures indues, comme d'habitude. Du travail, soi-disant, et...

Un vilain bruit l'interrompt : pliée en deux, Lucy bave au-dessus du tapis crème.

— Arrête de crier, supplie-t-elle d'une voix pâteuse.

Elle relève la tête, considère ses parents d'un œil moins vitreux que tout à l'heure.

— Je ne me sens pas bien.

— Nous n'en doutons pas, jeune fille, réplique son père, cinglant. Vas-tu nous dire, oui ou non, où tu penses t'être trouvée pendant ces trois heures où tu as déserté la maison ?

L'adolescente sourit.

— Elle m'a fait promettre de ne rien vous dire.

*Londres*

*Corinne*

Je me réveille au beau milieu de la nuit, incapable de me détendre. Comment le pourrais-je, quand je sais que quelqu'un a pénétré dans notre appartement ? Je n'ai encore rien dit à Dominique, de peur qu'il me prenne pour une malade mentale. Mais l'apaisement me fuit.

— Dominique... Dom ! Réveille-toi.

Je secoue son épaule nue. Il grogne sans émerger, puis se tourne de l'autre côté. Qu'à cela ne tienne. J'allume la petite lampe de chevet.

— Dominique !

Cette fois, il m'entend, ouvre des yeux noyés de sommeil, lève une main pour se protéger de la lumière de la lampe.

— Quelle heure est-il ? fait-il en plissant les yeux vers le réveil. C'est pas vrai... Mais qu'est-ce que tu fabriques ? Que se passe-t-il ?

— Je voudrais que tu m'écoutes une minute. S'il te plaît. Il faut qu'on se lève, je dois chercher quelque chose.

Il dort encore à demi. Je m'assois très droite dans notre lit, cependant qu'il tire la couverture sur son visage :

— Rendors-toi, je t'en prie. Je vais travailler tout à l'heure. J'ai besoin de me reposer. Ce que tu dois faire, tu t'en occuperas demain.

J'attends, je fixe son dos. Il tend une main, éteint la lumière avant d'essayer de m'attirer contre lui. Je lui échappe. Très bien. S'il refuse de m'aider, je me débrouillerai seule.

Ayant allumé la lampe torche de mon téléphone portable, j'abandonne Dominique à ses rêves pour fouiller l'appartement de fond en comble à la recherche du petit cheval à bascule. Je vide les tiroirs de la cuisine, secoue les plaids qui garnissent le canapé, je farfouille parmi le tas de vêtements gisant au pied de notre lit. Dominique est persuadé que je suis en train de sombrer dans la folie, et peut-être a-t-il raison. Comment est-ce possible ? Il se trouvait là. Sur le comptoir de la cuisine. Je le serrais entre mes doigts ! Je n'ai quitté les lieux qu'une poignée de minutes pour descendre ouvrir la porte de l'immeuble à Dominique. Quelqu'un aurait-il pu en profiter pour s'introduire chez nous ? *Quelqu'un se dissimule-t-il, en ce moment même, quelque part à l'intérieur de notre appartement ?* Non. Même moi, je juge l'hypothèse ridicule. Rien n'a changé de place, il ne semble pas qu'on ait touché au moindre de nos objets. Je songe à une main abaissant la poignée de notre porte d'entrée, à des doigts courant sur le dessus des meubles... J'ai si froid qu'il me paraît impossible de pouvoir me réchauffer un jour.

Je circule de pièce en pièce, pareille à un fauve en quête d'une proie. Je m'assure que portes et fenêtres sont solidement fermées. J'entends un bruit ténu, les pleurs d'un bébé, me semble-t-il. Je songe à Gill, probablement contrainte de se lever la nuit pour rassurer son petit garçon, dont elle caresse le front avec douceur. Dehors, il fait nuit noire, bien que la lune brille dans la cuisine, où elle pose des lueurs spectrales sur le comptoir, la table et le plan de travail. Un terrible cri s'élève de la rue. Mon cœur bondit contre mes côtes. Je regarde en bas – un renard fouille les poubelles. Je ne distingue, au clair de lune, que le bout orangé de sa queue. Il est inutile, à présent, que je retourne me coucher. Je ne fermerai pas l'œil.

Dans la chambre, j'allume le plafonnier. Dominique se retourne, grogne encore, mais cette fois je n'en ai cure. Pour quelle raison faudrait-il que je traverse cette épreuve en solitaire ? Tant pis s'il me traite de givrée. Je dois tout lui raconter.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles, conclut-il au terme de mon récit.

Il est manifestement exténué, mais je ne lâche pas l'affaire.

— Je te répète que ce petit cheval à bascule, que papa avait fabriqué pour notre maison de poupée, se trouvait ici. Quelqu'un l'avait posé sur mon oreiller. Quelqu'un est entré chez nous.

Il secoue la tête.

— Tu es donc en train de m'affirmer qu'un individu a pénétré dans notre appartement, qu'il a placé un petit cheval à bascule sur ton oreiller, puis qu'il est revenu plus tard pour le récupérer ?

Il renâcle et, l'espace d'un instant, je le hais de refuser si opiniâtrement de me croire.

— J'ignore où il est passé. Je sais que ça te paraît aberrant, mais je t'assure que quelqu'un me menace. Réfléchis un instant. Rappelle-toi le lapin sur le capot de notre voiture. Il était mort. On l'avait tué. Pense à ce que cela pourrait signifier !

Je me tais, cache mon visage entre mes mains. Je veux me rendormir, pour, demain, au réveil, m'apercevoir qu'il ne s'agissait que d'un vilain cauchemar. Je serre la main de Dominique dans la mienne.

— J'ignore pour quelle raison, et je n'ai pas la moindre idée de son identité, mais cela me terrifie. Essaie de comprendre, je t'en supplie.

Il m'étreint, me baise le front.

— Allons, allons... Faisons le point, veux-tu ? Qui est en possession des affaires de ton père ? Qui pourrait avoir accès à votre maison de poupée ?

— Je n'en sais rien !

Je me fais soudain l'effet d'une marionnette retenue par ses fils, manipulée par l'horrible personnage dont j'ignore tout.

— Je croyais que c'était maman. Mais ni les affaires de papa ni la maison de poupée ne se trouvent dans son grenier.

— Comment le sais-tu ?

— Je les ai cherchées. Ce week-end.

— Tu les as cherchées ? Mais quand donc ? Et pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Tu dormais. Je me suis relevée en pleine nuit. Et je me suis tue parce que j'ai pensé que tu me prendrais pour une folle.

Il soupire, se passe une main dans les cheveux.

— Tu as grimpé en douce au grenier au milieu de la nuit ?

Il se prend la tête à deux mains.

— Et tu comptes aussi errer dans notre appartement toutes les nuits à partir de maintenant, peut-être ?

Il secoue la tête.

— Ma jolie petite zinzin.

Il se met à rire. Il est en train de plaisanter. Il ne me prend pas au sérieux.

— Dominique !

— Pardon, pardon.

Il lève les mains.

— Veux-tu que je te livre le fond de ma pensée ? Je crois que tu t'affoles pour un oui, pour un non, parce que cette histoire de bébé t'angoisse et t'obsède. Tu finis par faire une montagne de tout. Le cadavre du lapin, par exemple. Je t'accorde que c'était un affreux spectacle, mais il ne s'agissait en

aucun cas d'une attaque personnelle. Je te l'ai déjà dit : personne ne nous connaît dans le Kent. Je suis convaincu aussi que personne ne s'est introduit chez nous. Sinon, ils auraient fait main basse sur des choses autrement plus précieuses qu'un cheval à bascule en miniature. D'ailleurs, comment s'y seraient-ils pris pour entrer ? À moins que...

— À moins que quoi ?

— Eh bien...

Il ploie la nuque.

— Non, ce n'est rien, c'est juste que... J'ai perdu mes clés, tu le sais. Dans l'absolu, nous devrions faire changer les serrures. Mais... Quelle importance, en réalité ? Elles sont sans doute tombées, dans la rue ou ailleurs, mais notre adresse n'est indiquée nulle part. Je ne suis pas inquiet. Franchement. Tu ne devrais pas te tourmenter non plus.

Il me caresse les cheveux avec tendresse.

— S'il te plaît, mon amour, essaie de te reprendre un peu. On jurerait une bête traquée. Je crois qu'il ne faut plus tarder à faire le test de grossesse. Je pense vraiment que c'est à cela que tout nous ramène. Tu verras. Après, tu oublieras cette histoire. Et puis, au moins, nous serons fixés.

Il soupire à nouveau.

— Il faut vraiment que je dorme. Tu devrais tâcher de te rendormir aussi. Reste calme, je t'en prie. Viens là.

Il m'embrasse sur la bouche. Avec douceur. Je me cramponne à lui. Je n'ai pas la moindre envie qu'il éteigne la lumière. J'ai l'impression de devenir complètement folle.

*Londres*

*Ashley*

— Elle ? Qui ça, elle ?

Elle ne lâche plus des yeux sa fille éméchée, qui sourit étrangement. Sa tête, soudain trop lourde pour elle, tombe sur sa poitrine. Ashley soupire avant de se tourner vers James.

— Inutile d'insister. Je vais la coucher.

Les deux époux portent tant bien que mal une Lucy comateuse dans sa chambre, où sa mère la déshabille avec précaution, puis lui enfile son pyjama. D'où sort-elle, cette jupe en cuir qu'elle ne lui avait encore jamais vue ? Mini, mini, mini, par-dessus le marché.

Comment a-t-elle pu se saouler jusqu'à perdre à moitié conscience ? Ashley entend encore son amie Aoife s'interrogeant de même au sujet de sa propre fille. Peut-être ces comportements deviennent-ils banals chez les adolescents. Peut-être James et elle ont-ils eu de la chance jusqu'à présent. Ashley sent ses terreurs d'antan la tenailler à nouveau. À la naissance de Lucy, elle était encore très jeune, au point qu'elle avait eu d'abord l'impression que la maternité constituait un emploi pour lequel elle ne possédait pas les qualifications nécessaires. Elle tente de se rappeler l'adolescente qu'elle était à quinze ans. Lui arrivait-il déjà de boire de l'alcool ? Leur père faisait tout pour les en dissuader, évoquant pour ses deux filles mille et une vies brisées par l'alcoolisme. Ces récits, à l'époque, épouvantaient Ashley.

*Elle m'a fait promettre de ne rien vous dire.* De qui s'agit-il ? L'une de ses nouvelles amies ? Est-il aussi question de garçons ? Ashley aime à penser qu'elle connaît la plupart des amis de sa fille, qu'elle connaît également leurs mères. Lucy se retourne dans son sommeil, grogne. Ashley débarrasse un coin de la table de nuit en écartant un paquet de chewing-gums, ainsi que quelques piécettes, pour y poser un verre d'eau et deux comprimés de paracétamol. Après quoi elle quitte la chambre sur la pointe des pieds et rejoint son mari au rez-de-chaussée.

— Je suis navré que tu aies dû te dépatouiller toute seule.

James est éreinté, de profonds cernes se dessinent sous ses yeux.

— À qui faisait-elle allusion, selon toi ?

Elle hausse les épaules.

— Je n'en sais rien. Elle ne me parle plus de personne. Cela dit, s'il s'agissait d'une de ses copines de classe, je ne vois pas pourquoi elle refuserait de nous livrer son nom. Quoi qu'il en soit, cette fille n'a pas une bonne influence sur elle.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

Il s'enfonce un peu plus dans le canapé, se frotte les yeux de ses deux mains.

— Tu as beaucoup de boulot ?

Aussitôt, il semble sur ses gardes.

— C'est... un vrai cauchemar. Ça te dérange beaucoup si nous n'en parlons pas tout de suite ?

— Étais-tu réellement à ton bureau ?

— Tu ne vas pas recommencer ? Bien sûr que j'étais au bureau ! Où voulais-tu que je sois ?

Tandis qu'il parle, Holly, là-haut, se met à pleurer. Ils se regardent tous deux. Les pleurs gagnent à chaque instant en puissance et en intensité.

— Je ne comprends pas ce qui se passe, se navre sa mère. Ça ne fait qu'empirer.

Un mal de tête s'insinue du côté de ses tempes, elle est au bord des larmes.

— J'y vais, décrète James en poussant un soupir si profond que son épouse a l'impression qu'elle devrait presque le remercier de daigner se charger pour une fois de leur fille.

*Leur* fille. Comme s'il consentait un terrible sacrifice. Ashley porte une main à son front – elle se revoit penchée sur le clavier de l'ordinateur, martelant les touches avec frénésie pour essayer de découvrir le mot de passe. Elle se rappelle les tiroirs ouverts, qu'elle a fouillés. Ce qu'elle a fait là lui répugne.

— James, je ne...

Des vomissements, maintenant. Le bruit d'un verre tombant sur le sol. Et les hurlements de Holly, plus torturants que jamais.

— Je m'en occupe, grommelle Ashley.

À l'étage, elle se penche sur le berceau de la fillette, rouge de colère, dont le petit corps sans repos se tortille. Elle agite ses jambes sous la couverture. Pour quelle raison est-elle si bouleversée ? Ses cauchemars s'aggravent, indubitablement. Elle parvient à peine à dormir une ou deux heures d'affilée. Les choses, pourtant, devraient s'arranger avec l'âge. C'est du moins ce qui s'est passé avec Lucy, puis Benji. Ashley caresse le visage menu de son enfant, lui murmure des douceurs à l'oreille. Ce sont les yeux de la fillette qui l'effraient : des yeux immenses, qui ne la lâchent plus. Un regard épouvanté...

— De quoi rêvais-tu, ma chérie ? souffle-t-elle.

Elle prend Holly dans ses bras, la cale contre son épaule pour la bercer jusqu'à ce que les sanglots commencent enfin à refluer.

\*

Le lendemain, Lucy affiche un teint verdâtre, qui fascine son petit frère.

— Une extraterrestre ! T'as vu ça, maman ? Lucy est une extraterrestre !

— Arrête, mon ange. Lucy ne se sent pas dans son assiette, voilà tout.

Elle adresse un sourire crispé à son fils, avant de se détourner pour verser du lait sur ses flocons d'avoine.

— Je crois que je vais encore vomir, gémit l'adolescente.

Ashley attend son heure – inutile de poser la moindre question tant que Lucy subit les affres de sa première gueule de bois.

— Aujourd'hui, c'est papa qui va te conduire à l'école, Benji. Tu seras gentil avec lui, n'est-ce pas ? Je serai là quand tu rentreras cet après-midi.

Elle sert le bol de céréales au garçonnet.

— Lucy.

Cette dernière se tient assise, immobile, devant des œufs au plat auxquels elle n'a pas touché. Sa mère n'a pas eu le cœur de la contraindre à se rendre à l'école – une petite part d'elle-même, qu'elle déteste cordialement mais dont elle échoue à se débarrasser, craint surtout les rumeurs qui, dès lors, risqueraient de circuler parmi les parents d'élèves.

— Je te conseille de boire beaucoup d'eau. Et prends bien soin de Holly. Je compte sur toi. Si elle se met à hurler, appelle papa. Et demande-lui de te redonner du paracétamol si tes maux de tête ne disparaissent pas. Je crois qu'il doit rester quelques comprimés d'Alka-Seltzer dans l'armoire de la salle de bains.

Elle fait silence un instant. Lucy n'ouvre pas la bouche.

— Nous aurons une petite discussion plus tard. Il faut que j'aille au Colours Café. Si tu ne te sens vraiment pas bien, retourne te coucher.



Ashley ébouriffe les cheveux de son fils, se penche pour embrasser Holly, saisit son sac à main, avant de venir se planter au pied de l'escalier. Son mari travaille dans son bureau. Il a, ô miracle, accepté de rester à la maison ce matin.

— James ? James ! Je m'en vais. Viens voir Holly.

Rien qu'un grommellement. Mais comme elle s'apprête à crier encore, le téléphone se met à sonner.

— Téléphooooone ! braille Benji, la bouche pleine de flocons d'avoine. Téléphooooone !!!

James paraît en haut de l'escalier. Sa femme lève les yeux vers lui. Les sonneries continuent à se succéder, mais personne ne décroche.

— Je vais travailler, dit-elle. Il faut que tu emmènes le petit à l'école. Vérifie qu'il emporte bien toutes ses affaires. D'accord ? Et tu n'auras qu'à déposer Holly chez June vers midi. Elle est prévenue. Je vais prendre un rendez-vous chez le médecin pour elle, histoire de m'assurer qu'elle se porte bien. Lucy passera la journée à la maison. Tu crois que tu vas réussir à te débrouiller ?

Ashley sent sur elle le regard de ses enfants, surpris par le ton qu'elle vient d'adopter. Elle s'empourpre sans lâcher pour autant son mari des yeux. Il hoche la tête.

— Évidemment. Passe une bonne matinée.

Le téléphone a fini par se taire. Au terme d'un très bref silence, Holly commence à gazouiller. James exhale un soupir. Ashley ayant jeté son sac sur son épaule, elle ouvre la porte d'entrée. Après tout, son mari est un grand garçon. Capable, par conséquent, de prendre soin de ses enfants. De répondre au téléphone. Alors qu'elle s'éloigne dans la rue, elle entend ce dernier sonner à nouveau.

## *Avant*

*Je m'ennuie tellement ! J'en ai assez de me retrouver seule tout le temps. De ne pas avoir de jouets dignes de ce nom. Ni de papa qui s'occupe de moi comme le fait celui de Jenny. Ni de frère pour m'ébouriffer les cheveux et me donner des autocollants que je pourrais échanger avec mes amies. Je voudrais avoir une sœur, qui me prêterait ses feutres, ou bien alors un chien, qui ferait des bonds autour de moi lorsque je rentrerais de l'école. Les gens qu'on voit à la télévision possèdent ce genre de choses. Les gens que je connais à l'école, aussi. Moi, tout ce que j'ai, c'est maman, et la plupart du temps elle ne m'aime pas.*

*Aujourd'hui, elle m'a emmenée à la maison aux premières lueurs du jour. Très, très tôt. Avant l'école. Elle m'a dit qu'elle n'avait pas dormi de la nuit, parce qu'elle avait peur qu'il se soit passé quelque chose à la maison. Elle a ajouté qu'il lui fallait découvrir une chose importante. Je me suis contorsionnée pour passer par le trou dans la clôture, mais j'avais tellement sommeil que j'ai eu l'impression de me déplacer à l'intérieur d'un rêve. J'ai levé les yeux vers la fenêtre numéro trois (c'est du moins comme ça que je l'appelle), où je l'ai vu avec elle. Elle ne m'a pas paru différente des autres jours. Je l'ai dit à maman.*

*— Pas plus grosse ? m'a-t-elle demandé. Pas plus ronde ?*

*Elle a désigné son ventre, a fait un geste pour mimer un ventre proéminent.*

*— Elle était comme ça ?*

*J'ai secoué la tête.*

*— Non, maman. Elle est comme d'habitude.*

*Je pense lui avoir fourni la bonne réponse, car elle a alors soufflé, comme si elle avait longtemps retenu sa respiration. Elle m'a annoncé qu'elle allait me préparer un petit-déjeuner de reine avant que je parte à l'école, parce que je lui avais rendu un fier service. Nous avons mangé des œufs à la coque avec des mouillettes. C'était bien, mais quand je suis rentrée de l'école dans l'après-midi, elle m'a laissée toute seule.*

*Je n'aime vraiment pas ça. L'appartement est alors devenu trop grand pour moi, même si, en réalité, il*

est tout petit. J'ai eu l'impression qu'il allait m'avalier toute crue. J'ai essayé d'inventer un jeu consistant à me rendre dans chaque pièce pour y compter les meubles, les ampoules électriques, pour dénombrer tout ce qu'il est possible de dénombrer. Rien à faire, la peur ne m'a plus quittée.

Elle a enduit ses lèvres de rouge, avant de me préciser qu'elle allait le voir. Je l'ai observée dans le miroir, ses mains tremblaient un peu, comme celles d'une vieille dame. Elle a maquillé ses yeux, attaché ses cheveux.

— C'est à ça que je ressemblais autrefois, m'a-t-elle expliqué. C'est pour cette raison qu'il est tombé amoureux de moi.

Je lui ai demandé combien de temps allait durer son absence. Le temps qu'il faut, m'a-t-elle répondu. Je n'ai pas compris. Je ne comprends pas pourquoi nous avons autant besoin de lui.

Cela fait maintenant trois heures qu'elle a quitté l'appartement et je commence à avoir faim. J'ai ouvert la porte du réfrigérateur, mais ça sent mauvais à l'intérieur. Seul le silence me tient compagnie. Je songe à leur maison. À quoi s'occupent-ils en ce moment même ? Au moins, ils sont ensemble. J'aimerais me trouver avec eux. Puis je repense à la cour de l'école. À ce qui s'est passé hier.

Quelqu'un m'a demandé, pendant la récréation, si ma maman avait un petit ami. Comme je ne savais pas quoi répondre, j'ai attendu un peu.

Ils m'ont reposé la question. Natacha, qui est dans ma classe, enroulait autour de son doigt une mèche de ses cheveux. Elle me regardait de côté, comme si elle essayait de me piéger.

— Elle a eu un petit ami, ai-je fini par répondre. Il va bientôt redevenir son petit ami. Il va revenir habiter avec nous.

Puisque je me contentais de répéter ce que maman m'avait expliqué, je savais que je ne racontais pas de bêtises, mais cela n'a pas eu l'air de convenir à Natacha, qui a pouffé derrière sa main. Son petit rire méchant m'a percé les oreilles et j'ai eu envie de partir en courant, de passer par le trou dans la clôture, puis de rester parfaitement immobile. Cela m'a apaisée de penser à ça. C'est bizarre. Au début, je détestais aller là-bas, mais maintenant je m'y sens presque chez moi. Je sais bien, pourtant, qu'il ne s'agit pas de notre maison, pas vraiment, c'est à eux qu'elle appartient, mais j'aime bien me trouver là-bas, dans l'herbe, et contempler les fenêtres par lesquelles, dans une lumière dorée, je les vois. Tous en sécurité. La semaine dernière, j'ai découvert sur le gazon une vieille balle de tennis, très douce et très molle, comme si l'air s'en était échappé. Je l'ai quand même glissée dans ma poche pour la rapporter à la maison. Maman n'a rien vu. Je l'aime bien, cette balle, c'est comme si un petit morceau d'eux venait de pénétrer dans ma chambre.

— Tu m'en diras tant, s'est moquée Natacha. Quand est-ce qu'il a prévu d'emménager dans votre appartement, cet ancien petit ami ?

— Bientôt. Il a très envie de vivre à nouveau avec nous.

Elle continuait de rire. J'ai compris que je n'avais pas répondu convenablement à sa question, mais je ne voyais pas ce que j'aurais pu dire d'autre. J'avais les joues brûlantes. De plus en plus. Soudain, une petite étincelle de fureur a jailli en moi.

— Pourquoi tu ris ?

Elle a continué, de plus en plus fort. Un rire de plus en plus aigu. J'ai serré les poings jusqu'à me faire mal aux doigts.

*Londres*

*Corinne*

Ce matin, Dominique s'est réveillé tard. Il m'en veut de lui avoir cassé les pieds durant une bonne partie de la nuit. Assise sur le bord de la baignoire, je le regarde se raser.

— Et merde ! jure-t-il – il s'est coupé.

Il jette un coup d'œil dans ma direction.

— Je suis navrée ! Je me suis déjà excusée. Je n'ai pas bien dormi non plus, figure-toi.

Le manque de sommeil me pique les yeux.

Il boit son café trop vite, vide d'un trait sa tasse, qu'ensuite il me tend :

— Il faut que j'y aille.

À voir ma mine, il se radoucit.

— Excuse-moi. Je suis crevé, c'est tout. Je sais bien que tu te sens sur le fil du rasoir. Mais tu dois vraiment essayer de te détendre. Personne ne cherche à te faire du mal.

Il se penche pour m'embrasser. Sa langue a goût de café.

— Passe-moi un coup de fil si le cheval à bascule se décide à reparaître, d'accord ?

Je ne réponds rien. À ses yeux, tout cela se résume à une plaisanterie. La porte claque dans son dos. Je quitte la table pour la claquer à nouveau, avant de tirer le verrou – inutile de tenter le diable.

Quelques minutes après le départ de Dom, je fouille à nouveau l'appartement, m'agenouillant pour lorgner sous les placards, sous le réfrigérateur, derrière le canapé... Rien. Hormis de la poussière.

J'ouvre le premier tiroir du buffet, à l'intérieur duquel je prélève, parmi des papiers en vrac et des agrafes échappées d'on ne sait où, la porte et la cheminée en miniature. Une violente douleur à l'index. Je grimace en lâchant un petit cri aigu – le fragment de clou sur la porte bleue vient de me blesser. Je lâche les deux objets pour refermer instinctivement mon autre main sur la coupure, mais, déjà, quelques gouttes de sang sont tombées sur le buffet, dont le bois les absorbe. Je les fixe longuement sans ciller, jusqu'à ce que je me mette à pleurer. La plaie est profonde, j'en écarte les lèvres pour observer la chair rosée qu'elles révèlent. Sans plus m'en soucier, je ramasse les deux objets, les examine sous toutes leurs coutures, avant de les lever dans la lumière. Puis je les enfouis de nouveau dans les ténèbres du tiroir, sous une pile de vieux journaux.

Assise à la table de la cuisine, je cogite. Quand, pour la dernière fois, ai-je vu notre maison de poupée, dans notre grand salon ? Quelqu'un sait forcément où elle se trouve à présent.

Je saisis le combiné du téléphone. Assez joué. J'appelle ma mère.

*Londres*

*Ashley*

Cet après-midi, elle doit se rendre chez le médecin avec Holly. Elle appelle June pour la prévenir qu'elle passera récupérer l'enfant un peu plus tôt que d'habitude.

— Est-ce que tout va bien ? s'inquiète la baby-sitter.

— Oui, oui. Rien de grave. Un petit contrôle, c'est tout, parce que je la trouve un peu perturbée ces temps-ci. Voulez-vous que je fasse quelques courses avant de venir ?

— J'ai tout ce qu'il me faut, répond June, décontenancée.

Ashley redoute aussitôt d'avoir gaffé – il ne manquerait plus qu'elle s'imagine que la mère de Holly la traite en vieille dame incapable désormais de se débrouiller seule.

— Je vous proposais ça uniquement parce que je passe par la rue commerçante pour me rendre chez vous.

June insiste : elle n'a besoin de rien.

Pendant le coup de feu du déjeuner, alors qu'Ashley est en train de couper deux généreuses parts de gâteau au café pour des clientes installées à une table, elle sent vibrer son téléphone portable au fond de sa poche.

— Je vous prie de m'excuser, dit-elle en faisant signe à Megan de terminer à sa place.

Plaquant le portable contre son oreille, elle identifie immédiatement la voix de la directrice de l'école où est scolarisé Benji, et qui, sur un ton péremptoire, lui ordonne de venir chercher son fils *sur-le-champ*.

Elle a l'impression que Mme Armitage vient de lui cracher au visage.

— Que se passe-t-il au juste ? s'enquiert-elle sur un ton volontairement empreint d'une grande solennité.

— Nous avons à déplorer un regrettable incident.

De sa voix nasillarde, elle a adopté un ton suffisant, comme si elle se délectait de cette conversation.

— Benji s'est mis en colère durant la leçon de mathématiques, madame Thomas. Il ne fait jamais preuve de violence d'ordinaire, mais...

Ashley avale sa salive. Pour quelle raison cette carne fait-elle traîner ainsi les choses ?

— Je vous écoute.

De l'autre côté du comptoir, Megan pose sur sa collègue un regard soucieux.

— Eh bien... Benji a donné un coup de pied à Oscar, l'un de ses petits camarades. Au niveau du tibia gauche. Comme vous le comprenez, il s'agit là d'un comportement que nous ne saurions tolérer au sein de notre établissement. Nous nous sommes entretenus avec Benji, cela va de soi, mais je pense qu'il serait plus opportun que vous veniez le chercher. L'autre petit garçon est absolument bouleversé...

Elle renâcle à l'autre bout du fil pour manifester sa réprobation.

Ashley exhale un lourd soupir. *Oscar*. Elle se rappelle vaguement un sale petit morveux qui tenait le rôle principal dans la pièce de théâtre à Noël. Elle est prête à parier qu'il profite de la situation.

— Madame Thomas ?

— J'arrive, déclare Ashley en grinçant des dents.

Il n'est pas dans les habitudes de Benji de se conduire de cette façon.

Elle raccroche, fait signe à Megan, la met au courant.

— Ne te tracasse pas, la rassure sa collègue. Les gosses passent avant tout. Je vais me débrouiller.

Au volant de sa voiture, Ashley sent vibrer de nouveau son portable, dont elle guigne l'écran. Numéro masqué. Son cœur se serre. Elle cramponne le volant. Il n'est pas question pour elle de répondre. Son œil, cependant, au lieu de surveiller la route, reste rivé sur le petit appareil. Un automobiliste klaxonne pour lui exprimer son mécontentement. Ashley sursaute, découvre une énorme Range Rover en train de la doubler, dont le conducteur lui adresse un doigt d'honneur au passage. Elle s'efforce de se reconcentrer. Le portable cesse de vibrer. Il repose, inerte, sur le siège passager, comme s'il avait terminé son travail.

Parvenue devant l'école, elle oublie son téléphone pour se ruer dans le couloir en direction de Benji. Elle le découvre assis non loin du bureau de la directrice, la mine contrite et le visage cramplé. Ses lacets sont défaits, sa petite chemise blanche déboutonnée. Sa mère, qui brûle de le serrer dans ses bras, s'oblige à feindre la sévérité. Elle s'accroupit, repousse une mèche de cheveux qui tombait sur l'œil de l'enfant. Évitant le regard d'Ashley, il fixe le linoléum.

— Salut..., fait-elle avec douceur. Que se passe-t-il, mon grand ?

La porte s'ouvre dans son dos, et Mme Armitage sort de son bureau. Ashley, toujours accroupie, distingue une paire d'escarpins noirs et des collants, avant de se relever prestement, posant une main sur la tignasse embroussaillée de son fils.

— Madame Thomas.

Les lèvres de son interlocutrice se réduisent à une ligne mince.

— Je vous remercie d'avoir fait aussi vite. Je crains de devoir vous inviter à garder Benji chez vous pour le reste de la journée. J'estime en effet qu'il vaut mieux pour lui qu'il se ressaisisse hors du cadre scolaire.

Ashley se raidit. Elle se sent humiliée.

Elle baisse le regard vers Benji, qui vient de tirer discrètement sur son chemisier. Benji. Le désarroi qu'elle lit dans ses grands yeux. Elle prend une profonde inspiration, saisit avec résolution la main moite du garçonnet pour la serrer dans la sienne.

— Je suis navrée, madame Armitage. J'espère de tout mon cœur qu'Oscar se porte déjà mieux. J'ai prévu d'avoir avec mon fils une conversation, dès notre retour, afin de découvrir ce qui s'est réellement passé. Car j'avoue... (Elle jette un coup d'œil en direction de l'enfant.) J'avoue que j'ai du mal à croire que Benji ait pu se comporter d'une telle façon sans qu'on l'ait d'abord provoqué.

Elle hausse crânement les sourcils.

— Je crains qu'on ne puisse trouver aucune excuse aux actes de violence, madame Thomas.

— Bien sûr. Ce n'est d'ailleurs pas ce que j'ai dit.

Un silence. La directrice n'a aucune envie de rendre les armes.

— Sur ce..., finit par articuler Ashley, serrant à nouveau la main de son fils dans la sienne. Nous allons rentrer.

— Il s'agit là de la meilleure solution, croyez-moi.

Mme Armitage pose sur Benji le regard qu'elle accorderait à une graine de criminel, quand elle n'a pourtant face à elle qu'un petit garçon navré exhibant un pansement sur le genou.

— Nous reverrons votre fils demain, une fois qu'il se sera un peu apaisé.

Les deux Thomas regagnent leur voiture en silence. Ashley attend que Benji ait attaché sa ceinture de sécurité pour démarrer. À quelques rues de l'école, elle lui demande ce qui s'est au juste passé.

Elle comprend à sa mine qu'il n'a pas décoléré. Il marmonne des paroles inintelligibles.

Sa mère ralentit pour atténuer le bruit du moteur.

— Je n’entends rien, Benji. Qu’est-ce que tu viens de dire ?

Il grommelle à nouveau.

— Si tu laisses ta main devant ta bouche, je ne comprendrai jamais rien. Explique-toi, s’il te plaît.

— Oscar a dit un gros mot à propos de Lucy.

Ashley fronce les sourcils.

— Quel gros mot ?

Son fils secoue la tête en jouant avec sa ceinture de sécurité. Ashley, qui s’est brièvement tournée vers lui, songe au dessin qu’elle a découvert dans le tiroir de James. Il n’est encore qu’un enfant. Son enfant. Son petit bébé.

— Je dirai rien.

— Je t’autorise à le faire, Benji. S’il te plaît.

Il lève le nez vers sa mère, et ses lèvres menues, pareilles à un bouton de rose, forment le mot « traînée », qu’il exhale dans un demi-soupir. Ashley pousse un cri et freine. La voiture cahote.

— Pardon.

Elle serre plus fort le volant, se ressaisit. Benji s’est empourpré.

— Je savais pas ce que ça voulait dire, enchaîne-t-il d’une toute petite voix, mais Oscar m’a expliqué sur un ton méchant, et c’est à ce moment-là que je lui ai donné un coup de pied. Je m’excuse, maman.

Il écarquille de grands yeux effarés.

— Je te pardonne. Bien sûr que je te pardonne. Mais tu ne dois pas faire preuve de violence, même avec les gens qui disent de vilaines choses. D’accord ? Tu me promets de ne pas recommencer ?

L’enfant hoche la tête.

— Je t’interdis aussi d’employer ce gros mot à l’avenir. Et, surtout, ne dis rien à ta sœur. Oscar raconte n’importe quoi. Il ment. Le mieux à faire, face à des gens méchants comme lui, c’est de les ignorer. D’accord ?

— D’accord.

Ashley continue de rouler en silence. La tête lui tourne et son cœur cogne dans sa poitrine. Comment un gamin de huit ans peut-il seulement connaître ce mot-là ? Plus important encore : comment est-il possible qu’un gosse de cet âge soit en possession d’informations sur Lucy ?

Parvenue devant la maison de June, elle repère une voiture dans l’allée. Une Clio. Elle se gare, décroche sa ceinture de sécurité, avant de se hâter vers la porte d’entrée.

June semble troublée. Instinctivement, la visiteuse recule d’un pas, soudain mal à l’aise.

— Je suis navrée, mais comme j’ai dû passer à l’école pour y récupérer Benji, je me suis dit que j’allais en profiter pour prendre Holly dans la foulée, puisqu’elle a rendez-vous tout à l’heure chez le médecin. Ça vous va ?

— Bien sûr. Bien sûr que oui. Pardon. C’est juste que je ne m’attendais pas à vous trouver déjà à ma porte. Holly vient de s’endormir, je vais vous la chercher.

Par la porte entrouverte, Ashley guigne l’intérieur de la maison.

— Puis-je... Puis-je entrer ?

Quelques secondes plus tard, June reparait, Holly entre les bras, enveloppée dans une couverture de laine violette.

— Elle s’est montrée adorable, aujourd’hui. J’espère que le médecin vous donnera de bonnes nouvelles.

— Merci, June. Vous n’êtes pas seule, n’est-ce pas ?

Elle prend la fillette des mains que la baby-sitter lui tend. En général, elle l’invite à prendre une

tasse de thé, mais il semble aujourd'hui qu'elle soit pressée de se débarrasser d'elle.

— Non, non... Enfin... Seulement le plombier.

— Le plombier ?

— Oui, je rencontre quelques problèmes avec le système de chauffage. Sotte comme je suis, je suppose que c'est moi qui ne sais pas m'y prendre. Bref, il est monté à l'étage pour jeter un coup d'œil.

— J'espère que vous avez quand même assez chaud.

— Ne vous tourmentez pas. Holly ne risque pas d'attraper un rhume chez moi.

Ses traits soudain se crispent.

— Ce n'est tout de même pas pour cette raison que vous avez pris rendez-vous chez le docteur ?

— Absolument pas, tente de la rassurer Ashley en lui posant une main sur l'avant-bras – elle se sent affreusement coupable. Je ne sous-entendais rien de tel, voyons. C'est à votre confort à vous que je pensais. À ce propos, si vous avez besoin d'un bon bricoleur, je peux toujours vous envoyer James. Cela ne le dérangerait pas de vous donner un coup de main. Vous nous êtes tellement précieuse...

June sourit.

— C'est très gentil.

Elle prend le petit menton de Holly dans sa main en coupe.

— Je suis toujours ravie d'accueillir ce petit bout de chou chez moi. Quant au chauffage, je suis certaine que le plombier va s'en débrouiller en deux temps, trois mouvements. Je vais lui apporter une autre tasse de thé. On se voit jeudi. Surtout, tenez-moi au courant pour les résultats de la consultation médicale.

— Jeudi, oui.

Comme elle s'apprête à ajouter quelque chose, la porte se ferme au nez d'Ashley, qui demeure quelques instants sur le seuil, interdite, sa fille dans les bras, dont le cœur bat contre le sien. Mais voilà que Benji actionne le klaxon de l'auto. Sa mère regagne la voiture, constatant que la couche de Holly est humide et chaude. Bah... June, d'ordinaire si attentive, aura sans doute été perturbée par la présence du plombier à son domicile... Ashley embrasse sa fillette sur le front. Elle la changera dans la salle d'attente du médecin.

De retour à l'intérieur de l'habitable, la petite frimousse de Benji lui jette involontairement à la figure tout ce qui vient de se passer. *Trainée. Trainée. Trainée.* Le mot résonne sous son crâne tandis qu'elle roule en direction du cabinet médical. Si fort qu'elle s'étonne que les deux bambins ne l'entendent pas, eux aussi.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquiert son fils.

— Je dois faire un saut chez le docteur pour qu'il examine Holly. Tu entres avec nous, ou tu préfères attendre dans l'auto ?

— Je resterai dans la voiture.

Il fait surgir sa Game Boy d'une de ses poches, pendant que sa mère se gare sur le parking – manœuvrant le frein à main, elle s'aperçoit que ses doigts tremblent. Comme prévu, elle change ensuite la fillette dans la salle d'attente. Elle a le visage brûlant, dans lequel elle ouvre des yeux immenses.

— Alors... Que se passe-t-il ?

Le Dr McPherson, qui soigne à présent la famille Thomas depuis plusieurs années, est un homme calme. Un praticien efficace. Tout ce qu'on peut attendre d'un médecin.

— Eh bien... Je me tracasse peut-être pour rien, mais... C'est juste que... Enfin, je suppose qu'il s'agit de cauchemars. Dans ces moments-là, elle pousse de terribles hurlements. Je n'ignore pas que tous les bébés pleurent, mais avec elle, il me semble que c'est différent. Elle s'épuise, et cela recommence presque chaque nuit. Lorsque je me rends dans sa chambre, elle paraît terrorisée. Comme si elle voyait quelque chose que je ne suis pas en mesure de voir.

Un petit rire gêné lui échappe.

— Veuillez m’excuser, vous devez me juger un peu ridicule...

— Absolument pas. Je vais regarder cela.

Et de déposer l’enfant sur sa table d’examen. Ashley se mord la lèvre inférieure dans le dos du médecin.

— Est-ce qu’elle remue beaucoup, quand elle pleure ?

— Oh oui, c’est épouvantable. J’ai l’impression qu’elle souffre.

Il hoche la tête.

— Et son regard vous a frappée, m’avez-vous dit ?

— Un regard fixe, oui. Comme si, au lieu de me voir, moi, elle distinguait autre chose. Je ne sais pas...

— Depuis quand ces symptômes se manifestent-ils ?

Ashley réfléchit.

— Depuis... Depuis environ six mois, il me semble. Lorsqu’elle était encore toute petite, cela ne lui arrivait jamais. Elle était toujours avec moi. Il y a un petit moment, nous avons engagé une baby-sitter. Quelques heures par semaine seulement.

— Je vois...

Le Dr McPherson lève les yeux vers Ashley, rajuste ses lunettes sur son nez.

— Je ne pense pas qu’il y ait lieu de s’inquiéter. Il s’agit très probablement de ce qu’on appelle des terreurs nocturnes. Avez-vous changé récemment vos habitudes ? A-t-elle rencontré quelqu’un de nouveau ? Fait quelque chose qu’elle ne faisait pas auparavant ?

Ashley secoue la tête.

— Les seules personnes qu’elle côtoie de près se résument à moi, à June, sa baby-sitter, et à nos deux autres enfants. Et à James. Quand il est à la maison.

Le médecin plisse les yeux.

— Est-ce que tout va bien chez vous ?

Ashley fait oui de la tête, horrifiée de sentir ses yeux s’emplir de larmes. Elle ne peut pas se permettre de pleurer ici, bon sang. Il faut à tout prix qu’elle se ressaisisse.

Le médecin, qui a deviné son embarras, lui remet Holly, avant de leur tourner le dos pour se laver les mains. Ashley hume l’odeur bienveillante de son enfant.

— Tout ce que je puis dire, commence le praticien en s’essuyant les mains avec une serviette en papier bleue, et, aussitôt, Ashley dresse l’oreille. Tout ce que je puis dire est que je la trouve un peu molle, un petit peu léthargique. Encore une fois, je suis d’avis de ne pas nous mettre martel en tête, cela doit tenir à ses courtes nuits. Elle se fatigue toute seule.

Il s’interrompt brièvement, considère la mère de sa petite patiente par-dessus le bord de ses lunettes :

— Je peux lui prescrire une analyse de sang, si vous le souhaitez. Quelque chose de très basique. Simplement pour éliminer d’autres causes éventuelles aux malaises de Holly.

Avisant la mine décomposée d’Ashley, il lève une main :

— Je vous en prie, madame Thomas. Simple principe de précaution. Je pense sincèrement que votre fille se porte comme un charme. Si nous faisons la prise de sang tout de suite, nous obtiendrons les résultats dans une semaine environ.

À l’idée qu’on enfonce une aiguille dans la chair de sa chair, Ashley se cabre intérieurement.

— D’accord. Si vous estimez que c’est mieux pour elle.

— Il vous suffit de vous rendre dans le cabinet des infirmières, attendant au mien. En attendant, je vais lui prescrire un petit quelque chose. Trois fois rien, rassurez-vous. Pour essayer de l’aider à dormir mieux. Pour que vous parveniez à vous reposer toutes les deux. Car vous devez être à bout de



fatigue, vous aussi.

Il rédige une ordonnance, qu'il remet à Ashley.

— Et assurez-vous qu'elle ne se trouve pas exposée à des choses qui risqueraient de la perturber. Les jeux vidéo de votre fils, par exemple, le téléphone portable de Lucy. Mais, encore une fois, ne vous alarmez pas plus que de raison. Les terreurs nocturnes ne sont pas rares chez les bébés.

Ashley hoche la tête, sourit au médecin, avant de le remercier. Pétulante, l'infirmière lui fait la conversation pendant qu'elle prépare la seringue et l'aiguille, après avoir enfilé des gants. Lorsqu'elle pique la chair pâle de Holly, dont elle a tendu vers elle le bras menu, sa mère ferme les paupières, compte jusqu'à cinq en silence. L'enfant se met à crier, et ces pleurs bruyants font voler en éclats le cœur d'Ashley, qui la prend aussitôt après entre ses bras, lui caressant le dessus de la tête jusqu'à ce qu'elle s'apaise. Elle s'en veut de se mettre ainsi dans de pareils états. Le médecin paraissait serein, et on lui transmettra bientôt les résultats de cette prise de sang. Mieux vaut toujours en faire trop que pas assez. Après s'être emparée de son sac à main, elle quitte les lieux avec la fillette, la cervelle en ébullition malgré tout, récupère à la pharmacie voisine le médicament prescrit par le Dr McPherson. Son cœur bat trop vite.

De retour à la maison, elle propose à Benji d'aller jouer au jardin pendant qu'elle lui prépare un verre d'eau additionnée de sirop de fruit. Elle monte coucher Holly dans son berceau, tire avec précaution la couverture sur l'enfant, qui se blottit contre son oreiller. Elle est très calme et ne tarde pas à fermer les paupières. Faites, mon Dieu, qu'elle n'ait rien de grave. Des terreurs nocturnes. C'est ce que le médecin a dit. Ashley se répète ces deux mots, en tâchant d'oublier l'aiguille meurtrissant le bras de son bébé.

Lucy dort sur le canapé, une couverture sur les jambes. Elle paraît soudain si jeune : le mascara qu'elle a appliqué la veille bave à présent autour de ses yeux. Auprès d'elle se trouve un verre d'eau à demi bu. Inutile de la réveiller. Mieux vaut qu'elle récupère afin qu'ensuite Ashley puisse enfin tirer cette affaire au clair, découvrir la raison pour laquelle elle s'est mise hier dans un tel état.

L'envie lui prend d'appeler James, mais il lui a laissé un petit mot près du vide-poche pour la prévenir qu'il se trouverait au bureau tout l'après-midi. Tu parles d'une surprise.

*Où diable ce maudit Oscar a-t-il pêché l'insulte qu'il a réservée à Lucy ?* se demande Ashley, furieuse à l'idée que son aînée devienne la risée de la cour de récréation. Elle brûle de foncer jusqu'à l'établissement dirigé par Mme Armitage pour faire un scandale. Le gosse a dû entendre cela dans la bouche d'un ou de plusieurs adolescents – le lycée se trouve en face de l'école primaire, de l'autre côté de la rue. Nombreux sont les membres d'une même fratrie à fréquenter l'un et l'autre. Les rumeurs, forcément, circulent entre les deux bâtiments à la vitesse de la lumière.

Ashley se représente les mères de famille en train de chuchoter, leurs lèvres luisantes de gloss entrouvertes à la façon d'un bec. *Est-ce que tout va bien chez eux ? Je demande ça parce que j'ai entendu dire que...* Elle regarde un instant, par la fenêtre, Benji taper dans un ballon de football dégonflé. L'objet survole la pelouse avant de s'affaler mollement contre la clôture. L'enfant ayant tourné la tête vers la maison, sa mère lui adresse un petit geste de la main en accrochant un sourire à sa face. Les traits du petit garçon s'illuminent, il court vers le ballon, qu'il expédie dans les airs. Elle lui sait gré d'avoir pris la défense de sa grande sœur.

Il faut qu'elle ait avec cette dernière une conversation sérieuse. Aurait-elle également intérêt à creuser du côté de Benji afin de recueillir de plus amples informations ? La colère la ronge. Comment en est-on arrivé là ?

Telle un automate, elle se dirige maintenant vers l'escalier, qu'elle gravit. Et la voilà qui pose une main sur la poignée de la porte de Lucy. Elle ouvre. Pénètre à l'intérieur de la chambre. Que cherche-t-elle au juste ? se demande-t-elle en contemplant les posters qui garnissent les murs. Elle se penche, ouvre les tiroirs installés sous le lit de la jeune fille, farcis de vêtements, de jupes froissées, de

chaussures aux talons souillés. C'est la deuxième fois, cette semaine, qu'elle fouille en cachette les tiroirs d'un membre de la famille. Qu'est-ce qui lui prend ? Serait-il possible qu'au fond, elle ne sache à peu près rien de ces êtres chers qui l'entourent ?

Assise sur le lit, elle tend la main vers le tiroir supérieur de la table de nuit. Une sourde angoisse s'empare d'elle insidieusement. Elle est plus jeune que la plupart des autres mères, peut-être cela l'empêche-t-il d'adopter un comportement « normal ». De savoir précisément ce qu'est la normalité au sein d'une famille. Elle s'efforce de chasser de son esprit ces songes creux. La petite boîte dans laquelle Lucy range ses lentilles de contact. Le flacon contenant la solution multifonctions qu'on utilise pour les laver. Les yeux de plastique vert et blanc fixent Ashley, sans ciller, de leur regard accusateur. Elle s'empresse de refermer le tiroir avant de quitter la pièce, puis de regagner le rez-de-chaussée. L'adolescente continue d'y dormir. Sa mère observe un moment sa respiration régulière, ses lèvres entrouvertes sur une moue involontaire.

*Londres*

*Corinne*

Je vais chercher maman pour l’emmener dîner en ville. Je lui ai proposé, par téléphone, de me rendre visite à Londres pour que nous mangions toutes les deux au restaurant. Elle a paru heureuse d’avoir de mes nouvelles.

Elle a pris le train, et nous nous sommes retrouvées à la gare, avant de nous rendre dans un charmant petit établissement français non loin de Farringdon Road. Maman a toujours apprécié la gastronomie française – papa et elle s’en délectaient très souvent. Je ne tente certes pas de l’amadouer, mais je désire qu’elle se sente à son aise.

— Tu as bien choisi, me dit-elle en m’adressant un sourire.

Est-ce le fruit de mon imagination, ou y a-t-il pour de bon de la nervosité dans ses manières ?

Je donne mon nom au serveur. Sur les lèvres de maman se peint un sourire triste.

— Je faisais toujours les réservations au nom de ton père, m’explique-t-elle. Parfois, un serveur reconnaissait ce nom. Cela arrivait même assez souvent. Richard Hawes. Cela nous conférait une certaine importance, surtout à Londres. Où beaucoup de gens appréciaient son travail. Il aimait cela. Cela lui faisait plaisir.

Elle s’interrompt.

— Il y a quelques jours, enchaîne-t-elle, j’ai reçu un coup de fil de l’Institut royal des architectes britanniques. Ils souhaitent organiser un dîner d’hommage, parce que cela fera bientôt un an qu’il nous a quittés. Au profit de la lutte contre le cancer. Ils m’ont invitée, bien sûr, mais... Je ne me sens pas capable d’y assister.

Je lui presse doucement l’avant-bras. Ce faisant, je réveille la douleur à mon doigt – je l’ai ceint d’un pansement, mais le sang continue de couler un peu.

— Ne t’inquiète pas, lui dis-je. Si tu veux, nous organiserons ce soir-là notre propre dîner en famille. En tout cas, c’est gentil à eux d’honorer sa mémoire.

On nous mène à une petite table située près de la vitre et munie d’une nappe à carreaux rouge et blanc au milieu de laquelle trône une bougie plantée dans le goulot d’une bouteille. Carte de plusieurs pages, reliée de cuir. Je n’ai pas la moindre idée de ce que je vais choisir et, pour être tout à fait honnête, je n’ai pas très faim. Maman hésite un moment, avant de passer commande, désignant les lignes de l’index plutôt que de se lancer en français.

— Allez, maman, vas-y ! lui dis-je pour la taquiner, et elle rosit.

— C’était toujours ton père qui s’y collait à ma place. Il adorait ça.

Je tiens peut-être une occasion en or, mais il s’agit d’y aller en douceur.

— À propos de papa, comment te sens-tu ?

Elle baisse les yeux.

— Oh, je vais bien. Enfin... Pas trop mal, disons. Je tiens bon.

— Tu sais que nous sommes là pour toi, n’est-ce pas ? Ashley et moi. Je sais que nous ne te rendons que rarement visite, mais en train, nous sommes tout près les unes des autres. Lucy et Benji sont ravis d’avoir passé le week-end dernier avec toi, et moi aussi. Nous avons passé un délicieux moment.

Je me tais l’espace d’un instant.

— À part l'incident du lapin, évidemment.

Maman pose une main sur la mienne.

— J'en étais malade. Quelle horreur. Heureusement que Dominique a pris les choses en main. Elle pousse un lourd soupir.

— Quant à ta sœur, elle ne m'a pas paru particulièrement bien dans sa peau. Je me trompe ? Je serre à présent ses doigts entre les miens.

— Mais je te rassure tout de suite, tu n'y es pour rien. James et elle traversent une mauvaise passe. Quel couple peut se vanter de n'en avoir jamais connu ? Tout va très vite s'arranger.

Du moins, je l'espère. Car s'il entretient une liaison, Ashley ne le lui pardonnera jamais.

— À part ça... Je sais que j'ai déjà abordé le sujet récemment, mais j'aimerais vraiment savoir où sont passées les affaires de papa. Ainsi que la maison de poupée.

Maman joue avec sa fourchette, dont elle suit les dents une à une du bout du doigt. Le serveur nous apporte une corbeille de pain.

— Ça m'a l'air délicieux.

Elle ne rêve plus que de m'entendre changer de sujet.

— Maman ? Maman. C'est moi, Corinne. S'il est arrivé quelque chose aux affaires de papa... Si tu les as perdues, ou si tu as oublié où elles se trouvent... Dis-le-moi, c'est tout. Je n'ai pas l'intention de me fâcher contre toi.

— Corinne... Je ne comprends pas pourquoi tu refuses de me croire quand je te dis que tout est dans mon grenier. Enfoui sous des tonnes de bazar, certes, mais pour le moment, je n'ai pas eu le courage de trier quoi que ce soit. Et pour quelle raison tiens-tu autant à savoir ?

Elle plante dans le mien son regard, que je soutiens. Pourquoi s'obstine-t-elle ainsi à me mentir ? Et je ne peux décemment m'ouvrir à elle de mes découvertes récentes. Elle aussi me prendrait pour une folle.

— Maman. Écoute-moi. Je...

— Canard à l'orange ?

Le serveur, qui vient de se matérialiser à côté de nous, m'interrompt dans un sourire, chargé de deux assiettes fumantes. Nous faisons l'une et l'autre silence, tandis qu'il les dispose devant nous. Je lui décoche, en façon de remerciement, un bref sourire crispé.

— Corinne..., murmure maman.

Je retiens mon souffle, convaincue que, cette fois, elle va me livrer la vérité, mais elle cligne soudain des yeux en regardant par la fenêtre. Son expression m'effraie – jamais encore je ne l'ai vue ainsi. Elle semble terrifiée. Comme si elle venait de voir un fantôme.

*Londres*

*Corinne*

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Maman ! Maman ! Que se passe-t-il ?

Je me retourne, suis son regard dans la rue. Personne. Rien de particulier, sinon les trottoirs mouillés de Londres et deux hommes en costume, se dirigeant vers une bouche de métro, leur mallette à la main. Je reviens à ma mère, dont je prends la main dans la mienne.

— Que se passe-t-il ? Tu avais l'air épouvanté. Il est arrivé quelque chose ?

Je peine à contrôler ma respiration, qui s'emballe. C'est affreux. Maman n'a pas dit un mot, et la voilà blanche comme un linge.

— Tiens... Bois un peu d'eau.

Je pousse mon verre jusqu'à elle, qu'elle porte à sa bouche pour avaler une gorgée. Ses mains tremblent si fort que le verre tinte légèrement contre ses dents.

Lentement, elle expire. Longuement.

— Tu te sens mieux ? Explique-moi, s'il te plaît.

Elle ploie la nuque, fixant la table.

— Maman ?

Elle redresse la tête. Ses yeux sont mouillés de larmes, et lorsqu'elle prend la parole, elle le fait d'une voix à peine audible.

— Je suis navrée. Je suis affreusement navrée, ma chérie, mais je dois m'en aller. Il faut que je rentre chez moi.

Avant que j'aie eu le temps d'émettre le moindre commentaire, elle se lève, saisit son sac à main et traverse la salle bondée. Je bondis sur mes pieds pour la suivre. Je la hèle, sans me soucier des autres clients.

— Maman ! Maman ! Arrête-toi.

Parvenue à la porte du restaurant, elle fait volte-face. Je lui prends le bras.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Nous avions prévu de dîner toutes les deux, tu t'en souviens ?

— Je suis désolée.

Elle me serre entre ses petits bras maigres – je hume son parfum, cette odeur de freesia qui embaume tous ses gilets. Elle m'étreint avec force, avant de murmurer à mon oreille :

— Laisse-moi m'en aller, Corinne. S'il te plaît. Je te promets de t'appeler demain matin.

— Quoi !? Mais non ! Enfin, maman, tu ne peux quand même pas t'enfuir de cette façon, comme une voleuse.

— Je t'en prie, Corinne. Je suis navrée, mais je ne peux pas. Je suis incapable de rester. C'est trop pour moi. La foule... Et ton père qui n'est plus là. Je n'y arrive pas.

Son teint est de craie, ses yeux rougis. Je me tiens devant elle et elle me considère d'un regard implorant.

— Je m'en veux de te causer du souci, ma chérie, mais... Je me sens submergée. Il faut... Il faut que je m'en aille.

— Oh, maman. Si tu tiens vraiment à partir, permets-moi au moins de t'appeler un taxi. Je peux t'accompagner jusqu'à la gare.

Pour toute réponse, elle secoue la tête, serre son châle sur ses épaules. Je pose une main sur son avant-bras, mais elle me tourne à présent le dos. Je n'ai d'autre choix que de lui obéir. Je la regarde s'éloigner, abasourdie.

— Téléphone-moi en rentrant !

Je lance malgré moi cet appel de détresse.

— Sinon, je vais m'inquiéter !

Elle lève une main dans ma direction. L'espace d'un instant, son alliance jette une lueur dans l'obscurité... Elle s'est évanouie, engloutie par la foule.

Le serveur patiente auprès de moi.

— Madame souhaite-t-elle que je lui apporte l'addition ?

## *Avant*

*Aujourd'hui, c'est mon anniversaire ! Je me suis réveillée toute contente, mais dès que maman m'a vue, elle est devenue triste. Elle m'a acheté plusieurs cadeaux. Un gros badge, et un ballon qui reste en l'air tout le temps. Elle m'a promis de conffectionner aussi un gâteau. Mais c'est à ce moment-là que son regard est devenu bizarre, comme si elle avait eu des yeux en verre, et une larme a roulé sur sa joue. Elle m'a caressé les cheveux en me disant qu'elle se rappelait parfaitement le jour de ma naissance, et que ce jour-là elle était folle de joie. C'est après, a-t-elle ajouté, que tout a commencé à se détériorer.*

*J'en ai conclu que tout est ma faute. Après ça, je n'ai pas réussi à avaler la moindre bouchée de mon gâteau d'anniversaire. Nous avons fini par le jeter à la poubelle. De ça aussi, je me suis sentie coupable : j'aurais mieux fait de le garder pour en nourrir les animaux à la grande maison. Je déteste mon anniversaire.*

*Quand nous nous rendons là-bas la fois suivante, l'une des voitures est partie. Maman dit que la plus âgée des deux va aller habiter ailleurs, parce qu'elle va se marier. Elle dit ça d'un air dégoûté — on jurerait qu'elle est en train de manger un quartier de citron. Beurk. Je me demande si je me marierai un jour. J'espère que non. Je crois que ça ne me plairait pas du tout.*

*Après, nous sommes allées dans un nouvel endroit, où nous ne nous étions encore jamais rendues. Tout autour de nous, il y a des bureaux, nous nous trouvons en plein milieu de Londres. Maman m'explique que je suis maintenant assez grande pour fréquenter la capitale. Nous sommes samedi. Il fait chaud. J'aimerais manger une glace, mais maman me dit d'attendre. Nous entrons dans un magasin, où maman m'annonce que je peux choisir ce que je veux. Jamais elle ne dit des choses pareilles d'habitude. Je me dépêche de faire main basse sur un ours en peluche, mais alors que nous nous dirigeons vers le rayon des poupées, elle m'attrape par le bras en disant qu'il faut nous en aller. Au moment où je m'apprête à protester, je le vois. À l'autre bout du magasin. Au comptoir où on règle ses articles. Je regarde un peu partout, mais je ne repère pas les autres. Peut-être est-il en train de leur acheter des cadeaux. Pendant une seconde ou deux, je me persuade qu'il s'est souvenu de mon anniversaire et que c'est pour moi qu'il achète quelque chose, qu'il tient à me faire une surprise et que, d'un instant à l'autre, il va se retourner, puis marcher vers moi pour me l'offrir. Mais déjà, je me gronde de me montrer aussi bête. Mon anniversaire, il s'en fiche. Tout le monde s'en fiche.*

*Maman ne le lâche plus des yeux, et elle serre de plus en plus fort ma main, qu'elle a prise dans la sienne. J'ai envie de hurler de douleur, mais je sais que je ne dois pas le faire. La dernière fois, j'ai crié, et ce n'était pas bien. Nous devons demeurer silencieuses. Tout le temps. C'est notre principale préoccupation. Nous sommes cachées derrière une rangée d'ours en peluche, mais je vois ses mains au comptoir, il achète des affaires pour un bébé. De tout petits chaussons roses et un minuscule bonnet blanc.*

*Nous le suivons. Dans la foule, comme d'habitude. À distance respectable. Je ne pense plus qu'à une*

*chose : il a fallu, avant de sortir du magasin, que je renonce à mes poupées et à mon ours en peluche. Nous marchons jusqu'à un grand immeuble de bureaux, avec plein de vitres, et les rayons du soleil qui s'y reflètent m'aveuglent. Je suis obligée de plisser les yeux. Nous nous arrêtons au coin, pour le regarder agiter une carte noire devant les portes, qu'ensuite il franchit. On dirait un tour de magie.*

*— Maman, dis-je en tirant sur sa main. On pourra retourner dans les magasins, après ? S'il te plaît.*

*Je crois qu'elle ne m'a pas entendue. Nous ne retournons pas dans les magasins. Jamais je n'ai eu mes jouets.*

*Londres*

*Corinne*

Maman m'appelle tôt ce matin.

— Je suis vraiment désolée.

Elle me répète qu'hier soir elle s'est sentie très mal, qu'elle n'aurait pas dû venir à Londres. Le restaurant lui a rappelé ceux qu'elle fréquentait avec papa.

— Je sais que tu dois juger mon attitude grotesque, Corinne, mais ces derniers mois n'ont pas été faciles. Ton père me manque terriblement. Sans doute le fait de me retrouver à Londres a-t-il fait affluer d'un coup trop de souvenirs. Je n'en sais rien. À la mort de ton père, je suis allée me réfugier dans le Kent, sans plus voir personne. Londres grouille de monde. Je me suis sentie étourdie. D'ailleurs, j'ai toujours été moins à l'aise que ton père au milieu de la cohue.

Elle se racle la gorge.

— Je suppose qu'il s'est agi d'un genre de crise de panique.

Pour la énième fois, elle me présente ses plus plates excuses. Elle me remboursera le dîner, ajoute-t-elle.

— Je t'en prie, voyons, c'est inutile.

Elle insiste, assaillie par le démon de la culpabilité.

— Tu me comprends, n'est-ce pas, Corinne ?

Je dois lui redire que oui, à maintes reprises – je ne peux quand même pas lui assener qu'en réalité, je ne crois pas un traître mot de ce qu'elle m'a exposé, et que je sais qu'elle me cache des choses.

Selon Dominique, à qui j'ai raconté l'incident, maman n'a peut-être pas simulé son malaise.

— Elle n'a pas mis les pieds à Londres depuis un sacré bout de temps, alors qu'elle y a forcément une grande quantité de souvenirs. Ou alors, c'était la nourriture ?

— Non ! Nous n'avions même pas commencé à manger. Je te dis qu'elle a vu quelque chose par la fenêtre.

Sa mine sceptique m'effraie : va-t-il désormais mettre en doute tout ce que je vais lui dire ?

— As-tu pensé à acheter un test de grossesse ?

Je vais le faire. Aujourd'hui même. Je lui en fais la promesse.

Comme je sors de notre immeuble, je repère Gill un peu plus loin. Visiblement éreintée, elle marche seule, sans Tommy et, l'oreille collée au récepteur de son téléphone portable, elle gesticule, agitant avec fougue sa main demeurée libre. J'ignore si elle m'a vue. Est-elle en train de discuter avec l'homme, celui qui s'appête à quitter son épouse ? Levant soudain les yeux, elle m'aperçoit. Je lui adresse un petit salut timide – je ne tiens pas à m'immiscer dans sa vie privée –, mais elle me fait signe de patienter quelques secondes. Elle traverse la rue pour me rejoindre, raccroche.

— Comment allez-vous ? Votre échange m'a paru plutôt vif.

Elle lève les yeux au ciel, la chevelure en bataille – il se peut qu'elle ait récemment pleuré.

— Oh, tout va bien. C'est juste... Ah, les hommes ! C'est mon anniversaire, aujourd'hui, et j'essaie de joindre Ben, mon ex-mari, pour qu'il prenne Tommy, mais...

— Oh ! Joyeux anniversaire, alors. Avez-vous prévu quelque chose de spécial ?

Elle hausse les épaules.

— Mes plans viennent de tomber à l'eau, puisque Tommy restera avec moi. Bah... Ça n'a pas la



moindre importance. De toute façon, je déteste fêter mon anniversaire. Mais... Et vous ? Avez-vous des nouvelles ?

Je lui souris.

— J'ai prévu de faire un test de grossesse aujourd'hui.

Elle me décoche un sourire radieux, m'étreint brièvement.

— C'est merveilleux ! Tenez-moi au courant. Je penserai à vous.

Son téléphone se met à sonner.

— Je vous laisse, lui dis-je.

Au bout de quelques pas, je me retourne. Toujours plantée sur le trottoir, le portable à l'oreille, elle me suit des yeux. Elle agite une main dans ma direction, lève le pouce. Je gesticule en retour. Elle me sourit. J'ai l'impression que son regard ne me lâche toujours pas, mais je dois me tromper, sans doute a-t-elle, au contraire, les yeux dans le vague. Pour quelle raison n'aime-t-elle pas le jour de son anniversaire ? Peut-être cela lui rappelle-t-il trop cruellement qu'elle vit seule. *Seule, elle ne l'est pas vraiment, puisqu'elle a un enfant.*

\*

Il pleut. Depuis une bonne heure, personne ou presque n'est entré dans la galerie, de sorte que Marjorie s'éclipse et me laisse seule. Je me sens soulagée de me trouver là, loin de notre appartement, du malaise qui m'étreint à présent entre ses quatre murs. Une part de moi va jusqu'à souhaiter ne plus jamais y mettre les pieds. Je continue cependant à penser que le petit cheval à bascule peut réparaître à tout instant – je formule des vœux en ce sens, car Dominique, alors, serait bien obligé de me croire.

13 heures. La pharmacie du quartier se situe à cinq minutes à pied de la galerie. Je peux y faire un saut durant ma pause déjeuner. Rayon des tests de grossesse. Combien de fois me suis-je déjà prêtée à ce rituel ? À combien de petits jeux dictés par la superstition me suis-je livrée ? Si le nombre de pas pour atteindre le comptoir est un nombre pair, alors le test sera positif. Si je parviens à retenir ma respiration jusqu'à la caisse, alors le test sera positif. Si. Si. Si. Aujourd'hui, je renonce à ces enfantillages. Je prélève une boîte sur l'étagère... J'en achète deux autres pour me porter chance...

Je tends ma carte de crédit. Dom et moi avons patienté assez longtemps, et je me sens désormais incapable de me concentrer tant que je ne serai pas fixée. Je glisse les trois boîtes dans l'une des poches de mon manteau. Je le ferai ce soir, en présence de Dominique. J'ai les nerfs en pelote. De retour à la galerie, j'inspecte avec soin ma table de travail, mais il ne s'y trouve rien d'autre que le fatras ordinaire. Dominique a-t-il raison ? La coupure, à l'extrémité de mon doigt, m'élance. La cheminée, la petite porte bleue, le cheval à bascule en miniature. Je les ai vus tous les trois. De mes yeux vus. Je les ai tenus dans mes mains. Si seulement quelqu'un consentait à me croire.

Je passe l'après-midi dans la plus petite des deux pièces de la galerie, où l'éclairage se révèle chaleureux et doux. Je pense à ma mère. Je sais que mon père lui manque beaucoup, et sans doute la ville de Londres a-t-elle ravivé mille et un souvenirs. Mais s'enfuir de cette façon ?

Je tente de me concentrer sur mon travail. J'accroche une série de paysages, de manière à mettre en valeur leurs couleurs – ces rouges et ces orangés, cet or pur des arbres à l'automne. Effleurant les toiles, je sens les coups de pinceau sous mes doigts. Ces arbres me rappellent notre jardin à Hampstead. Avec Ashley, nous jouions à cache-cache entre leurs troncs pendant des heures entières, tandis que nos parents comptaient jusqu'à vingt. Lorsque leurs feuilles tombaient, nous les ramassions pour en faire des nids à taille humaine, au centre desquels nous nous installions. L'hiver, nous nous laissions tomber à la renverse dans la neige, les bras en croix, qu'ensuite nous agitions de haut en bas, puis de bas en haut, pour dessiner dans la blancheur ouatée les ailes d'un ange. Papa, qui

nous avait appris comment nous y prendre, riait de nous voir faire. Un sourire se peint sur mes lèvres et, durant une minute ou deux, je disparaissais dans les tableaux que j'ai sous les yeux, plongeant au cœur de notre enfance. Nous nagions dans le bonheur. Peut-être trop. Peut-être avons-nous épuisé trop tôt nos réserves de chance.

— Corinne ?

Marjorie me réclame à la caisse. Au début, il m'arrivait souvent de m'abîmer ainsi dans la contemplation d'une toile. Avant les FIV. Les FIV ont soudain relégué l'art et la galerie au second plan. À 17 heures précises, je quitte les lieux pour rentrer chez nous. Les tests de grossesse ballottent dans ma poche. Je ne devrais pas nourrir ces espoirs insensés. J'essaie de museler mon enthousiasme, mais il me tarde d'arriver.

Au coin de Finsbury Park, je me mets à boitiller : un caillou s'est glissé dans ma botte. Je me baisse pour m'en débarrasser. Lorsque je me redresse, il me semble éprouver tout à coup des picotements. Les feuilles des arbres bruissent dans mon dos. Je fais volte-face. Mon cœur commence à s'emballer. La rue est presque déserte, cependant. Un couple me dépasse en flânant, main dans la main. Une vieille dame avance dans ma direction, avec lenteur, heurtant de sa canne le trottoir à chaque pas. Nous nous croisons. Il me semble qu'il s'agit de l'une de nos voisines, mais je ne la salue pas.

Autour de moi, personne.

— Il y a quelqu'un ?

Je me sens ridicule, mais c'est plus fort que moi. J'avale ma salive avec peine. Les fourmillements s'atténuent. Disparaissent. Mais quelle solitude, brusquement... J'entends au loin le grondement de la circulation automobile, le klaxon des taxis, l'espèce de sifflement émis par les autobus. Une sirène de police écorche le soir tombant, elle hurle puis s'éloigne. Derrière moi, un bruit puissant me fait sauter – mes jambes flageolent, et mon cœur à présent bat la chamade. Une poubelle s'est renversée. Elle roule sur la chaussée en vomissant son contenu. La peau pourrissante d'une banane, une cannette d'un orange très vif.

Un groupe d'hommes, à peu près du même âge que moi, s'avance. Tous portent un costume sombre. Ils sont quatre, le nez dans leur écharpe pour se protéger du froid. Ils se bousculent par jeu, sourient, jettent des éclats de rire. Tandis qu'ils se rapprochent, je m'affole bêtement. Ma poitrine se serre.

Sans plus penser à rien, je me mets à courir. Je n'évite pas les flaques, tant pis, mes pieds à présent sont mouillés, mais rien ne saurait arrêter ma course folle, sinon la porte de notre appartement, devant laquelle je mets enfin un terme à ma cavalcade. Hors d'haleine. J'introduis, d'une main tremblante, la clé dans la serrure, j'entre pour claquer la porte derrière moi. Elle se rouvre aussitôt. Excédée, je la referme en jetant tout mon poids dans mon geste. J'ai les poumons en feu, et mes yeux me piquent. Derrière la porte le vent rugit, vaincu.

\*

Dominique, rentré tôt, a préparé le dîner. Le délicieux fumet me flatte la narine. Je me réjouis de n'être pas seule dans l'appartement. Je m'attarde dans l'entrée, parmi les vieux journaux, m'obligeant à aspirer par trois fois de copieuses goulées d'air pour souffler ensuite avec lenteur. Inspirer par le nez. Expirer par la bouche.

Il a fait refaire ses clés – je les vois luire sur le buffet. Je suis déçue :

— Tu avais dit que nous ferions mieux de changer les serrures.

Il relève le nez de ses casseroles.

— Quoi ?

— Pour nous assurer que personne ne pénètre à nouveau chez nous.

— Allons, Corinne. Nous ne courons aucun danger. Personne ne s'est introduit dans cet appartement, je t'assure.

Il me sourit. Je le dévisage longuement avant d'ébaucher un semblant de sourire. Il a posé au centre de la table une bougie, dont la flamme dessine un anneau luisant sur le bois.

Je me dirige vers notre petite salle de bains. Suis-je seulement en mesure de supporter l'espoir fou que je nourris ? Et celui de Dominique ? Je ne lui parle de rien.

Du robinet tombent des gouttes d'eau glacée dans le fond du lavabo. Je le serre plus énergiquement. Je ferraille l'espace d'un instant avec la ceinture de mon jean, l'abaisse, avant de m'emparer de la première boîte.

Inutile de lire le mode d'emploi, qu'à présent je connais par cœur. Une fois ma tâche accomplie, je dépose le stylet sur le lavabo. Je remonte mon slip, puis mon pantalon, referme le couvercle des toilettes, sur lequel je m'assois pour attendre. Les paupières hermétiquement closes. Respire... Inspirer par le nez. Expirer par la bouche.

Les minutes s'écoulent. Je patiente, songeant à mon trajet de retour, à cette certitude, soudain, terrifiante et glacée, que quelqu'un se trouvait dans mon dos, et que ce quelqu'un avait la ferme intention de me suivre jusqu'ici. Impossible. Mais à mesure que le temps passe, le fil de mes pensées m'échappe. Je n'ai vu personne. Toutefois, j'ai perçu une présence. Cela ne suffit pas, voyons. Il ne s'agit en aucun cas d'une preuve. Il aurait quand même pu faire changer la serrure.

J'ouvre les yeux pour consulter ma montre. Encore une minute. À la mort de papa, j'aurais aimé récupérer sa montre, munie d'un large cadran marron et de minuscules aiguilles en or. Bracelet bleu marine. Dans mon enfance, à l'âge où mes petites camarades se promenaient chez elles avec, aux pieds, les souliers à talons de leurs mères, j'exhibais pour ma part la montre à mon poignet. Elle se révélait beaucoup trop grande pour moi, cela va de soi, mais je l'adorais, je la faisais tourner à mon poignet menu. Après les obsèques, j'ai parlé de cette montre à maman, qui m'a répondu que papa l'avait probablement perdue, car elle ne l'avait plus vue depuis longtemps.

— Corinne ! Le dîner est servi !

Je demeure assise sur les toilettes, la tête entre les mains. Je songe tout à coup à mon père, l'an dernier, malade et épuisé, m'attirant contre lui à l'hôpital et refermant ses mains sur la mienne. Portait-il la montre ce jour-là ?

— Je suis désolé, m'avait-il dit, et je m'étais penchée sur lui sans comprendre la raison pour laquelle il me soufflait ces mots.

— Désolé de quoi ? De quoi, papa ?

En guise de réponse : l'alarme de ligne à plat sur le moniteur de fréquence cardiaque, les cris de ma sœur et les visages de craie soudain rassemblés autour de son lit. La pire journée de mon existence.

Trente secondes.

Je ferme à nouveau les paupières en formulant des vœux.

Lorsque je rouvre enfin les yeux, je découvre deux lignes bleues, l'une certes plus pâle que l'autre, comme peinant à s'imposer, mais présente malgré tout. Je les fixe pendant une poignée de secondes, jusqu'à ce que mon regard s'emplisse de larmes et que les lignes se brouillent. Je ne parviens pas à y croire. Soudain, je crie. Je pousse un hurlement haut perché. Dominique se précipite dans la salle de bains, la chemise tachée d'huile d'olive. Je ne me tais pas, je respire par à-coups. À peine a-t-il avisé mon large sourire que ses traits se détendent.

— Je suis enceinte, Dominique ! Nous attendons un enfant !

Je pleure, et il m'attire à lui et nous nous mettons à danser, de la paume de nos mains frappant dans notre exultation les murs de la petite pièce.

Il décide de ne pas laver sa chemise. De la ranger plutôt au fond de notre armoire. Comme un talisman. Le jour où nous sommes enfin tombées enceintes. J'oublie la clé de l'appartement sur le buffet, j'oublie les serrures que j'aurais voulu voir changées. J'oublie tout. *Je vais avoir un bébé.*

*Londres*

*Corinne*

Après avoir appelé Ashley pour lui annoncer la formidable nouvelle, je me rendrai sur la tombe de papa, qui repose non loin de l'endroit où nous avons grandi. Je tiens à partager ma joie avec lui. Il serait tellement heureux s'il se trouvait encore parmi nous. Je nage dans la félicité. Ce soir, c'est comme si la terreur que j'éprouve depuis de longues semaines venait de s'évanouir. Nous dînons tous les deux. Nous nous couchons tôt. Je viens me plaquer contre le dos de Dom – afin qu'entre nous deux soit mon ventre, qui porte maintenant notre enfant. Pour la première fois depuis des lustres, je dors à poings fermés, d'une traite jusqu'au matin. J'oublie maman, j'oublie le cheval à bascule. J'oublie tout. Je ne pense plus qu'à ma grossesse. Enfin...

Le lendemain matin, je téléphone à ma sœur, qui pousse des clameurs dans le combiné. Elle finit par se mettre à pleurer, une vague d'émotion nous submerge – lorsque je reprends la parole, elle fait trembler ma voix.

— Il faut que je garde la tête froide, dis-je. Je dois encore subir une prise de sang. Mais... Mais je suis enceinte ! Pour de bon ! Et c'est grâce à toi. Merci. Merci de tout mon cœur.

Ignorant mes remerciements, elle fait silence, ce qui ne manque pas de me surprendre.

— Où en êtes-vous, James et toi ?

Je suis une mauvaise sœur : voilà ce que j'aurais dû lui demander avant toute autre chose. Elle soupire.

— Je n'en sais trop rien. La semaine a été un peu rude.

— Est-ce que tu vas bien ?

— Oui, oui. Pardon... C'est toi la reine du jour. Ne t'occupe pas de moi.

Elle paraît cependant au bord des larmes.

— Raconte-moi tout. C'est à cause de James ? À cause de vos... de vos soucis ?

— Non... Oui... Oh, tout se mélange un peu ces temps-ci.

Elle émet un rire sans joie.

— James ne m'a strictement rien dit, et il y a quelques jours, j'ai reçu un autre appel. Le matin, cette fois. Et je suis sûre qu'il s'agissait d'une femme, parce qu'elle s'est mise à rire.

— À rire ?

Je répète ses mots dans un frisson.

— Oui. J'en étais malade... (Elle baisse la voix.) Je deviens un peu parano... Je... Oh, mon Dieu, c'est tellement gênant d'avouer un truc pareil... J'ai... j'ai essayé d'entrer dans son ordinateur.

— Ashley !

— Je sais.

— Je reste persuadée qu'il ne te ferait jamais une chose pareille. Il faut vraiment que vous ayez une conversation sérieuse, tous les deux.

— J'avais prévu de tenter ma chance cette semaine, mais Lucy est rentrée ivre à la maison. Complètement ivre. Elle tenait à peine debout. Jamais elle ne nous avait encore fait un coup pareil. C'était épouvantable.

— En même temps, c'est une adolescente.

— Tu as raison, mais... Je croyais quand même qu'elle avait plus de plomb dans la cervelle. Je

pense qu'elle a dû sortir avec quelqu'un de plus âgé qu'elle, peut-être une nouvelle élève du lycée. Je vais tâcher de lui tirer les vers du nez.

Faut-il que je lui parle du comportement pour le moins surprenant de notre mère lors de sa soirée londonienne ? Je ne lui ai encore rien dit non plus concernant le petit cheval à bascule. Mieux vaut que je m'abstienne pour cette fois – elle croule sous les soucis.

— Mardi, reprend-elle, c'est Benji que j'ai dû récupérer à l'école.

Elle me rapporte l'incident. *Traînée*. Je laisse échapper une exclamation horrifiée.

— C'est affreux ! Il faut vraiment que tu tires les choses au clair avec Lucy. Et le plus tôt sera le mieux.

— Je sais. Mais ce n'est pas tout. Le médecin pense que Holly souffre de terreurs nocturnes. Elle pousse des hurlements presque toutes les heures. Je ferme à peine l'œil de la nuit. Ils lui ont fait une prise de sang, parce qu'il la trouve un peu raplapla... J'ignore ce que je dois en penser, il suppose que c'est dû à la fatigue, puisqu'elle ne dort presque pas. Nous aurons les résultats dans une semaine ou deux. Principe de précaution, m'a-t-il affirmé.

Elle se tait l'espace d'un instant.

— Des terreurs nocturnes. C'est vraiment pour ça qu'il penche.

— Eh bien, quelle semaine... Je suis vraiment navrée.

Je voudrais me trouver auprès d'elle en cet instant, pour la serrer entre mes bras.

— Je suis certaine que le médecin a posé le bon diagnostic. S'il songeait à quelque chose de plus sérieux, il te l'aurait dit tout de suite.

Elle pousse un soupir à fendre l'âme.

— J'espère. Bon... Quoi qu'il en soit, tu attends un bébé, voilà bien tout ce qui compte aujourd'hui ! C'est merveilleux.

— Cela ne m'empêche pas de m'inquiéter pour toi. Essaie de garder ton calme. Et de faire craquer le vilain morceau à ta fille. Tu as raison, ce genre de comportement ne lui ressemble pas.

L'adolescence n'en reste pas moins un âge difficile, je suis bien placée pour le savoir. Un véritable cauchemar. Je tourne et retourne les mots à l'intérieur de mon crâne. Peut-être, un jour, serai-je capable de leur révéler quelle adolescente à problème j'ai été moi aussi. L'infime lueur d'espoir, guère plus volumineuse qu'une poignée de cellules, brille doucement au fond de moi. Mais cet enthousiasme bref cède aussitôt le pas à un terrible sentiment de culpabilité.

— Sinon, tout va bien de ton côté ? s'enquiert Ashley.

Prise au dépourvu, je bredouille.

— Euh... Oui... Oui, bien sûr. Pourquoi ?

— Tu m'avais l'air un peu chamboulé, le week-end dernier, chez maman. Est-ce que tu te sens mieux ?

Je retiens mon souffle. Hors de question pour moi d'alourdir son fardeau. S'il se passe autre chose, alors, seulement, je me confierai à elle.

— Beaucoup mieux, je te remercie ! Je suppose que ma nervosité était due au traitement hormonal et à l'attente. Je crois que je me suis laissée déborder.

— À partir de maintenant, tout ira mieux.

— Ne nous précipitons pas : j'attends d'avoir vu le médecin pour me détendre tout à fait.

\*

Ce vendredi après-midi, j'annonce à Marjorie que j'ai un rendez-vous professionnel, au lieu de quoi je saute dans un autobus pour Hampstead. À chaque cahot, je porte instinctivement mes mains à mon ventre. Je trouve en outre que les autres passagers se tiennent trop près pour ne pas menacer

l'intégrité du petit être qui se développe en moi.

Lorsque nous passons devant le siège de la BBC, j'essuie la vitre avec mes doigts pour le regarder mieux. Il s'est agi d'un des projets les plus ambitieux de papa. Ashley et moi l'avons accompagné à plusieurs reprises sur le chantier. Je devais avoir environ onze ans. Quinze pour ma sœur. Je crois me rappeler qu'il y avait de gros problèmes au niveau des escaliers. Les escaliers représentaient pour papa l'un des aspects les plus complexes de la conception d'un bâtiment.

— Il faut deux fois plus de temps pour les réaliser que toute autre partie d'un édifice. Vous n'imaginez même pas le cauchemar que ça peut être. Vous voyez ces joints ? Pas la moindre aspérité.

Un jour, il s'est mis à genoux après le dîner pour nous montrer, à Ashley et à moi, la manière dont les trois étages de notre maison communiquaient les uns avec les autres. Pendant plusieurs heures, il s'est ainsi traîné à la façon d'un ours. Notre maison de poupée, je l'ai déjà dit, constituait la réplique exacte de notre demeure familiale.

— Que voulez-vous que je dise pour ma défense ? s'était-il esclaffé. Je suis un perfectionniste.

Je l'ai alors surpris en train de se tourner vers maman en quête d'approbation. Et notre mère souriait, et ses yeux brillaient de fierté.

Au tout début du chantier, nous avons pris un jour le métro ensemble pour nous y rendre. Je me rappelle avoir mangé un Kinder Surprise dans le wagon. Plus tard, il nous a emmenées toutes les deux au sommet de l'édifice. Il y avait un orage. Terrorisée, Ashley s'est réfugiée sous une bâche. Je suis pour ma part demeurée auprès de papa, sous la pluie, pour jouir de la vue en sa compagnie.

— D'ici, a-t-il crié pour se faire entendre en dépit du fracas de l'averse sur le toit et du grondement du tonnerre, tu découvres la ville entière !

Il souriait, des gouttes d'eau perlaient à ses cils.

— L'entrepreneur m'avait assuré que c'était impossible, que ce toit terrasse ne tiendrait jamais le coup, mais tu vois, ils se sont tous trompés !

Il m'a attirée contre lui. L'instant d'après, un éclair illuminait Londres, ses bâtiments les plus hauts, la surface d'un noir luisant de la Tamise. Il me semblait presque que nous avions conçu ensemble ce bâtiment. Que nous formions une équipe.

— Pourquoi ils ont dit que ça ne marcherait pas ? lui ai-je demandé.

Il a secoué la tête avant de baisser les yeux vers moi, les sourcils froncés derrière ses lunettes aux verres constellés de gouttes de pluie.

— Peu importe. L'essentiel est que j'aie eu raison !

Il a souri d'une oreille à l'autre et, tandis qu'un nouvel éclair zébrait les cieux, j'ai pris peur. Étrangement peur. Nous avons alors rejoint Ashley sous sa protection en plastique bleu.

Par la suite, nous sommes retournées deux fois sur le chantier pour constater l'état d'avancement des travaux, jusqu'à ce qu'on appose sur l'un des murs le logo de la BBC, et que les lieux se peuplent d'hommes en costume noir par centaines et d'autant de femmes aux lèvres peintes. Je débordais de fierté. Lors de notre premier rendez-vous, je n'ai pu m'empêcher de montrer l'édifice à Dominique.

Peu après le décès de papa, l'an dernier, je m'y suis rendue de nouveau. Je me suis attardée un moment à l'arrière, sous un porche voûté reconverti en sortie d'urgence. J'ai posé une main contre les briques. J'avais alors l'impression que de l'eau circulait à l'intérieur de ma cervelle, des vagues de chagrin liquide menaçant à chaque seconde de m'engloutir et de m'emporter au large. J'ai pris plusieurs inspirations profondes, comme pour demeurer la tête hors de l'eau. Inspirer par le nez. Expirer par la bouche. Cela m'a fait du bien. Je suis demeurée là longtemps, peu à peu trempée par la pluie, jusqu'à ce que je m'aperçoive que de l'autre côté de la rue était une voiture garée, dont le conducteur ou la conductrice me fixait à travers sa vitre mangée de buée. Je devais avoir l'air d'une folle.

Par la fenêtre de l'autobus, je continue d'observer le siège de la BBC. J'éprouve bien davantage la présence de papa dans ces murs bruns que dans le cimetière où il repose. La buée ayant peu à peu repris possession de la vitre, Londres m'apparaît à présent sous l'espèce d'une mer de gris et de verts mêlés.

Je n'ai pas remis les pieds au cimetière depuis Noël. Je pousse la grille de fer, traverse les lieux pour rejoindre la dernière demeure de papa. J'emprunte des allées désertes, bordées d'une végétation entretenue avec soin – ici, les concessions coûtent cher.

La pierre tombale se dresse au beau milieu de chênes dont les branches se déploient au-dessus de ma tête – le bleu du ciel disparaît derrière leur feuillage. Je m'agenouille. J'ai fermé les paupières et pressé mes mains l'une contre l'autre.

— Je suis enceinte, papa. Je vais avoir un bébé.

Je murmure ces paroles comme s'il s'agissait d'une formule magique, j'imagine son large sourire. S'il était encore de ce monde, il me soulèverait dans ses bras comme il avait l'habitude de le faire lorsque j'étais enfant. Ashley et moi passions notre temps à nous disputer son attention, nous courions toutes deux à la porte lorsqu'il rentrait à la maison. Avec le recul, je me dis que, peut-être, maman jalousait l'amour que nous lui portions.

Je reste un moment agenouillée en silence. J'entends au loin pépier des oiseaux, un écureuil s'affaire. Une fois n'est pas coutume, je me sens sereine. Je passe mes mains sur mon ventre en espérant porter une petite fille.

*Richard Hawes, 1949-2014. Architecte, époux et père.* Ces mots, je les ai lus à maintes reprises depuis presque un an. Mais quelqu'un, depuis ma dernière visite, a allongé la liste : « MENTEUR », a-t-on écrit avec de la peinture noire.

Les lettres, énormes et maladroitement formées, luisent dans l'ombre, comme si l'on venait de les peindre. J'ouvre tout grand la bouche et je crie. Mon hurlement déchire l'air immobile. Des nuées d'oiseaux s'envolent des arbres voisins, obscurcissant le ciel de leurs ailes palpitantes.

Je me relève tant bien que mal, avant de reculer d'un pas. Je ne parviens plus à détacher mon regard de l'affreuse inscription. Mon pied glisse sur le gazon mouillé. Je manque de tomber. Mon cœur à présent bat à rompre. Je jette des regards éperdus autour de moi. La lumière baisse peu à peu, le ciel prend des couleurs surprenantes au-dessus du clocher de l'église toute proche. Il me semble voir un éclair près des grilles, vers lesquelles je me dirige aussitôt. Personne.

Comme je m'empare de mon téléphone pour appeler Dominique, j'entends craquer une brindille non loin de moi et je me mets à courir. Parvenue à l'entrée, je me retourne, j'observe une dernière fois la tombe de papa. Les cloches se sont mises à sonner. Ayant franchi la grille, je m'engage sur la chaussée sans plus réfléchir. Un crissement de pneus. Des phares. *MENTEUR. MENTEUR. MENTEUR.*

## *Avant*

*L'heure est venue. Nous entrons.*

*Maman attend ce moment depuis longtemps, me dit-elle. Elle consulte sa montre à de multiples reprises. Lorsqu'elle indiquera 6 h 30, nous aurons la certitude qu'ils sont partis. En Espagne, précise-t-elle en faisant la moue, comme si l'Espagne était un horrible endroit, ce qui m'étonne, car je sais que l'Espagne au contraire est un beau pays, nous en avons parlé à l'école. Il y fait très chaud, on y trouve de nombreuses plages de sable et on s'y amuse beaucoup. Ils sont partis en vacances. Je les envie. Mais ça, je ne peux pas me permettre de le dire à maman.*

*Pour une fois, nous n'avons pas besoin de nous garer à l'arrière de la maison. Nous nous garons presque*



devant l'entrée, là où ils garent leur voiture le reste du temps. Ils n'ont fait installer aucune caméra de surveillance, dit maman, la demeure est trop vieille, il ne souhaite pas l'abîmer en faisant courir des câbles un peu partout.

Maman sait où ils cachent leurs clés. Elle me l'a dit. Nous nous engageons dans l'allée. Ça fait bizarre : tandis que nous marchons, je me sens tout à coup plus grande, plus intelligente, comme si cette maison pouvait être la mienne. L'endroit où j'habiterais. Nous nous rapprochons de la porte d'entrée. Maman prend ma main dans la sienne et la serre. Je serre la sienne à mon tour. Il me tarde d'y être.

Ça y est, nous entrons. Oh... Je n'en crois pas mes yeux... Ils possèdent tellement de choses ! J'effleure du doigt la surface des meubles. Pas le moindre grain de poussière. Maman pense qu'ils emploient une femme de ménage. Pas nous. Notre appartement n'est pas très propre, surtout les jours où elle ne va pas bien – ces jours-là, elle ne fait même pas la vaisselle.

Elle monte dans les chambres, pendant que je reste au salon. Par la fenêtre, je contemple le jardin. Immense. C'est là-bas que je me dissimule d'ordinaire, mais je ne pense pas qu'ils m'aient jamais repérée. Je trouve amusant de me situer aujourd'hui de l'autre côté. Je ris de plaisir. D'ici, je ne distingue pas le trou dans la clôture, mais je vois parfaitement l'arbre au pied duquel j'ai découvert la vieille balle de tennis. Je vois aussi les cages des lapins, ainsi que le parterre de fleurs dont nous ne nous approchons jamais.

Après avoir longuement observé le jardin, je reporte mon attention sur le salon lui-même. Je regarde tout ce qu'ils ont accroché aux murs. Il y a de jolis tableaux, d'autres qui ne me plaisent pas. On se croirait dans un musée. Dans un coin, il y a tout un tas de livres. J'en prends deux, que je feuillette. Ils sont lourds et ne contiennent pratiquement que des dessins. Quelque chose m'attire soudain l'œil. Là... Je me détourne des livres. La plus belle chose que j'aie jamais vue de toute mon existence. La chose dont je rêve. Incroyable...

Je traverse la pièce en courant. Elle est posée sur une table, contre le mur du fond. Je ne l'avais jamais vue de près. Seulement de loin, par la fenêtre. Elles ne jouent plus beaucoup avec, elles sont trop grandes à présent, mais quelquefois, elles la regardent, de leurs doigts elles en effleurent le toit. Je le touche à mon tour. Comme elles. Oh...

\*

Je regrette que nous ayons pénétré dans la maison. Notre situation me paraît plus misérable encore qu'avant. Maintenant que je sais ce qui se trouve là-bas, j'en rêve, je rêve que je me trouve à l'intérieur, que je cours de pièce en pièce en décrivant des cercles sans plus jamais m'arrêter. La maison s'insinue toutes les nuits dans mes songes, de sorte que, le lendemain matin, je me sens accablée de tristesse. Parce que je ne suis pas là-bas. Je suis ici. À l'extérieur.

Maman me dit que nous ne pouvons plus y entrer, pas tant qu'ils continuent à y vivre. Je lui ai parlé de la maison de poupée, je la lui ai décrite dans tous ses détails, en insistant sur le fait qu'on croirait une vraie maison, qu'il n'y manque rien. J'ai passé je ne sais combien de temps, hier soir, à évoquer pour elle la maison de poupée. Au début, elle m'a écoutée, puis son expression a changé. Elle avait les traits déformés et semblait très en colère. J'ai d'abord pensé qu'elle était fâchée contre moi, ce qui m'a tourmentée, mais elle m'a fait un câlin. Un gros, comme quand elle est très heureuse et que tout va bien.

— Un jour, ma chérie, tu posséderas toi aussi une maison comme celle-là, me dit-elle.

J'enfouis mon visage dans ses vêtements. Je la crois. C'est ma maman. Ce qu'elle dit devient réalité. La plupart du temps.

*Londres*

*Ashley*

Lucy reste silencieuse. Ashley n'a pas informé James de l'insulte utilisée par le petit Oscar pour décrire l'adolescente. Elle attend son heure depuis mardi. Doutant chaque jour un peu plus qu'elle se présente jamais. Le coup de fil de Corinne constitue l'unique rayon de soleil de cette horrible semaine. Chaque fois qu'elle songe à la grossesse de sa sœur, son cœur chante. Elle prie pour que tout se déroule bien. Si elle croyait en Dieu, elle L'implorerait de veiller sur Corinne et son bébé.

Les enfants ont repris le chemin de l'école. James est au bureau. Ashley a passé une bonne nuit – une cuillerée de la potion magique prescrite par le Dr McPherson a permis à Holly de dormir d'un trait de 2 à 6 heures du matin. Presque un record. Ses membres au réveil lui semblent plus légers, plus détendus. Lorsqu'elle a récupéré la fillette au fond de son berceau, elle a tenté de déterminer s'il y avait de la torpeur dans son comportement, si quelque chose lui paraissait anormal. Elle attend avec impatience les résultats de la prise de sang.

Sur les traits de James, quand il s'est levé à 6 heures, elle a reconnu l'expression affichée par Benji devant le bureau de Mme Armitage. Coupable. Il avait l'air coupable.

Tandis qu'Ashley se mettait en quête des chaussures de sport de son fils, qui vient de lui rappeler que, le vendredi, il jouait au football, le téléphone a sonné. Silence à l'autre bout de la ligne. Elle a écouté pendant de longues minutes, sans plus se soucier des clameurs de Benji réclamant à cor et à cri ses baskets avec les lacets rouge vif. Rien. Un silence obstiné. Un numéro masqué. Comme le soir où Lucy demeurait introuvable.

Ayant fini par dénicher les chaussures sous le canapé, elle a ensuite pressé ses enfants en direction de la voiture, à bord de laquelle elle les a conduits à l'école, la tête ailleurs. L'une des mères présentes devant la grille lui a adressé un geste de la main, accompagné d'un franc sourire, mais au lieu de s'arrêter, Ashley a fait mine de ne pas l'avoir vue, préférant s'éloigner au plus vite. Elle n'a pas la moindre envie de leur parler. Elle s'est rendue chez June, à qui elle a confié Holly. Holly. L'inquiétude à son sujet la poigne à nouveau – la légèreté dont elle faisait preuve en se levant a eu tôt fait de s'évanouir. La voilà tendue comme un ressort. Quel genre de mère est-elle, si elle se révèle incapable de s'apercevoir que son enfant a changé ? Elle brûle soudain de la garder contre son cœur lorsque June ouvrira sa porte, loin des ragots courant de classe en classe ou des appels téléphoniques qui hantent ses songes.

— Oh, mon Dieu, que se passe-t-il ? s'écrie June en avisant la mine défaite de sa visiteuse.

Sans un mot de plus, elle tend les bras pour s'emparer de Holly avec d'infinies précautions.

— Entrez, entrez.

Elle cale l'enfant sur sa hanche, fait signe à Ashley.

— Prenez donc le temps d'avaler une tasse de thé. J'ai l'impression que vous en avez besoin.

Holly gazouille, pose une main minuscule sur l'épaule de sa baby-sitter.

— Oh, tout va bien, je vous assure.

June secoue la tête :

— Pardon de vous dire cela, mais vous n'en avez pas l'air. Venez vous asseoir cinq minutes. Vous semblez épuisée.

Ashley consulte sa montre. Elle doit prendre son service au Colours Café dans vingt minutes,

mais, à la perspective de bavarder quelques instants, elle se laisse tenter.

— Vous avez raison, ce serait avec plaisir. Je vous remercie.

Elle suit son hôtesse jusqu'à la table de la cuisine, où la chaleur la réconforte, cependant que June s'affaire. La bouilloire, bientôt les tasses de porcelaine bleue emplies de thé fumant. Assise dans sa chaise haute, Holly ne bronche pas. Superbe chaise, au demeurant, ornée d'oiseaux peints, d'hirondelles qui s'élancent le long des pieds ou descendent en piqué vers les barreaux situés à l'avant de l'objet. Ashley fronce les sourcils.

— Bonté divine... Cette chaise est absolument splendide...

June, qui a saisi un carton de lait, lui tourne le dos.

— N'est-ce pas ? Elle appartenait à l'une de mes amies. Je lui ai récemment raconté que je m'occupais de votre fille. Résultat, elle m'en a fait cadeau il y a quelques jours. C'est vraiment gentil de sa part.

— En effet.

— Comment s'est passée la consultation chez le médecin ?

— Il pense qu'il s'agit de terreurs nocturnes. Rien de bien méchant, selon lui. Il lui a prescrit un médicament. Que j'ai là, d'ailleurs. Tenez.

Elle fait surgir de son sac le petit flacon et le remet à la baby-sitter.

— Pourrez-vous lui en donner une cuillerée avant sa sieste ?

— Bien sûr.

Elle tend à Ashley une tasse. Celle-ci avale avec reconnaissance une gorgée de liquide.

— Il a également préféré lui faire faire une prise de sang, ajoute la jeune femme, les mains en coupe autour de sa tasse, comme pour se rassurer. Simple précaution.

— Je vois. Dans ce cas, ne vous faites pas trop de soucis. S'il avait pensé à quelque chose de grave, il vous en aurait parlé le jour de la consultation.

— C'est aussi ce que m'a dit ma sœur. Mais... Le fait est que je me tracasse, même si je sais que j'ai tort.

— Tout le monde réagit de cette façon, commente son interlocutrice en prenant place de l'autre côté de la table. Oh... Maintenant, dès que je m'assois, j'ai l'impression de grincer. Ce n'est pas beau de vieillir, ajoute-t-elle en souriant.

À peine a-t-elle trempé ses lèvres dans le thé qu'elle se lève à nouveau, pour aller chercher, dans un placard non loin, une plaquette de comprimés, qu'elle rapporte avec elle.

— J'ai les genoux qui craquent.

Et d'avaler plusieurs comprimés avec une gorgée de liquide chaud.

— Comment se porte votre sœur, au fait ?

— Oh ! s'exclame Ashley en recrachant presque son thé, tant son allégresse est grande à présent. Quelle sottise je fais ! J'ai oublié de vous l'annoncer : elle est enceinte.

June serre ses mains l'une contre l'autre.

— Vous devez être aux anges ! La pauvre... Depuis combien de temps, déjà, essayait-elle d'avoir un bébé ? Cela faisait un bon moment, je crois.

— Quand elle a commencé, notre père était encore en vie. Je suis folle de joie pour elle. Elle fera une maman formidable.

Le thé apaise peu à peu les nerfs à vif d'Ashley. Son hôtesse apporte une assiette de biscuits.

— Et James ? Comment va-t-il ? Le jour où il a déposé Holly en coup de vent, je ne l'ai guère qu'entraperçu, mais il m'a paru préoccupé.

Déjà, le biscuit qu'elle vient d'avaler lui reste sur l'estomac.

— Eh bien... À vrai dire, je ne suis pas sûre de savoir comment il va.

June lui coule un regard interrogateur.

— J'ignore ce qu'il a en ce moment. Je ne le vois pratiquement jamais, il passe sa vie au bureau. Par-dessus le marché, il y a ces maudits appels téléphoniques...

Elle s'interrompt. La baby-sitter la considère avec bienveillance.

— Qu'en pensez-vous ? l'interroge Ashley.

D'abord un peu honteuse de son ton éploré, elle brûle à présent de recueillir l'avis de June, dont elle espère de tout cœur qu'elle va la reconforter.

— Pensez-vous que je me fais de la bile pour rien ?

Durant le court silence qui tombe sur la pièce, elle écoute le tic-tac de la pendule, le chant discret de la bouilloire. Pour ne pas fondre en larmes, elle se concentre sur une miette de biscuit demeurée sur la table.

— Au contraire.

Elle adresse à Ashley un regard chargé d'intensité, tend une main vers elle. Ses doigts, doux et chauds, se referment sur ceux de sa visiteuse. Elle s'exprime d'une voix plus solennelle qu'à l'ordinaire.

— Je sais que je ne suis qu'une vieille bonne femme un peu sottée, Ashley, mais j'ai vécu une longue vie et, croyez-le ou non, j'ai connu plusieurs hommes. Au vu du comportement de James, tel que vous me le décrivez, je ne peux que vous conseiller de rester sur vos gardes. Et de vous préparer au pire.

\*

Lorsque Ashley se présente enfin au Colours Café, les clients s'y pressent. Hélas, la jeune femme, dont les paroles de June encombrant la cervelle, ne parvient pas à se concentrer sur sa tâche. Elle sait gré à la baby-sitter de se préoccuper autant de son bien-être, d'autant plus qu'au fil des mois elles ont appris à se connaître mieux. Après tout... Jane lui a tapoté le dessus de la main avant de lui offrir un autre biscuit, qu'Ashley a accepté en dépit de sa vague nausée.

Elle soupire. Il fait un peu plus chaud qu'il y a quelques jours, de sorte que les gens ont envie de sortir de chez eux, de respirer l'air vivifiant de février en admirant le lac.

Elle prépare des cafés à la chaîne, s'attache aux détails de l'opération – la vapeur et les sifflements émis par le percolateur, le cœur dessiné avec du chocolat en poudre à la surface des boissons chaudes, le bref passage, d'une main à l'autre, des pièces de monnaie, des piécettes... Megan la considère cependant avec perplexité. Parce qu'elle n'ouvre pas la bouche.

À 15 heures, les derniers touristes quittent les lieux. Ashley, qui astique la machine à café, surprend son reflet dans ses chromes – elle a les traits tirés, le teint pâle.

— Laisse tomber le ménage, lui dit sa collègue en se penchant sur le comptoir pour lui prendre des mains son chiffon. Est-ce que tu vas bien ? Tu n'as vraiment pas l'air dans ton assiette.

Ashley hésite.

— Allons déjeuner toutes les deux sur le pouce, lui propose Megan. Un fast-food vient d'ouvrir à deux pas d'ici. On pourra même s'envoyer un verre de vin en douce. À mon avis, ça te requinquerait un peu. On est vendredi, après tout. Autant dire que le week-end a déjà commencé !

Ashley lui adresse un demi-sourire, et Megan bat des cils :

— Comment peux-tu résister à mon regard de biche ?

— D'accord, se rend Ashley en levant les yeux au ciel. Mais on ne s'attarde pas, promis ? Et il faut d'abord que je passe au distributeur, ils ne prennent pas la carte bleue.

Après avoir noué son écharpe autour de son cou, Megan lui prend le bras tandis qu'elles traversent la rue pour se rendre à la banque. Ashley insère sa carte dans l'automate, attend que les instruc-

tions s'affichent sur l'écran. Elle se rappelle un roman dans lequel le mari de l'héroïne multipliait les aventures sentimentales. Tout le monde était au courant. Sauf elle. Elle a soudain le cœur au bord des lèvres. Corinne, Megan, les mères des élèves de l'école primaire et du lycée. Serait-il possible que... ? Peut-être aucune d'entre elles n'a-t-elle le courage de lui apprendre la terrible nouvelle...

— Il y avait un monde de dingue aujourd'hui, fait Megan, interrompant les sombres cogitations de son amie. Tu as vu le blond qui m'a commandé un café latte à la fin de mon service ? Je l'ai trouvé plutôt canon.

Ashley se met à rire, en dépit de ses tourments :

— Tu les trouves tous « plutôt canon » !

— N'importe quoi !

Le distributeur de billets, devant elle, émet un bip inattendu. Elle fronce les sourcils, récupère la carte que la machine vient de recracher. Elle plisse les yeux pour mieux lire le message sur l'écran : *Solde insuffisant.*

— Pour l'amour du Ciel !

— Bon, bon, d'accord, ça m'arrive assez souvent de les trouver canon. Mais celui-là... La vache ! Il était à tomber par terre. Tu as vu ses yeux ?

Elle glousse.

— Non, ce n'est pas ça. La machine est détraquée. Attends, j'essaie celle d'à côté.

À la cinquième tentative – trois banques en tout –, Megan commence à se sentir mal à l'aise.

— Ne te mine pas, je paierai pour toi, voilà tout. Allez, viens.

Ashley avale sa salive.

— Il faut que j'aille me renseigner, dit-elle en désignant de l'index l'agence HSBC. Je suis navrée. Vas-y, ce n'est pas grave. On déjeunera ensemble la semaine prochaine.

Ne pas s'affoler. Sans doute la carte bleue est-elle endommagée. Il s'agit de leur compte joint. Bien sûr qu'il est provisionné. Abondamment provisionné ! D'autant plus qu'elle n'a tenté de retirer que vingt livres. Elle tourne et retourne le petit rectangle de plastique entre ses doigts. Elle attend son tour. En s'efforçant de faire taire le doute qui, à son corps défendant, s'insinue en elle.

— Je suis désolé, madame Thomas.

L'employé qui se tient de l'autre côté de l'hygiaphone s'exprime à voix si basse qu'Ashley doit se pencher pour l'entendre.

— Ce compte a été vidé. Il reste... Voyons... Il reste dix livres et quarante-cinq pence. Souhaitez-vous retirer cette somme ?

Il pianote sur son clavier, avant de relever le nez vers Ashley, dont il attend les instructions. Celle-ci appuie son front contre la petite vitre, sans se soucier du regard à présent perplexe de l'employé.

— C'est... Je n'ai pas pris cet argent, souffle-t-elle. Il doit s'agir d'une erreur.

L'homme hoche la tête.

— Non, vous avez raison. Il a été retiré par l'autre titulaire du compte. Un certain M. James B. Thomas. Je suppose que c'est votre mari ?

*Londres*

*Corinne*

Je n'arrive plus à respirer. Je cours d'un trait jusqu'au bureau de Dominique sans que disparaisse cette horrible sensation d'une présence dans mon dos. Je suis en nage, et mes cheveux me tombent dans les yeux tandis que je me faufile entre les voitures. Un chauffeur de taxi klaxonne avant de gesticuler à mon intention, mais je n'en ai cure. Je ne songe plus qu'à rejoindre Dom.

Hors d'haleine, j'explique à la réceptionniste que j'ai besoin de parler à Dominique Stones, qui travaille pour le *Herald*.

— C'est pour un article ? s'enquiert-elle d'une voix lasse, et de ses ongles vernis de rouge elle tapote le comptoir.

— Non ! Dites-lui qu'il s'agit de Corinne, et que c'est important. Il faut absolument que je le voie.

Nullement troublée, mon interlocutrice prend le téléphone, compose un numéro. Je patiente, pliée en deux. De petites taches dansent devant mes yeux. Une peur panique me glace soudain les sangs : et si, dans ma course folle, j'avais fait du mal au bébé ? Quelle sombre idiote !...

— D'accord, merci, fait la réceptionniste. Ce serait super.

Elle raccroche, et sur ses lèvres d'un rose luisant naît un sourire. Elle me désigne une rangée de fauteuils en cuir contre le mur.

— Installez-vous, quelqu'un va descendre.

— Quelqu'un ? Mais c'est Dominique que je veux voir ! Mon fiancé.

Comme elle s'apprête à répliquer, une jeune femme se présente, un bloc-notes à la main.

— Corinne ? fait-elle avec douceur. Est-ce que tout va bien ?

— Où se trouve Dominique ? Il est journaliste. Il travaille ici, au cinquième étage.

— Je suis navrée. Dominique est sorti pour les besoins d'un article. J'ai pris sur moi de descendre vous chercher, pour que vous ne restiez pas seule en attendant son retour.

Mes yeux s'emplissent de larmes.

— Oh... Mais que s'est-il passé ? Asseyez-vous.

— Je vous demande pardon. Moi qui n'aime pas me donner en spectacle...

Comme j'esquisse le geste d'essuyer mon visage sur l'une des manches de mon manteau, elle me tend un mouchoir en papier. Après avoir pris une profonde inspiration, je me mouche. Un son épouvantable, dont la jeune femme ne semble cependant pas se formaliser. Elle se contente de sourire en m'effleurant la main du bout des doigts.

— Et si nous montions jusqu'à la cafétéria, au dernier étage ? Vous y prendrez une tasse de thé en attendant Dominique. Il ne devrait plus tarder. Il est parti interviewer quelqu'un du côté de King's Cross à la place d'un collègue. Un remplacement au pied levé. À cette époque de l'année, les gens tombent comme des mouches. Nous appelons cela la « grippe de février ».

Mes mains tremblent si fort que je les glisse sous mes cuisses. Mon jean est taché de boue. La pierre tombale me saute à la figure. MENTEUR. Qui oserait faire une chose pareille à papa ? Et pourquoi ? Depuis combien de temps cette inscription barbouille-t-elle son lieu de repos ?

Au bord des larmes à nouveau, je me détourne un peu, affreusement gênée. Cette jolie jeune femme doit me prendre pour une hystérique.

— Je vous prie de m'excuser. On vient de m'annoncer une mauvaise nouvelle et... et cela m'a bouleversée. C'est pour cette raison que je tenais à voir mon fiancé. J'avais quelque chose à lui dire. Pardonnez-moi.

— Allons, allons, cela peut arriver à tout le monde. D'autant plus que nous, les femmes, avons la larme facile. J'espère qu'une tasse de thé suffira à vous requinquer. Sinon, optez pour le chocolat chaud, il est délicieux. Un peu de sucre ne vous ferait d'ailleurs pas de mal.

— Je vous remercie. Indiquez-moi le chemin de la cafétéria, et j'y attendrai Dominique. Si cela ne dérange personne.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Je vais vous accompagner, voyons ! À moi le chocolat chaud et une excellente excuse pour désertier mon bureau pendant un petit moment. Les nouvelles sont très déprimantes, aujourd'hui.

Elle me prend des mains le mouchoir trempé pour aller le jeter dans la poubelle. Elle a beau se montrer d'une affabilité peu commune, je me sens humiliée.

— Merci. De tout cœur.

Je lui emboîte le pas dans l'escalier.

## *Avant*

*Le jour où elle me raconte tout, je vais m'asseoir au bord du canal. Seule. Je fixe les algues verdâtres qui souillent la surface transparente de l'eau. Elle me déclare que je suis assez grande, à présent, pour entendre ce qu'elle a à me dire. Que je mérite de connaître la vérité. En fin de compte, j'aurais préféré ne rien savoir. Cela me fait très mal, car soudain tout a changé. La douleur remonte vers mon estomac comme de la bile, elle grimpe jusque dans ma gorge. Je me penche au-dessus de l'eau pour vomir. Je reste là un long moment, songeant à ce qu'elle vient de me révéler. Je pense à lui. Pendant une minute, je me demande ce qu'il adviendrait si je continuais à me pencher ainsi, de plus en plus, jusqu'à ce que mon corps quitte le béton froid de la berge pour pénétrer dans les ténèbres du canal, sous sa couverture d'algues. S'en soucierait-elle ? Quelqu'un serait-il affecté par ma disparition ?*

\*

*J'ai renoncé à me laisser tomber dans l'eau. Je suis rentrée à la maison. Mais maintenant que je suis au courant, tout me paraît différent, et chaque fois que je longe le canal les mêmes pensées m'habitent. Maman dit qu'elle a toujours souhaité me faire ces révélations, elle attendait simplement le moment opportun pour se lancer. Je fréquente le lycée, à présent, elle a donc estimé que l'heure était venue.*

— *C'est mieux ainsi, a-t-elle déclaré. Maintenant, tu comprends ce que j'éprouve.*

*Dans le secret de mon cœur, je pense qu'elle s'est confiée à moi pour n'être plus la seule à porter ce fardeau. Un fardeau dont elle a fait un prétendu cadeau. Un cadeau que je ne désirais pas. Il m'arrive de tout oublier durant un moment. Aujourd'hui, par exemple, lorsque la direction du lycée a décidé de la composition des classes de mon niveau. Avec quels élèves avais-je envie de me retrouver ? Je n'ai plus pensé qu'à cela. Hélas. Tout m'est ensuite revenu à la mémoire, et j'ai eu l'impression que maman venait à peine de se confier à moi.*

*J'éprouve la même sensation chaque matin. Je me réveille chez nous, où les vitres sont couvertes de givre et de buée. L'air passe sur les côtés des fenêtres. Je me souviens alors des mots qu'elle m'a dits et je n'ai plus la moindre envie de quitter mon lit – j'ai la nausée. Je pense à eux. L'air s'insinue-t-il de la même façon autour de leurs fenêtres ? Ont-ils aussi froid que nous ? Je sais bien que non. Puis maman entre dans ma chambre en me rappelant que je dois partir bientôt pour le lycée. Dans ces moments-là, je la hais, parce que tout est sa faute.*

*Je rêve d'eux presque chaque fois que je ferme les paupières. Je me réveille au beau milieu de la nuit, couverte d'une sueur glacée, les draps entortillés autour de mes jambes. Je me représente leurs visages, la forme de leurs lèvres, leurs nez... Puis j'appelle à moi leur salon, je m'imagine en train de jouer avec ce qui s'y trouve. Je ne parviens pas à penser à autre chose.*

*Hier, en cours de dessin, nous avons réalisé des portraits. Mme Brown nous a appris à tracer des lignes à l'intérieur d'un ovale pour marquer l'emplacement des yeux et du nez. Elle me juge bonne élève, elle estime que j'ai du talent. J'ignore ce qu'elle veut dire au juste, mais elle me sourit, et je lui souris en retour et lui remets mon dessin. Nous avons dû nous regarder dans un miroir. Les yeux se situent beaucoup plus bas qu'on ne le pense. Hier soir, lorsque nous sommes rentrées à la maison, j'ai plissé les yeux très fort avant d'observer son visage. Son visage à lui. J'ai tenté de me rappeler ses traits avec précision pour pouvoir les dessiner plus tard. Aujourd'hui, il y avait un bébé chez eux, j'ai vu son landau, et quand ils ont ouvert les fenêtres du salon, je l'ai entendu pleurer. Je crois que c'est une fille.*

*Une fois chez nous, maman ayant refusé de m'adresser la parole, je suis allée dans la salle de bains, où j'ai contemplé mon reflet dans le miroir pendant une éternité. J'ai examiné mes yeux en écoutant goutter le robinet – les voisins du dessus poussaient des cris. Les murs de notre appartement sont minces comme du papier à cigarette. D'un logement à l'autre, on entend toutes les disputes, le moindre mot plus haut qu'un autre. Si je tends l'oreille, il m'arrive d'entendre pleurer là-haut, mais j'ignore de qui il s'agit.*



*Londres*

*Dominique*

Il règne dans la salle de rédaction une activité de ruche, mais Dominique ne s'en soucie nullement. Il marche sur un petit nuage avec l'espoir que Corinne partage en cet instant le même enthousiasme. À l'heure qu'il est, elle se trouve à Hampstead, où elle annonce la bonne nouvelle à son père. Dom n'ignore pas le bien que font à sa fiancée ces faux tête-à-tête avec Richard. Bah... Elle est loin d'être la seule à s'adresser à une pierre tombale. Il se dirige vers le bureau d'Alison, un large sourire aux lèvres.

Il hésite sur la conduite à tenir avec l'article consacré à Carlington House, qu'il est censé remettre aujourd'hui à sa rédactrice en chef. Il a omis d'y mentionner les propos étranges de Mme De Bonnier, mais la vieille dame l'obsède. Le chagrin qui s'est peint sur son visage lorsqu'elle s'est tournée vers la ruine à quoi se résume pour le moment sa demeure. Ses traits déformés par la douleur physique. Le journaliste en lui brûle de poursuivre son enquête, de lui tirer peu à peu les vers du nez, jusqu'à ce qu'elle lui révèle l'intégralité de son histoire. Mais il n'a pas le cœur à transcrire l'infinie tristesse de Mme De Bonnier sur sa page. S'il l'entendait penser, Andy lui décréterait sans doute qu'il devient un tendre, voire un mou, et peut-être aurait-il raison. Il ne supporte plus les abominations de ce monde, sa noirceur. Il ne veut plus choquer le lecteur. Par ailleurs, Mme De Bonnier est une vieille dame. On pourrait croire, s'il s'accroche, qu'il tire profit de sa faiblesse pour faire vendre du papier. Dominique frissonne. L'affaire Warrington. La presse acculant au suicide un autre membre de la famille de la défunte... On a découvert le corps de la malheureuse flottant à la surface du canal dans lequel elle s'était jetée, incapable de supporter la teneur des articles consacrés par les journalistes à sa mère.

Il va confier son papier à sa patronne, qui lui dira quoi faire. *Toujours assurer ses arrières*. La règle d'or du journaliste d'aujourd'hui. Le bureau d'Alison se révèle plus agréable que le reste de la salle de rédaction. Table de travail en pin, lampe ancienne, quand ses subordonnés doivent se contenter de vilains bureaux bon marché et d'ampoules nues pendant du plafond. Le contraste est saisissant. Devant la porte entrouverte, Dominique hésite. Alison n'est pas toujours commode. Elle se met parfois en colère si l'on ne frappe pas avant d'entrer, de jeunes recrues en ont fait déjà la douloureuse expérience. Mais lui n'est pas un débutant. Alison l'apprécie autant qu'elle apprécie les autres...

Il s'apprête à frapper doucement, l'œil rivé sur les feuillets qu'il serre entre ses doigts, quand il entend la voix d'Alison. Presque un murmure. Il se fige, une main sur la poignée de la porte. Pourquoi ces messes basses ? Elle paraît fâchée. Comme il va faire volte-face, avec l'intention de revenir plus tard, il reconnaît son nom.

— J'ai envoyé Dominique, siffle-t-elle.

Il tend l'oreille, sans parvenir à capter la réponse. Sans doute est-elle au téléphone. Le journaliste, dont cet incident vient de piquer la curiosité, fronce les sourcils. A-t-il commis une faute professionnelle ? Il passe brièvement en revue le contenu de ses articles les plus récents. Les a-t-elle jugés bâclés ? Les lui a-t-il remis avec un retard qu'elle ne lui pardonne pas ?

Radical changement de registre. Cette fois, Alison adopte un ton implorant.

— Nous avons un accord. C'est du moins ce que je croyais.

Un silence. Dominique se balance d'un pied sur l'autre.

— Je n’y suis pour rien. Le responsable, c’est vous !

Elle s’emballe à présent.

— Je ne sais pas pourquoi...

Elle s’interrompt.

— D’accord. J’ignore pour quelle raison elle l’a accompagné. Mais je ne comprends pas davantage pourquoi cela vous met dans un état pareil. Quoi qu’il en soit, j’ai fait ce que vous m’avez demandé, alors...

Un autre silence. Elle vient de reposer le combiné. Son fauteuil de cuir grince, dans lequel elle vient probablement de se renverser un peu. Qu’est-ce que c’est que cette histoire ?

Dominique se racle la gorge, frappe à la porte et entre sans attendre de réponse. Assise à son bureau et se tenant la tête à deux mains, Alison ne lève pas les yeux. À l’évidence, elle vient de se passer les doigts dans les cheveux – elle d’ordinaire si impeccablement coiffée.

— Alison ? Salut. Pardon de te déranger, mais j’aimerais voir deux ou trois petites choses avec toi concernant mon papier sur la maison. Et comme je sais que c’est assez urgent...

Il pose son article sur la table de travail, en fait glisser les feuillets vers la rédactrice en chef. Il toussoie. Elle n’ouvre pas la bouche.

— J’ai été contraint de faire assez court, enchaîne-t-il, parce que la propriétaire semble un peu...

Alison relève enfin le nez, lui coulant un œil étonné, comme si elle le voyait pour la première fois.

— Ça ne fait rien, dit-elle. Je te remercie. Laisse-le là, je m’en occuperai plus tard.

Dominique hésite, consulte sa montre. Déjà 17 h 30.

— Merci à toi.

Il tourne les talons, ferme la porte derrière lui, avant de se diriger vers son bureau. Quelle pouvait bien être au juste la teneur de cette mystérieuse conversation ? Bah... Peut-être évoquait-elle un autre Dominique.

Erin ne tarde pas à le rejoindre, surprise, dirait-on, de le trouver là.

— Zut ! Et moi qui croyais que tu étais en reportage à l’extérieur.

— Eh bien, non. Je n’ai pas bougé.

— Oh, mon Dieu.

Elle plaque une main sur sa bouche.

— J’étais là-haut avec Corinne. Elle est venue pour toi, mais comme je ne t’ai pas vu à ton bureau, je lui ai affirmé que tu étais sorti. Andy pensait que tu avais remplacé Paul à King’s Cross.

Dominique fronce les sourcils. Pour quelle raison son ami aurait-il dit une chose pareille ?

— Pas du tout. Je me suis rendu dans le bureau d’Alison, rien de plus. Mais... Corinne est là-haut, m’as-tu dit ?

— À la cafétéria. Je lui ai offert une tasse de chocolat chaud. Elle a l’air toute tourneboulée. Tu devrais te dépêcher de monter. Je suis vraiment désolée. Si j’avais su que tu te trouvais là, je serais venue te chercher depuis belle lurette.

— Ce n’est pas grave, la rassure-t-il en saisissant son blouson. Merci d’avoir pris soin d’elle. Sais-tu ce qui lui est arrivé ?

— Non. J’espère que ce n’est pas trop grave.

Dominique gravit les marches quatre à quatre, le cœur battant la chamade. Pourquoi diable Andy a-t-il menti à Erin ? Déteste-t-il Corinne au point de lui avoir joué ce vilain tour ? Si oui, son attitude est vraiment lamentable. L’escalier lui paraît interminable, qu’il se met à grimper plus vite. La sueur ne tarde pas à humecter le col de sa chemise.

*Londres*

*Corinne*

Dominique n'est toujours pas revenu. Je patiente. Une heure s'écoule. Une heure et demie. Chaque minute me paraît une éternité.

À 17 h 30, une femme de ménage m'informe que la cafétéria s'apprête à fermer ses portes.

— J'attends mon fiancé, il travaille dans cet immeuble, quelques étages plus bas.

La jeune femme blonde s'est montrée d'une gentillesse exquise, avant de s'excuser platement : elle devait regagner son bureau. Nous avons eu le temps, néanmoins, de prendre, comme prévu, un chocolat chaud, avec une pâtisserie que nous avons partagée.

— Je suis sûre que, cette fois, Dominique ne tardera plus. Dès que je lui mets la main dessus, je vous l'envoie, promis.

— Merci pour tout.

Je lui adresse un sourire mince. Certes, je me sens plus calme, et il me semble avoir à peu près repris mes esprits, mais je ne tiens pas à rentrer seule chez nous. Je reste blottie là, enveloppée dans ma grande écharpe. J'ai tenté d'appeler Dom sur son téléphone portable. Plusieurs fois. Il doit avoir coupé la sonnerie. Il le fait souvent lorsqu'il se concentre sur la rédaction d'un article.

Je n'ai même pas demandé son prénom à la jeune femme blonde. À ma décharge, je n'ai pas tout à fait les yeux en face des trous. Elle m'a raconté des choses, mais je n'ai pas vraiment écouté, me contentant de boire mon chocolat sans parvenir à chasser l'affreuse image. MENTEUR.

J'aurais dû la remercier avec davantage de chaleur. Elle s'est comportée admirablement, devant mes besoins. Elle a réussi l'exploit de me changer un peu les idées. Et cette discrétion dont je lui sais gré... Jamais elle n'a cherché à savoir ce qui se passait, se contentant, pour éviter les silences et m'empêcher de ruminer, de s'enquérir de ma profession, de me demander si j'avais une famille... Elle m'a aussi déclaré qu'elle trouvait Dominique adorable. J'ai cru comprendre qu'ils travaillaient ensemble, elle a été embauchée au début de l'année en qualité de chroniqueuse judiciaire. Elle suit actuellement le procès de Claudia Winters, qui a écopé, voilà quelques jours, d'une condamnation à perpétuité.

— C'était extrêmement violent, m'a-t-elle dit. J'avoue que cette histoire m'a retournée. Quand je pense à son autre fille, qui se retrouve toute seule.

J'ai hoché la tête.

— Dominique ne supporte pas ce genre d'affaires. C'est pour cette raison qu'il s'est tourné vers d'autres sujets.

— Ce garçon est une perle, a-t-elle dit en souriant. Vous avez une chance folle.

Elle a continué à me faire parler – d'où étais-je originaire ? Avais-je depuis toujours éprouvé cette passion pour l'art ? Vivre à Londres me comblait-il ? Elle vient pour sa part de s'y installer, m'a-t-elle appris.

— Vous vous y plairez, ai-je dit. Vous finirez par aimer cette ville.

Elle a haussé les sourcils, avalé une gorgée de chocolat chaud.

— Je l'espère !

Après quoi elle a payé pour nous deux en m'invitant à prendre soin de moi.

— Je suis sûre que, cette fois, Dominique ne tardera plus. Dès que je lui mets la main dessus, je

vous l'envoie, promis.

— Mademoiselle.

La femme de ménage se tient devant moi, les mains sur les hanches.

— Nous allons fermer. Je suis désolée, mais vous devez partir.

Je me lève à contrecœur... et c'est alors qu'il apparaît – il a couru, on dirait.

— Corinne ! Que fais-tu ici ?

Je me sens soudain si soulagée que les mots me manquent. La femme de ménage nous fusille du regard tandis que je me pends à son cou, cramponnant sa chemise. *Menteur. Menteur. Menteur.* Je revois brusquement ma mère mèmement agrippée à mon père. Elle pleure elle aussi, tout contre sa poitrine. Ce souvenir fait monter les larmes plus vite encore, il me semble qu'on a serré ma cage thoracique dans un étau. J'ai les jambes en coton. Dominique me parle sans que j'y comprenne grand-chose, mais je perçois de l'affolement dans sa voix. Il tient à tout prix à savoir ce qui m'arrive, mais la terreur et l'épuisement me submergent, au point qu'aucune parole ne parvient à franchir la barrière de mes lèvres. Je ne peux guère que me raccrocher à lui, au beau milieu de cette cafétéria dépendant du journal qui l'emploie, cependant qu'au-dehors la lumière décroît et que la femme de ménage éteint un à un les éclairages de l'établissement. Nous nous retrouvons dans le noir, cernés de tables et de chaises, dans un silence que viennent uniquement troubler les gouttes tombant d'un robinet.

## *Avant*

*Il est venu aujourd'hui. Il est venu chez nous. Dans notre appartement. Je n'arrivais pas à y croire. Maman m'ayant ordonné de ne pas descendre, je suis demeurée en haut de l'escalier, d'où j'ai voulu lorgner la scène entre les barreaux de la rampe – j'ai eu l'impression de me retrouver en prison.*

*Ils parlaient tous les deux. Puis le ton est monté, jusqu'à ce qu'ils se mettent pour de bon à crier l'un et l'autre, alors j'ai plaqué mes paumes contre mes oreilles, parce que j'avais peur. Il m'arrive de ne plus aimer beaucoup maman, mais je ne supporte pas de l'entendre pleurer. Leur dispute a duré un bon moment, au point que je songeais à descendre pour m'interposer, quand j'ai entendu la porte claquer. Silence.*

— Maman ?

*J'ai hurlé, puis dévalé les marches. Il n'y avait plus personne dans l'appartement. J'ai ouvert la porte d'entrée, qu'elle n'avait pas fermée à clé, et je l'ai découverte dans la rue. Elle était pieds nus, des larmes mêlées de morve lui souillant le visage. Il m'a semblé qu'elle avait une main en sang. J'ai jeté des regards de droite et de gauche dans l'espoir de le voir, mais, ayant déjà traversé la rue, il était en train de monter dans sa voiture. Je n'ai distingué que l'arrière de sa tête. Maman ne m'a même pas entendue l'appeler, elle restait plantée là, sanglotant et tremblant de froid. C'était un horrible spectacle. J'ai de nouveau regardé autour de moi, et cette fois je les ai vus, tous ces visages à leur fenêtre, l'œil rivé sur maman. Ils secouaient la tête, puis refermaient leurs rideaux les uns après les autres. Ils ne l'aiment pas. Ils ne m'aiment pas non plus.*

Londres

Ashley

Ashley laisse tomber son sac à main devant la porte d'entrée, se dirige droit vers le grenier, à l'intérieur duquel elle pénètre sans avoir pris la peine de frapper. Pour une fois, James se trouve à la maison. L'heure a sonné pour elle de lui poser quelques questions. La coupe est pleine. Elle a subi à la banque une véritable humiliation, figée face à l'employé qui lui révélait soudain que son mari avait vidé leur compte joint. Puis elle a fait volte-face pour quitter l'établissement bancaire dans une espèce de brouillard, qui, depuis, ne s'est pas dissipé. Les paroles de June résonnent sans répit dans son crâne : *Je ne peux que vous conseiller de rester sur vos gardes. Et de vous préparer au pire.* Son cœur bat trop fort, et elle transpire abondamment.

Elle actionne la poignée de la porte, fait irruption dans le bureau de son mari... laisse échapper un petit cri.

James est en train de pleurer. De grosses larmes roulent sur ses joues, humectent peu à peu le col de sa chemise bleue. Des spasmes agitent ses larges épaules. Il est assis devant son ordinateur, sur l'écran duquel s'alignent des chiffres et des nombres.

Ashley n'avait jusqu'alors vu son mari pleurer qu'à trois reprises depuis qu'ils ont fait connaissance : le jour de la naissance de chacun de leurs trois enfants. Elle se précipite vers lui, ivre de terreur.

— James !

Elle le secoue légèrement. En vain. Les larmes continuent de couler. Elle lui caresse le dessus de la tête, avec autant de douceur qu'elle en est capable en cet instant où mille émotions se télescopent à l'intérieur de sa cervelle.

— James. Il faut que tu m'expliques, pour l'argent. Je suis passée à la banque tout à l'heure. Je veux que tu me dises tout. Tu me dois bien ça. S'il te plaît.

Sa voix se brise.

Il a enfoui, contre le ventre de son épouse, son visage, qu'elle saisit entre ses mains en coupe pour le contraindre à relever les yeux vers elle. Mais James est incapable de la regarder en face. Ashley doit se rendre à l'évidence. Il l'a trahie. Après toutes ces années. Il ne peut s'agir que d'une femme. C'est pour sa maîtresse qu'il a dépensé cet argent. Il s'appête à la quitter. Elle le sait. Elle l'éprouve jusque dans ses os douloureux.

— Il faut que tu te calmes, James.

Elle s'est exprimée d'une voix posée, en dépit de son profond désarroi.

— Redescends avec moi, et nous allons parler.

Elle s'essuie les yeux, s'écarte de lui pour se diriger vers l'escalier. Elle l'abandonne à la lumière chiche de son bureau, dans l'attente qu'il la suive.

Dans la cuisine déserte, elle ouvre la porte d'un placard pour s'emparer d'une barre de chocolat, dont elle déchire l'emballage argenté. Elle dévore le chocolat sans pratiquement en éprouver le goût, mais elle le sent dans sa gorge, puis au fond de son estomac trop noué pour accepter quelque nourriture que ce soit. Les pas de James derrière elle. Elle croise ses doigts dans son dos. *Préparez-vous au pire.*

— Asseyons-nous, propose-t-elle, et la situation, brusquement, lui paraît absurde.

Comme si quelqu'un d'autre vivait cette scène à sa place. Comme si elle était en train de regarder

l'une des lamentables émissions de télé-réalité dont se repaît Lucy. Ils s'installent à la table – plusieurs chargeurs de téléphone portable, des taches de soupe, les dessins de Benji. Il a entamé une représentation du système solaire, sans respecter les proportions entre les divers éléments qui le composent. Ainsi de Jupiter, minuscule, qui se recroqueville à vue d'œil auprès d'une Terre énorme. Des extra-terrestres couleur d'arc-en-ciel s'éparpillent à la surface du soleil. Ashley porte une main à sa poitrine. Son cœur y bat si vite qu'elle craint qu'il ne finisse par lâcher. Sur l'écran noir de sa conscience défilent des images du bonheur perdu : James et elle le jour de leur mariage, immortalisés devant l'église. Tous deux en train de s'esclaffer durant une fête. Elle, plus jeune, poussant des cris de joie le jour où il lui demande si elle consent à l'épouser. Insoutenable. Et pourtant. Ces souvenirs à présent monstrueux, il va lui falloir vivre avec pour le reste de ses jours.

— Ashley, commence-t-il.

Elle va y arriver. Tenir le coup à tout prix. Tenir. Le. Coup.

— J'ai commis une erreur.

Le ciel est en train de lui tomber sur la tête. Elle a la bouche sèche. Elle savait que les choses se passeraient de cette façon.

— Je vois.

Elle ne sent plus l'extrémité de ses doigts. Cette situation est intolérable. Elle l'aime. Et lui, dont le regard ne cesse de fuir celui de son épouse...

— Je me suis planté dans l'un de nos contrats avec les États-Unis. Il s'est ensuivi des retards de paiement auquel notre société ne peut faire face. Daniel est... Daniel ne décolère pas.

Elle le dévisage, la bouche grande ouverte, le cerveau à l'arrêt.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, tu peux me croire. Depuis plusieurs mois, j'ai enchaîné les réunions, supplié Daniel de me laisser une chance. J'ai tenté à toute force de le persuader de me garder. C'est pour cette raison que j'ai travaillé comme un forçat, pour ça aussi que je recevais des coups de fil à tout bout de champ. Je lui ai proposé de prendre personnellement en charge le manque à gagner. Et pour ce faire, je me suis servi de notre argent.

Il a les traits tirés, et d'énormes cernes se dessinent sous ses yeux.

— Je me suis débattu pour m'en sortir, et je ne voulais pas t'en parler, sauf... Sauf si je ne pouvais pas faire autrement. Je n'avais pas envie que tu aies honte de moi.

Sa voix se brise l'espace d'un instant, mais il se reprend et poursuit :

— Je ne sais pas encore ce qui va se passer au juste, mais tout cela signifie que... que nous... Cela signifie que nous avons perdu énormément d'argent. Je suis vraiment navré. Le mois dernier, j'ai pris un avocat pour m'aider, dans l'espoir qu'il trouverait un moyen légal de nous tirer du pétrin dans lequel nous a mis la perte de ce fameux contrat. Mais un avocat, ça coûte très cher... Si tu savais comme je m'en veux... Les choses ne se présentent pas bien. Pas bien du tout. Ni pour moi ni pour nous.

Ashley ne le lâche plus du regard. L'amertume du chocolat noir lui reste sur la langue. Le silence s'étire entre les deux époux. On n'entend plus que le tic-tac de la pendule murale.

Au bout de quelques minutes, elle retrouve sa voix. Pour un peu, elle se mettrait à rire.

— James. J'étais convaincue que tu entretenais une liaison.

Pour lui, le choc est rude.

— Ashley !

— Pardon, mais c'est ce que je croyais. Tu te comportais si bizarrement, et puis tu n'étais jamais à la maison, et... Sans compter les appels téléphoniques.

— Quels appels téléphoniques ? Je viens de te l'expliquer : il fallait à tout prix que je décroche dès qu'on m'appelait du bureau sur mon portable.

— Non.

Elle secoue la tête.

— Pas ces appels-là. Les appels sur le fixe ou sur mon portable à moi. J'en ai reçu... voyons... quatre ou cinq. Une femme. J'étais persuadée qu'ils t'étaient destinés.

Elle fronce les sourcils.

— J'en ai reçu un il y a deux jours. Et cette femme riait. Elle se moquait de moi. C'était affreux. J'avais l'intention de t'en parler, mais Lucy... C'est à ce moment-là que Lucy est rentrée ivre morte.

James la considère avec perplexité.

— Ces appels ne me concernent pas, s'offusque-t-il. Il s'agit peut-être d'un simple canular. Pourquoi ne m'as-tu rien dit plus tôt ?

— J'avais peur de te poser des questions. Je pensais... J'étais tellement certaine que... À l'idée de l'entendre de ta bouche, j'en étais malade. Je me suis dit que si je les ignorais pendant un certain temps, ces appels finiraient par cesser.

Elle ploie la nuque, fixe le dessus de la table. Le rouge lui monte aux joues.

— Un canular, oui, tu as sans doute raison. Si tu n'es pas...

— Mais bon Dieu non ! l'interrompt-il en secouant la tête.

Ashley acquiert en une fraction de seconde la conviction qu'il ne lui ment pas. Comme elle se sent idiote, tout à coup. Mais... S'agit-il d'une simple farce ?

— Comment as-tu pu t'imaginer une chose pareille ?

James paraît blessé jusqu'à l'âme. Son épouse se prend la tête à deux mains.

— Je suis navré, Ashley. Pardon de ne t'avoir rien révélé, mais j'étais... J'avais tellement honte de moi. J'ignore ce que nous allons faire. C'est pour cela que je me suis affolé... ce week-end. Tu sais... Parce que l'argent que tu as donné à Corinne, c'était... C'était tout ce qui nous restait.

*Londres*

*Corinne*

Dominique tient à ce que nous dînions dehors mais, à la sortie de son bureau, nous nous dirigeons d'abord vers notre appartement. Dans la voiture, il se met en quatre pour me remonter le moral, plaisante sans désemparer, me caresse le genou... Il se réjouit que je sois passée le chercher. Il faut que je lui parle de la pierre tombale, mais pour le moment, je ne trouve pas les mots. Il tâche de m'égayer en parlant sans répit, persuadé que c'est ma visite au cimetière qui m'a abattue. Rien de bien méchant. Si seulement c'était de cela qu'il s'agissait...

— Allons, Corinne. Te rends-tu compte que nous allons devenir parents ? Enfin ! Rien d'autre n'a d'importance aujourd'hui. La vache... Je crois que je commence seulement à m'en rendre compte.

Il se tourne brièvement vers moi, effleure ma joue de sa main.

— Ton père voudrait que tu sois heureuse. Tu le sais aussi bien que moi.

À peine avons-nous pénétré chez nous qu'il court sous la douche, dont il ressort avec de grands yeux ravis. Il a les joues rouges. Il me prend dans ses bras et, dans les parfums mêlés de son dentifrice et du gel douche, je songe, l'espace d'un instant, que je pourrais, moi aussi, nager dans ce bonheur-là... Si ces horribles choses ne venaient pas tout gâcher. Si je lui raconte ce que j'ai découvert au cimetière, je risque de faire voler en éclats son allégresse.

— Je nous ai réservé une table, m'annonce-t-il. Chez Daphné. Tu es prête ?

— Je... Il faut que je te dise quelque chose.

Je ne veux pas aller au restaurant. En cette seconde même, il s'agit de la dernière chose dont je puisse avoir envie.

— D'accord, d'accord. Mais j'ai réservé pour 19 heures, alors tu me raconteras tout là-bas.

Il me décoche un sourire radieux, enfile sa plus belle chemise bleue. À contrecœur, je m'asperge le visage d'eau froide, avant d'y appliquer un peu de fond de teint. Dans la rue, il hèle un taxi.

— Pour une pareille occasion, déclare-t-il avec une emphase feinte, nous pouvons nous permettre de prendre un carrosse.

Durant le trajet, je surprends mon reflet dans le rétroviseur. Je fais peur à voir. Je songe à la jolie blonde qui m'a prise tout à l'heure sous son aile – j'ai l'impression de me ratatiner. Je ne peux tout de même pas me présenter à l'entrée d'un restaurant chic dans cet état.

— Est-ce que tout va bien, Dom ?

Il se tourne vers moi pour m'embrasser.

— Tout va mieux que bien !

Posant la main sur la poignée de la portière, je m'aperçois que le chauffeur l'a verrouillée. Dominique, qui n'a rien manqué, tend le bras pour saisir entre les siens mes doigts, qu'il serre. Mes yeux, cependant, restent rivés sur la portière.

Je découvre un restaurant somptueux, tout en lumières étincelantes et nappes blanches comme neige. Le serveur tire une chaise pour que je m'y assoie.

— Dom, écoute-moi. Si je me suis rendue à ton bureau, c'est parce qu'avant je me trouvais au cimetière. Sur la tombe de papa.

— Je sais. Comment s'est déroulée ta visite ? J'avais l'intention de te poser la question une fois



que tu te sentirais un peu plus apaisée.

Il me sourit, prend ma main dans la sienne. *Un peu plus apaisée.* Je le trouve superbe ce soir, davantage encore qu'à l'accoutumée. Je prends mon élan... Et je lui débite d'un trait mon histoire.

— Quelle horreur, commente-t-il en secouant la tête. Mais surtout, ne t'inquiète pas, nous allons tout nettoyer, et en profiter pour tirer l'affaire au clair. Il s'agit probablement de vandales. Des adolescents qui n'avaient rien de mieux à faire.

Impossible d'avaler quoi que ce soit. Le serveur m'a pourtant apporté une magnifique assiette de noix de Saint-Jacques, mais j'ai l'estomac noué.

— Je ne le crois pas, Dominique. Non. Je ne crois pas qu'il s'agisse de gamins écervelés. Réfléchis. Pour quelle raison auraient-ils écrit ce mot-là ? Papa n'a jamais menti. Je me sens comme... Je me sens...

Je laisse tomber ma tête sur ma poitrine. La salle de restaurant me semble osciller, tandis que ses murs se referment autour de moi. Je m'oblige à relever le nez :

— Il se passe beaucoup de choses étranges, ces temps derniers. Je sais que tu t'imagines que j'invente tout...

— Je n'ai jamais dit une chose pareille !

— Il me semble être en train de perdre la raison. C'est épouvantable. On dirait que mon cerveau ne cesse plus de me jouer des tours. Et cela empire de jour en jour. Le cheval à bascule...

Il fixe mes noix de Saint-Jacques, désireux de me voir y piquer ma fourchette, afin d'entamer à son tour sa propre assiette.

— Mange, lui dis-je. Vas-y. Je n'ai pas faim.

Un long silence entre nous. Je retiens mon souffle. J'attends qu'il parle. Je finis par n'en plus pouvoir et ouvrir la bouche avant lui :

— Dis quelque chose, je t'en prie. Dis-moi ce que tu penses.

— J'étais persuadé que tu exulterais, fait-il enfin d'une voix dans laquelle perce une profonde déception. Tu n'es donc pas heureuse ? Nous allons avoir un bébé, Corinne. *Un bébé.*

— Je le sais ! Et bien sûr que je m'en réjouis au-delà de tout. Mais, s'il te plaît, es-tu d'accord pour m'écouter vraiment ? Quelque chose ne tourne pas rond. Et je pense que cela a un rapport avec mon père. Ainsi qu'avec notre maison de poupée.

— Corinne.

Son regard s'est brusquement durci.

— Corinne, ton père est... Eh bien... Il est mort. Il n'est plus là, et je sais combien cela te paraît difficile à accepter. Voilà un an que tu souffres, mais...

Le serveur vient de se matérialiser auprès de nous pour remplir nos verres d'eau. Je lui adresse un sourire crispé et le remercie dans un murmure.

— Écoute-moi, Corinne. Je t'adore et, pour cette raison même, je m'en voudrais de te mentir. Je crois que, peut-être... Peut-être devrais-tu voir quelqu'un. Depuis quelque temps, je ne te reconnais plus. La pression, sans aucun doute. Le décès de ton père, les FIV, la galerie... Parler à quelqu'un te ferait beaucoup de bien, j'en suis convaincu. À un professionnel, s'entend.

Est-ce vraiment ce qu'il pense ? Est-ce vraiment ce dont j'ai besoin ? Je me remémore le petit cheval à bascule, sur lequel j'ai refermé mes doigts après l'avoir découvert. Envolé une minute plus tard. Et si Dominique avait raison ? Il est la personne en qui j'ai le plus confiance au monde. La personne dont l'opinion m'importe plus que toute autre. Cela signifie-t-il qu'il me faut à présent douter de moi-même ? Je me sens complètement perdue.

— Peut-être, dis-je, et mes yeux s'emplissent de larmes pour la énième fois de la journée.

Je croise mes mains sur mon ventre. Dominique se lève pour venir se pencher au-dessus de ma

chaise, sans se soucier des regards interloqués des serveurs.

— Calme-toi, ma chérie. Nous allons prendre le taureau par les cornes et, bientôt, tu seras de nouveau en pleine forme. Je te le promets. Mon amour...

Il me prend dans ses bras, me berce comme il bercerait une enfant. Je me cramponne à lui à la façon d'une femme en train de se noyer.

De retour à l'appartement, il me sert un verre de lait avant que je me couche, puis remonte la couverture jusque sous mon menton. Je me sens pathétique. Infime. Lorsqu'il reparait dans la chambre pour se coucher à son tour, il tient quelque chose entre ses mains. Je me redresse.

— J'ai trouvé ce truc-là sur le paillason. Il a dû échapper à notre attention lorsque nous sommes rentrés tout à l'heure.

Il me lance une petite enveloppe indéchirable, sur laquelle mon nom est inscrit. Pas de timbre.

— Tiens, voici l'eau chaude.

Il la verse dans mon mug, commence à se déshabiller. Je n'ai d'yeux que pour le paquet qu'il vient de me remettre. Mon cœur bat à rompre.

— Que se passe-t-il ?

Avisant ma mine défaite, il lève les yeux au ciel.

— Oh, ça va. Je vais l'ouvrir, voilà, tu es contente ? Ne recommence pas à te mettre martel en tête, s'il te plaît.

Il s'assoit sur le lit, déchire l'enveloppe. Je lâche un petit cri tel un hoquet. Je m'agrippe à ses deux mains.

— Dominique !

— Quoi encore ?

Il s'agit cette fois d'un petit berceau en bois, à l'intérieur duquel reposent deux chaussons roses destinés à un nouveau-né, le tout accompagné d'une carte où se trouve inscrit : *Félicitations*.

*Londres*

*Ashley*

Le lundi, personne ou presque ne fréquente le Colours Café. Ashley a passé l'intégralité du week-end auprès de ses enfants. James s'est rendu au bureau pour rentrer le samedi soir à 23 heures. Après avoir laissé pour lui de quoi dîner sur la cuisinière, son épouse, dont les trois enfants se trouvaient exceptionnellement réunis autour de la table, a tenté d'engager la conversation avec Lucy – Holly martelait avec une cuiller la tablette de sa chaise haute. Depuis l'incident que personne encore n'a osé évoquer, l'adolescente se montre bougonne et taciturne. Ce matin, sa mère a presque éprouvé du soulagement en la voyant s'éloigner à bord de l'autobus scolaire.

Aujourd'hui, le vent s'est levé. Les rues de Londres se révèlent plus tranquilles qu'à l'ordinaire – sans doute le mauvais temps a-t-il dissuadé les habitants de sortir de chez eux. Ashley se rend chez June, baise les menues lèvres roses de Holly.

— Tu vas être bien sage, maintenant, n'est-ce pas ?

Elle ne s'est pratiquement pas réveillée de la nuit – deux fois seulement, et encore s'est-elle cantonnée à des pleurs discrets, sans plus rien de commun avec les hurlements qu'elle poussait avant d'entamer le traitement prescrit par le Dr McPherson. Sa mère souhaite l'en sevrer bientôt, mais elle craint de renouer du même coup avec les nuits sans sommeil.

June ne répond pas. Ashley, qui hésite sur le seuil, consulte sa montre. Si elle ne file pas d'ici une minute ou deux, elle risque d'arriver en retard. La fillette commence à pleurnicher. Ce sont de petits cris, qui, hélas, s'intensifient à chaque instant davantage. Il fait froid, la pluie commence à tomber – les premières gouttes s'écrasent sur le manteau bleu marine d'Ashley. Elle rabat sur Holly sa petite capuche.

— June ?

Elle appuie de nouveau sur la sonnette, frappe à la porte. Rien. La baby-sitter s'est-elle exceptionnellement trompée dans les jours de garde ? Ashley songe soudain que tout lui échappe. Elle est prête à parier que June les attendra demain. Elle baisse les yeux sur sa petite fille, qui se cramponne à elle. Aujourd'hui, Ashley sera le seul maître à bord au Colours Café – Megan a pris sa journée. Peut-être pourrait-elle s'y rendre avec Holly.

Ayant réinstallé celle-ci dans son siège bébé, elle prend la direction du troquet – ne pas oublier de téléphoner tout à l'heure à June, pour vérifier ensemble le planning de la semaine. Comme prévu, l'établissement se révèle presque désert. Ashley installe l'enfant sur le comptoir, un peu à l'écart des regards indiscrets, se hâte de lui donner le sein avant de demeurer à côté d'elle – Holly mord avec ardeur dans une petite cuiller en plastique qu'on remet aux clients désireux d'emporter un gobelet de café.

— Tout ira bien, ma chérie, n'est-ce pas ?

Elle effleure les cheveux de la fillette. Cette dernière lui sourit, plus calme à présent. Ashley plonge le regard dans son regard bleu, songeant à James. Les mêmes yeux l'un et l'autre. Elle touche l'hématome à son bras, souvenir de la prise de sang.

— Tu es courageuse, tu sais.

Elle lui embrasse le front.

— Tu vas bien, n'est-ce pas, mon cœur ? D'ailleurs, c'est ce que le médecin va nous dire bientôt.

Il va nous rassurer.

Holly gazouille en clignant des yeux. Sa mère sourit. Peut-être devrait-elle l'amener plus souvent avec elle. Sa seule présence suffit à égayer les lieux. À les réchauffer. Mais James, à coup sûr, s'y opposerait.

Elle demeure sous le choc de sa récente confession, à laquelle elle a pensé sans discontinuer durant tout le week-end. Elle se sent formidablement soulagée d'avoir appris qu'il ne la trompait pas. En revanche, comment a-t-il pu dépenser tout leur argent sans lui en parler d'abord ? *Tout leur argent*. Quant aux mystérieux appels téléphoniques, rien, pour l'heure, ne saurait les expliquer.

« Tu n'es qu'une vilaine petite fouineuse, Ashley Hawes, la taquinait son père avant de lui ébouriffer la tignasse en lui adressant le plus large de ses sourires. Tu ne peux pas t'empêcher de chercher toujours le pourquoi du comment. »

D'autres que lui se sont parfois montrés moins aimables : « l'obsédée du rien-lâcher ». Combien de fois lui a-t-on jeté cette raillerie à la figure ?

Cette fois, néanmoins, il s'agit de son mari ! De leur argent. De leurs économies. De leur existence à tous les cinq.

Jamais encore Ashley n'a regretté d'avoir fait une croix sur sa carrière pour s'occuper de ses enfants. Après avoir terminé ses études supérieures à Manchester, elle était devenue assistante dans le service communication de l'entreprise qui s'appêtait à recruter aussi son futur époux. Deux années durant, elle avait connu les déjeuners à rallonge avec les médias, suivis d'après-midi studieux, qu'elle passait penchée sur sa table de travail, cernée de documents et de livres. Elle se sentait alors comme un poisson dans l'eau. Elle avait rencontré James, récemment embauché, lors d'une réception organisée par leur employeur, où ils avaient fait connaissance devant le buffet garni. L'une des boucles d'oreilles en plastique rose de la jeune femme s'était détachée pour tomber sur le sol, où le nouveau venu l'avait ramassée avant de la lui rendre, puis de passer le reste de la soirée en sa compagnie, buvant avec elle du vin bon marché qu'ils avaient jugé l'un et l'autre trop sucré.

Trois jours plus tard, ils se retrouvaient dans un restaurant de fruits de mer pour leur premier rendez-vous. Ashley venait de fêter ses vingt-trois ans. Elle avait succombé à l'intérêt que lui portait ce garçon de cinq ans son aîné – jamais encore personne ne lui avait conféré une telle importance. Dès lors, elle avait tout fait pour se montrer digne de ses attentes.

Ils s'étaient revus régulièrement pendant neuf mois, après quoi Ashley avait découvert qu'elle attendait un enfant. Son père s'était contenté d'une remarque succincte sur leur extrême jeunesse à tous deux, non sans demander à sa fille si elle avait songé à sa carrière, mais celle-ci ne touchait plus terre – bien que cela l'effrayât un peu, elle n'avait jamais rien désiré d'autre, au fond, que de devenir mère. James, dont le comportement, une fois encore, se révélait irréprochable, s'était fiancé avec elle une semaine après que la nouvelle de sa grossesse était tombée. Leur histoire semblait alors si romantique à Ashley, qui estimait que son futur époux frôlait en tout domaine la perfection. Aujourd'hui, elle en est moins sûre.

Ils pourraient emprunter de l'argent à la banque. Faire la danse du ventre, au besoin, pour que les supérieurs de James le gardent auprès d'eux. Elle ignore ce que Daniel lui a dit au juste... Le coupe-ret est-il réellement à deux doigts de tomber ?

Elle pourrait aussi dénicher un emploi à plein temps.

Ashley balaie du regard le troquet minuscule, les petites tables sur lesquelles trône un vase garni de fleurs, les sucriers posés sur les nappes rouge et blanc. Elle observe, par la fenêtre, la placette grisâtre face à elle, où des feuilles mortes tourbillonnent jusqu'à lui donner le vertige. Auprès d'elle, Holly frappe le comptoir de sa main, avance les lèvres comme pour donner un baiser.

Qu'éprouverait-elle à renouer avec le salariat ? À se rendre chaque jour, et à heures fixes, dans un

bureau, vêtue d'une tenue préservée des salissures qu'arborent la plupart des mères de famille ? Elle pense aux doigts collants de Benji, enduits de beurre de cacahuète, qu'il appose volontiers sur ses robes. Elle songe à Lucy, la fusillant du regard de l'autre côté de la table sous prétexte qu'elle a eu l'outrecuidance de ranger ses chaussures. Son existence entière tourne autour de ses enfants depuis la naissance de sa fille aînée. Se remettre à travailler se révélerait épouvantable. Ou bien salubre.

— Excusez-moi ?

Ashley sursaute. Une cliente se tient au comptoir, dont elle n'avait pas remarqué la présence. Le vent a malmené ses cheveux, et son blouson de cuir noir est un peu mouillé. Il pleut ? Mais oui. De grosses gouttes d'eau frappent la vitrine du troquet.

— Pardon ! J'avais la tête ailleurs. Que puis-je faire pour vous ?

— Un café, s'il vous plaît. Noir.

Elle sourit à la serveuse en s'ébrouant un peu.

— Quel temps de chien.

— En effet. Nous n'avons pratiquement vu personne de la journée. Les gens préfèrent rester chez eux !

— La poisse. Je repars demain. Je suis simplement passée rendre visite à ma mère. Nous avions espéré un rayon de soleil. Oh... Qui est donc ce charmant bout de chou ?

Elle se penche vers Holly, caresse l'un de ses petits petons. Ashley sourit. Elle aime que des inconnus s'intéressent à ses enfants. Au bon sens du terme, cela va de soi – l'intérêt que Mme Armitage a porté l'autre jour à Benji, elle s'en serait volontiers passé.

— Elle s'appelle Holly. La baby-sitter demeurant introuvable, je l'ai amenée avec moi. Il s'agit de ma petite dernière.

Elle tend à la jeune femme un gobelet de café brûlant.

— Elle est adorable, commente cette dernière. Et ces yeux ! Qu'est-ce que tu es mignonne, dis donc...

Elle se penche à nouveau vers l'enfant, qui lui adresse un large sourire tout en gencives, avant de produire quelques bulles de salive – Holly ne se comporte jamais autrement lorsqu'elle s'entiche de quelqu'un.

— Quel amour...

— Je vous remercie.

Et Ashley de caresser les petits cheveux de la fillette. Arrête de te lamenter sur ton sort. Comment ose-t-on encore se plaindre quand le destin vous a offert un cadeau aussi précieux que cette enfant ?

— Soyez prudente en sortant, dit-elle à sa cliente. Et profitez bien de votre court séjour.

— Comptez sur moi ! Au revoir, Holly ! Au revoir !

Elle avale une gorgée de café, adresse un demi-sourire à la serveuse. Comme elle se tourne pour quitter les lieux, un coup de tonnerre retentit et le vent se met à rugir. Sur la place, l'une des chaises en bois se renverse.

— Eh bien, se met à rire la jeune femme en faisant volte-face pour adresser cette fois à Ashley un large sourire. Au moins, on ne s'ennuie pas ! Merci encore pour le café.

Ashley la regarde traverser la place en serrant son gobelet contre son cœur. Le petit rire de Holly résonne dans le troquet désert. Sa mère lui frotte distraitemment le dos – elle songe à Lucy.

Depuis sa soirée de beuverie, elle se montre plus renfermée que jamais. Chaque fois que sa mère se rend au salon, elle la découvre sur son téléphone portable, gloussant face à l'écran tandis que ses doigts courent sur le petit clavier. Ignorant les autres membres de sa famille. Ashley a essayé de lui parler en tête-à-tête, mais à chaque tentative elle s'est heurtée à un mur d'indifférence ou de dédain.

Elle consulte sa montre. Bientôt la fin des cours. Et la tempête empire – si l'on a vu passer au-

jourd'hui cinq clients au Colours Café, c'est bien le bout du monde.

Ashley décide d'aller chercher sa fille à la sortie du lycée. Elle la récupérera devant les grilles, et peut-être parviendront-elles à échanger quelques mots dans la voiture. Peu importe qu'elle ferme plus tôt. À titre exceptionnel.

— Viens, Holly.

Elle lui enfile son manteau, dont elle remonte la fermeture Éclair jusque sous son menton, avant de s'emparer d'une serviette de table avec laquelle elle essuie la salive qui barbouille les lèvres de l'enfant depuis qu'elle a manifesté son enthousiasme à leur dernière cliente.

Comme elle saisit ses clés de voiture, les doigts d'Ashley effleurent involontairement le petit pot réservé aux pourboires et empli de piécettes, qui, soudain, semblent lui faire de l'œil. La moitié de cette somme lui appartient, mais d'ordinaire elle n'en a cure, abandonnant la totalité de ce maigre butin à Megan. Aujourd'hui, elle sent un frisson lui parcourir l'échine. Elle a déjà prélevé un certain nombre de pièces lorsqu'elle prend conscience de ce qu'elle est en train de faire. Elle les glisse dans l'une de ses poches, avant de quitter l'établissement, dont elle ferme la porte à clé, rongée déjà par la culpabilité, comme si quelqu'un l'observait en cet instant précis pour la juger ensuite. Le souffle de Holly dans son cou la réchauffe.

## *Avant*

*Maintenant que j'ai grandi, je rentre de l'école toute seule. Depuis quelque temps, plusieurs filles de mon âge se sont mises à me parler. Je crois qu'elles essaient de se montrer gentilles. Mais je n'en suis pas sûre. Maman me répète de ne jamais faire confiance à personne. Parfois, je pense qu'elle a raison. D'autres fois, non.*

*Il m'arrive de me demander quel genre de vie j'aurais si rien de tout cela ne s'était produit. Si j'avais eu une famille normale, des gens autour de moi qui m'auraient aimée. Si j'avais eu des jouets. Lorsque je pense à cela, j'ai envie de hurler. D'ailleurs, s'il est très tard le soir et que je n'arrive pas à dormir, je me mets à crier pour de bon : j'enfouis mon visage dans mon oreiller et je hurle. Si j'éprouve de la fatigue, il me suffit de penser à eux, à eux dans la maison, et je sens aussitôt s'intensifier la colère en moi. Je recommence à crier. À crier pour faire sortir cette rage. Il m'arrive de m'endormir la bouche grande ouverte, au beau milieu d'un hurlement. Maman dit que, si je n'y prends pas garde, je risque un jour de m'étouffer.*

*Aujourd'hui, alors que je rentrais de l'école, j'ai repéré un groupe de filles à côté du garage à vélos. L'une d'elles lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. La plus jolie. La brune. Je me suis demandé tout à coup ce qu'elle pouvait bien être en train de faire à cet instant précis. Il fallait absolument que je le sache. C'est injuste de n'être jamais au courant de rien. De rester toujours sur le carreau.*

*Au lieu de rentrer chez nous, j'ai marché jusqu'à leur maison. J'ai fait croire à maman que j'allais rendre visite à Natacha. Quelle bonne blague : Natacha ne m'adresse plus la parole. Pas même pour me balancer des vacheries. Il m'a fallu très longtemps pour arriver chez eux. J'avais mal au dos, à cause de mon cartable suspendu à mes épaules. Avec le frottement, j'ai aussi attrapé des ampoules aux pieds. Mais je m'en fichais. L'essentiel pour moi était d'avoir atteint ma destination. Je me suis approchée du trou dans la clôture, mais il est devenu trop petit pour moi. J'ai donc poussé presque jusqu'à l'entrée de la propriété, là où il y a des buissons. En été, ces buissons fleurissent, de petites fleurs roses qui s'épanouissent contre le vert foncé du feuillage. Mais nous ne sommes encore qu'au mois de mars. Seuls les tons bruns prédominent dans la végétation. Il était là, sans doute était-il en train de travailler. Je n'ai pas vu grand-chose, parce qu'ils avaient tiré les rideaux, mais j'ai entraperçu sa chemise plusieurs fois. Que se passerait-il si je frappais à leur porte avant de leur révéler qui je suis ? Que dirait-il ? Me reconnaîtrait-il seulement ?*

Comme je m'apprêtais à m'en aller, je les ai entendues. Des voix venaient vers moi. Dans la rue. C'était la mère, accompagnée de l'une d'elles, celle qui n'est pas mariée. Je crois que c'est aussi celle qu'il préfère. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il veut la garder auprès de lui. Elles riaient, et sa tresse – retenue par un élastique brillant pareil à celui dont j'avais envie, mais que maman a refusé de m'acheter... Sa tresse dansait dans son dos. J'ai eu peur, je ne savais pas quoi faire, maman dit toujours qu'il nous est interdit de nous montrer à eux. J'ai baissé la tête et je me suis mise à courir. Et tant pis si mes pieds me faisaient un mal de chien. La tête baissée, mon menton touchant presque ma poitrine, j'ai cramponné les sangles de mon cartable et j'ai couru à toute vitesse. Je respirais avec difficulté et mes poumons étaient en feu, mais j'ai réussi à m'enfuir avant qu'elles me voient. Une fois rentrée chez nous, beaucoup plus tard, j'ai constaté que l'intérieur de mes chaussures était taché de sang. Pourtant, je n'avais pratiquement plus mal, ce qui est une chose étrange, car la peau de mes chevilles était à vif. Plus rien, ou presque, ne m'affecte ces temps-ci. Je m'endurcis.

\*

Hier soir, maman et moi avons bavardé, mais je ne lui ai pas dit que je m'étais rendue seule là-bas. Cela ne servirait à rien. Je fréquente le lycée, autant dire que je suis presque adulte désormais, capable, par conséquent, de me débrouiller mieux. Elle m'a autorisée à boire un verre de vin avec elle. J'étais contente. Il m'a semblé, pendant un court moment, qu'elle m'aimait bien, comme si j'étais devenue une grande personne à part entière, avec laquelle elle pouvait parler et sympathiser. Le vin, rouge sombre, a donné à mes lèvres la couleur des cerises. À l'école, personne ne boit de vin rouge, ils préfèrent des boissons très colorées, ou alors du gin mélangé à du soda. Boire du vin, c'est beaucoup plus raffiné.

Maman m'a fait asseoir à la table pour tout me raconter de nouveau. Elle m'a expliqué la raison pour laquelle nous avons agi de cette façon. Lorsque j'ai eu fini mon vin, elle m'en a resservi. Un demi-verre seulement, cette fois. Au bout d'un moment, je me suis sentie vraiment bien. J'ai eu l'impression qu'elle me prenait enfin au sérieux, que je ne possédais plus rien de la fillette casse-pieds qu'elle voyait en moi jadis. Maman m'a dit que jamais elle ne m'avait jugée casse-pieds, mais qu'elle savait que j'étais alors trop petite pour tout comprendre. Elle espère que je comprends maintenant, a-t-elle ajouté. Elle espère aussi que je devine ce que nous avons à faire.

Plus maman parle, plus ma colère monte. Elle me répète tout ce qu'il lui a dit, les promesses qu'il lui a faites. Ces choses-là l'attristent, je le vois bien. Moi, elles me font sortir de mes gonds. C'est comme si elle avait embrasé du petit bois juste au-dessous de moi, dont les flammes deviendraient de plus en plus brûlantes. De plus en plus lumineuses. Les jours où l'existence me paraît un peu trop grise, je me concentre sur cette colère. Lorsque des hommes, dans la rue, me dévisagent en débitant des insanités derrière mon dos, je pense à ce que maman m'a raconté. Je déteste les hommes qui me regardent de cette manière, avec insistance. Je hais la façon dont ils observent mon corps. Je n'ai pas choisi mon apparence physique. J'ignore d'où me vient un corps pareil. Je ressemble à ces mannequins dont nous tracions les contours en cours de dessin, quand j'étais petite. Longues jambes. Silhouette anguleuse. C'est comme si mon corps appartenait à quelqu'un d'autre.

Maman dit qu'elle se réjouit que je sois à présent en mesure de comprendre davantage de choses. La semaine suivante, nous nous rendons ensemble à la maison. Comme je ne peux plus passer par le trou dans la clôture, nous restons assises à l'intérieur de la voiture, tous phares éteints, selon notre habitude. Il ne reste plus qu'eux deux, mais les filles leur rendent de fréquentes visites. Je les ai vus tous l'autre jour, une autre famille parfaite, arrivant à bord de leur grosse auto noire. Je les ai regardés en descendre, déplier leurs jambes avant de claquer les portières derrière eux. De nouveau enceinte. Elle semble prête à éclater. La vue de son gros ventre me fait l'effet d'un coup de poignard en plein cœur. Il aimera cet enfant autant que les autres.

Tandis que je les observe, une sirène retentit dans notre dos. Un éclair de lumière bleue. Je me plie en

*deux, et maman démarre. Le moteur rugit. Les lumières dansent au-dessus de nous, diamants bleus au beau milieu des ténèbres. Mon pouls s'accélère. J'ai envie de vomir. Je voudrais baisser ma vitre pour respirer un peu d'air frais, mais il ne s'agit pas d'attirer l'attention. Je tâche de contrôler mon souffle. Inspirer par le nez. Expirer par la bouche. Maman tourne au coin de la maison. Nous nous garons dans une rue non loin, où nous demeurons assises dans le noir pendant un certain temps. Silence. J'avale ma salive avec peine.*

*— Jamais il n'appellerait la police, dit maman. Trop risqué pour lui.*

*Elle répète ces mots plusieurs fois, presque pour elle-même, comme si elle tâchait de s'en persuader. Soudain, un rugissement de moteur. Nous levons les yeux. Les lumières bleues repassent à toute allure. Mon cœur me saute dans la gorge. Mais il ne s'agit pas d'une voiture de police. C'est une ambulance.*



*Londres*

*Corinne*

— On t'a envoyé un petit cadeau parce que tu es enceinte, voilà tout. Si ça se trouve, il s'agit d'Ashley. Ou de ta mère. Ou peut-être de cette fille dont tu m'as parlé, avec laquelle tu as commencé à sympathiser ?

— Gill ?

— C'est ça. Allons... Tu veux peut-être appeler la police, tant que tu y es ? En leur expliquant que tu viens de recevoir un message de félicitations parce que tu vas avoir un bébé.

Je le fusille du regard.

— C'est à cause du berceau. Nous avons le même dans notre maison de poupée.

Il lève les bras en l'air, au comble de l'exaspération.

— Il s'agit d'une babiole à trois sous comme il doit s'en vendre des milliers. Allez, viens, enfile ton manteau. Il fait froid dehors, et le bébé, lui, doit avoir bien chaud.

Il me caresse le ventre avant de m'embrasser.

— Je t'aime. Fais-moi confiance, s'il te plaît.

Cet après-midi, nous nous rendons au cimetière pour y nettoyer la tombe de papa. Dominique reste convaincu qu'il ne s'agit que d'un acte de vandalisme. Sans doute d'autres sépultures ont-elles subi le même sort – je n'ai bien sûr pas pensé à m'en assurer sur le moment. Hier soir, j'ai rassemblé les mystérieux petits objets pour les placer dans un sac en plastique, dont j'ai noué solidement les anses. Je tiens là mes preuves. Au cas où.

Faut-il que j'appelle Ashley ? Si je lui téléphone, je risque de la chambouler. Peut-être inutilement. Quant à maman, il est hors de question que je la prévienne. Si elle se sent incapable de dîner en ma compagnie dans un restaurant français, comment supporterait-elle d'apprendre qu'on a profané la tombe de son mari ?

— Corinne ?

Dominique se tient sur le seuil, son trousseau de clés à la main.

— Descends, lui dis-je. Je te rejoins à la voiture. Il faut que j'aille chercher mon écharpe.

La porte claque dans son dos. Je patiente pendant quelques secondes avant de quitter l'appartement à mon tour, pour venir me planter devant la porte de Gill. Je dois en avoir le cœur net. Je sais par avance qu'elle n'a pas déposé ce présent sur notre paillason. Mais peut-être a-t-elle vu quelqu'un dans les parages.

Je frappe deux fois avec nervosité – je crains de voir rappliquer Dominique. Pas de réponse. J'entends, à l'intérieur de son logement, couiner un jouet. Comme je m'appête à frapper une troisième fois, la voix de Gill parvient à mon oreille.

— Combien de fois va-t-il falloir que nous en reparlions ? Je te l'ai déjà dit, Ben, nous devons laisser tomber. *Tu* dois laisser tomber.

Je me fige. Elle s'exprime d'une voix haut perchée. On jurerait une adolescente. Manifestement à bout de nerfs.

— Ça, je le sais déjà ! Et toi aussi ! Mais je n'ai pas l'intention de dépenser encore du temps ou de l'argent pour ce satané cabinet d'architecture, pas après ce qu'ils ont fait. Je n'arrive pas à croire que tu remettes cette histoire sur le tapis.

Un silence. Mon cœur bat la chamade.

— Tu veux que je te dise, Ben ? Va te faire foutre.

Cette fois, ce sont les pleurs de Tommy qui résonnent dans l'appartement.

— C'est pas vrai..., fait sa mère sur un ton radouci – j'ai tout à coup l'impression qu'elle se trouve juste derrière la porte.

Je me retourne, j'enfonce les mains dans mes poches, avant de me diriger vers l'escalier. Il ne manquerait plus qu'elle me découvre devant chez elle.

— J'ai bien cru ne jamais te revoir, observe Dominique.

Je lui réponds que mon écharpe s'est coincée dans la porte lorsque je l'ai fermée.

— Désolée. Allons-y.

Nous roulons en silence en direction de Hampstead. *Cabinet d'architecture*. De quoi parlait-elle au juste ? Elle paraissait excédée. Papa nous parlait quelquefois de petits cabinets qui, incapables de maintenir la tête hors de l'eau, escroquaient leurs clients ou ne réalisaient que la moitié d'un projet coûteux.

— Tu es fatiguée ?

Je cligne des yeux, les frotte avec le dos de mes mains.

— Non, non, tout va bien.

Je lui adresse un sourire tendu, avant de poser les mains sur mon ventre, dont il me semble qu'il s'est imperceptiblement arrondi. Je songe aux petits chaussons fourrés dans le berceau. Quelqu'un est au courant de ma grossesse. On surveille mes faits et gestes.

Une pluie fine se met à tomber, contraignant Dominique à actionner les essuie-glaces. Nous avons accompli la moitié du trajet, lorsque je me remémore soudain la jeune femme blonde.

— J'ai oublié de te dire. Quand je t'ai rejoint à ton bureau, j'ai fait la connaissance d'une de tes collègues. Elle s'est montrée adorable avec moi. Je n'ai même pas pensé à lui demander son prénom, mais j'aurais souhaité la remercier.

— Oh, tu parles d'Erin. Elle m'a raconté votre rencontre. Je suis content que tu ne sois pas restée seule dans un pareil moment.

— D'autant plus qu'elle a su me reconforter. Dieu du ciel, elle a dû me prendre pour la reine des timbrées. J'étais sens dessus dessous.

— Sans le moindre doute.

Comme il effleure ma jambe, je perçois la chaleur de sa main à travers mon jean.

— Devine un peu qui la poursuit de ses assiduités ?

— Pas Andy, tout de même ?

Dominique hoche la tête avec gravité.

— Si, malheureusement. Pour être tout à fait honnête, je crois qu'elle est déjà tombée dans ses filets. Tu sais bien comment il est, il va vite en besogne.

— La pauvre.

Un frisson me secoue. Je revois Andy, lors de la soirée organisée par Dom à Noël, l'œil rivé sur mon décolleté. Il ne m'a pas lâchée du regard, même lorsque je me tenais auprès de Dominique. Depuis, il me déteste. Cela dit, je me fiche bien de son opinion. Il estime que Dom a tort de ne pas me quitter. À l'en croire, je constitue un frein pour lui. Admettons. Mais un frein à quoi ?

— Elle est très jeune, dis-je.

— Je sais. J'ai essayé de le pousser à renoncer, mais depuis quand suit-il mes conseils, hein ?

— Au moins, tu auras essayé.

— Ça te dérange, si je mets la radio pour suivre la fin du match de football ?

Je lui fais signe que non, avant de regarder par la vitre. L'averse a cessé, et le soleil, sortant de derrière les nuages, illumine Hampstead, dont les trottoirs pavés étincellent à présent.

Les grilles du cimetière se dressent devant nous. Avec Dom à mes côtés et le beau temps revenu, elles me paraissent moins menaçantes que vendredi, bien qu'une peur sourde reste tapie en moi. Je récupère, dans le coffre, le seau contenant le matériel nécessaire au décapage de la tombe. Tampons à récurer, gants, white-spirit.

Dom éteint la radio, me prend par la main. Nous nous dirigeons vers la tombe de papa. Je regarde par-dessus mon épaule de temps à autre malgré moi.

Face à la pierre souillée, j'éprouve un choc à peine moins violent que la première fois. Dominique siffle entre ses dents, puis jette un coup d'œil dans ma direction, immensément soulagé, je crois, de constater que je n'ai pas divagué. J'avoue que je souffle moi aussi – car qui, pour l'heure, pourrait m'assurer du bon état de ma santé mentale ?

Nous nous agenouillons pour nettoyer la tombe ensemble. La peinture ne résiste guère aux assauts des produits chimiques. Je commence à me sentir mieux. Je passe mon doigt sur le nom de mon père, qu'on a gravé. Il n'a pas mérité qu'on lui réserve un pareil traitement. C'était l'homme le plus formidable que j'aie jamais connu.

— Cela fera bientôt un an, dis-je dans un souffle.

Dom fait oui de la tête.

— À la fin du mois, oui. Je sais.

— Il m'arrive d'avoir l'impression que c'était hier.

— Ta mère va-t-elle venir ?

— Je l'espère.

Je lui parle du dîner organisé par l'Institut royal des architectes britanniques.

— Elle ne veut pas y prendre part. En revanche, elle m'a promis d'essayer de nous rendre visite, et d'en profiter pour se recueillir sur la tombe. Peut-être faudra-t-il que tu ailles la chercher. Ashley sera là également. J'apporterai des jonquilles. Avec un peu de chance, le printemps aura un peu d'avance.

— Et on commencera à voir ton petit bidon.

Dominique déborde d'enthousiasme.

— Je ne suis pas certaine que ça aille aussi vite que ça !

Je fixe la tombe. Si seulement il était encore de ce monde pour profiter de ma grossesse. Quelle joie il aurait éprouvée. La famille représentait tout pour lui.

— Je t'aime, dis-je à Dominique, qui me serre à présent entre ses bras. Pardon d'avoir souvent perdu les pédales ces derniers temps. C'est toi qui as sans doute raison. Je sais... Je sais que je te mène la vie dure en ce moment. Je ne le sais que trop.

Il m'embrasse sur les lèvres.

— Arrête de t'excuser, voyons. De mon côté, j'ai eu du mal à cacher mon exaspération, ce qui ne t'a pas rendu service. Cela dit, j'aimerais que tu réfléchisses sérieusement au conseil que je t'ai donné l'autre jour. D'autant plus que tu t'appêtes à mettre au monde un enfant. Nous devons nous assurer que... que tu te sens prête.

— Bien sûr que je suis prête !

Je m'arrache à son étreinte et recule d'un pas.

— Dominique !

— Pardon, pardon.

Il lève les mains.

— Tu sais très bien ce que j'ai voulu dire. Tu seras une maman formidable, je n'ai pas le moindre doute là-dessus. Mais il faut que tu commences par t'apaiser. La sérénité, c'est important.

Il se tait pendant un court moment.

— Sinon, je vais finir par m'inquiéter vraiment pour toi, et nous formerons à nous trois une famille de stressés !

Du bout de l'index, il m'oblige à lever le menton, avant de me caresser la nuque.

— Et ça, il n'en est pas question. Alors, pense à ce que je t'ai dit. S'il te plaît. Sur ce, allons-y.

Passant un bras autour de ma taille, il m'invite à m'éloigner de la tombe pour regagner notre voiture. Je songe à mon « sac de preuves », aux petits objets dissimulés dans l'un des tiroirs du buffet.

Je jette un bref coup d'œil, par-dessus mon épaule, aux autres tombes, immobiles et silencieuses au milieu du gazon, pareilles à des visages au teint pâle qui me regarderaient partir. Aucune d'elles n'a été profanée.

*Londres*

*Ashley*

Serrant les clés de sa voiture dans le creux de sa paume, Ashley patiente devant le lycée, auprès d'une rangée de peupliers au garde-à-vous. Holly dort dans ses bras. Peut-être s'apprête-t-elle à commettre une erreur...

L'orage est passé, laissant derrière lui des trottoirs détrempés et un vent qui s'attarde. 16 h 06. Dans quatre minutes retentira la sonnerie marquant la fin des cours. Elle se représente les cris de joie, l'immense soupir de soulagement qui fera frémir bientôt le lycée tout entier. Elle se figure Lucy, en train de ranger avec soin ses livres de classe à l'intérieur de son sac. Ses parents lui en ont acheté un neuf juste avant Noël, un cartable en cuir d'un rouge sombre. Plus rien à voir avec la sacoche couverte de badges qu'elle promenait jusqu'alors.

Ashley serre plus fort Holly contre sa poitrine. Il fait si froid. L'œil vitreux de Lucy, le jour où elle s'est enivrée, lui saute à la figure. Comment est-il possible que sa petite fille ait grandi si vite ? Holly suivra-t-elle sous peu le même chemin ?

Cette fois, le lycée vomit jusqu'au lendemain les élèves qui le fréquentent. Ils s'égaillent en tous sens, au point que, très vite, Ashley ne voit pratiquement plus rien. Ce spectacle mouvant l'étourdit, tandis que l'odeur de la fumée des cigarettes assaille ses narines. Un groupe de garçons la bouscule, chacun s'acharnant à donner des coups de pied dans un caillou. Et chacun de heurter les autres de l'épaule. Ashley plisse les yeux, les imagine soudain faisant cercle autour de Lucy, et celle-ci se pendait au cou de tous, introduisant sa langue dans leur bouche...

— Maman ?

Sa fille vient de se matérialiser devant elle, inquiète et troublée de découvrir sa mère aux abords du lycée.

Celle-ci l'examine de près, la juge plus copieusement fardée qu'à l'ordinaire, portant autour du cou une écharpe qu'elle ne lui a encore jamais vue. Jaune vif. Un jaune presque fluorescent. Il lui semble observer l'adolescente dans un miroir déformant tel qu'on en trouve dans les fêtes foraines.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Le ton est accusateur.

— Comme j'ai pris mon après-midi, j'ai pensé que je pourrais t'épargner un trajet en bus en venant te chercher. Allez, viens, on rentre à la maison. Tu as passé une bonne journée ?

— Holly va bien ?

— Très bien. Elle est épuisée, c'est tout. June n'était pas chez elle, alors j'ai dû l'emmener avec moi au Colours Café.

Dans la voiture, Lucy fait silence. Elle finit par allumer la radio. À peine a-t-elle reconnu la chanson qui en jaillit que ses traits s'illuminent.

— C'est Ryn Weaver ! Je l'adore.

Elle lève son téléphone portable, grimace bêtement face à l'écran, prend un selfie. Elle glousse, tapote sur le clavier virtuel. Aussitôt, le téléphone émet un son bref, et elle pouffe de nouveau – on lui aura envoyé un bon mot.

— Tu viens de te prendre en photo ?

Le visage de l'adolescente se ferme. Sa mère soupire. Elles n'avancent pas d'un pouce.

James rentre plus tôt que d'habitude. Ashley est en train de préparer des pâtes au thon, le plat préféré de Lucy. La vapeur qui s'élève de la casserole d'eau bouillante la fait transpirer. L'odeur du poisson a envahi la cuisine. Benji, qui vient d'y pénétrer, fronce le nez en réclamant un petit gâteau à la marmelade d'orange, que sa mère va lui chercher dans le placard, avec l'espoir que le garçonnet filera bientôt, afin qu'elle ait un peu de temps pour s'entretenir avec James.

— Tu es là drôlement tôt, dis donc.

Il paraît épuisé.

— Sale journée. Les avocats sont venus au bureau. Je suis resté en réunion avec Daniel tout l'après-midi. Il a rencontré les membres du conseil d'administration. Dans une semaine au plus tard, ils auront arrêté leur décision.

Il hausse les épaules, les paumes vers le ciel.

— J'ai fait tout ce que je pouvais.

Ashley pose sa cuiller de bois.

— James... Pendant que j'étais au Colours Café, tout à l'heure, j'ai réfléchi et... Je pourrais me remettre à travailler.

Elle avait prévu d'y mettre les formes, mais les mots ont franchi la barrière de ses lèvres avant qu'elle ait eu le temps de les retenir. Son mari la dévisage. Elle prend à nouveau sa cuiller en bois, recommence à agiter les pâtes dans leur eau. Plus vite.

— Non, Ashley. Ce n'est pas ce que je... Tu ne devrais pas avoir à...

— Écoute-moi, s'il te plaît, l'interrompt-elle. Je sais que, pour toi, rien n'est encore fixé, ce qui signifie que je n'aurai peut-être pas à le faire, mais je crois que ça vaut la peine d'y penser. Nous aurons besoin d'argent. Si... si tu perds ton emploi.

Comme il s'apprête à protester, elle enchaîne :

— J'ai de réelles compétences, et Benji se trouve à l'école tous les jours jusqu'à 16 heures. Ensuite, Lucy peut très bien s'occuper de lui en attendant que je rentre. Sans doute vers 18 heures. Quant à Holly, je la déposerais chez June.

Elle hésite. Ce qu'elle se prépare à lui dire n'est pas la stricte vérité, mais qui peut affirmer, dans l'état actuel des choses, que cela ne se produira pas pour de bon ?

— J'aimerais tenter ma chance, James. Cela nous offrirait un filet de sécurité. Nous n'aurions pas à nous ronger les sangs à l'idée de devoir peut-être tout perdre. Et puis... Cela pourrait me faire du bien.

Le silence tombe sur la pièce, rompu par Lucy, qui surgit soudain. Souliers noirs à talons hauts, rouge à lèvres très foncé. Petit haut en dentelle, à travers quoi l'on distingue à peu près tout de son anatomie. L'écharpe jaune vif, elle l'a cette fois nouée autour de sa taille. Sa mère reste d'abord bouche bée, puis :

— Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ?

L'adolescente, qui ne daigne pas se tourner vers elle, fouille dans son sac, dont elle extrait un flacon de parfum. Elle s'asperge les poignets. L'odeur est puissante. Musquée. Aguichante.

— Lucy !

Ashley oublie les pâtes pour s'avancer vers sa fille. James tente de s'interposer, mais elle le repousse.

— Lucy ! Ton dîner est presque prêt. Où vas-tu ?

L'adolescente, qui consent enfin à lui faire face, plonge son regard dans celui de sa mère. Elle n'est plus que mépris, et ses yeux lourdement soulignés de khôl lancent des éclairs.

— Je sors, c'est tout. Inutile de m'attendre.

La porte claque.

— Qu'est-ce que c'est que ce comportement ? bafouille Ashley. *Inutile de m'attendre.* Elle a

quinze ans et nous sommes lundi soir ! Va la chercher, James !

Déjà, ce dernier ouvre la porte, cependant qu'Ashley se laisse tomber sur une chaise. James a plus d'influence qu'elle sur leur fille. Il saura la raisonner. Un grésillement, tout à coup : l'eau contenant les pâtes est en train de déborder de sa casserole.

Ashley se lève, ôte le couvercle et réduit la flamme du brûleur. Elle est déçue. Sa conversation avec James n'a pas pris le tour escompté. Elle passe les doigts dans ses cheveux. Benji tape des mains, assis sur la dernière marche de l'escalier. Il va réveiller Holly, qui exigera que sa mère lui donne le sein. Ashley ne rêve plus que de se rouler en boule dans un coin, de se rendre invisible aux yeux de tous.

La porte d'entrée claque à nouveau. Dans l'encadrement de celle de la cuisine, elle s'attend à découvrir Lucy. Elle se prépare à l'affrontement.

Mais c'est James qui lui fait face à présent, la mine contrite.

— Je n'ai pas réussi à la rattraper. Elle est montée dans une voiture.

— Quoi ? La voiture de qui ?

Tous les sens d'Ashley sont maintenant en alerte.

— Je n'en sais rien, répond son mari en secouant la tête.

*Londres*

*Ashley*

— Comment as-tu pu la laisser monter ?

Ashley fait les cent pas devant leur maison. La rue est déserte, et la lune éclaire le visage de son mari.

— Je n'ai pas eu le temps ! À t'entendre, on croirait que je l'ai fait exprès !

Il s'interrompt. Souffle.

— Essayons de nous calmer, tu veux bien ? Et rentrons. Il est l'heure pour Benji d'aller se coucher. Ensuite, nous prendrons une décision.

— S'agissait-il d'un garçon ? Tu peux au moins me dire ça. Est-ce que, selon toi, un garçon se trouvait derrière le volant ? Oh, mon Dieu...

La voix d'Ashley meurt dans une longue plainte inarticulée. *Trainée*. Elle revoit la petite bouche de Benji exhaler ce vilain mot. Avec qui l'adolescente a-t-elle joué les filles de l'air ?

James, l'ayant saisie aux épaules avec douceur, l'attire à lui, jusqu'à ce qu'elle consente à poser sa tête contre son torse. Un gémissement lui échappe.

— Chut... J'essaie de réfléchir.

Il plisse les yeux.

— Non... Franchement, je ne crois pas qu'il s'agissait d'un garçon. Je n'ai pas pu voir grand-chose, parce qu'elle a littéralement bondi dans la voiture, mais il me semble bien que c'était une fille qui conduisait.

— J'espère que tu as raison, renifle Ashley. Je n'ai vraiment pas envie qu'elle fiche le camp avec un garçon plus âgé qu'elle.

— Si un type la touche, je le tue.

La colère assombrit ses traits, son corps se crispe. Ses muscles se contractent.

— Je ne plaisante pas. Si je découvre que je ne sais quel crétin l'a embobinée, je t'assure que je lui défonce le portrait.

Benji paraît sur le seuil, nimbé de la lumière qui brille à l'intérieur de la maison. Vêtu de son petit pyjama bleu, il tient un livre à la main.

— Papa ? Maman ?

— J'arrive ! répondent-ils en chœur, avant de se précipiter vers l'enfant.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Ashley caresse les cheveux de Benji, poursuit sa course jusqu'au panneau de liège au-dessus du téléphone, le consulte avant de composer un numéro.

— Diane ? Bonsoir, ici Ashley. La mère de Lucy Thomas. Je suis navrée de vous déranger aussi tard, mais... Lucy se trouve-t-elle chez vous, par hasard ?

Elle s'efforce de rire.

— Vous allez trouver ça ballot, mais quand elle a quitté la maison tout à l'heure, mon mari a oublié de lui demander où elle avait l'intention de se rendre. C'est pour cette raison que je voulais savoir si Sophia et elle...

Un bref silence. James la fusille du regard. Tant pis.

— D'accord. Je vois. Merci, Diane. Oui. Désolée. À bientôt.



Elle raccroche.

— Elle n'a pas la moindre idée de l'endroit où pourrait se trouver Lucy. Sophia, elle, est chez ses parents...

— Bon. Tu penses à quelqu'un d'autre ?

Ashley téléphone aux mères de toutes les camarades de classe de sa fille. En vain. Personne n'a vu Lucy.

— Avec qui a-t-elle dit qu'elle s'était saoulée, l'autre jour ?

James se masse les tempes.

— Elle n'a rien dit du tout. Elle a refusé de nous répondre quand on lui a posé la question. Tu ne t'en souviens pas ?

Ashley s'assoit à la table de la cuisine. James a préparé du thé, mais il est déjà froid.

— Crois-tu que nous devrions appeler...

Son mari secoue la tête.

— Laissons-lui jusqu'à 23 heures. Elle est montée dans cette voiture de son plein gré. Ça, je peux te l'affirmer. Inutile de prévenir déjà la police. De toute façon, ils nous conseilleraient d'attendre.

Ashley hoche la tête.

Lorsque le téléphone se met à sonner, ils se jettent dessus tous les deux. James décroche le premier.

— Allô ?

Son épouse le dévore des yeux, le cœur battant.

— C'est elle ?

James fronce les sourcils en silence.

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

Cette fois, Ashley a la chair de poule. Avant qu'il ait parlé, elle sait déjà ce que James va lui dire.

— Personne à l'autre bout du fil.

## ***Avant***

*Après, une étrange quiétude envahit notre appartement. Comme si la tension qui n'a cessé d'augmenter venait de retomber d'un coup. Il n'est plus rien que nous puissions faire, et je suis incapable de dire si j'éprouve ou non de la tristesse. Que suis-je censée ressentir ? Maman est allongée à plat ventre sur son lit, le visage contre l'oreiller. Debout sur le seuil, je lui propose de lui apporter du thé, de l'eau, ou bien ses comprimés. Jamais elle ne répond. Je finis par renoncer pour regagner ma chambre, où je me dévisage dans le miroir. Je hais ces boutons d'acné semés sur mon front, je déteste la façon dont mes seins tendent l'étoffe de mon T-shirt. Je manque le lycée pendant plusieurs jours, durant lesquels j'erre dans notre appartement. Mes examens sont pour bientôt, mais je m'en fiche. Impossible de me concentrer sur mon travail scolaire. Impossible de me concentrer sur quoi que ce soit. Hors ce qui nous arrive. Je voudrais me rendre là-bas, pour voir comment elles se portent. J'ai tellement envie d'y aller que j'éprouve des picotements dans les jambes.*

*Au bout d'une semaine, elle se lève. Elle prend une douche. Elle reste si longtemps dans la baignoire que je finis par craindre qu'elle s'y soit noyée. Mais elle sort de la salle de bains. Les cheveux mouillés, l'œil brillant. Elle souhaite assister aux obsèques. Moi, je n'en sais rien.*

*Tout compte fait, nous nous y rendons ensemble. Nous nous asseyons dans le fond, vêtues de noir. Maman s'est coiffée d'un chapeau, un drôle de couvre-chef acheté il y a longtemps. Elle dit qu'il appartient à sa vie d'avant. Je porte ma robe noire, tellement serrée au niveau des seins que je reste les bras croisés pendant toute la cérémonie. Nous ne les lâchons pas des yeux. Elles pleurent. Elles en ont le droit. Je me tourne*

vers maman, qui se mord l'intérieur de la joue. J'imagine sa bouche en train de se remplir de sang, le goût de fer et de sel mêlés sur sa langue. Il y a beaucoup de monde, et les discours s'enchaînent. Je contemple sa photographie. On jurerait qu'il me regarde aussi. Ce doit être la première fois qu'il prend vraiment le temps de me dévisager. Maintenant qu'il est trop tard.

J'observe les autres gens dans l'église, les hommes en costume, et les femmes qui pleurent dans leurs mouchoirs. Aucun n'est au courant de quoi que ce soit. Une chaleur m'embrase les pommettes, s'insinue jusqu'à mon cœur. Je ne devrais pas me trouver ici, cachée au fond de l'édifice, où je m'efforce de passer inaperçue. C'est injuste. Nous quittons les lieux discrètement avant la fin de la cérémonie. Je tremble un peu. Je me sens bizarre.

\*

Les choses changent rapidement. Après les obsèques, maman et moi sommes allées nous promener, nous avons traversé le parc, bras dessus, bras dessous. C'était comme une corde qui nous reliait l'une à l'autre. Une corde serrée. Elle a encore maigri. Elle est retournée chez le médecin, m'a-t-elle dit, pas le nouveau, qu'elle détestait, mais l'autre, l'ancien, celui qui la comprend un peu mieux. Il lui a fait une ordonnance, et la voilà qui se retrouve avec je ne sais combien de boîtes de petits comprimés blancs. Dans un second sac en papier, le pharmacien a rangé des boîtes de comprimés bleus. Son comportement a récemment évolué, mais j'ignore si c'est à cause des obsèques ou des médicaments. Elle se lève à l'heure, se lave les cheveux. Elle se maîtrise mieux. Comme si elle possédait enfin une raison d'être. Bien que l'existence se révèle ainsi plus facile, une part de moi éprouve de la tristesse – une raison d'être, elle était censée en avoir une depuis le début. Moi. Mais cela n'a jamais suffi à lui donner envie de quitter son lit tous les matins.

Tandis que nous traversions le parc, elle m'a dévoilé ses intentions. J'ai hoché la tête. Elle a fini par s'immobiliser pour se tourner vers moi. Elle a posé ses mains sur mes épaules, qu'elle a meurtries de ses doigts. Je suis un peu plus grande qu'elle à présent. Elle, de son côté, me donne l'impression de rapetisser.

— Tu comprends combien c'est important, n'est-ce pas ?

Elle ne me lâchait plus du regard. Le vent sifflait autour de nous, lui ébouriffant les cheveux. Sa façon de me parler m'a mise en colère. Bien sûr que je comprends. Je ne suis plus une gamine.

Mieux vaut que maman et moi nous séparions. Je le sais, et elle le sait aussi. Ce sera plus facile. Nous agirons plus vite l'une et l'autre. Nous gagnerons en efficacité. Lorsque je lui fais mes adieux quelques semaines plus tard, elle me prend dans ses bras. Elle a vieilli, forcément. Elle paraît si fragile sous mes mains qu'il me semble qu'elle pourrait se briser. Sa mort l'a choquée. Elle a perdu beaucoup de poids. Je le lui ai fait remarquer, mais cela semble lui convenir, elle m'a répondu qu'il s'agissait d'un effet secondaire du traitement prescrit par le médecin. Elle a ajouté quelque chose à voix si basse que je ne suis pas certaine d'avoir bien compris, mais il s'agissait de quelque chose comme : « Il m'a toujours préférée plus mince. »

— Tu sais ce qui te reste à faire ? m'a-t-elle demandé le jour de mon départ, en me remettant le gros sac, et je lui ai posé la même question en retour.

Elle s'est figée :

— Tu as drôlement grandi.

Elle a fermé la porte. J'ai emprunté l'allée avec le sac à la main, de l'autre serrant le nouveau téléphone portable dans ma poche, dont le répertoire contient les numéros dont j'aurai besoin. Parvenue sur le trottoir de la rue principale, je me retourne : elle se tient à la fenêtre. Elle lève une main, écarte les doigts, qu'elle place contre la vitre pour me dire au revoir. Cette image me reste dans la tête tout le long du trajet jusqu'à mon nouveau chez-moi, un appartement auquel j'accède par un escalier. L'immeuble comporte de nombreux appartements. J'ai des voisins de part et d'autre. Des voisins en face. Il faut que je fasse attention. J'introduis la clé flambant neuve dans la serrure. J'entre et je pose mon sac, à l'intérieur duquel je jette un énième coup d'œil. Tout me revient en mémoire. Quel dommage. Vraiment.

*Je passe un coup de téléphone avant d'aller me coucher. Un seul. Pas de réponse. L'espace d'un instant, je songe à renouveler mon appel, puis je renonce. Une journée chargée m'attend. Il me faut une bonne nuit de sommeil.*

*Londres*

*Corinne*

Les mots de Dominique tourbillonnent sans répit à l'intérieur de mon crâne : « Nous devons nous assurer que... que tu te sens prête. » Comment ça, *prête* ? Je suis tout à fait capable d'être une bonne mère. Et plus encore. Non ?

Au retour du cimetière, nous décidons de commander notre repas.

— Italien, ça te va ? me propose Dominique en brandissant leur carte rouge et vert sous mon nez.

— À condition que tu en prennes une en plus.

Je meurs de faim, et, pour le bébé, je me dois de bien manger. Mais j'enchaîne :

— Des pizzas, ce n'est peut-être pas une bonne idée.

Une inquiétude monte en moi :

— Ce n'est pas très sain...

— Oh, Corinne... Laisse tomber. On se fait plaisir. Un point, c'est tout.

Outre les pizzas, il commande une grande bouteille de soda sans sucre, ainsi que du pain à l'ail – pour tenter de me distraire, il a téléphoné à la pizzeria en prenant un accent italien ridicule. Pendant ce temps, je file dans notre chambre, où j'ouvre le tiroir de ma table de nuit, désireuse d'y contempler mon « sac à preuves ». J'ai beau tout faire pour m'en empêcher, je finis par l'ouvrir. Le berceau minuscule, les petits chaussons. Demain, je parlerai à Gill.

— Corinne ? Qu'est-ce que tu fabriques ?

Je referme le tiroir en hâte pour rejoindre Dominique au salon, où je m'assois auprès de lui sur le canapé.

— Alison était drôlement bizarre, aujourd'hui, me dit-il.

Il me rapporte les bribes de conversation qu'il a surprises.

— Il s'agit peut-être d'un trafic de drogue.

Il s'esclaffe :

— C'est ça, oui. Et elle s'est dit que j'étais précisément l'homme qu'il lui fallait.

— Du blanchiment d'argent, alors. Ou... une bonne vieille histoire de coucherie.

— Je pencherais plutôt pour ta dernière hypothèse.

Comme il se met à m'embrasser délicatement dans le cou, on frappe à notre porte. Je tressaille à ses côtés.

— Pas de panique, ce sont nos pizzas. Attends, je vais les chercher.

Je pique un fard – quelle sottise je fais.

— Non, non, dis-je. Je m'en charge.

Je règle le livreur, récupère les boîtes en carton qu'il tient dans ses mains gantées.

— Au revoir ! lance-t-il, mais, comme je me prépare à refermer la porte, je découvre Gill dans son dos, debout sur le seuil de son appartement – tenant Tommy par la main, elle dit au revoir à un grand type en manteau noir.

S'agit-il de son nouveau petit ami ? Mais voici que l'homme s'empare de Tommy pour le serrer contre son cœur. Ben, plus probablement, l'ex-mari de la jeune femme. Avec qui elle s'est disputée tout à l'heure au téléphone.

Lorsqu'il se détourne pour partir, je distingue ses traits anguleux, sa calvitie naissante. Je suis tout

à coup certain de les avoir déjà rencontrés tous les deux. À l'époque où ils formaient un couple... Ça y est. J'y suis. Je les ai vus dans le bureau de papa. Il y a trois ou quatre ans, je crois. Nous avions prévu de déjeuner ensemble et je l'attendais. Son rendez-vous avec Ben et Gill touchant à sa fin, il me les avait ensuite présentés. Ben et Gill McIntyre. Nous avons échangé quelques mots, une ou deux plaisanteries, après quoi ils avaient quitté les lieux, tandis que nous nous dirigions vers La Fiorentina pour y manger. Son rire, sa façon de se mouvoir... Ils avaient donc des relations professionnelles avec mon père...

*Londres*

*Ashley*

On sonne à la porte. Lucy ne sonnerait pas.

Pâle comme un linge, Ashley se tourne vers son mari, qui pose une main sur son épaule :

— J’y vais.

Elle le suit jusqu’à la porte, dissimulée derrière son grand corps comme si c’était un bouclier.

L’inspecteur de police a les yeux fatigués. À sa vue, Ashley sent ses membres se ramollir. Ses jambes ne la portent plus. James la saisit aux épaules pour la soutenir.

— Monsieur et madame Thomas ? Inutile de vous affoler. Votre fille est avec nous.

Il baisse le regard vers son bloc-notes.

— Je sais ce que pensent les gens quand ils nous découvrent à leur porte, mais elle est saine et sauve. Cependant...

Il s’éclaircit la voix, se rembrunit.

— Cela ne signifie pas qu’elle se porte bien.

Il fait signe à une femme derrière lui, qui sort de l’ombre. Ashley, demeurée contre son mari, laisse échapper un cri menu : l’enquêtrice porte Lucy dans ses bras. L’adolescente, dont les jambes sont maculées de boue, a perdu ses chaussures.

James se précipite, récupère sa fille, pareille à une poupée de chiffon. Comme elle est frêle, songe Ashley. Bonté divine, elle n’a que quinze ans...

— Nous l’avons découverte dans la rue, reprend le policier.

Un silence. La tête d’Ashley ne contient momentanément plus rien.

— Me permettez-vous d’entrer ?

Elle se ressaisit.

— Bien sûr, bien sûr. Je vous en prie.

Il lui semble articuler avec peine.

Elle fait entrer les deux enquêteurs, tandis que James s’occupe de Lucy. Son épouse tremble comme une feuille.

— Elle gisait, inconsciente, au coin de Caledonian Road, à l’autre bout de la ville. À côté du feu tricolore. Madame Thomas. Savez-vous avec qui se trouvait votre fille ce soir ?

— Non. Elle nous a dit qu’elle sortait. À peine avons-nous eu le temps de comprendre qu’elle était déjà montée dans une voiture. J’ai pensé... Je me suis dit qu’elle allait sans doute rejoindre des amis.

— C’est possible, madame Thomas, mais à votre place je referais le point concernant les amis de votre fille. Une équipe médicale l’a prise en charge avant que nous la ramenions chez vous. Nous vous aurions volontiers téléphoné, mais il nous a fallu du temps pour dénicher ses papiers d’identité. Bref... Il semblerait qu’elle ait fumé du cannabis et ingurgité une grande quantité d’alcool.

Il lorgne sa collègue, assise à côté de lui sur le canapé.

— Toutefois, ils n’ont pas eu besoin de lui faire subir un lavage d’estomac. Elle a eu de la chance.

James, qui vient de regagner le salon, serre Ashley contre lui, avant de saluer les deux policiers d’un signe de tête. Il échange avec l’homme une poignée de main.

— Merci de nous l'avoir ramenée.

Ashley, qui a soudain l'impression d'avoir été projetée au beau milieu d'un mauvais téléfilm, prie pour que tout cela s'arrête.

— Vous l'avez découverte dans la rue, c'est bien cela ? fait son mari. La personne avec laquelle elle se trouvait l'a donc abandonnée ?

L'enquêteur hoche la tête.

— Vous pensiez qu'elle était sortie avec des amis ?

James pousse un lourd soupir.

— Je n'en suis pas sûr. En tout cas, elle voulait à tout prix s'en aller, et elle connaissait celui ou celle qui est passé la chercher en voiture. Personne ne l'a contrainte à monter.

La femme adresse un sourire à Ashley.

— Demain, quand elle se sentira mieux, essayez de parler avec elle. Elle va s'en remettre, ne vous tourmentez pas. Simplement, ça faisait beaucoup trop pour une enfant de cet âge. Je comprends que vous soyez inquiets, mais je parie que ses amis ne sont pas des mauvais bougres. Ils se seront affolés en voyant son état, alors ils l'ont laissée dans la rue parce qu'ils n'ont pas su quoi faire d'autre.

Elle soupire.

— Je vous assure que ça arrive bien plus souvent que vous le pensez. À cet âge, ils n'ont pas encore la tête sur les épaules, un petit grain de sable suffit à les déboussoler. L'essentiel est de vous assurer que votre fille ne fréquente que des gens en qui vous pouvez avoir confiance. Des gens qui veilleront sur elle en cas de besoin. Faites-lui comprendre qu'à l'avenir, elle ferait bien de choisir ses amis avec plus de discernement.

— Mais nous ignorons qui est venu la chercher !

Ashley se fait l'effort d'être la plus mauvaise mère du monde. Pour couronner le tout, Holly se met à pleurer.

— J'ai bien compris, madame Thomas. Mais, comme je vous l'ai dit, attendez demain matin pour avoir une conversation avec Lucy. Laissez-la dormir. Pour le moment, nous ne pouvons pas faire grand-chose. Mais...

Elle se lève, imitée aussitôt par son collègue.

— Si vous avez d'autres questions une fois que vous lui aurez parlé, n'hésitez pas à nous appeler.

Elle tend sa carte à Ashley.

— Et maintenant, nous allons vous laisser.

Elle sourit :

— J'ai l'impression que vous êtes attendue à l'étage.

Plus tard, une fois couchée auprès de James, Ashley tourne son visage vers le mur, fixant les ténèbres. Son mari tend une main dans sa direction, mais elle se raidit, puis se pousse un peu. Elle a la cervelle en ébullition.

Dans peu de temps, James aura perdu son emploi. Et elle ? Ashley, elle, aura perdu Lucy. L'obscurité lui paraît se refermer sur elle. Elle sait que James, à son flanc, ne dort pas non plus – respiration trop légère. Trop rapide. Elle imagine sa fille dans un bar, au bras d'un garçon. *Traînée*. Ce mot devient un poison. Elle demeure incrédule. L'éducation qu'ils ont donnée à Lucy n'était pas censée mener à... ça. Quand, pour la dernière fois, a-t-elle eu une discussion sérieuse avec l'adolescente ?

Les larmes lui montent aux yeux. Elle a tout donné pour ses enfants. Elle n'aura pas eu de carrière, au contraire de Corinne. Au contraire de leur père, mû par la passion de l'architecture et créatif en diable. Autrement dit : si elle se révèle une mauvaise mère, que lui restera-t-il ? Depuis toujours, elle s'est enorgueillie d'être là pour ses trois rejetons. Et dire que de son extrême jeunesse à la naissance de Lucy, elle avait fait un atout, convaincue qu'elles se comprendraient d'autant mieux...

Une larme roule sur sa joue. Près d'un an s'est écoulé depuis la mort de son père. Elle se le rappelle le jour où Lucy est venue au monde. Elle se remémore l'instant où elle lui a tendu le bébé pour qu'il le prenne dans ses bras. Son œil étincelait.

— Tu feras une mère épatante, lui avait-il dit, et la fierté qu'elle avait alors lue dans son regard lui avait tenu chaud durant la nuit suivante, cette première nuit sans sommeil au cours de laquelle elle avait serré Lucy contre son cœur.

— Quelle adulte seras-tu ? lui avait-elle murmuré en caressant ses cheveux rares.

Et Ashley de sourire pour elle-même. Son père était si ambitieux, tellement déterminé. À coup sûr, sa première petite-fille mettrait ses pas dans les siens.

Que dirait-il s'il la voyait aujourd'hui ? Ashley frissonne. Il aurait honte. Dans la chambre voisine, Holly recommence à pleurer, et ses pleurs font à sa mère l'effet d'un coup de poignard en plein cœur.



*Londres*

*Dominique*

Il se tourmente pour Corinne. La soirée manquée au restaurant ne constitue qu'un détail parmi tant d'autres. Elle ne parvient plus à se détendre, et Dominique, à son tour, sent de loin en loin s'insinuer la peur en lui. Elle a passé un excellent week-end, mais dès qu'elle se retrouve seule, il se fait du souci. Comment se débrouille-t-elle en son absence ? Lorsqu'il a commandé les pizzas, il a cru que la soirée serait réussie, mais après le passage du livreur, elle s'est assombrie de nouveau, guignant le buffet pour jeter de brefs coups d'œil à la photo de son père. Elle devient lunatique. Et comment se fait-il qu'elle ait aussi mal pris ce satané message de félicitations ?

Il s'en voudrait de la harceler en remettant sur le tapis l'histoire du psychiatre, cependant il lui doit de se montrer honnête envers elle...

Elle est en train de perdre les pédales.

Certes, elle possède une nature angoissée, il ne l'ignore pas, mais... Cette fois, la situation est différente. Il s'agit d'autre chose que d'une anxiété ordinaire.

— Bonjour, Dom.

Un mug fumant à la main, Erin lui sourit :

— Comment vas-tu ? As-tu passé un bon week-end ?

Pivotant sur sa chaise, il se trouve à deux doigts de lui répondre oui, comme on a coutume de le faire. Même s'il n'en est rien. Mais il brûle soudain de lui dire la vérité. De cesser de préserver à tout prix les apparences.

— C'était...

Il hésite. *Allez, lance-toi, bon sang. À quoi bon mentir ?*

— C'était un peu tendu.

— Oh... Je suis navrée, Dom. Que s'est-il passé ? Si tu as besoin d'en parler, je suis là, tu sais.

— Je te remercie. C'est vraiment gentil de ta part.

Il relève le nez, constate qu'Andy les observe. Erin, qui s'en aperçoit aussi, tente d'attirer son attention. Le chroniqueur judiciaire ne sourit pas, laisse courir son regard sur la stagiaire web, s'attarde sur sa chevelure blonde. Erin s'empourpre, avant de baisser rapidement la tête. Elle mérite mieux qu'Andy, qui, sciemment, souffle sur elle le chaud et le froid.

— Ça te dirait de prendre un pot avec moi après le boulot ? lui propose Dominique pour tâcher de la distraire.

Elle hésite.

— Tu n'es pas obligée d'accepter, la rassure le journaliste. Je me disais juste que ça nous ferait du bien de nous sortir un peu le bureau de la tête. Rien de plus.

Il tient à lui montrer que tous ses collègues masculins ne ressemblent pas à Andy. Par ailleurs, il se réjouirait de discuter d'autre chose que de maisons de poupées ou de tombes profanées. Pour une fois.

— Alors, c'est d'accord, s'enthousiasme une Erin manifestement soulagée. Merci, Dom.

Il appelle Corinne durant la pause déjeuner. Elle se trouve à la galerie.

— Est-ce que tout va bien ? s'enquiert-il.

— Oui. Et toi ?

— Pas mal.

Un silence. Pourquoi éprouve-t-il cette sensation d'une distance entre eux ? D'un léger malaise.

— J'ai l'intention d'aller boire une bière en sortant du travail, ce soir. Tu n'y vois pas d'inconvénient, j'espère ?

— Aucun.

— Tu es sûr ?

— Mais oui, voyons. J'en profiterai pour passer chez Gill. Tout va bien, je t'assure. Je ne veux pas que tu passes ta vie à te faire du souci pour moi. Ça me... Je me sens d'autant plus ridicule.

— Tu n'es pas ridicule. Je t'aime. À plus tard.

— OK. Amusez-vous bien, Andy et toi.

— Merci.

Il a menti.

*Londres*

*Ashley*

Le lendemain, il règne dans la maison un curieux silence. La carte laissée par l'enquêtrice gît sur le comptoir de la cuisine, parmi les miettes et les assiettes sales. Ashley monte à Lucy un bol de fromage blanc, à la surface duquel elle a dessiné un L avec du miel, comme elle avait l'habitude de le faire lorsque sa fille n'était encore qu'une enfant. James et elle se sont installés sur le lit de cette dernière, pour lui poser des questions à tour de rôle.

D'abord, Lucy ne répond pas. Elle détourne le regard, remonte la couette au-dessus de sa tête. Ashley jette un coup d'œil en direction de son mari. Il faut changer de stratégie.

— Lucy, commence-t-elle. J'ai besoin que tu te montres sincère avec nous. Je ne vais pas y aller par quatre chemins : je n'avais pas l'intention de t'en parler, mais vu ta réaction, tu ne me laisses pas le choix. Des rumeurs de cour de récréation sont parvenues jusqu'à mes oreilles. Des rumeurs qui te concernent, et qui m'ont glacé le sang. Il faut que tu m'expliques ce qui se passe. Que tu le croies ou non, je ne suis pas ton ennemie.

Elle a piqué la curiosité de l'adolescente, qui, émergeant de sous la couette, se redresse un peu.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « des rumeurs de cour de récréation » ?

— Lucy.

— Ça veut dire quoi ?

Son regard court de l'un à l'autre de ses deux parents. Elle paraît troublée, un peu inquiète aussi.

— Maman ? Papa ?

Ashley soupire.

— L'autre jour, la directrice de l'école de Benji m'a appelée pour que je vienne le chercher, sous prétexte qu'il avait donné un coup de pied à l'un de ses camarades.

L'adolescente avale sa salive.

— Et... ?

— Benji a frappé le gamin en question parce qu'il racontait à qui voulait l'entendre que sa grande sœur était une fille facile. Sa grande sœur de quinze ans.

Lucy n'émet aucun commentaire.

Ashley lui effleure la joue du bout des doigts. L'adolescente tressaille, puis, brusquement, ses muscles se relâchent et elle se met à pleurer. Terrorisée, elle verse de grosses larmes brûlantes.

Sa mère passe un bras autour de ses épaules, tandis que James serre entre ses doigts le pied qu'il a débusqué sous la couette.

— Tout va bien, murmure Ashley. Mais, maintenant, consens-tu à nous raconter ce qui s'est produit hier soir ?

L'adolescente les regarde tous les deux. Des coulures de mascara lui barbouillent les joues.

— Je... J'arrive pas à me rappeler. J'ai oublié ce qui s'est passé.

Un sanglot lui échappe.

— Je ne me souviens de rien !

Les époux Thomas échangent un regard.

— Ce sont des policiers qui t'ont ramenée à la maison, lui apprend Ashley. Ils t'ont trouvée dans la rue. Pieds nus. Et seule. Tes soi-disant amis avaient pris la poudre d'escampette.

Lucy écarquille de grands yeux.

— Tu as fumé de l'herbe, enchaîne sa mère. J'ignore si ça t'était déjà arrivé, mais j'aime autant te prévenir...

Elle lorgne son mari.

— Je te préviens qu'il va falloir que ça cesse. Il est hors de question que du cannabis pénètre dans cette maison.

L'adolescente, dont le visage est de craie à présent, fait oui de la tête.

— La police a dit que tu avais eu beaucoup de chance.

James vient de prendre le relais.

— Tu es passée à ça du lavage d'estomac. Je tiens à ce que tu comprennes ce que cela signifie : si tu avais consommé encore plus d'alcool que tu ne l'as fait, on t'aurait admise à l'hôpital, reliée à une machine qui t'aurait vidé l'estomac. Me suis-je montré assez clair ?

Ashley pose une main sur celle de son mari. Inutile d'effrayer plus encore Lucy, qui cette fois tremble de peur.

Et l'adolescente de se remettre à pleurer. Sa mère lui caresse les cheveux, en la berçant avec douceur.

James leur apporte du thé, avec deux sucres, comme l'aime Lucy. Un doute assaille tout à coup Ashley. Ne sont-ils pas censés faire preuve de sévérité ? Mais elle lui paraît si jeune... Elle ne désire plus que de connaître le déroulement des événements d'hier soir, afin de veiller ensuite à ce qu'ils ne se reproduisent plus.

À cause des visions de cauchemar qui l'ont accablée la nuit dernière, elle n'a pas fermé l'œil. À 4 heures du matin, James a allumé la lampe de chevet.

— Je n'arrive pas à dormir.

— Moi non plus.

— Je suis tellement navré...

Elle a attendu la suite.

— Navré de m'être aussi mal débrouillé. De n'avoir pas réussi à l'empêcher de grimper dans cette fichue voiture. Je suis désolé de ne pas t'avoir confié dès le début ce qui m'arrivait au bureau. À partir de maintenant, je te promets de tout te dire. Lorsque Daniel m'aura fait part de sa décision à mon sujet, quelle qu'elle soit, tu seras la première informée. Et si tu tiens à reprendre le travail, nous en discuterons sérieusement. Je vais parler à Daniel. Nous allons nous tirer de ce pétrin. N'est-ce pas ?

Ashley observe ses yeux, ces yeux gris qu'elle contemple depuis seize ans, depuis qu'un soir, il lui a adressé pour la première fois la parole durant une fête, pour vanter la beauté de ses boucles d'oreilles fantaisie et de sa petite robe argentée très moulante.

Sa famille compte plus que tout pour elle. Elle est résolue à se battre comme une lionne pour la préserver, et elle luttera désormais aux côtés de son mari.

— Nous devons absolument lui tirer les vers du nez, a-t-elle décrété à celui-ci à propos de leur fille. Je ne veux plus jamais revivre une soirée comme celle que nous venons de passer. Nous allons régler cette affaire. Ensemble. Du moment que tu fais preuve d'honnêteté, je serai toujours là, James.

À 5 heures, ils avaient fini par s'assoupir l'un contre l'autre. Deux heures plus tard, ils réveillaient leur fille.

— S'il te plaît, Lucy. Peux-tu au moins nous dire avec qui tu te trouvais ? Avec qui es-tu partie ? Papa t'a vue monter dans une voiture.

Lucy soupire. Ses maigres épaules tressaillent. Elle a déjà vomi deux fois dans le saladier que sa mère a posé à côté de son lit.

— J'étais... Vous me promettez de ne pas vous fâcher ? Maman ? Papa ? Promettez-moi de ne pas vous mettre en colère.

James se crispe. Il imagine un type ignoble en train de tripoter l'adolescente, de lui enfoncer la langue jusque dans la gorge.

— Je te l'ai déjà dit, Lucy, répond Ashley. Nous ne t'en voulons pas. Nous sommes bouleversés. Et inquiets. Nous ne souhaitons qu'une chose : que tu ne nous mentes pas.

— J'ai rencontré une fille.

Ashley retient son souffle sans même s'en rendre compte. James et elle n'y comprennent plus rien.

— Non... C'est pas ce que vous croyez, rectifie l'adolescente, qui a perçu leur malaise. Je l'ai trouvée super cool. Je ne sais pas... Je ne sais pas pourquoi...

Elle s'interrompt et ferme les paupières.

— Je ne comprends pas pourquoi elle m'aurait laissée en plan.

Elle s'est exprimée dans un murmure.

Des larmes piquent les yeux de sa mère, qui saisit dans la sienne la main de l'adolescente.

— Chut... Là... Qui est cette fille ? Comment as-tu fait sa connaissance ? Elle fréquente le lycée ?

— Non. Elle est un peu plus âgée. Différente de nous, aussi. Elle m'a dit qu'elle m'aimait bien, et on... Je sais pas, moi... On s'est éclatées, quoi. Quand on est sorties ensemble, elle m'a dit que j'étais cool. Elle m'a promis de m'emmener dans des endroits nouveaux, le genre d'endroits où tout le monde rêve d'aller. Le Garage, le Salvador, la Fabrique. Les clubs dans lesquels les filles de mon âge ne réussissent pas à entrer.

— La Fabrique ? répète James.

— C'est une boîte, papa.

— Tu t'y es donc rendue avec cette fille ? insiste Ashley. Quand ?

— Depuis deux mois, on y est allées plusieurs fois. Je... je t'ai fait croire que j'étais avec Sophia. Pardon...

Elle enfouit son visage dans ses mains, et sa mère constate qu'elle se ronge les ongles.

— Elle est géniale, maman... Enfin... Je croyais qu'elle l'était. Elle a de l'humour, elle est belle. Et puis elle s'occupait bien de moi. Elle avait à cœur de me faire plaisir. Je ne sais pas pourquoi elle m'a laissée toute seule.

De nouveau, les larmes menacent, cependant qu'Ashley sent une terrible colère s'emparer d'elle – elle serre les poings.

— Où as-tu rencontré cette fille ? demande James.

— Eh bien... Tu as promis de ne pas péter un câble, tu te rappelles ?

Elle jette un coup d'œil craintif à sa mère, qui s'oblige à lui sourire, quand bien même elle grince des dents.

— Vas-y.

— J'ai fait sa connaissance sur Internet.

James se prend la tête à deux mains. Son épouse se frotte les yeux.

— Sur Instagram, précise l'adolescente. Une appli qui permet de partager des photos. C'est top. Et tout le monde s'en sert.

— Pas moi, répondent ses parents à l'unisson.

Lucy roule des yeux, leur adresse un sourire mince. Elle est d'une pâleur effrayante.

— Parce que vous êtes vieux.

— Admettons, fait Ashley. Donc, tu l'as rencontrée sur Instagram. Comment cela s'est-il passé ?

— Elle s'est mise à commenter mes photos – malgré la gravité de la situation, sa mère entend poindre dans la voix de sa fille une indéniabile fierté. Elle les likait. Ça a dû commencer au moment de Noël. Ensuite, on s'est mises à échanger, mais seulement par commentaires interposés. Elle a fini

par me dire qu'elle allait venir à Londres et que nous pourrions prendre un verre toutes les deux. Elle adore Ryn Weaver, comme moi. Elle a ajouté qu'elle pourrait sûrement nous dégoter des billets pour aller le voir en concert.

— Elle l'a fait ?

Lucy baisse les yeux.

— Non. Mais elle était super gentille, maman, je te jure. D'autant plus qu'elle ne faisait pas son âge. Elle m'aimait bien, elle m'a dit que j'étais sympa, que je lui rappelais sa sœur. Je suppose... Je suppose qu'hier soir, avec l'alcool et le reste, la situation est partie en vrille. Je suis vraiment désolée. Vraiment, vraiment désolée.

James se penche en avant.

— Tu mesures à présent toute la gravité de cette affaire, j'espère. Te rends-tu compte de ce que ta mère et moi avons éprouvé, lorsque l'enquêtrice est entrée dans notre maison en te portant dans ses bras ? Alors que tu n'as que quinze ans...

— Je comprends, commente Lucy d'une voix à peine audible. Pardon, papa.

— Promets-nous de ne plus jamais revoir cette fille, s'immisce Ashley. Tu te doutes par ailleurs que nous sommes obligés de te consigner. Nous ne pouvons pas faire moins. Tu n'iras plus nulle part pendant un certain temps. C'est clair ? Quant à ton portable, nous te le confisquons.

Sitôt dit, sitôt fait : elle prend l'engin, égaré entre les plis de la couette.

James le lui prend des mains :

— Tu ne devrais pas dormir avec cette cochonnerie tout près de ta tête.

— Mais papa ! C'est mon téléphone !

— Ça suffit, s'agace sa mère. Si tu as besoin de passer des appels, je te donnerai mon vieux Nokia.

## *Avant*

*Je me trouve dans l'immeuble et je le regarde partir au travail. Tout sourire. Très bien. Il m'arrive de me demander comment il est possible de faire confiance à un homme. De faire vraiment confiance à un homme. Moi, je ne pourrais pas. Ce doit être difficile pour les filles. Elles sont tellement crédules. Mais elles n'ont pas vu ce dont j'ai été le témoin, elles n'ont pas eu à endurer ce qu'il m'a fallu supporter. Elles flottent au-dessus de moi, bien à l'abri et bien au chaud, jamais malmenées. Moi, je reste au niveau du sol, je ressemble à un rat occupé de sa survie. Peu importe ce que je peux faire, me dis-je parfois. Même si mon plan se réalise, je ne pourrai jamais rien changer à ces choses-là. Cela est inscrit en moi, au plus profond de moi. Et je suis déjà allée beaucoup trop loin.*

*Le pire, dans tout ça, c'est l'ennui, ponctué de petites contrariétés incessantes. Le nouvel appartement est bruyant. Dans l'immeuble, chacun entend tous ses voisins, mais je m'efforce de ne pas y prêter attention. La plupart du temps, cela est supportable, mais il m'arrive quelquefois de me sentir à ce point angoissée que je m'enferme dans la salle de bains, où je crie dans mes mains comme je criais dans mon oreiller lorsque j'étais enfant. Je place ma main gauche en travers de ma bouche pour bloquer le son, et puis je crie, je crie. Une fois que j'ai fini, je me sens mieux. J'ai l'impression d'être plus légère. Je peux reprendre une activité normale. Me remettre à jouer. Je reste dans la partie. Même si personne ne le pense. Je regarde ma montre, que je fais tourner autour de mon poignet. Le cuir du bracelet me brûle la peau. Allez, allez, allez.*

*Accroupie près de la porte d'entrée, je fouille dans mon sac. Je pense à ma mère. Ces derniers temps, elle me paraît bien plus robuste qu'autrefois. Nos projets l'ont ramenée à la vie. Je refuse que les choses redeviennent telles qu'elles étaient avant. Une image me revient en mémoire. Elle me regarde fixement de l'autre côté de la table de la cuisine, ses cheveux ternes lui tombent dans les yeux. C'est pour elle. C'est*

*pour nous deux.*

*Londres*

*Dominique*

Vers 18 heures, ils se rejoignent devant l'ascenseur.

— J'ai bien cru que cet après-midi ne se terminerait jamais, souffle Erin.

En chemin, Dominique déboutonne le col de sa chemise, qui l'étrangle.

— On m'a parlé d'un bar à deux pas d'Abbey Road, suggère sa collègue. Il paraît qu'ils y servent une bière épatante.

— Tu bois de la bière ? s'étonne Dominique.

Elle se met à rire.

— Non, mais je sais que les garçons en raffolent. C'est du moins ce qu'Andy m'a affirmé.

— Tu le vois toujours ?

Elle secoue la tête.

— Pratiquement plus. Je ne l'intéresse pas. Il s'est amusé un peu, voilà tout.

Elle hausse les épaules. Quand cessera-t-il de batifoler à tout-va ? songe Dominique. Jamais, sans doute.

Erin opte pour un verre de vin blanc, son collègue pour une Peroni – et c'est lui qui régale, agitant le premier sa carte de crédit à l'intention d'un serveur. L'établissement est bondé, où l'on s'entasse à la sortie des bureaux, une pinte à la main, après avoir desserré sa cravate. L'alcool vient peu à peu à bout du stress de la journée.

Erin et Dominique ont pris place l'un en face de l'autre à une table située au centre du bar.

Erin sourit, avale une première gorgée de vin.

— Délicieux, commente-t-elle. Alors, pour quelle raison ton week-end était-il tendu ?

Elle rectifie le tir aussitôt :

— Enfin... Tu n'es pas obligé de me répondre. Je me disais simplement que tu avais peut-être envie d'en parler...

Dominique fronce les sourcils. Il n'a pas bu depuis longtemps, essentiellement pour accompagner sa compagne dans son abstinence de future mère. Résultat, il lui semble à présent sortir du cadre de la loi.

— Eh bien... je... je m'inquiète un peu pour Corinne. Rien de plus. Elle est vraiment... Je la trouve extrêmement crispée, ces derniers temps.

— À cause de son travail ?

— Non.

Il baisse le regard.

— Il y a autre chose. Elle voit des trucs... Du moins, elle imagine des choses, elle a tendance à lire des signes dans la moindre bricole. Tout cela tourne beaucoup autour de son père, qui est mort l'an dernier. Je pense pour ma part que c'est lié à son traitement contre la stérilité, à la peur qu'elle éprouvait de ne jamais parvenir à tomber enceinte.

— Ah bon ?

Il n'avait pas prévu d'évoquer ce sujet.

— Vous avez des enfants ? Je l'ignorais.

— Non..., balbutie Dominique. Non. Pas encore.



Pourquoi se sent-il brusquement si mal à l'aise ? Elle est enceinte. Point. Pour quelle raison faudrait-il qu'il marche continuellement sur des œufs ? Pour quelle raison ne pourrait-il pas se permettre de partager son immense bonheur ?

— Cela fait longtemps que nous tentons d'en avoir un.

Il avale une gorgée de bière, les épaules un peu moins nouées.

— Oh ? Je connais un couple, des membres de ma famille. Ils font des FIV. Vous avez essayé ?

Elle plaque immédiatement une main sur sa bouche.

— Pardon. Je ne suis pas sortable. C'est ce que ma mère disait toujours.

Erin a piqué un fard, mais Dominique secoue la tête.

— Non, non, tout va bien. Des FIV, nous en avons fait quatre. Un véritable cauchemar. Mais...

Il prend une profonde inspiration.

— Ça y est. Nous... nous venons d'apprendre que nous allons avoir un bébé. Corinne est enceinte. Ça a marché.

C'est la première fois qu'il met, à voix haute, des mots sur cette formidable nouvelle. Des larmes lui montent aux yeux. Il penche la tête avec embarras.

— Ça alors ! C'est génial !

Le visage d'Erin s'est illuminé.

— Toutes mes félicitations. Je suis tellement heureuse pour vous deux. Vous devez être aux anges !

Dominique sourit d'une oreille à l'autre.

— Nous avons encore un peu de mal à réaliser.

— Corinne doit exulter, quand même.

Pour un peu, la jeune femme sauterait de joie. Puis, reprenant son sérieux :

— Ce serait donc à cause des hormones et de toute la procédure à suivre qu'elle aurait des petits soucis en ce moment ? J'imagine le stress qu'elle a dû subir pendant des mois.

— En effet. Cela dit, je ne suis sûr de rien. Son père est mort, cela fera bientôt un an jour pour jour. Son décès l'a profondément bouleversée. Elle pense beaucoup à lui. Par ricochet, elle se focalise sur ses souvenirs d'enfance.

Erin approuve d'un mouvement de tête.

— Et puis, vous allez devenir parents à votre tour. Sans compter qu'un an, c'est très peu. Elle n'a pas fini de faire son deuil.

— Tu as probablement raison. Et... Il s'est passé quelque chose d'horrible. Des petits salauds ont gribouillé la pierre tombale. Elle en était malade. Tu imagines ?

— Quelle horreur...

— Je lui ai conseillé de voir quelqu'un. Un professionnel.

Il jette un coup d'œil vers sa collègue, en quête d'approbation.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Il n'y a rien de honteux à réclamer de l'aide quand on en éprouve le besoin. La santé mentale compte autant que le bien-être physique.

— La sagesse faite femme, commente Dominique en lui adressant un sourire. Au fait... J'ai lu que Claudia Winters avait pris perpète ?

— Eh oui. Nous ne sommes pas près de la revoir.

Londres

Corinne

J'évite Gill. Je sais que c'est idiot, mais les mots tourbillonnent à l'intérieur de ma cervelle. *Je n'ai pas l'intention de dépenser encore du temps ou de l'argent pour ce satané cabinet d'architecture, pas après ce qu'ils ont fait.* Ces mots que je l'ai entendue crier au téléphone. Son mari et elle se sont rendus dans les bureaux de papa... Était-ce de mon père qu'elle était en train de parler ? Cette perspective me met mal à l'aise, tout à coup je manque d'air. Je me remémore sans répit notre brève rencontre. Un couple charmant, très amoureux. Des jeunes gens tels qu'on en croise fréquemment, sans cesse désireux de se toucher – une main qu'on serre dans la sienne, un bras passé autour des épaules de sa compagne...

Je m'en veux de cette suspicion. Jamais papa ne se serait livré à des activités suspectes. Il n'empêche. Ben et Gill sont bel et bien les jeunes gens que j'ai croisés dans son cabinet. À moins qu'ils ne l'aient consulté avant ou après avoir subi certains préjugés de la part d'un autre architecte moins scrupuleux. Cette hypothèse me reconforte. Oui, ce doit être ça. Pour un peu, je rirais de soulagement. Comment ai-je pu divaguer à ce point ? Ils sont venus demander à papa de réparer les dégâts.

Nous sommes au mois de mars. Mille crocus aux couleurs vives pointaient tout à l'heure le bout de leur nez sur les pelouses de l'hôpital. Je souriais à tout le monde, même si j'appréhendais un peu – toujours la crainte qu'on découvre soudain que quelque chose ne va pas. Ils m'ont fait une prise de sang, puis une infirmière m'a demandé si je souhaitais, au vu de mes antécédents, subir déjà une première échographie. Je ne suis enceinte que depuis six semaines et trois jours, mais elle m'a conseillé de ne pas tarder – avec une FIV, les risques de complications se révèlent plus élevés.

J'ai hésité. J'aurais préféré que Dominique se trouve auprès de moi. Jamais je n'avais imaginé faire ma première échographie en solo. Mais puisque j'étais sur place... L'infirmière, qui m'avait prise sous son aile, m'a tenu la main du début à la fin, allant jusqu'à me prendre dans ses bras lorsque nous avons découvert la petite image sur l'écran. Pour être tout à fait honnête, cela ne ressemble pas à grand-chose pour le moment, mais peu m'importait : je jubilais. L'infirmière m'a imprimé les clichés, surtout pour que Dominique puisse en profiter à son tour. J'en enverrai un exemplaire à Ashley, un autre à maman.

Dom, qui est sorti prendre un verre avec Andy, a oublié ce rendez-vous à l'hôpital, mais j'essaie de ne pas m'en formaliser. L'article consacré à Carlington House le mine, il se sent sous pression, et je ne lui rends pas non plus la tâche facile. Lorsqu'il m'a appelée, je n'ai pas eu le cœur de lui faire remarquer son oubli – d'autant plus que je tiens à lui prouver que je me sens enfin à nouveau capable de me débrouiller seule. Je me suis rendue, sans l'aide de personne, à l'hôpital, où j'ai vu battre le cœur de notre enfant. Je suis prête à devenir mère et je veux qu'il s'en rende compte. Je le sens si démuni face à mes récentes errances. Je lui ai dit de bien en profiter. Mais Andy... Beurk. Un frisson m'a secouée. Bah... Sans doute les hommes ne voient-ils pas les choses de la même façon. Du moment que Dom ne contracte pas l'une des vilaines habitudes de son ami, tout va bien.

Je regagne à pied notre appartement. Renonçant à mon raccourci habituel, je n'emprunte que des voies éclairées. Car, en dépit de mon bonheur, je ralentis l'allure malgré moi à mesure que je me rapproche de chez nous. Le petit cheval à bascule. Le berceau. L'épouvantable certitude que

quelqu'un s'est introduit dans notre logement. J'aurais voulu rester à jamais dans la salle de l'hôpital, si blanche et si propre. Loin du monde extérieur. Là où personne ne saurait me faire de mal.

Je me remémore les paroles de Dominique au restaurant. Consulter un psychiatre. Je me cabre. Je me sens lamentable, moi qui souhaite au contraire le savoir fier de moi. Je m'en veux de lui causer de pareils tourments.

Je vais multiplier les efforts. Je vais faire taire mes craintes. Je vais chasser loin de moi mes élucubrations. Revenir à la raison. Les petits objets glanés au cours des semaines qui viennent de s'écouler continuent de dormir dans mon « sac à preuves », au fond de leur tiroir.

J'ai appelé maman en sortant de l'hôpital, je lui ai parlé de l'échographie.

— Oh, Corinne, je me réjouis tellement pour vous deux.

Elle avait des larmes dans la voix. Je l'ai prévenue que j'allais lui poster un exemplaire du cliché échographique. J'étais sur le point de lui reparler de la maison de poupée quand elle s'est lancée dans le récit de sa première grossesse. J'ai préféré me taire.

— Elle a peut-être oublié pour de bon ce qu'elle en avait fait, m'a décrété Dominique lorsque j'ai abordé le sujet avec lui pour la énième fois.

Il ne supporte plus de m'entendre y revenir régulièrement.

— Elle prend de l'âge, tu sais. Ce sont des choses qui arrivent.

Il a grimacé.

— J'espère bien ne jamais devenir vieux.

— Je t'interdis de dire des choses pareilles !

— Pardon, pardon. Toujours est-il que cela a dû lui sortir de la tête, et elle refuse maintenant de l'admettre. Je suis sûr que si je demandais à mes parents de me dire où ils ont fourré mes jouets de gamin, ils seraient, eux aussi, bien en peine de me répondre. Le jour où je suis parti pour l'université, ils ont transformé ma chambre en salle de sport !

Il m'a décoché l'un de ses plus beaux sourires.

— D'où crois-tu que me vient ce corps de rêve ? La génétique, ma chérie.

J'entre dans l'immeuble en me concentrant sur les clichés rangés avec soin dans mon sac. L'espoir renaît en moi. Tout se passera bien à présent. Je les montrerai tout à l'heure à Dominique, quand il rentrera. D'ici là, je vais... Eh bien, je vais préparer le dîner. Lui concocter quelque chose de bon. Lui montrer que j'ai repris du poil de la bête.

Parvenue à notre étage, je distingue une silhouette accroupie devant notre porte. Je me fige.

Gill se relève et se tourne vers moi :

— Corinne !

— Que faites-vous ?

Je m'oblige à paraître plus calme que je ne le suis en réalité – mon cœur bat à rompre. Je rougis, comme soudain prise en faute. Comme si elle pouvait m'entendre penser.

Arborant un manteau d'un vert vif, elle tient un stylo à bille dans sa main gauche. Elle vient vers moi en souriant.

— Je m'apprêtais à vous glisser un petit mot sous la porte. Simplement pour vous dire que je serais ravie de passer à nouveau un peu de temps en votre compagnie. J'étais passée pour vous demander comment les choses se passaient avec... vous savez...

Et de désigner mon ventre de l'index.

— Je reviens de l'hôpital.

Elle se rembrunit aussitôt.

— Non, non, Gill, pas de panique. Bien au contraire. Je suis enceinte.

L'espace d'un instant, il passe sur son visage la trace d'une émotion que je ne décrypte pas, mais déjà, elle sourit de toutes ses dents. Elle rayonne. Quelle jeune femme adorable... Cette fois, ma

religion est faite : ce n'est pas de papa qu'elle parlait. Rien à voir avec lui. Rien à voir avec moi. Par-dessus le marché, elle sent très bon. Mais... Mais, bon sang!... Il s'agit du même parfum que celui d'Ashley!

— Est-ce que tout va bien ?

Sans doute m'a-t-elle vue me raidir.

— Oui, oui. Pardon. Je viens de me rendre compte que vous portiez le même parfum que ma sœur.

— Dior. Cadeau de mon nouveau petit ami. Vous aimez ?

— Beaucoup.

— Il ne me reste plus qu'à espérer que je suis la seule femme à qui il en offre, fait-elle en souriant. Elle se tient à présent devant moi. J'hésite un peu, puis :

— Gill... Je m'en voudrais de paraître indiscrète, mais... Vous allez me prendre pour une dingue. Je... Il y a quelques jours, j'ai surpris malgré moi l'une de vos conversations téléphoniques. Ses traits se durcissent imperceptiblement.

— Vous m'avez entendue parler au téléphone ?

— Oui. Je... À l'instant où j'allais frapper à votre porte. Vous étiez en train de parler d'un cabinet d'architecte.

Un silence. Mon cœur bat très fort. Que vais-je faire si elle mentionne le nom de papa ?

Elle soupire en secouant la tête.

— Oh, Corinne... Je suis navrée que vous ayez entendu cela. Ce sujet me met les nerfs en pelote. C'est la raison pour laquelle nous avons divorcé, finalement. Nous avons perdu des sommes folles et mon mari... Il... C'est devenu une obsession. Il voulait qu'on prenne des avocats, qu'on traîne ces ordures en justice. Alors que moi, j'étais d'avis de laisser tomber.

Elle gonfle ses joues, souffle lentement.

— Il ne lâche toujours pas le morceau.

— Oh là là... Vous avez dû en baver.

— C'est le moins qu'on puisse dire. De vrais pourris. Et dire qu'ils ont toujours pignon sur rue. Il s'agit de la société Seymour Sheppard, dont le siège se situe à Holland Park. Dieu seul sait, à part la nôtre, combien de vies ils ont réussi à détruire, depuis le temps. Et combien d'argent ils continuent à extorquer à de pauvres gens, à l'heure même où nous parlons.

J'exhale un soupir de soulagement.

— Dieu du Ciel... Je croyais que...

— Vous croyiez quoi ? Ça va ? Vous êtes pâle comme un linge.

— Ce n'est rien. Désolée. Je... Je vous ai reconnue. Mon père était architecte, lui aussi, et vous êtes un jour venue dans ses anciens bureaux, à Hampstead. Vous ne devez même pas vous en souvenir. Moi, ça m'est revenu il y a quelques jours. Je me disais bien que je vous avais déjà vue quelque part. Alors... J'ai fini par penser que c'était du cabinet de mon père que vous parliez. Mais non.

Je m'efforce de rire un peu.

— Je suis en train de perdre la boule.

— Je ne m'en souviens pas, en effet. C'est dingue, cette histoire.

— Quoi qu'il en soit, je suis navrée que vous ayez eu à subir de tels préjudices. Et moi qui remets cela sur le tapis...

— Ça n'a aucune importance, voyons. Je me réjouis surtout qu'il ne se soit pas agi de votre père. Cela aurait rendu les choses un peu... compliquées entre nous.

Elle se met à rire.

— Et maintenant, rentrez chez vous et reposez-vous, les pieds en éventail. Profitez-en, parce qu'une fois que le bébé sera là, vous n'en aurez plus l'occasion avant longtemps.

Nous nous promettons de nous revoir bientôt, après quoi elle file. Je l'entends dévaler l'escalier.

Je demeure un moment plantée là, vaguement éberluée. Elle dit la vérité. Pour quelle raison me mentirait-elle ? Je cherche mes clés d'une main tremblante. Je la revois cependant accroupie sur notre paillason, je me rappelle sa surprise lorsque je lui ai annoncé que j'étais enceinte. Elle l'ignorait. Elle n'a pas pu déposer devant chez nous les chaussons dans le petit berceau. Je le sais. D'ailleurs... Pourquoi s'amuserait-elle à faire une chose pareille ?

Après avoir enfoncé la clé dans la serrure, je pénètre à l'intérieur de notre appartement. J'allume la lumière dans la cuisine, je placarde l'un des clichés échographiques sur la porte du réfrigérateur, au moyen d'un aimant en forme de cœur. Impossible pour Dan de le manquer lorsqu'il rentrera.

Je réfléchis au plat que je pourrais lui concocter. Un risotto ? Des pâtes ? Un curry ? Demain soir, Ashley et maman viennent à Londres pour que nous dînions dans un restaurant proche du cimetière. Autant que j'utilise ce soir les poivrons qui nous restent.

Je sors la planche à découper. Je tends la main vers les couteaux... Mes doigts brassent de l'air : mon meilleur couteau a disparu. L'ai-je oublié dans l'évier ? Dominique était censé faire la vaisselle hier soir.

Je vais voir.

Une poupée. Gisant sur le fond en acier inoxydable de l'évier, ses cheveux bruns étalés en éventail autour de sa tête. Sa peau de plastique est pâle, ses lèvres délicatement peintes. Béatrice. Ma préférée. Papa l'avait rapportée un soir, emballée dans un gros paquet doré orné d'un ruban. À la vue de cette poupée, les souvenirs affluent en même temps que les larmes qu'ils suscitent, si bien que je la prends dans ma main sans même y penser...

On l'a éventrée. Il y a une fente dans sa robe en velours rouge. Par laquelle on distingue un trou, là où devrait se trouver son utérus si elle en possédait un. Une plaie profonde. Je lâche la poupée dans un hurlement. Je sors de la cuisine à reculons, le cœur emballé, ivre de terreur. Les murs se referment sur moi. Je tourne sur moi-même. La pièce est déserte. Je me retourne pour sortir en courant de la cuisine. Je claque la porte de la salle de bains derrière moi.

*Londres*

*Dominique*

Toujours assis face à Erin, avec laquelle il continue de bavarder, Dominique se sent un peu éméché. Au-dehors, la nuit tombe. Il se réjouit de n'être pas chez lui, d'avoir trouvé quelqu'un à qui parler, d'échapper un moment à l'inquiétude qu'il nourrit pour Corinne. Si, au moins, il avait l'idée d'un moyen plus efficace de lui venir en aide. Une amie à qui se confier, voilà, du moins, ce qui lui fait plaisir en cet instant. Toutefois, il va bientôt devoir rentrer. Une dernière pinte pour la route.

Ils évoquent Claudia Winters, dont la fillette est morte à force de négligence.

— Quelle tristesse, souligne Dominique. J'ignore si c'est parce que je vais devenir père, mais je ne comprends vraiment pas comment il est possible de faire souffrir son enfant. Inconcevable.

Il secoue la tête.

— Quand je pense au nôtre, qui sera pourri gâté.

Erin ne souffle mot.

— Je sais, finit-elle par dire. Il s'agit d'une affaire horrible. Ça m'a coûté de devoir écrire là-dessus... Je ne peux que me réjouir que tout soit terminé.

Un immense chagrin se peint tout à coup sur ses traits. Dominique s'en veut, il ne désirait pas la bouleverser – il ne sait que trop bien ce qu'on éprouve à couvrir des procès dans le genre de celui-ci. Tentant de changer de sujet, il raconte à Erin la conversation qu'il a surprise à la porte du bureau d'Alison.

— C'était vraiment bizarre, conclut-il, mais sa collègue ne l'écoute pas.

Elle le fixe, le menton dans ses mains.

Il s'interrompt.

— À quoi penses-tu ?

— Oh...

Elle semble soudain terriblement vulnérable. Andy, qui, après l'avoir mise dans son lit, l'ignore superbement. Le procès et ses détails sordides...

— Ça va ? insiste-t-il, haussant les sourcils par-dessus le bord de son verre.

Elle secoue la tête comme il arrive qu'on le fasse pour se débarrasser de l'eau qu'on a dans les oreilles après un bain.

— Oui, oui. J'étais en train de me rappeler un truc, c'est tout.

*Londres*

*Dominique*

Le taxi traverse la ville détrempée avec force éclaboussures. À son bord, Dominique juge Londres plus sombre ce soir qu'à l'accoutumée – il perçoit une sorte de menace dans le sifflement des roues sur l'asphalte luisant et mouillé. Il consulte sa montre. Il est plus tard qu'il ne le croyait. Il a bu trop de bière – il aurait mieux fait de s'arrêter après la première pinte. Mais pour une fois que la conversation ne tournait pas autour des FIV ou des maisons de poupées. Il grimace. L'alcool le rend injuste.

Lorsque le taxi le dépose devant l'immeuble, il repère une silhouette dans le hall, qu'il a tôt fait d'identifier et, dès lors, son pouls s'accélère : Corinne.

Elle avance pieds nus dans sa direction, muette. Il la dévisage sans comprendre.

Elle tient à la main une petite poupée aux longues boucles brunes, au visage exquis, vêtue d'une robe en velours rouge. Il distingue à présent un trou béant dans le ventre de la poupée, une entaille aux lèvres irrégulières.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Corinne fond en larmes. Il la prend dans ses bras.

— Où étais-tu, Dominique ? Où étais-tu ?

Ce sont maintenant des pleurs bruyants qui lui échappent – elle respire de plus en plus vite.

— Regarde ! Quelqu'un a déposé ça dans l'évier de notre cuisine. Quelqu'un est entré dans notre appartement. Je te l'avais dit ! *Je te l'avais bien dit !* Il faut appeler la police.

— Allons, calme-toi. Calme-toi. Essaie de commencer par le commencement.

Elle prend une profonde inspiration et entame son récit. Lorsqu'elle le termine, son fiancé lui découvre un regard fou qui soudain l'effraie.

— Veux-tu rester ici pendant que je monte à l'appartement ?

— Non !

Il lui prend la main, puis, ensemble, ils gravissent l'escalier, longeant ensuite le couloir avant de pénétrer chez eux. Personne. Aucune trace d'effraction.

— Le couteau a disparu, répète Corinne. Le grand couteau de cuisine. Ils s'en sont servi pour étriper Béatrice, puis ils sont repartis avec.

Dominique parcourt les lieux deux fois, l'inspecte jusque dans ses moindres recoins. Il ferme les fenêtres avec soin, tire les deux verrous de la porte d'entrée. Demain, à la première heure, il appellera un serrurier.

— Nous devons découvrir qui aurait intérêt à faire une chose pareille, déclare-t-il.

Il a du mal à penser – la bière et l'émotion mêlées lui donnent mal à la tête.

Un emplacement, en effet, demeure vide dans le bloc à couteaux que sa mère leur a donné lors de leur installation ici – elle leur a fait don de nombreux ustensiles de cuisine à l'époque. Il ouvre le tiroir à couteaux, le fouille. L'objet manquant n'y est pas non plus.

Avalant sa salive, il pose les yeux sur le corps mutilé de la poupée :

— Nous allons appeler la police.

Corinne lui prend la main.

— Je suis morte de peur. Je refuse de passer la nuit dans cet appartement.

Elle a l'œil exorbité d'une proie qu'un chasseur traque.

— Nous n'avons nulle part où aller, répond-il. Il sera bientôt minuit. Demain matin, nous ferons venir un serrurier, puis nous déciderons de la conduite à adopter. Le fait est que, pour le moment, il n'y a plus personne chez nous.

— Je t'en supplie. Ne m'oblige pas à rester ici. Ils peuvent revenir n'importe quand.

Il soupire, passe une main dans ses cheveux.

— D'accord. Va chercher quelques affaires. Nous allons prendre un taxi et nous trouver une chambre d'hôtel bon marché. Je ne peux pas conduire, j'ai trop bu.

Dans la chambre où elle s'est rendue, il l'entend fourgonner dans ses tiroirs, puis ouvrir les portes de l'armoire. Béatrice gît sur la table de la cuisine. Il frissonne, prend le téléphone et compose le numéro d'appel d'urgence.

## *Avant*

*Je perds patience. La nuit, il fait trop chaud dans mon appartement. Je rejette les draps, je me gratte, comme si d'innombrables insectes couraient sur ma peau, résolus à me piquer. Ils me rappellent que le temps passe très vite. Trop vite. Je saisis mon portable avec l'intention de l'appeler. Lui. Ça la ferait gamberger. Mais je renonce, pose le téléphone sur la table. Je me recouche et fixe le plafond. Je m'imaginais au jardin, que j'aurais rejoint en me contorsionnant pour passer par le trou dans la clôture. Je voudrais coller mon visage contre la vitre, puis la briser pour me retrouver dans leur salon. Les vitres volent en éclats – mille poignards infimes me meurtrissent le corps.*

*Je voudrais dormir. Me détendre. J'ai bu un verre d'alcool pour tenter de m'apaiser, mais je ne bois plus beaucoup. Lorsque j'étais à l'école, certains élèves plus âgés que moi m'y obligeaient – ils me tendaient une bouteille de vodka, regardaient mes lèvres s'entrouvrir pour laisser passer le liquide. Je n'aimais pas cela. Ce sont ces épisodes qu'elle m'a rappelés l'autre soir avec ses grands yeux. Elle avait les cheveux en bataille. Elle n'arrivait même plus à marcher sur ses hauts talons. J'ai pris une photo, que j'ai failli poster sur son compte Instagram. J'en riais d'avance. Mais ensuite, j'ai pris peur et j'ai effacé le cliché. Je ne peux pas me permettre de tout faire capoter.*

*C'est lorsque j'ourdis des plans que je donne le meilleur de moi-même. Quand je cherche des idées. Maman aussi se révèle douée pour ces choses-là – depuis qu'elle s'affaire, il y a davantage d'entrain dans sa voix. Certaines de nos idées portent leurs fruits, d'autres non. Les meilleures me viennent après que j'ai pris du temps pour convoquer mes souvenirs. L'eau froide dans notre vieil appartement, la mauvaise odeur dégagée par maman les jours où elle ne se lavait pas. Je me remémore aussi la sensation des brins d'herbe contre mes genoux, dans leur jardin. La fois où nous avons pénétré dans la maison. Ce jour-là, les choses ont changé. Indubitablement. J'ai mesuré pleinement l'écart entre ce que j'avais et ce que je méritais d'avoir.*

*Hier, j'ai posé une main sur la chaise haute, senti la chaleur de ses petits doigts moites. Lorsque l'un de ces doigts s'est refermé sur l'un des miens, j'ai fait un bond en arrière, et mon souffle est resté pendant quelques instants dans ma gorge.*

— Lâche, ai-je dit, mais l'enfant a serré plus fort, et son regard a plongé dans le mien, comme si ce bébé m'avait vraiment à la bonne.

*Il ne devrait pas faire ça.*



*Londres*

*Corinne*

Les policiers sont chez nous. Nous avons dû les attendre très longtemps. Les attendre à l'intérieur de l'appartement, où nous avons écouté le tic-tac de la pendule. Enfin, deux hommes sont apparus sur le seuil. Le premier peut avoir une petite quarantaine d'années, l'autre me semble à peine plus âgé que Lucy. Il possède une oreille en chou-fleur, dont j'ai du mal à détacher mon regard – cette oreille est abominable.

— Seriez-vous assez aimables, monsieur et madame Stones, pour nous raconter en détail tout ce qui s'est passé ? commence le moins jeune. J'ai cru comprendre que vous aviez été victimes d'un cambriolage ?

— Nous ne sommes pas mariés, dis-je – je prends aussitôt la main de Dominique, à qui cette précision a tiré une grimace chagrine.

Pour quelle raison ai-je éprouvé le besoin de leur fournir cette précision inutile ? Je crois que je lui en veux. Je lui en veux de n'avoir pas été là ce soir, d'être sorti avec Andy pendant qu'il me fallait affronter seule l'affreux spectacle d'une Béatrice éventrée. Je lui en veux sans doute aussi de ne pas avoir fait changer les serrures comme je le lui avais demandé. Je lui en veux de ne commencer que maintenant à me prendre au sérieux, alors que je lui serine depuis de longues semaines qu'il se passe autour de nous des choses anormales.

J'entame mon récit et, bientôt, le jeune policier pose sur la poupée un œil révolté.

L'autre se tourne vers Dominique pour l'interroger aussi, le stylo en l'air.

— Où vous trouviez-vous à cette heure-là ?

Un bref silence.

— J'étais sorti. Je prenais un verre dans un bar en compagnie d'un collègue.

— Quelqu'un peut-il le confirmer ?

Je fronce les sourcils. Où veut-il en venir ?

— Il était avec Andy, dis-je. L'un de ses collègues au journal, en effet. Un collègue qui est également un ami. Et qui se fera un plaisir de confirmer sa version des faits. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas ce qui importe le plus pour le moment. Quelqu'un s'est introduit chez nous.

Pour tenter de me calmer, Dom prend ma main dans la sienne, mais j'enchaîne malgré lui :

— J'ignore comment ils sont entrés. La porte est intacte, ils n'ont rien cassé, rien déplacé. Il n'y a que... Béatrice.

Le quadragénaire prend des notes.

— L'un de vos couteaux a disparu, n'est-ce pas ?

Il s'est adressé à Dominique, estimant probablement que mon hystérie m'empêche d'avoir les idées claires.

— En effet, dis-je – je reprends les rênes. Le plus grand de nos couteaux de cuisine. Pour moi, il s'agit d'un message. On me menace, c'est évident. D'ailleurs, c'est à moi qu'appartient cette poupée.

J'ai envie de pleurer. Quant à Dom, je lui découvre soudain des yeux injectés de sang, comme s'il avait vraiment beaucoup, beaucoup trop bu.

Le jeune policier prend la poupée.

— Repose ça tout de suite, Mark, crache son collègue.

Il revient à nous. À moi.

— Nous allons emporter cet objet pour relever les empreintes digitales. Quiconque est responsable de cela a forcément laissé d'autres traces. C'est du moins ce que nous espérons. Sinon... Cela va singulièrement nous compliquer la tâche...

Il se tourne vers Dominique, me regarde à nouveau. Je suis prête à parier qu'il peine à nous croire. Il s'imagine que nous lui cachons des choses. Que croit-il donc ? Que nous mutilons des poupées lors de nos scènes de ménage ?

— Nous avons toute confiance en vous, intervient enfin Dom, et les policiers semblent soulagés qu'avec ces quelques mots, il corrobore enfin mon histoire.

Il s'interrompt, avant d'enchaîner :

— Nous vous saurions gré de nous tenir au courant de l'avancement de votre enquête.

Il jette un coup d'œil dans ma direction.

— Nous allons passer la nuit ailleurs, ma fiancée ne se sent pas en sécurité dans notre appartement.

Je le dévisage – j'entends battre mon sang dans mes oreilles :

— Tiens donc. Parce que toi, tu n'as peur de rien, c'est ça ?

— Bien sûr que si, voyons. Calme-toi, s'il te plaît. N'oublie pas que je suis de ton côté.

Il adresse un sourire gêné aux enquêteurs, dont le plus jeune, ayant enfilé des gants en latex, saisit Béatrice pour la glisser avec précaution dans un sac en plastique.

— Avez-vous repéré quelqu'un de suspect aux abords de l'immeuble ? s'enquiert son collègue. Quelque chose vous a-t-il récemment paru anormal ?

— Ma voisine se trouvait devant notre porte quand je suis rentrée tout à l'heure. Mais elle n'aurait pas pu entrer. Elle n'a pas la clé.

— Avez-vous donné une clé à quelqu'un d'autre ?

— Non. Enfin, si. À ma sœur, ainsi qu'à ma mère. Personne d'autre.

— Ma question va peut-être vous paraître étrange, mais songez-vous, l'un ou l'autre, à quelqu'un qui, dans votre entourage, serait capable de faire une chose pareille ? Capable de vous menacer ?

C'est le plus jeune qui s'est cette fois exprimé – ils prennent la parole à tour de rôle. Je secoue la tête, tandis que Dominique, qui a baissé la sienne, affiche une expression indéchiffrable. Je fronce les sourcils.

— Dom ?

Il relève le nez, hausse les sourcils :

— Non. Personne. Vraiment personne.

— Nous avons besoin de nous entretenir avec votre voisine, mademoiselle.

Je note le nom et les coordonnées de Gill sur son petit carnet.

— Elle a peut-être vu quelque chose, dis-je à Dominique, qui me coule un regard désapprobateur. Je te dis qu'elle se trouvait à la porte quand je suis rentrée. Elle avait l'intention de me laisser un mot.

— Elle était devant chez vous ?

Le plus jeune des deux enquêteurs couche l'information sur sa page.

— Attention, dis-je. Je ne sous-entends nullement qu'elle pourrait être la coupable ! Simplement, elle habite presque en face de chez nous. Si quelqu'un a pu voir quelque chose, c'est bien elle.

— Nous allons interroger tout le monde. Êtes-vous en bons termes avec cette Gill ?

— Très bons. Nous sommes devenues amies.

— Vous avez fait sa connaissance lorsqu'elle a emménagé dans cet immeuble ?

Je fais oui de la tête.

— Il y a quelques semaines. Pour tout dire, nous nous étions déjà croisées voilà deux ou trois ans, mais elle ne s'en souvient pas. Et il s'agissait d'une pure coïncidence.

Dominique et les enquêteurs sourcillent. Je leur fournis quelques explications.

— Je vois, fait le quadragénaire, avant d'échanger un bref regard avec son collègue.

— C'est une chic fille, je vous assure. Elle n'a pas pu se livrer à cette horrible mise en scène. Ce n'est pas de ce côté-là que vous devez chercher.

Les policiers nous quittent peu après en emportant Béatrice. Le plus âgé m'a remis sa carte, que je serre entre mes doigts comme un cadeau précieux. *Inspecteur principal Ellison*. Pourvu qu'il soit compétent.

— Allez, viens, me lance Dominique, mon sac sur l'épaule. Allons-nous-en.

Il ouvre la marche, titube un peu à la porte, contre laquelle il se cogne.

— Chaque fois que tu vois Andy, tu bois trop, dis-je.

Il ne répond rien. J'ignore s'il a entendu ma remarque.

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Dominique*

Dominique se réveille dans une chambre du Travelodge, au terme d'une très mauvaise nuit. La bière qu'il a ingurgitée la veille au soir lui a laissé dans la bouche un goût épouvantable et, lorsqu'il ouvre les yeux, Corinne est déjà debout, en train de faire les cent pas, pareille à un fauve en cage.

— Il faut appeler le serrurier.

Le jeune homme fait surgir son portable. Corinne se balance avec nervosité d'un pied sur l'autre, plantée à côté de lui dans son pyjama bleu marine.

— Quelqu'un sera chez vous dans environ une heure, affirme le correspondant de Dominique. On se retrouve là-bas. Il vous en coûtera soixante-quinze livres.

Dom lui transmet son numéro de carte bleue, ainsi que sa date d'expiration. Corinne est sur les dents, ce qui ne le surprend pas. Lui-même n'en mène pas large. Qui ?... Il frissonne. Ils ont passé un temps considérable, la nuit dernière, assis l'un auprès de l'autre dans cette chambre dépourvue de cachet, à envisager tous les scénarios possibles et imaginables. Quelques heures plus tard, Dom se réveillait en sursaut, couvert de sueur, ayant rêvé des yeux bleus de la poupée mutilée fixés sur lui – un regard affreusement accusateur. Il regrette de ne s'être pas trouvé avec Corinne lorsqu'elle a fait la terrible découverte. Il aurait dû être là. S'il était rentré plus tôt, rien, peut-être, ne se serait produit.

Et que dire de son mensonge concernant Erin ? Pour quelle raison n'avoir pas rectifié auprès de Corinne lorsqu'elle a cru qu'il allait prendre un verre en compagnie d'Andy ? Alors que rien, strictement rien, ne se joue entre sa jeune collègue et lui, sauf, qui sait, une amitié naissante. Lui révéler la vérité aujourd'hui empirerait probablement la situation. Il aimerait pouvoir remonter le temps. Au lieu de quoi, tout semble s'accélérer autour de lui, les événements surviennent plus vite que sa cervelle ne se révèle en mesure de les appréhender. Une cervelle au centre de laquelle se tiennent Corinne et leur bébé.

Ils sautent dans un autobus pour regagner leur appartement, à l'intérieur duquel règne un silence de mort.

Dominique fait bouillir de l'eau, dont le sifflement vient rompre la vilaine quiétude des lieux. Du café pour lui. De l'eau chaude pour Corinne. Ils ont l'un et l'autre à peine dormi.

Lorsqu'on frappe à la porte, cette dernière sursaute si violemment qu'elle renverse le contenu de sa tasse de thé sur la table. Dominique va ouvrir au jeune serrurier équipé de sa trousse à outils. Les deux hommes échangent un large sourire.

Corinne indique qu'elle a l'intention de rester avec l'artisan – elle tient à s'assurer que les serrures neuves auront été correctement posées. Dom hésite à la laisser seule.

— Tu m'appelleras dès que tu arriveras à la galerie, d'accord ?

— Promis. Je prendrai le métro. Je n'ai pas envie de marcher seule dans les rues.

Elle marque une courte pause avant de poursuivre :

— Je suis censée retrouver maman et Ashley ce soir, tu te rappelles ? Cela fait un an aujourd'hui que papa nous a quittés.

Elle porte une main à sa gorge.

— Nous avons prévu cette petite réunion depuis si longtemps.

— Et moi, je dois aller chercher ta mère. Tu es toujours d'accord ? Tu tiens vraiment à dîner au restaurant ?

— Il le faut, Dom. D'autant plus que je veux déposer des fleurs sur sa tombe.

— OK. Tu as raison, c'est important. Je conduirai ta mère jusqu'au cimetière puis, en fin de soirée, je reviendrai te chercher au restaurant. Je ne veux pas que tu rentres seule.

Il étreint la jeune femme, dont le cœur cogne contre ses côtes tel un oiseau en cage. C'est alors qu'il repère, dans son dos, le cliché placardé sur la porte du réfrigérateur.

— Est-ce que... ?

Il s'écarte de Corinne pour aller décrocher l'image puis, sans plus se soucier de la présence non loin d'eux du serrurier en plein travail, il embrasse sa fiancée avec fougue.

— Je n'en crois pas mes yeux ! Mais quand... ? Et comment... ?

Elle lui rapporte sa visite à l'hôpital.

Comment a-t-il pu oublier ?

— Oh, mon Dieu !... Je suis vraiment navré.

Pour un peu, il fondrait en larmes.

— Ne sois pas ridicule, voyons, lui souffle Corinne avec douceur. Tu croules sous le boulot, et nous avons déjà fait deux tests de grossesse. Au départ, il n'était question que d'un contrôle de routine. C'est l'infirmière qui m'a poussée à subir cette échographie. Tu m'accompagneras pour la prochaine. Celle qui importe vraiment, c'est celle de la douzième semaine !

— Tu pourras compter sur moi, cette fois. Craché, juré.

— J'avais l'intention de te montrer ce cliché hier soir, mais, bon...

Ils contemplent tous deux la table, où, à quelques heures de là, gisait le corps mutilé de Béatrice.

Dominique baise la jeune femme sur le front.

— C'est génial...

— N'est-ce pas ?

— Je t'aime, Corinne.

Il lui caresse la joue.

— Je passe te chercher ce soir.

— Merci.

Elle lui adresse un délicieux sourire :

— Tu es le meilleur.

*Ce n'est pas vrai*, songe-t-il soudain dans un frisson. *Je t'ai fait faux bond*. De nouveau, il l'imagine devant l'évier, au fond duquel elle découvre avec effroi la poupée sauvagement éventrée. Il se tait cependant. Il se tait par lâcheté, certes, mais aussi pour protéger la future mère et l'enfant qu'elle porte. Il faut à tout prix leur éviter d'autres contrariétés.

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Ashley*

Depuis que la police l'a ramenée chez eux, Lucy se montre irréprochable. Elle s'assoit sur le canapé à côté de son frère, elle aide Ashley à la cuisine, se rend au lycée, puis en revient sans jamais se plaindre. Ses souliers à talons hauts restent dans l'armoire à chaussures, son maquillage bien au chaud dans sa boîte.

— Elle a vraiment eu très peur, dit James qui, devant le miroir de leur chambre, est en train de nouer sa cravate.

Son épouse s'est levée en même temps que lui – Holly s'est mise à pleurer vers 4 heures, après quoi Ashley n'a pas réussi à se rendormir. Elle en a profité pour téléphoner au cabinet médical dès 7 heures, en demandant à parler au Dr McPherson, avec l'espoir qu'il lui expliquerait pour quelle raison les résultats de la prise de sang mettent tellement de temps à leur parvenir.

— Je suis désolée, mais le Dr McPherson n'est pas là ce matin. Je vais lui laisser un mot pour le prévenir de votre appel.

Ashley a raccroché, soupiré, puis caressé les cheveux blonds de Holly du bout des doigts. Il y a aujourd'hui un an que son père est décédé, ce qui se traduit chez elle par la sensation d'un poids sur les épaules, par une pression derrière les paupières. Il lui reste beaucoup à faire avant de se rendre au cimetière ce soir. James attend sa réaction. Une chose à la fois.

— Je suis d'accord avec toi, fait-elle. Et c'est très bien comme ça, je suppose. Elle a eu une trouille bleue.

— Elle t'en a raconté davantage ?

— Non. Elle m'a affirmé que sa copine ne donnait plus signe de vie. Quoi qu'il en soit, elle n'a jamais voulu me donner son nom. Je crois que, même si elle préférerait mourir plutôt que de l'avouer, elle est bouleversée par le vilain tour que cette fille lui a joué en l'abandonnant en pleine rue.

Elle soupire.

— Je me suis dit que je pourrais jeter un coup d'œil à son compte Instagram, pour essayer de découvrir l'identité de cette cinglée. Toute cette histoire me déplaît souverainement.

James hoche la tête.

— Lucy s'est sentie flattée. Imagine un peu, à son âge. Tout à coup, quelqu'un de plus âgé s'intéresse à toi. Par-dessus le marché, ce quelqu'un t'emmène dans des endroits branchés. Ce doit être grisant.

— Internet est dangereux. Ce qui me chiffonne, ce sont les intentions de cette fille. Pour quelle raison a-t-elle sympathisé avec Lucy ? Tu ne trouves pas ça curieux ? Tout ça pour la laisser tomber un soir comme une vieille chaussette ? Inconsciente. Ça me fait très peur.

Elle s'interrompt l'espace d'un instant :

— C'est presque comme si...

Elle secoue la tête.

James se retourne, prend son veston.

— Continue. Comme si quoi ?

— Comme si elle était persuadée de l'avoir laissée pour morte.

La température semble soudain chuter de quelques degrés. Les deux époux se regardent sans mot dire... jusqu'à ce que Benji appelle sa mère pour qu'elle lui apporte un verre de jus d'orange. Le charme est rompu.

— Ashley !

James éclate d'un rire très largement forcé.

— Te rends-tu compte que tu es en train de te monter le bourrichon ?

Il s'approche d'elle pour la saisir par la taille.

— Pour moi, il s'agit plutôt d'une gamine à peine moins jeune que la nôtre, qui s'est crue plus maligne que tout le monde. Dès qu'elle a constaté que l'état de Lucy se dégradait, elle s'est affolée.

— D'accord, d'accord. Pardon. Mais tu ne m'enlèveras pas de l'idée que quelque chose cloche. Tu crois que cette fille pourrait être l'inconnue qui nous a appelés ces derniers temps ? Si ça se trouve, elle essayait de parler à Lucy.

Elle frissonne malgré le soleil dont les rayons se déversent à présent dans la chambre.

— Quand je pense à ces deux flics à notre porte... Nous sommes passés à deux doigts de perdre Lucy pour toujours.

— Nous ne l'avons pas perdue, fait James avec fermeté, plongeant son regard dans celui de son épouse. Et nous n'allons pas la perdre. Je te le promets. Quant aux appels anonymes...

Il hausse les épaules.

— Elle pourrait les avoir passés, en effet. Ce qui tendrait à confirmer son manque de maturité, si tu veux mon avis.

Ashley se rappelle l'éclat de rire glaçant. Elle brûle d'insister auprès de James, de lui décrire par le menu la terreur qui la tenaille. Elle se tait. Il a, pour l'heure, bien d'autres chats à fouetter.

Il redresse les épaules, examine son reflet dans le miroir. Il est nerveux. Son épouse vient se placer à ses côtés. C'est aujourd'hui que Daniel va lui révéler la décision qu'il a prise le concernant.

— Tu es superbe. Et n'oublie pas : je serai toujours là pour toi. À condition que tu me répètes mot pour mot ce que t'aura déclaré ton patron. Plus de secrets entre nous. Plus de mensonges.

— Je ne t'ai jamais menti !

— Disons qu'il s'agissait de mensonge par omission.

— Soit. Sur ce, il faut que j'y aille. Merci, Ashley. Pour ton soutien. Merci aussi de croire en nous.

Elle lui pique un baiser sur la joue rasée de frais.

— Je t'aime, James. Tu as intérêt à t'en souvenir. Et bats-toi. Je sais que tu peux y arriver.

Comme elle lui adresse un geste de la main par la fenêtre, elle prie pour qu'il lui revienne avec de bonnes nouvelles. Elle refait ensuite leur lit. Vu l'heure matinale, les enfants n'ont pas encore quitté leurs chambres – ce qui n'empêche nullement Benji de s'affairer dans la sienne. Ces temps derniers, il déborde d'énergie. Il est bien le seul. Holly, à qui sa mère a administré en fin de nuit une autre dose du médicament prescrit par le Dr McPherson, dort à poings fermés.

Tandis qu'Ashley descend à la cuisine pour y préparer le petit-déjeuner, la sonnerie du téléphone retentit. Elle se fige. Il s'agit peut-être de James, qui aura oublié quelque chose.

Elle dévale l'escalier, décroche.

— Allô ?

Personne ne lui répond. Elle discerne dans l'écouteur une façon de cognement, puis le silence se fait. Ça recommence...

Ashley sent se gripper un petit rouage en elle.

— Qui que vous soyez, arrêtez d'appeler ici ! Je vous dis d'arrêter ! Vous m'entendez, bordel de merde ?

Elle a hurlé, après quoi elle raccroche avec une violence peu commune. Raccroche encore. Encore. Jusqu'à ce que le plastique du combiné se fêle. Elle s'arrête enfin, un peu essoufflée, pour appuyer son front contre le mur. Avant d'avoir pris le temps de se mettre à pleurer, elle appelle le service automatique permettant de connaître le dernier numéro entrant. Sans le moindre espoir. À coup sûr, il s'agira d'un numéro non répertorié. Eh non. À sa grande surprise, la voix de synthèse lui débite un numéro qu'elle ne connaît que trop bien : celui de sa mère.

Elle éprouve d'abord un formidable soulagement. Mais... Mais que lui arrive-t-il ? Il aura donc suffi d'une mauvaise communication pour qu'elle perde son sang-froid jusqu'à la crise de nerfs ? Elle se sent recrutée de fatigue.

Elle tente de rappeler sa mère, mais la ligne est maintenant occupée. Peut-être est-elle en train de téléphoner à Corinne. Un bruit de pas lui parvient de l'étage, puis celui de la chasse d'eau. Benji vient de sortir de sa chambre. Ashley ouvre l'un des placards de la cuisine, lui prépare un verre de jus d'orange, dispose les bols pour les céréales. Elle prélève une cuillerée de granulés de café dans sa boîte, qu'elle croque. Sa mère va rappeler, cela ne fait aucun doute.



*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Corinne*

— Et voilà, me lance le serrurier après m'avoir remis un jeu de clés – la porte s'ouvre et se ferme sans le moindre effort. Vous êtes maintenant la seule personne à pouvoir entrer dans cet appartement. Avec votre fiancé, bien sûr.

Il me sourit, d'un mouvement du menton désignant le réfrigérateur.

— Je n'écoutais pas, vous pensez bien, mais j'ai forcément entendu. Bravo !

— Merci.

C'est la première fois qu'un inconnu me félicite – du miel pour les oreilles.

Il me quitte sans cesser de sourire, en refermant avec soin la porte derrière lui. Je n'ai pas la moindre envie de rester seule ici. Ayant récupéré mon manteau à la patère fixée derrière la porte, je quitte les lieux, fourre les clés flambant neuves dans mon sac, puis m'engage dans l'escalier. Il est trop tôt pour me rendre à la galerie, mais il n'est vraiment pas question pour moi de patienter dans l'appartement. Pauvre Béatrice, dont la mutilation me hante. Pauvre Béatrice, que l'enquêteur a glissée dans un sac en plastique transparent, hermétiquement clos. Ma poupée préférée, devenue en un tour de main une pièce à conviction. Je souhaite raconter à la police ce qui s'est passé avant, les chaussons roses et le berceau, le cheval à bascule, la cheminée, la petite porte arrachée à notre maison de poupée. Le cadavre du lapin sur le capot de notre voiture. Tout. Dominique, lui, a peur que les enquêteurs ne me croient pas. Mais ce soir, lorsque je rentrerai du dîner, je tenterai de le convaincre.

Hier soir, dans notre chambre au Travelodge, nous avons cogité. Qui serait capable de m'infliger cette épreuve ?

— Je n'ai aucun ennemi. Vraiment aucun. Pour autant, je ne suis pas folle. Pense à tout ce qui m'est arrivé depuis quelque temps.

Comme il évitait soigneusement mon regard, je me suis penchée vers lui :

— Tu me crois, maintenant ?

Silence.

— Je n'ai rien inventé, Dom !

Il a saisi mes mains dans les siennes.

— Je n'ai jamais insinué une chose pareille, voyons. J'étais simplement en train de réfléchir. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que Gill avait connu ton père ?

Je hausse les épaules.

— Je n'en ai pas eu l'occasion.

— Et tu étais seule quand tu as pénétré dans l'appartement ?

Je n'en crois pas mes oreilles. Comment peut-il envisager que j'aie moi-même éventré cette poupée ?

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

La rue est presque déserte, baignée de soleil. J'expédie à Dominique un SMS pour lui indiquer que le serrurier a terminé son travail. Je me dirige vers une bouche de métro avec l'intention de descendre à Highbury & Islington. Je marcherai ensuite jusqu'à Upper Street, pour profiter encore du beau temps avant de rejoindre la galerie pour 10 heures.

À peine ai-je franchi les portes de la rame bondée que je prends conscience de mon erreur. Je croyais me sentir ici en sécurité, mais cette promiscuité avec des inconnus m'angoisse. Un homme se penche. J'imagine déjà sa main autour de mon cou, tandis que de l'autre il prend mon sac.

Il faut que je sorte de là.

J'étouffe dans mon épais manteau. Je transpire. À Finsbury Park, un type robustement charpenté se rue entre les portes du wagon à l'instant où elles commencent à se fermer. Il lui faut les rouvrir tant bien que mal du bout des doigts. Je grimace. Il se colle à moi d'un air confus. Je prends une profonde inspiration en m'efforçant de détourner la tête. La rame cahote. Le voici de nouveau qui s'écrase contre moi. Mon poignet me fait mal, piégé entre l'homme et la paroi du wagon, mais il ne s'agit pas d'une sensation d'écrasement. Plutôt d'une piqûre, provoquée par un objet acéré. Impossible de bouger. Je ne vois rien. La même douleur vive à nouveau. Je pousse un petit cri. Le costaud fronce les sourcils. J'ai mal ! Peut-être mon bracelet en or s'est-il ouvert – il possède un fermoir pointu. Il s'agit d'un cadeau de Dom, que je ne tiens pas à perdre.

Highbury & Islington. Enfin. Je quitte le wagon, j'avale une copieuse goulée d'air. Je porte aussitôt une main à mon bracelet. Rien à signaler. La douleur a disparu, mais lorsque je lève le bras pour passer ma carte d'abonnement dans la machine, elle se manifeste à nouveau. Plus vive encore cette fois. Je sursaute. Que se passe-t-il ? Aurais-je oublié une épingle à nourrice dans la doublure de mon manteau ?

Dehors, le soleil continue de briller. Immobile aux abords du rond-point, je lève le nez vers sa chaleur. Comme je porte une main à mon ventre, la sensation de piqûre à mon poignet se réveille. De la main droite, je tâte la manche gauche de mon manteau. Aïe ! Une piqûre encore. Au niveau de l'avant-bras. Je découvre sous mes doigts un objet piquant à l'intérieur de ma manche gauche, que je retire immédiatement.

Je saigne – une longue estafilade rougie court depuis mon poignet, que je tamponne avec l'extrémité de mon écharpe pour en éponger les quelques gouttes de sang qui perlent à sa surface. Je secoue à présent mon manteau dans l'espoir d'en déloger ce qui s'y trouve. Je reste bouche bée. Il ne s'agit pas d'une épingle oubliée. C'est du verre. De menus morceaux de verre dégringolent dans l'herbe devant moi, que le soleil embrase comme autant de poignards minuscules. Je me mets à trembler, et tant pis pour les passants qui me jettent des regards étonnés. Puis je reprends ma route, pour m'adosser bientôt au mur d'un troquet. Je lève la manche gauche de mon manteau à hauteur de mes yeux.

La doublure est déchirée, trouée au niveau de l'épaule, et c'est par là que, sans nul doute, on a introduit les fragments de verre, qui auront ensuite glissé jusqu'à mon poignet. Je regarde autour de moi. Je ne me sens pas bien. Comment cela a-t-il pu se produire ? Il s'agit de mon imperméable, celui que je porte presque chaque jour. Avant-hier encore, je l'avais enfilé. Les bords du trou sont nets, comme si l'on avait entamé la doublure à l'aide d'une paire de ciseaux. Ce n'est pas l'œuvre du hasard.

— Jonquilles ! Une livre le bouquet !

Un vendeur de fleurs. Dont je ne tarde pas à repérer le modeste éventaire au coin de la rue, devant lequel ce petit homme courtaud, au cheveu rare, agite ses bouquets de jonquilles en interpellant les passants. Puisqu'il m'a vue le fixer longuement, je me fends d'un sourire – résolue à paraître joviale quand, pourtant, tout se bouscule à l'intérieur de ma cervelle. Je songe au verre pilé dissimulé

dans ma manche, aux doigts qui ont fouillé les tiroirs de notre cuisine pour en extraire les ciseaux avec lesquels ils ont ensuite entaillé la doublure de mon manteau. Et ces doigts de verser ensuite les tessons. Qui ? *Qui ?*

— Un petit bouquet, ma belle ?

Il a mis sous mon nez les pétales colorés, qui luisent au soleil, mais je n'ai plus en tête que les morceaux de verre, ces fragments acérés qu'on aura glissés là avec l'intention de me faire mal.

— Peut-être plus tard, dis-je, et je m'éloigne d'un pas mal assuré.

Je me dirige vers la galerie. Il est encore tôt, mais au moins je m'y trouverai à l'abri. Mon bras m'élanche. Le vendeur de fleurs paraît déçu. Je lui adresse un bref mouvement de tête, manière de lui signifier que je repasserai bientôt. J'achèterai des jonquilles avant de rejoindre Ashley et maman au terme de ma journée de travail. Jonquilles. Les fleurs préférées de papa. Je les déposerai sur sa tombe.

Ayant jeté le manteau sur mon avant-bras, je marche à présent les mains croisées sur mon ventre. Il ne fait pas froid, d'autant plus que je porte aujourd'hui une robe de laine – je tenais à me faire belle pour rendre hommage à papa. Douze mois. Il m'arrive d'avoir du mal à y croire. Nous avons bien fait de vouloir marquer l'occasion.

En chemin, j'appelle maman sur mon portable. Je me garderai bien de lui parler des morceaux de verre, qui à coup sûr l'affoleraient. Je tiens simplement à m'assurer qu'elle n'a pas oublié que Dominique irait la chercher tout à l'heure. Comment vit-elle cette journée ? Je me la représente blottie à l'intérieur de sa maisonnette, incapable, sans doute, de m'expliquer ce qu'elle éprouve vraiment. Je porte une main à mon front.

Les sonneries se succèdent. Maman ne décroche pas. Elle qui, pourtant, ne quitte pratiquement jamais son logis. Je ne peux m'empêcher de jeter des regards autour de moi, d'observer les gens dans la rue. *Est-ce vous ? L'un d'entre vous a-t-il pénétré dans mon appartement ?* Une femme sort de chez Lullaby, la boutique de vêtements pour bébé, située de l'autre côté de la rue. Vu le ventre qu'elle arbore, elle ne tardera plus à accoucher. Avant d'apprendre la merveilleuse nouvelle, j'évitais de seulement tourner les yeux vers ce magasin.

Aujourd'hui, lorsque le feu passe au vert, je traverse. Le sang à mon poignet a séché. Sur le seuil de la boutique, une vendeuse me sourit, mais je demeure indécise. Je viens de passer une nuit affreuse. Peut-être cela me ferait-il du bien. J'entre, étrangement mal à l'aise. Le prénom de la vendeuse est inscrit sur son badge. Rebecca.

— Bienvenue chez Lullaby ! Que puis-je faire pour vous ?

Cette scène, je l'ai mille fois imaginée. Choisir un landau, des chaussons. Un ours en peluche. Mon rêve devient réalité.

— J'attends mon premier enfant. Je n'ai encore rien acheté.

— C'est formidable !

Sa joie est contagieuse, je souris à mon tour en me détendant un peu. Elle me suggère de laisser mon sac et mon manteau près de la caisse, le temps pour moi d'explorer le magasin.

Elle me fait faire le tour du propriétaire, ensemble nous arpentons les rayons. Je me sens de mieux en mieux, je m'abandonne à mon bonheur. *Je vais avoir un bébé ! Je vais enfin devenir maman !* On a beau m'intimider, personne ne saurait m'ôter cela. J'y veillerai.

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Ashley*

Ashley prépare le dîner des enfants plus tôt que d'habitude. James n'aura plus qu'à enfourner les bâtonnets de poisson. Il devrait y parvenir, quelle qu'ait pu être la décision prise à son sujet par Daniel. 16 h 15. Elle espérait le voir avant de quitter la maison pour se rendre à Hampstead, elle brûle de connaître le verdict final. Hélas, il lui est impossible d'annuler sa soirée. Elle doit retrouver Corinne et leur mère, se recueillir sur la tombe, avant de manger ensemble au restaurant.

Ashley dispose les bâtonnets de poisson sur la plaque du four, place sur la table trois assiettes, trois fourchettes et trois couteaux. Elle ajoute une bouteille de ketchup, ainsi que la salière et la poivrière en porcelaine.

— Tu as prévu de rentrer tôt ? lui demande Benji qui, aux bords des larmes, ne la lâche plus.

Au retour de l'école, il a joué dans le jardin avec sa grande sœur, afin de profiter jusqu'au bout du premier soleil de l'année. Elle dépose un baiser sur le dessus de son crâne.

— Oui, mon chéri. Pendant mon absence, papa et Lucy prendront soin de toi. Et au dîner, vous mangerez des bâtonnets de poisson avec des frites !

Lucy pénètre dans la cuisine, vêtue d'un vieux T-shirt – pour la première fois depuis de longs mois, elle a l'air d'une gosse. Sa mère se sent immensément soulagée.

— Viens, Benji, dit-elle à son frère. Je vais jouer avec toi à la console en attendant le retour de papa.

— Il devrait être là, commente Ashley en consultant la pendule murale.

Peut-être se trouve-t-il avec Daniel en ce moment même. Cette perspective lui noue aussitôt l'estomac. Le temps semble s'accélérer. Lucy est certes en mesure de s'occuper de Benji, mais elle ne peut laisser Holly sans surveillance. Elle est beaucoup trop petite, ce serait là prendre des risques inconsiderés.

À 17 heures, elle renonce. Tant pis. Elle conduit Holly chez June, armée d'un petit sac contenant des couches, des vêtements de rechange, ainsi que le médicament prescrit par le médecin. L'enfant pleure d'un bout à l'autre du trajet, ses cris emplissent l'habitacle. Ashley jette un coup d'œil au cadran de sa montre. Elle s'en veut terriblement de forcer la main à la baby-sitter, mais il s'agit d'une situation exceptionnelle.

June ayant repoussé d'un geste désinvolte les excuses d'Ashley, elle secoue la tête en constatant que Holly continue de hurler.

— Eh bien, eh bien... Serait-on de mauvaise humeur ? Pauvre petite chérie. A-t-elle pleuré pendant toute la journée ?

— Cela fait plusieurs semaines que ça dure, répond sa mère en extirpant de son sac le flacon de médicament. J'espérais vraiment que ce truc-là finirait par lui faire durablement de l'effet, mais au-

jourd'hui, c'est le pompon. Tenez... Vous savez quoi faire si elle a envie de dormir. Au moins, ça la calmera momentanément. Je suis vraiment navrée de vous imposer ça. Je suis à côté de la plaque ces temps-ci. L'autre semaine, je me suis trompée de jour, et voilà maintenant que je vous la fourre d'office entre les pattes...

June pose une main sur son avant-bras.

— Ne vous tourmentez pas. J'adore m'occuper d'elle.

— Je vous remercie de tout cœur. James ne devrait plus tarder à venir la récupérer, il aura été retardé à son travail, et je dois absolument me rendre à Hampstead. Ma mère, ma sœur et moi nous réunissons pour honorer la mémoire de mon père, décédé il y a un an jour pour jour.

Elle a tenté de s'exprimer posément, sans laisser pointer son désarroi. Mais June pose une main sur son épaule en lui adressant un sourire.

— Ça va aller. Et, surtout, ne vous tracassez pas pour votre petit bout de chou. Tout se passera bien ce soir. Ne pensez plus qu'à votre père.

Ashley se hâte à présent vers sa voiture. Elle a demandé à Lucy de l'appeler dès que James serait rentré. Elle a glissé son portable dans sa poche. S'il sonne, elle le sentira vibrer. *Oh, mon Dieu, je Vous en prie...*

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Corinne*

J'ai acheté beaucoup trop de choses !

Lorsque je suis arrivée à la galerie, j'ai pris peur, car Marjorie s'y trouvait déjà, alors que je ne lui ai encore rien dit concernant ma grossesse. J'avais prévu de fourrer les sacs de chez Lullaby dans la petite pièce avant qu'elle n'ait le temps de les voir, mais des sacs, il y en a cinq, de sorte que, dès l'entrée des lieux, j'ai éprouvé les pires difficultés. Impossible de franchir la porte !

Tandis que je ferrailais avec mes emplettes, Marjorie s'est dirigée vers moi. Et, déjà, elle lorgnait le contenu de l'un des sacs... Elle avait compris. Je le devinais à son œil...

— Marjorie, je...

Ayant probablement perçu mon agitation, elle m'a interrompue :

— Tu attends un enfant ?

— Je sais que j'aurais dû t'en parler plus tôt... Mais je ne suis moi-même au courant que depuis quelques jours, et...

Elle s'est mise à rire. Marjorie riait de bon cœur ! Puis, alors que la suite de mon discours me restait dans la gorge, elle m'a souri en me délestant de trois de mes sacs.

— Oh, Corinne... C'est merveilleux.

Je m'attendais si peu à cette marque de sympathie que, pendant un moment, j'ai tout oublié. Oublié les morceaux de verre dans la manche de mon manteau. Oublié notre nuit au Travelodge. Je n'étais plus, dès lors, que la véritable Corinne, pleine d'espoir et d'entrain, la future jeune maman sur son petit nuage. Marjorie m'a aidée à ranger mes sacs dans la pièce du fond.

Jamais je ne l'avais vue de si belle humeur, au point que j'ai fini par lui couler un regard soupçonneux lorsque, dans son enthousiasme, elle s'est mise à fouiller mes paquets. Peut-être a-t-elle déniché là une occasion en or de se débarrasser de moi ? Elle ne m'a jamais beaucoup appréciée. Mais comme elle s'abîmait dans la contemplation d'un petit bonnet blanc, j'ai regretté ma mesquinerie. D'où me venait ce cynisme dont je n'ai pourtant jamais été coutumière ? J'ai posé le regard sur l'écorchure à mon poignet. Voilà ce qui provoque en moi ces vilains changements : la poupée mutilée au fond du bac de mon évier. Le verre pilé dans une des manches de mon manteau. Il fallait que j'appelle Dominique, cela, brusquement, m'importait plus que tout, mais Marjorie admirait à présent une barboteuse rose, l'œil étincelant.

— C'est tellement mignon ! Regarde-moi ça comme c'est petit. C'est une fille ?

— Eh bien..., ai-je dit, mal à l'aise, en haussant les épaules. Pour le moment, je n'en sais rien. Mais je l'espère.

— Vous lui avez déjà choisi un prénom ?

— Oh non ! Nous avons tout le temps.

Je me rappelle mes poupées, celles que papa m'achetait. Il me fallait une éternité pour me décider. Belinda, Émilie, Alicia, Lucille. Béatrice. Un frisson court le long de ma colonne vertébrale. Nous devons reprendre contact avec la police. Convaincre les enquêteurs de passer à l'action. Vu le temps qu'il leur a fallu pour arriver chez nous hier soir, je doute de leur efficacité. Je crains qu'ils ne m'aient pas prise au sérieux, qu'ils se soient fourvoyés d'emblée à cause de ce que je leur ai raconté au sujet de Gill. Il faudra bien que Dominique m'écoute. Surtout avec l'incident des morceaux de verre. Je revois le cadavre du lapin sur le capot de la voiture. Cette extrême violence, déjà. Le sang qui souillait son pelage. Le sang, ce matin, sur mon avant-bras. Qu'advient-il si quelqu'un a pour de bon juré ma perte ?

— Tu dois être folle de bonheur, m'a dit Marjorie avant de me prendre dans ses bras.

J'ai failli me cramponner à elle, enfouir mon visage dans son gilet... Au lieu de quoi j'ai souri, feignant une totale félicité.

Nous sommes en fin d'après-midi. Dominique ne m'a pas encore appelée, mais il m'a envoyé tout à l'heure un SMS pour m'indiquer qu'il partait chercher maman. Pour me demander également si tout se passait bien de mon côté. Je n'ai pas mentionné l'épisode du manteau – cela ne ferait que le tourmenter davantage et, pour ma sécurité, il serait capable de me contraindre à réintégrer notre logis sur-le-champ. Or, pour rien au monde je ne renoncerais à cette soirée. De toute façon, quiconque me veut du mal ignore où je me trouve – je n'ai parlé à personne de cet hommage rendu bientôt à papa. Seuls ses anciens confrères savent en outre qu'il nous a quittés il y a un an jour pour jour, et ils assisteront dans quelques heures à la réception organisée par l'Institut royal des architectes britanniques. Je les imagine déjà, élégamment vêtus, en train de lever leur verre à leur défunt collègue, saluant sa réussite, son talent et son charisme. On aura laissé une place vide à l'une des tables...

Dans une heure, je retrouverai pour ma part maman et Ashley devant les grilles du cimetière. Le téléphone de la galerie se met à sonner. Ma sœur, justement.

— Je suis déjà arrivée. Il n'y avait pratiquement pas de voitures sur la route. Tu as acheté les fleurs ? Dominique déposera maman au cimetière, c'est bien ça ?

— Oui. Il ne devrait plus tarder. Quant aux fleurs, je les achèterai en partant. J'ai vu un type, ce matin, qui vendait des jonquilles. Je lui en prendrai un bouquet.

— Parfait. Et moi, j'ai réservé pour trois chez Taprinska. Papa adorait cet endroit. On se retrouve sur sa tombe ? Puisque je suis là, je vais m'y rendre tout de suite, histoire de lui tenir compagnie un moment.

Elle a raccroché. Dans dix minutes, la galerie fermera ses portes. Ouf. De leur côté, Dominique et ma mère doivent être en route pour Hampstead. Il m'en voudra probablement de ne pas lui avoir parlé plus tôt du manteau, mais je tiens à le lui dire en face, pour observer sa réaction. J'en profiterai pour l'obliger à m'accompagner au commissariat demain matin. Demain seulement. Cette soirée, je veux la consacrer tout entière au souvenir. Nous lèverons nos verres de vin à la mémoire de papa – je me contenterai d'une boisson gazeuse. Nous exalterons l'existence exceptionnelle qu'il a menée.

*Kent*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Dominique*

Dominique va chercher Mathilde à Sevenoaks – il a indiqué à Alison qu’il souhaitait prendre son après-midi. Depuis quelque temps, elle lui bat froid. Depuis qu’il a surpris sa conversation téléphonique. Elle n’a toujours pas fait paraître l’article consacré à Carlington House, comme si elle le gardait sous le coude, sans fournir pour autant la moindre explication à son auteur. Aurait-il commis un impair ? Erin lui conseille de ne pas s’inquiéter – selon elle, si leur rédactrice en chef se comporte de cette manière, c’est qu’elle a ses raisons.

— Je t’assure qu’elle t’adore, lui a-t-elle dit ce matin. Tu es son chouchou.

Dominique s’est efforcé de rire, bien qu’aujourd’hui il ne soit pas d’humeur à s’esclaffer.

Des travaux entrepris sur la chaussée le ralentissent – il risque de mettre plus longtemps que prévu à se rendre chez Mathilde.

Il ne cesse de penser à la poupée, à l’expression hallucinée de Corinne. La culpabilité l’accable. Il l’appelle pour lui indiquer qu’il se trouve dans le Kent. Pas de réseau. Ici, il n’y en a jamais.

Cette fois, la demeure de Mathilde est en vue derrière les arbres. Il se gare dans l’allée gravelée, sur laquelle ses pneus crissent. Tout est éteint. À croire qu’elle n’est pas chez elle. Corinne lui a pourtant maintes fois répété qu’elle ne sortait pratiquement jamais. Zut. Il aurait dû la prévenir de son arrivée imminente. Cela dit, elle était censée l’attendre.

Dominique consulte sa montre. Les phares de sa voiture éclairent la façade. Il frappe à la porte. À deux reprises. Aucune réponse. Comment a-t-elle vécu cette journée particulière ? Ce doit être si difficile pour elle de se retrouver seule dans cette maison. Son existence entière tournait naguère autour de son mari. Richard. Personnage charismatique. Sujet de toutes les attentions. Se voir à jamais privée d’une pareille source d’énergie doit constituer une très rude épreuve. Il arrivait à Dominique de s’agacer un peu de cette omniprésence. Un peu, seulement. Il ne s’en est d’ailleurs jamais ouvert à Corinne. Cet éclair fugitif au fond de son regard très sombre, lorsque la conversation lui échappait momentanément... Et ces irrésistibles traits d’esprit, auxquels le jeune homme ne savait comment réagir... Il ne se sentait pas à la hauteur, redoutant parfois que Corinne finisse par se dire qu’il n’était pas de taille à rivaliser avec le grand homme – l’architecte brillant contre l’obscur journaliste. Désormais, il ne s’en soucie plus guère.

Dominique s’apprête à se rendre à l’arrière de la maison, lorsque quelque chose retient son intérêt. Un son. Un bruit sourd et ténu. Ténu, mais immanquable dans le silence de la campagne à la tombée du jour. Il se sent mal à l’aise. Gagne, comme initialement prévu, l’arrière de la demeure, dévoré de ténèbres – le logement est isolé, sans voisinage immédiat. Se pourrait-il que le son provienne de l’intérieur ? Dominique revient à l’avant de la maison pour s’approcher de la fenêtre donnant sur le salon, dont les rideaux sont ouverts. Il se colle à la vitre, attend quelques instants que ses yeux s’accoutument à l’obscurité.



Il repère quelque chose. D'abord, il croit s'être trompé, mais à y regarder de plus près... Une vague d'effroi le submerge. Mathilde n'est pas sortie. Pas sortie du tout.

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Ashley*

Ashley, dont les souliers noirs à hauts talons claquent sur le trottoir, se dirige vers le cimetière. Son portable se met à sonner, qu'elle récupère tant bien que mal au fond de sa poche, d'une main tremblante.

— Ashley ?

— James ?

Son cœur lui reste dans la gorge. Vite, vite...

— Tout va bien. Ils ont décidé de me garder.

Les jambes d'Ashley flageolent. Elle s'arrête, agrippe le téléphone. *Merci, mon Dieu. Oh, merci, mon Dieu.*

— Ashley ? Tu es toujours là ?

— Bien sûr que oui. Oh, James, quelle formidable nouvelle. Je suis tellement contente, si tu savais.

Elle ne désire plus rien d'autre, soudain, que se trouver auprès de lui pour le serrer contre elle et l'embrasser. Elle ferme les paupières, que le soleil réchauffe. Ce dernier se révèle singulièrement radieux en cette période de l'année, peignant sur l'horizon des bandes orangées qu'on dirait toutes prêtes à s'embraser. Magnifique. La première belle journée de printemps.

— Je t'aime, souffle-t-elle à son mari. Je dois aller me recueillir sur la tombe de papa, mais quand je rentrerai tout à l'heure, nous fêterons ça dignement. D'accord ? Je me sens tellement soulagée. Et je suis très fière de toi.

— Moi aussi. Merci pour la confiance que tu m'as accordée. Et maintenant, ne pense plus qu'à toi, à ton père, à ta mère et à ta sœur. Ici, tout va bien. Je vais aller chercher Holly chez June.

Ils raccrochent. Ashley actionne le vibreur de son portable avant de le remettre dans sa poche. À l'entrée du cimetière, elle consulte sa montre. Il lui reste du temps avant l'arrivée de Corinne. Elle pousse les grilles, résolue à s'asseoir une petite demi-heure auprès de la tombe. Elle parlera à son père.

Un an déjà, un an depuis que le cancer l'a finalement terrassé. Un an depuis que Corinne lui a fermé les yeux dans sa chambre d'hôpital. Parfois, Ashley a l'impression qu'il s'est éteint il y a très longtemps. D'autres fois, il lui semble que son décès date de la veille.

Tout de noir vêtue, Ashley est en train de lisser sa jupe lorsque son téléphone se met à vibrer. Numéro masqué. *Non. Ça ne va pas recommencer. Pour l'amour du Ciel...* Debout au beau milieu des stèles et des arbres, qui oscillent doucement, elle hésite. Finit par presser la touche verte pour décrocher.

— Allô ?

— Madame Thomas ? Dr McPherson à l'appareil. Comment allez-vous ?

— Bien. Bien, merci.

— Madame Thomas... Ashley. Je ne vais pas tourner plus longtemps autour du pot. Nous venons de recevoir les résultats d'analyses sanguines de Holly, et je désire en parler avec vous.

Ashley se fige. Les tombes non loin d'elle lui semblent soudain trop proches.

— Est-ce que tout va bien ?

— Tout ira bien, madame Thomas, mais je tiens d'abord à m'entretenir avec vous. Le plus vite possible. Les résultats ne sont pas tout à fait conformes à nos attentes. Je suis navré que cela ait pris autant de temps, mais j'ai préféré les montrer d'abord à quelques confrères. Je tenais à être sûr à 100 %.

— Je... Que voulez-vous dire ? Que lui arrive-t-il ? Qu'arrive-t-il à mon bébé ?

— Je préférerais en discuter avec vous de vive voix, madame Thomas. Vous serait-il possible de passer à mon cabinet ?

— Je... Je me trouve à Hampstead. Nous... Mon père...

— Ah.

Le médecin, qui connaît l'histoire familiale, a été informé l'an dernier du décès de Richard Hawes. Ashley croit se rappeler qu'il a même assisté aux obsèques.

— Dites-moi au moins si Holly est en bonne santé.

— Elle n'est pas malade. Elle ne court aucun danger dans l'immédiat. Cependant, je désire vous voir, votre mari et vous, demain matin, à la première heure. 08 h 30. Cela vous convient-il ? Je vous fournirai toutes les explications nécessaires.

Ashley se sent perdue. De quoi peut-il s'agir, qu'il refuse d'évoquer par téléphone ? Et si cela est si grave, ne devrait-elle pas se trouver auprès de Holly en cet instant même ? Pour s'assurer que tout va bien ? Mille scénarios catastrophes se bousculent à l'intérieur de sa cervelle. Leucémie, caillots de sang...

— Je vous en prie, docteur. Dites-moi de quoi elle souffre. Je suis sa mère. J'ai besoin de savoir.

— Je vous livrerai demain un compte rendu complet. D'ici là, essayez de ne pas vous tourmenter. Mais surtout, venez me voir. Merci, madame Thomas.

Il a raccroché. Elle songe à sa petite fille en train de pleurer, en train de hurler. Elle revoit ses grands yeux bleus écarquillés. S'il lui arrive quelque chose, elle en mourra. Ashley ne le supportera pas. *Votre fille ne court aucun danger dans l'immédiat.* Elle a cru entendre une nuance inhabituelle dans sa voix. Une froideur. Un ton vaguement accusateur...

Les arbres bruissent dans son dos, non loin des grilles. Ashley se retourne. Personne. Le soleil disparaît derrière l'église, plongeant le cimetière dans la pénombre.

Devrait-elle appeler James ? Ses pas résonnent sur les dalles de l'allée. Non loin de l'église, elle distingue une silhouette, debout près de la tombe. Elle fronce les sourcils. Cette jeune femme est trop blonde pour qu'il s'agisse de Corinne. Trop grande, aussi. Elle tient un objet entre ses mains, enveloppé dans une couverture.

La voici auprès de l'inconnue, qui fixe la tombe de Richard. Elle ne bouge pas d'un pouce. S'agit-il d'une ancienne collègue de son père ? Un peu trop jeune, non ? Elle se racle la gorge.

— Excusez-moi...

La blonde relève le nez pour plonger d'emblée son regard dans celui d'Ashley. Un œil bleu, froid. Deux éclats de glace dans son visage. Sa chevelure dégringole dans son dos à la façon d'un torrent d'or pur. Elle est belle, et ses traits paraissent à Ashley vaguement familiers.

— Pardon, fait cette dernière. Je... Il s'agit de la tombe de mon père. Je suis venue pour y déposer des fleurs.

Silence.

— Est-ce que... Le connaissiez-vous aussi ?

La jeune femme, qui ne la lâche pas des yeux, affiche une expression indéchiffrable. Que dissimule-t-elle sous cette couverture ? s'interroge Ashley en fronçant les sourcils. Un bébé ? Un animal ? Qu'elle protège peut-être contre les rayons du soleil ?

— Vous parlez d'une coïncidence, articule l'inconnue, dont les lèvres luisantes de gloss s'entrouvrent sur des dents d'une blancheur étincelante. Figurez-vous qu'il s'agit également de la tombe de mon père.

Ashley accuse le coup. Elle doit avoir mal entendu.

— Quoi ? Pardon, je...

— Je suis ravie de faire enfin votre connaissance, Ashley, l'interrompt la blonde. Comment va Lucy ?

Elle secoue la tête – un mouvement infime, sec et bref.

— Je suis navrée. Les choses n'étaient pas censées se dérouler de cette manière.

Elle laisse échapper un petit rire cristallin, sans cesser de dévisager son interlocutrice.

— Quoi ? répète celle-ci.

Elle ne comprend rien. Comment est-il possible que cette femme soit au courant des déboires de Lucy ?

— Oh, pardon, je manque à tous mes devoirs.

Elle se rapproche d'Ashley, qui, à présent, hume le parfum de l'inconnue – vanille. Une fragrance capiteuse.

Cette fois, elle ne tient plus son ballot que d'une main, tendant l'autre vers Ashley. Des ongles courts. Des doigts parfaitement immobiles, tandis que le paquet, calé contre son bras gauche, commence à remuer.

## ***Maintenant***

*Le visage d'Ashley mériterait en cet instant qu'on le prenne en photo. Cette expression, je tiens à la garder pour toujours en mémoire, auprès d'autres images d'elle, dont je fais la collection à l'intérieur de ma tête depuis de nombreuses années. Celle-ci est peut-être bien la plus réussie de toutes.*

*Nous y voilà. Il est enfin mis un terme à cette longue attente. L'adrénaline m'électrise. J'ai beau m'être levée à 5 heures ce matin, je n'éprouve aucune fatigue. Je me suis réveillée avant l'aube, j'ai rangé dans la voiture tout ce dont j'avais besoin. Vérifié que tout s'y trouvait bien. Vérifié encore. Je me suis emparé des clés pendues à leur crochet, avant de fermer la porte. Sur la route, je les ai jetées par la vitre ouverte de la voiture, une à une. Le vent les a englouties. Je n'ai pas regardé en arrière.*

*Cela en valait la peine. L'instant que je suis en train de vivre valait bien la violence de ce que j'ai accompli tout à l'heure. Les mouvements convulsifs de son vieux corps tandis que j'enroulais la corde autour d'elle. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle ait eu vent de mon existence. À ce qu'elle soit au courant de ce qui s'est passé avec maman. Cela m'a un peu désarçonnée, je l'avoue. Mais je suis ici à présent. Je suis prête. Je lui souris. C'est maintenant que tout commence. Et que tout finit.*

*Je balaie une fois encore le cimetière du regard, pour m'assurer qu'il ne s'y trouve personne. Les lieux sont déserts. Ils ont nettoyé la pierre tombale, qui luit dans le soleil couchant. L'espace d'un instant, il me semble voir, entre les arbres que la pénombre mange peu à peu, la fillette accroupie dans le jardin obscurci. Je plisse les yeux dans ma propre direction. Grottesque. Plus jamais je ne serai cette enfant.*

— Je ne me suis pas présentée, dis-je.

*Le bébé pèse lourd.*

— *Je suis Erin. Votre sœur.*

*Kent*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Dominique*

Dominique se précipite vers la porte d'entrée, contre laquelle il se jette de tout son poids. Il lui faut recommencer à maintes reprises, son épaule faisant office de bélier, jusqu'à ce que la serrure cède enfin.

Mathilde, recroquevillée sur le parquet, a les bras et les jambes entravés par une corde qui lui mord les poignets. Elle n'a cessé de frapper le sol de ses deux mains jointes pour attirer son attention.

— Nom de Dieu...

— Dominique..., articule Mathilde d'une voix si faible qu'on jurerait celle d'une enfant.

Le premier mouvement de ce dernier est d'appeler la police, mais il ne supporte pas la perspective de la laisser dans cet état une seconde de plus. Elle porte le gilet violet que Corinne lui a offert pour Noël, et ses pieds sont chaussés de souliers marron confortables. On croirait en cet instant un petit oiseau blessé. Son visage est très pâle, ses lèvres desséchées. Elle a fermé les paupières mais, comme Dominique s'approche, elle rouvre les yeux.

— Que s'est-il passé ? lui demande-t-il, mais à peine a-t-il constaté les efforts qu'elle consent pour tenter de lui répondre qu'il l'arrête : Ça ne fait rien. Ne parlez pas pour le moment. Je vais vous sortir d'ici.

Il s'accroupit, caresse les cheveux de Mathilde. Doux. Aussi doux que des plumes. Ses lèvres se mettent à bouger. Elle s'efforce malgré tout de prononcer des mots.

— Elle... Erin...

Dominique se dévisse le cou : dans sa hâte à secourir la mère de Corinne, il n'a pas pris le temps de vérifier s'il se trouvait quelqu'un d'autre dans la maison. Un intrus se cache-t-il parmi les ombres ?

— Quoi ? Qui vous a fait subir un pareil traitement ?

Les yeux de Mathilde ne le lâchent plus.

— Elle est partie, le rassure-t-elle avec peine. Il n'y a plus personne. C'était... Erin. La... la fille de Richard.

Il semble à Dominique que son cerveau, tout à coup, fonctionne au ralenti. Erin ? C'est impossible. Erin est son amie. L'une de ses collègues. Jamais elle ne ferait une chose pareille. Mathilde se met à tousser – des spasmes secouent son petit corps. Le garçon prend peur. L'heure n'est pas aux devinettes. Corinne. Si Erin a filé, il doit mettre la main sur Corinne avant elle. Il éprouve l'impérieux besoin de savoir immédiatement si le bébé et elle se portent bien.

— Bon...

Il ne s'agit pas d'affoler Mathilde plus qu'elle ne doit l'être déjà.

— Bon... Je vais vous libérer de vos liens, puis nous appellerons la police.

Il s'oblige à s'exprimer d'une voix douce et calme. Mathilde gémit un peu, émettant une plainte discrète et douloureuse qui fend le cœur du jeune homme. Plongeant la main dans sa poche, il en fait surgir ses clés de voiture, dont il se sert pour trancher la corde qui retient prisonnière la malheureuse. Les nœuds se révèlent moins serrés qu'il ne l'imaginait – quelques minutes lui suffisent pour libérer le poignet droit, puis le gauche. Elle pousse un petit cri, et ses yeux s'emplissent de larmes.

— On y est presque, tente de l'apaiser Dominique, qui s'adresse à elle comme il reconforterait un enfant.

La tâche est moins facile au niveau des chevilles. Il n'entend plus guère que son souffle, rauque et précipité. Les pieds de la pauvre femme ont gonflé – il grimace en constatant combien le chanvre a entaillé la chair boursouflée.

— Ça y est !

Glissant ses bras sous les cuisses de Mathilde, il parvient à l'asseoir. Le sol est si dur. Impitoyablement dur.

Et son visage est si pâle qu'aux yeux de Dominique il semble transparent.

— Merci... Merci beaucoup...

Elle fait peur à voir mais ne paraît pas blessée – aucune trace de sang, pas d'autres blessures que celles infligées par le frottement de la corde.

— Mathilde... Que vous est-il arrivé ? Que vous a-t-elle fait subir ? Il faut absolument que nous appelions la police.

Il lorgne son portable. Aucun réseau.

— Où se trouve votre téléphone fixe ?

D'une main qu'elle lève avec lenteur, elle désigne la cuisine, où Dominique se rend aussitôt. Il allume le plafonnier. Une bouteille de détachant, le bouchon juste à côté. Une tasse de thé à demi pleine et refroidie, non loin de l'évier. Le câble du téléphone a été sectionné.

Il doit regagner Londres au plus vite. De retour au salon, il s'aperçoit que Mathilde claque des dents en secouant la tête. Elle tend une main, qu'elle referme sur le bras du jeune homme :

— C'est coupé.

Ses doigts à présent le cramponnent plus fort.

— Voilà plusieurs heures qu'elle est partie. Il n'y a pas de temps à perdre.

Passant un bras sous les épaules de la malheureuse, il la remet debout – elle ne pèse à peu près rien. Il détecte sur sa langue une saveur métallique.

Cahin-caha, ils parviennent à rejoindre la voiture de Dominique – un bref coup d'œil à son portable lui suffit à constater qu'il n'y a toujours pas de réseau. Son cœur bat à rompre. La police a mis un temps infini à se présenter hier soir sur le seuil de leur appartement. Il appellera dès qu'ils se trouveront sur la grand-route. Dominique allume toutes les lumières à l'intérieur du véhicule, au cas où. Personne. L'air glacé entre et sort par les portières ouvertes.

Il installe Mathilde sur la banquette arrière, avec mille précautions. À peine s'y trouve-t-elle allongée qu'elle ferme les paupières. L'espace d'un instant. Elle ne se plaint pas mais elle souffre. Pendant combien de temps est-elle demeurée prisonnière de sa propre maison ? Gisant sur le parquet...

Il démarre, prend la direction de Londres. Il se fait l'effet d'être passé sur pilote automatique. Conduire. Récupérer du réseau. Appeler la police. Trouver Corinne. Ces quelques mots tournent en boucle à l'intérieur de sa cervelle. En revanche, comment étouffer cette peur panique qui lui ronge les entrailles comme le ferait un rat ? Erin ? La jeune blonde qui a couvert le procès Winters ? Erin qui a flirté avec Andy ? Il n'y comprend à peu près rien...

À son front perlent de grosses gouttes de sueur. Quel genre d'homme est-il ? Jamais il n'a daigné prendre au sérieux les récits de Corinne... Lui qui les croyait à l'abri des horreurs de ce monde. Ces

choses-là n'arrivent pas à des gens comme eux. Du moins en était-il convaincu jusqu'à ce qu'il découvre Mathilde au beau milieu de son salon. L'arrogance dont il a fait preuve jusqu'alors lui donne envie de vomir.



*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Ashley*

— J'ignore de quoi vous parlez, rétorque Ashley avec fermeté – même si elle préférerait, et de loin, ne pas se trouver seule ici. Je ne sais pas qui vous êtes. Mon père n'avait pas d'autre enfant.

Erin secoue la tête. Elle reprend son ballot à deux mains. Ce qui se trouve à l'intérieur n'émet en tout cas aucun bruit.

— Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau, votre sœur et vous. Petites privilégiées. Aveugles à ce qui vous entoure. Bah... Dans le fond, pour quelle raison vous préoccuperiez-vous de ce genre de chose ? Vous possédiez tout ce dont vous aviez envie. Et moi. Savez-vous ce que j'ai eu, moi ? Rien. Sous prétexte qu'aux yeux de mon père mon existence devait demeurer secrète. Je n'étais pour lui qu'une erreur, une vilaine petite cachotterie dont il avait honte. Une gamine un peu bizarre dont personne ne voulait. Avez-vous la moindre idée de ce que j'ai pu ressentir ?

Sans lâcher son paquet, elle se gratte l'avant-bras. Du sang perle à son poignet.

— Je suis désolée, fait Ashley. J'ignore... Je ne comprends pas ce que vous essayez de me dire.

Erin s'esclaffe. Son rire résonne dans tout le cimetière, comme s'il sautait de tombe en tombe.

— Évidemment. Vous viviez à l'intérieur de votre bulle. Votre famille modèle. Jamais vous ne vous êtes souciée de moi. Ni vous ni les autres. Vous n'avez pas grandi dans les mêmes conditions que moi.

Ashley a la bouche sèche, l'estomac noué.

— Moi, j'ai vécu les choses autrement. Vous viviez, pendant que j'observais. Dedans. Dehors. Vous voyez ce que je veux dire ? J'ai passé ma vie à regarder par la fenêtre, pendant que votre sœur et vous meniez l'existence dont je rêvais. Celle, surtout, que je méritais de vivre moi aussi.

Son regard s'étrécit.

— Une torture. Vous avez grandi au sein d'une superbe maison, au milieu d'une famille aimante, auprès d'un père et de cette foutue maison de poupée comme on n'en avait probablement encore jamais vu. Et voilà maintenant que ça recommence : vous avez des enfants, une maison, un mari. Cela ne m'arrivera jamais.

— Je...

Ashley, qu'Erin a bouleversée en évoquant ses enfants, peine à garder le fil.

— Nous n'avons pas...

Erin crache sur le sol.

— Je n'ai pas eu de vie, déclare-t-elle avec amertume. Je n'en ai toujours pas. Tout ce à quoi nous avons eu droit, c'est à de l'argent, mais même ça, il a fini par nous le voler. Dès lors, nous ne possédions plus rien. Je ne possédais rien. Strictement rien. À l'exception d'une mère qui, sombrant dans la folie, avait fini par perdre son emploi, et qui passait son temps à vous espionner.

Elle baisse la tête. Il se glisse à présent une pointe d'émotion dans sa voix.

— Vous pensez que je ne vous connais pas, Ashley, mais vous vous trompez. Je vous connais même très bien. Je n'ai jamais eu en tête que votre sœur et vous. Vous m'avez tenu lieu d'amies. Moi qui me glissais si souvent dans l'enceinte de votre propriété.

Elle a soudain un large sourire.

— Comment croyez-vous que je sois passée maître dans l'art de vous épier ?

Elle tend une petite main pâle en direction d'Ashley, dont elle effleure la manche. Ashley tressaille et retire son bras malgré elle.

La bouche d'Erin se tord.

— Vous voyez ? Aucune de vous ne veut de moi. Vous me repoussiez jadis. Aujourd'hui, rien n'a changé. Moi, je désirais simplement apprendre à vous connaître mieux, Ashley. J'avais envie de faire partie de votre entourage. Depuis ma plus tendre enfance, je reste sur le carreau. C'est injuste. Ça l'a toujours été. Il m'appartenait autant qu'à vous. Il s'agit de mon père. Et il me détestait.

Des larmes brillent dans ses yeux, qu'elle essuie d'un geste rageur.

— Bah... Tout est terminé, enchaîne-t-elle. Fini de jouer. Enfance parfaite. Existence idéale. C'est drôle, non, le tour que prennent parfois les événements. Ma mère ne possédait rien. Moi non plus. Il nous a abandonnées en poursuivant sa route comme si nous n'avions jamais existé.

Elle contemple brièvement la pierre tombale.

— Richard Hawes. Le bon père de famille. Laissez-moi rire. Il n'en avait jamais assez. Même vous deux, finalement, vous ne lui aurez pas suffi.

Elle sourit, les traits déformés.

Ashley ouvre la bouche, mais les mots ne sortent pas.

— Je... Je suis navrée. Je ne sais pas... quoi dire. J'ignorais tout.

Erin se gratte à nouveau l'avant-bras, pareille à un petit animal. Ashley songe qu'il vaut sans doute mieux faire mine de rentrer dans son jeu.

— Désirez-vous que nous allions quelque part pour bavarder ?

Silence.

Elle repose sa question. Son cœur bat à une vitesse effarante. Cette fille raconte-t-elle seulement la vérité ? Quoi qu'il en soit, elle ne rêve plus que de quitter ces lieux. Ici, elle se sent en danger.

Erin a ployé la nuque, mais, comme Ashley recule d'un pas, elle relève brusquement la tête.

— Je ne crois pas, non, répond-elle.

Elle se rapproche encore, posant une main sur la couverture bleue, que lentement elle soulève, révélant un visage, la petite figure d'un bébé endormi, nimbée de boucles blondes. Ashley pousse un cri déchirant.

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Dominique*

Pied au plancher, Dominique regagne Londres, tandis que Mathilde gît toujours sur la banquette arrière, les poignets meurtris.

Il vient d'appeler le commissariat, pour demander aux policiers de se rendre au cimetière, ainsi qu'à son appartement – il leur a fourni toutes les informations nécessaires. Corinne court un terrible danger, il le sent jusque dans sa chair.

On lui a promis de faire diligence.

— Nous reprendrons contact avec vous par téléphone dès que nous aurons du nouveau. D'ici là, efforcez-vous de rester calme. Et amenez-nous la victime aussi vite que possible.

Dominique se contraint à s'adresser avec douceur à Mathilde, quand il ne brûle en réalité que de hurler à pleins poumons. Il tente de joindre Corinne sur son portable. Puis Ashley. Il fait un essai sur le téléphone fixe de l'appartement. Il recommence. À maintes reprises. Chou blanc.

Les enquêteurs n'ont pas rappelé, alors qu'il leur a téléphoné voilà déjà près de vingt-cinq minutes. *Qu'est-ce qu'ils foutent, bon Dieu ?* Il appuie sur le champignon, sans pour autant se concentrer suffisamment sur la route. Soudain, une voiture se présente devant eux... Il freine de toutes ses forces.

Une plainte s'élève à l'arrière.

— Pardon, Mathilde. Je suis vraiment désolé.

Il ralentit, se passe une main sur le visage.

— Dominique ?

Sa voix est presque méconnaissable.

— Quand avez-vous vu Corinne pour la dernière fois ?

Jetant un bref coup d'œil dans le rétroviseur, il devine, au cœur de la pénombre, une forme fluette ramassée sur la banquette.

— Ce matin.

Comme elle ne répond rien, il guigne encore, pour découvrir cette fois deux yeux exorbités.

— Mathilde ? Pouvez-vous m'expliquer ce qui s'est passé ? Ce qui s'est passé aujourd'hui ?

— Elle est venue chez moi.

Il doit tendre l'oreille pour comprendre ses paroles.

— Très tôt ce matin. On a frappé à la porte. Je me trouvais dans la cuisine, en train de laver mes placards. Vous savez bien, le nettoyage de printemps, ce genre de sottise... Il faisait beau. Et puisque cela faisait un an jour pour jour, j'avais besoin de penser à autre chose.

Dominique hoche la tête.

— Vous l'avez laissée entrer ?

Mathilde frissonne.

— Pas tout de suite. J'ai ouvert la porte. Je tenais toujours mon éponge à la main. À peine ai-je eu le temps d'ouvrir que cette jeune femme blonde – Erin... Erin m'a affirmé qu'elle me connaissait. Elle a ajouté qu'elle avait quelque chose à me dire. J'ai cru qu'elle m'avait confondue avec quelqu'un d'autre. Lorsque je lui ai répondu qu'elle s'était trompée, elle m'a attrapée par le bras. Elle a...

Elle se tait un moment. Dominique patiente.

— Elle était armée d'un couteau. Un grand couteau de cuisine. Elle a pénétré chez moi. D'un pas résolu. En propriétaire. Elle a fouillé toute la maison. Ça a duré un temps infini. Et il a fallu que je reste avec elle d'un bout à l'autre de sa visite, car elle avait posé la lame de son couteau contre ma gorge.

Dominique, qui ne lâche plus la route du regard, n'en croit pas ses oreilles.

— Ensuite, elle m'a obligée à me rendre au salon. Elle m'a ligotée, sans cesser de me menacer de son couteau. Je ne pouvais rien faire. J'étais convaincue qu'elle allait me tuer.

— Vous a-t-elle dit qui elle était au juste ?

— Elle a décrété que j'étais une vieille imbécile. Que je n'avais jamais rien soupçonné. À l'évidence, elle me haïssait. Mais elle faisait erreur. J'étais au courant de tout.

La voix de Mathilde se brise. Elle fond en larmes.

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Ashley*

— Holly ! Rendez-moi ma fille !

Erin ouvre les bras. L'enfant dégringole, son petit corps heurte le sol avec un bruit mat. Puis un cri. Un cri perçant qui bouleverse sa mère. La fillette lui paraît singulièrement amorphe. Une marionnette, dont on aurait coupé les fils. Ashley s'élançe pour lui porter secours, mais Erin s'interpose – un éclat argenté vient de luire à son flanc. Un couteau, dont la longue lame brille à présent dans le demi-jour. Ashley se baisse, résolue malgré tout à sauver son enfant, mais, déjà, son adversaire la prend à la nuque pour la jeter par terre, lui arrachant un hurlement de douleur. Ashley tombe à genoux sur la terre froide. Erin alors piétine l'une de ses mains. Les clameurs de Holly saturent l'air ambiant. Est-elle gravement blessée ? Son crâne a-t-il été touché dans sa chute ? *Non, mon Dieu, je Vous en supplie, non.*

— T'imaginais-tu vraiment que tu allais t'en tirer à si bon compte ? siffle Erin entre ses dents. Lucy est une chiffé molle. Une pauvre fille, vraiment. Quel dommage que la police soit arrivée à temps.

Elle part d'un rire dur et glaçant.

Ashley retient son souffle. Elle risque à tout instant de se cogner la tête contre la pierre tombale – impossible de bouger, car la lame est sur son cou. Les cris du bébé perdent en intensité.

— Comment avez-vous réussi à enlever Holly ? Dites-le-moi. Dites-le-moi tout de suite.

Soudain, Erin relâche sa pression sur la main d'Ashley, qu'elle saisit aux cheveux pour la contraindre à se relever. Leurs visages se trouvent maintenant à quelques centimètres l'un de l'autre, et la démente abaisse son couteau dans un sourire.

— Tu nous l'as confiée.

— Quoi ?

— Eh oui. Trois fois par semaine. J'espère que maman s'est occupée d'elle avec autant de soin qu'elle veillait sur moi. Le médicament du Dr McPherson tombe à pic, ce soir. Cela dit, il faut regarder les choses en face. Jamais elle n'en aurait eu besoin si elle n'avait pas passé autant de temps avec ma mère. Sa fréquentation suffirait à provoquer des terreurs nocturnes chez n'importe qui.

*June.* Ashley ferme les paupières. Les souvenirs affluent à sa mémoire. Combien de fois a-t-elle remis l'enfant à cette femme ? Avec une confiance aveugle, de surcroît. Combien de fois l'a-t-elle vue refermer la porte de sa maison derrière elle, serrant Holly contre son cœur ? Cela dure depuis plusieurs mois. June. La mère de cette femme. Ashley s'en est remise à elle les yeux fermés. *Qu'ont-elles fait à sa fille ?*

Erin secoue la tête en fronçant les sourcils.

— J'ai l'impression que, depuis quelque temps, maman se montre négligente avec les flacons de

médicaments. Tu sais... Ce qui convient à un adulte peut fort bien empoisonner un enfant. Surtout une gamine de l'âge de la tienne. Maman ingurgite des trucs très costauds depuis déjà longtemps. Qui lui évitent de perdre complètement les pédales. En général, disons. J'avoue qu'elle m'a épatée. Elle joue son rôle à merveille. Sans le moindre faux pas.

Les résultats d'analyse sanguine. Le ton du médecin. Il semble à Ashley qu'une poigne de fer vient de se refermer sur son cœur. La blonde, qui a vu briller dans l'œil de la jeune femme un éclat de terreur, se met à rire.

— Il ne faut pas t'en vouloir, Ashley. J'ai la petite fiole prescrite par ce cher Dr McPherson. C'est fou, quand même, de penser qu'avec ça tu es en train de droguer ta fille plus lourdement encore que nous ne l'avions fait.

— Vous... Mon bébé...

Elle fixe la petite forme sur le sol, qu'en pensée elle supplie de se mettre à pleurer, à crier, à bouger. Respire-t-elle encore ?

Erin, dont les yeux étincellent à la faveur des ténèbres, continue de parler. Elle semble ne plus s'adresser qu'à elle-même.

— Je suis prête à parier que maman t'aime bien. Vu le talent dont elle a fait preuve pour endosser son rôle d'institutrice à la retraite. Chapeau bas. D'autant plus qu'elle n'a jamais mis les pieds dans une école. Jamais dans la mienne, en tout cas. Elle était beaucoup trop occupée à courir après mon père.

Elle sourit dans le vague.

— Peut-être es-tu parvenue malgré toi à tirer le meilleur d'elle-même. Jamais je n'ai réussi cet exploit.

Elle relève les yeux – elle paraît soudain se rappeler où elle se trouve. Elle se souvient tout à coup de la présence d'Ashley. Elle effleure la joue de cette dernière du bout de ses doigts.

— Quel soulagement. Ces derniers mois se sont révélés... éreintants. Avec si peu de satisfactions à la clé. Côté chaque jour une bande de journalistes plus crétins les uns que les autres ne correspond guère à mon idée du bonheur.

Un sourire narquois lui tord les lèvres.

— Bah... J'aurai au moins initié Lucy à des plaisirs dont elle ignorait tout. Il y a chez elle des ressources insoupçonnables : il suffit de lui lâcher la bride pour qu'elle se déchaîne.

Elle adresse un clin d'œil à Ashley.

— Si tu avais vu la tête de ton mari lorsqu'elle a grimpé dans ma voiture. C'était tordant. Vous avez de la chance : moi, je conduis prudemment. Alors qu'il y a des fous du volant qui se promènent en liberté. Tu te rends compte ?

Ashley tente sa chance : un mouvement brusque, pour se libérer peut-être de l'étreinte puissante d'Erin. Hélas... La lame du couteau lui presse à présent la joue. Elle se fige.

— À ta place, je ne recommencerais pas. Ta sœur sait choisir ses couteaux de cuisine.

De quoi parle-t-elle ? Un terrible mal de tête lui taraude les tempes. Comment parvenir à s'échapper ? Comment sauver Holly ? Comment mettre un terme à cette soirée d'épouvante ? Par quel moyen arrêter Erin dans sa course folle ?

— Je te trouve drôlement coulante avec ta gamine. Tu devrais te méfier. Certes, tu étais très jeune à sa naissance. À peu près l'âge que j'ai aujourd'hui. Sauf que moi, j'ai la tête sur les épaules.

— Erin...

Continuer à la faire parler. Avec l'espoir que quelqu'un finira par venir.

— Erin.

Celle-ci desserre un peu l'étau de ses doigts.

— Comment... Comment avez-vous fait pour apprendre autant de choses à notre sujet ?

— Je sais tout depuis longtemps. Depuis toujours. Quant à notre plan, maman et moi l'avons ourdi pendant de nombreux mois.

Elle baisse le regard vers la tombe.

— Depuis la mort de papa, pour être tout à fait exacte. Nous avons suffisamment attendu. Cette fois, je me sentais prête à vous faire tomber les écailles des yeux. Vous avez déjà passé beaucoup trop de temps à jouer à la famille idéale, tu ne crois pas ?

Ashley opine du chef sans mot dire. Elle ne peut lâcher des yeux la lame du couteau – sauf, de loin en loin, pour guigner sa fillette. Du sang coule-t-il ?

— Je me suis mise en ordre de marche. J'ai commencé par décrocher un emploi au *Herald*, pour me rapprocher de Dominique – j'ai autorisé le journal à rédiger un article sur notre ancienne maison, histoire de me mettre tout le monde dans la poche. Ton père a eu beau s'arranger pour que nous perdions tout, pour que nous nous retrouvions l'une et l'autre sans le sou. Tu n'imagines pas le nombre de portes que le seul nom de De Bonnier permet d'ouvrir, même après que la fortune s'est envolée.

Elle fait silence un moment.

— Après, tout s'est enchaîné sans le moindre grain de sable. Au fait... En matière d'hommes, tu as vraiment meilleur goût que ta sœur !

Elle sourit d'une oreille à l'autre, desserre un peu les doigts qui retiennent prisonniers les cheveux d'Ashley. Celle-ci opère un mouvement imperceptible. Elle est toujours sur le sol, son adversaire penchée au-dessus d'elle. Ses jambes s'engourdissent.

— J'ai volé les clés de Dominique, pour pouvoir pénétrer dans leur appartement. Pauvre Corinne. Qu'est-ce que j'ai pu m'amuser ! Et dire que personne ne l'a crue.

Elle glousse, rejette par-dessus son épaule sa chevelure dorée, qui s'enflamme dans le clair de lune.

— Il fallait bien que je me distraie un peu. Quand on grandit, le jeu prend une saveur différente, tu ne trouves pas ? Moi qui n'ai jamais possédé de poupées...

Ashley, qui reste muette, a envie de vomir. *Laissez la vie sauve à Holly, s'il vous plaît*, répète-t-elle dans le secret de son âme. *Ne lui faites pas de mal. Je me fiche bien de ce qui peut m'arriver.*

— Hélas, toutes les bonnes choses ont une fin. Quel dommage. J'espérais croiser Corinne ce soir. Tu sais qu'elle était sa préférée, n'est-ce pas ?

Elle écarquille de grands yeux.

— Papa l'aimait bien davantage qu'il ne t'aimait, toi. Ça se voyait comme le nez au milieu de la figure.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Une ombre passe sur le visage d'Erin.

— J'ai consacré énormément de temps à vous observer tous depuis votre jardin. Dissimulée dans l'ombre, je regardais par la fenêtre. Pendant ces interminables années durant lesquelles elle a vécu là-bas. Sans le moindre petit ami. Papa discutait avec Corinne durant des heures. De longues heures. Ils jouaient aux échecs. Il a également construit la maison de poupée. C'est pour elle qu'il l'a fabriquée, crois-moi.

Elle fait silence, puis :

— J'étais ivre de jalousie.

Ashley frissonne. Est-il réellement possible qu'elle les ait ainsi espionnés depuis sa plus tendre enfance ?

— Je ne mens pas, insiste Erin, comme si elle venait de lire dans ses pensées. Après ma naissance, papa s'est détourné de moi. Maman m'a emmenée le voir, elle croit que je ne m'en souviens pas. Je n'avais que six ans, mais je me rappelle parfaitement. Il m'a offert un petit manteau bleu marine.

L'unique cadeau qu'on m'ait jamais fait. Cela n'a pas suffi à nous garder à distance. Il ne voulait plus entendre parler de moi. Il avait déjà fondé sa famille idéale. Mais cette fois, il était allé trop loin. L'habitude de tout contrôler, sans doute. Seulement... Il a foiré en beauté sur ce coup-là. Il ne voulait pas de nous. C'était vous qu'il voulait. En apparence, du moins.

Un cri, soudain, au-dessus de leur tête. Un oiseau. Erin lève prestement le nez vers le ciel enténébré. Les traits de son visage se durcissent, ses lèvres se réduisent à présent à une ligne mince. La terreur d'Ashley s'intensifie.

— Il faut se méfier des souvenirs. Ils sont dangereux.

Ashley songe à ses enfants, elle se figure Lucy assise sur le canapé, Benji en train de dessiner pour la énième fois le système solaire à la table de la cuisine. James doit savoir, à présent, que Holly ne se trouve plus chez June. Pourvu qu'il ait pensé à appeler la police. Elle le devine au comble de l'angoisse, lui qui venait d'apprendre quelques heures plus tôt une si bonne nouvelle. Des larmes montent aux yeux de la jeune femme. Elle détecte sur sa langue un goût de sang.

La dernière chose qu'elle distingue avant qu'Erin lui saisisse la tête est le nom de son père, gravé dans la pierre. *Architecte*. Son front heurte violemment la tombe. *Époux*. Du sang s'écoule. *Et père*. Sa vision se trouble.

— Voilà pour ma mère ! rugit Erin.

Puis c'est le noir complet.



*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Dominique*

— Au courant de quoi ? demande Dominique. Vous saviez qui elle était ?

Il guigne le tableau de bord. L'indicateur de vitesse. *Accélère. Accélère.* La police n'a toujours pas rappelé.

— Je savais qu'il s'agissait de la fille de Richard. J'en ai acquis la certitude dès qu'elle a posé son regard sur moi. Elle a ses yeux.

Il fait une embardée, qu'un autre conducteur sanctionne d'un puissant coup de klaxon. Dom prend une profonde inspiration après avoir corrigé sa trajectoire. Passe en cinquième. Appuie plus fort encore sur la pédale d'accélérateur.

— Il... Richard avait une liaison ?

Avec lenteur, Mathilde parvient à s'asseoir sur la banquette en grimaçant de douleur.

— C'était il y a très, très longtemps. Un peu plus de vingt-cinq ans. Les filles étaient petites. Elles adoraient leur père. Moi aussi.

Dominique se remémore l'aisance de Richard, sa voix résonnant à travers toute la maison. Toujours prêt à vous décocher son plus beau sourire. Le rire au bord des lèvres. Que dissimulait-il derrière cette façade sans défaut ?

— Mais il y a eu cette maison, reprend Mathilde. Lorsqu'il a commencé à travailler à Carlington, tout a changé. Oh, il a fait cela dans les règles de l'art, soucieux que Corinne et Ashley ne s'aperçoivent de rien.

Elle se tait. Dominique ne souffle mot, de l'œil ne lâchant plus la route, attendant que Mathilde poursuive son récit.

— Mais je les ai vus. Mon mari, avec June De Bonnier. Un jour où je passais chercher Richard à Carlington House. La directrice de l'école avait renvoyé Ashley à la maison pour la journée, j'en ai oublié la raison, toujours est-il qu'il fallait que Richard rentre aussi. J'ai pénétré dans la propriété...

Elle claque des dents, frissonne en dépit de la chaleur qui règne dans l'habitacle. Dominique se rappelle sa rencontre avec la propriétaire des lieux. June De Bonnier, appuyée contre le capot de sa voiture, déposant quelques comprimés dans le creux de sa paume. Ses paroles lui reviennent aussi en mémoire. *Cette maison m'a pratiquement détruite.*

— Il a nié, bien entendu. En bloc. De mon côté, je n'en ai pas vu assez, je n'ai jamais obtenu de preuve irréfutable. Je n'ai fait que les entrapercevoir en traversant la pelouse, debout contre l'un des murs de la maison. Je m'étais trompée, m'a-t-il affirmé, il ne se passait rien entre eux. Je me trouvais trop loin pour être tout à fait sûre. Alors, j'ai choisi de fermer les yeux.

Sa voix se brise, l'espace d'un instant.

— Du moment qu'il rentrait à la maison, j'ai préféré détourner le regard, pour protéger mes filles.

— Vous connaissiez l'existence d'Erin ?

Le silence se fait dans l'auto. Dom, qui a brièvement tourné la tête, voit briller des larmes sur les joues de sa passagère.

— Je suis navré, Mathilde..., commence-t-il, mais elle secoue la tête.

— Non, dit-elle doucement. J'ignorais qu'il y avait un enfant. Jusqu'à ce que je la voie. Lorsqu'elle s'est présentée chez moi ce matin, j'ai immédiatement compris. Il ne pouvait s'agir que de la fille de Richard. Ces yeux... D'ailleurs, je vous l'ai déjà dit. Mais je n'arrive pas à croire qu'il m'ait caché une chose aussi importante que celle-là.

Elle porte une main à ses yeux.

— Les filles et moi, nous ne lui suffisions pas. Il lui en fallait toujours plus. Plus. Plus. Plus d'argent, plus de succès, plus de reconnaissance de la part de ses pairs.

Dominique consulte la petite horloge du tableau de bord, double un véhicule. Son téléphone demeure obstinément muet. Où sont les policiers ?

— Je crois qu'il aurait pu me quitter. Pour elle, il aurait été capable de le faire. Pour June. Il aurait pu tomber amoureux d'elle. Ou partir uniquement parce qu'il adorait les défis.

Elle semble à présent perdue dans ses souvenirs, s'adressant davantage à elle-même qu'à son chauffeur.

Elle se penche en avant :

— Mais il ne pouvait pas abandonner ses filles. Jamais il n'aurait fait une chose pareille. Il a donc choisi de la quitter, de quitter Erin du même coup, et maintenant...

Un brusque sanglot lui échappe. Elle plaque une main contre sa bouche.

— Oh, mon Dieu. Dominique ! Il faut que je voie mes enfants.

— Je sais !

Il roule à tombeau ouvert, sans plus se soucier des limitations de vitesse. Ils sont presque arrivés. Il choisit de se rendre d'abord au cimetière.

— Je me sens tellement coupable, déclare Mathilde.

— Coupable ?

— Je savais où se trouvait June. Je l'ai revue récemment, à Londres. Le soir où Corinne m'avait invitée à manger au restaurant. Je l'aurais reconnue entre mille. Elle se tenait plantée devant le restaurant. Quel choc. J'aurais dû dire quelque chose, raconter toute l'histoire à Corinne. Au lieu de quoi je suis rentrée chez moi. Sans cette coupable lâcheté, peut-être que...

Elle interrompt sa phrase.

— Je n'ai jamais eu vent de l'existence d'Erin. Si j'avais su...

Elle hésite.

— Si j'avais su, j'ignore ce que j'aurais fait.

— Vous ne pouviez pas savoir !

— Il était hors de question pour moi que les filles apprennent quoi que ce soit, murmure-t-elle. Je ne voulais pas qu'elles découvrent quel genre d'homme était en réalité leur père. Elles l'adoraient. C'est pour cette raison que j'ai gardé le secret.

— Puis, un jour, il est mort.

— Il est mort, oui. Autant continuer à me taire, ai-je pensé. Je me sentais soulagée. Heureuse de n'avoir jamais écorné l'image qu'elles avaient de Richard.

Elle prend une profonde inspiration, essuie ses larmes.

— Il ne le méritait pourtant pas. Figurez-vous qu'il m'a laissé une montagne de dettes. Résultat, il m'a fallu vendre la quasi-totalité de ses affaires, y compris la maison de poupée. Chaque fois que Corinne a abordé le sujet, cela me fendait le cœur, mais je me refusais à lui avouer la vérité.

Dominique fronce les sourcils.

— Vous avez vendu la maison de poupée ?

— Un collectionneur m'a fait une offre que je ne pouvais décemment pas refuser. J'ai honte d'avoir dû mentir à ma propre fille, mais j'étais terrorisée à l'idée qu'elle découvre le pot aux roses. C'est lamentable, je sais, mais... Je n'avais pas le choix.

Dominique se passe une main dans les cheveux. Se pourrait-il qu'Erin ait à son tour fait main basse sur la maison de poupée ? Doit-il parler à Mathilde des objets en miniature que Corinne a récemment découverts ? Non. Cela ne ferait que la terroriser davantage. *Quel plan machiavélique, songe-t-il.* Erin est une psychopathe. La duperie, les mensonges... Comment a-t-il pu se laisser berner aussi aisément ?

Ils sont presque à Hampstead, mais la circulation s'est densifiée, arrachant une plainte à Mathilde. Dominique ne pense plus qu'à Corinne, qu'il brûle de serrer dans ses bras. Au bébé. Les feux arrière de la voiture qui le précède se rapprochent dangereusement. Il rétrograde à contrecœur. Troisième, deuxième. Première. Il freine. La question de Mathilde lui fait l'effet d'un poignard glacé :

— Que se passera-t-il si nous arrivons trop tard ?

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Corinne*

Je suis en retard. Plusieurs clients se sont succédé à la galerie juste avant la fermeture. Marjorie s'angoissait, ce qui, d'ordinaire, me laisse de marbre, mais aujourd'hui, elle a fait preuve d'une telle gentillesse à propos du bébé... Je n'ai pas eu le cœur de la laisser tomber. Après quoi j'ai couru jusqu'au métro – le marchand de fleurs, hélas, avait déjà replié son étal et quitté les lieux. La température est tombée avec le soir, me contraignant à passer mon manteau, que j'ai une nouvelle fois secoué avant de l'enfiler. Je suis allée jusqu'à en retourner les poches. J'ai appelé Dominique, pour tomber directement sur sa messagerie. J'ignore où il se trouve, mais j'espère au moins qu'il est avec maman.

Dans le métro, je parviens à m'asseoir, et j'en profite pour me détendre un peu, ignorant les cahots de la rame sur ses rails. À chaque station, des passagers s'engouffrent à l'intérieur du wagon. Bientôt, je me sens cernée. Autant dire affreusement mal à l'aise, mais mon calvaire touche à sa fin. Je ne tarderai plus à rejoindre Ashley et maman au cimetière, avant de me diriger en leur compagnie vers le restaurant. Pourvu que mon retard ne les contrarie pas. Passer un peu de temps auprès de la tombe aura sans doute fait du bien à ma sœur, qui ne dispose jamais d'une minute à elle. Les enfants lui dévorent ses journées les unes après les autres.

Je sors du wagon, jette mon sac sur mon épaule. Je me suis trompée de direction. Rebroussant chemin, je longe le quai dans l'autre sens jusqu'à l'escalator, louvoyant entre les voyageurs. Une jeune femme m'adresse des signes de la main, dont les cheveux blonds resplendissent sous les lumières artificielles du métro. Elle a tendu le cou pour attirer mon attention. Elle porte une écharpe d'un jaune fluorescent et me sourit. Un large sourire. Comme si elle me connaissait. Je m'arrête, interdite. De qui peut-il bien s'agir?... Euréka! La collègue de Dom. Qui m'a prise sous son aile en ce jour terrible où j'étais passée au journal en rentrant du cimetière. Erin.

Zut. Je n'aurai pas le temps de lui faire la conversation. Elle continue à me sourire, manifestement ravie de me découvrir là. D'ailleurs, elle se dirige déjà vers moi.

— Corinne!

Je lui rends son sourire, bien qu'il me tarde de gravir quatre à quatre les marches de l'escalier – Ashley m'attend. Cette jeune femme, cependant, s'est montrée si aimable, si prévenante. Je lui dois bien quelques minutes de mon temps.

— Erin. Bonjour, comment allez-vous? Vous parlez d'une coïncidence.

— Vous croyez?

Je cligne des yeux, soudain désarçonnée. J'aurai mal entendu... J'émetts un sourire hésitant. C'est alors que je m'attarde à ses yeux. Un peu ailleurs, on dirait. Une lueur étrange brille dans son regard.

— Est-ce que tout va bien?

Elle a peut-être bu. Je recule d'un pas, lorgne le tunnel de sortie, les voyageurs qui l'empruntent

pour retrouver l'air du dehors.

— J'ai quelque chose à vous dire, Corinne.

Il ne peut pas s'agir de ce à quoi je pense. Il ne me ferait pas une chose pareille.

— Ne vous tourmentez pas, fait-elle en avisant mon air hagard, et je pousse un soupir de soulagement – quelle idiote je fais !

— Je suis désolée, Erin, mais je suis très pressée.

Ignorant mes paroles, elle referme ses doigts, aux ongles soigneusement manucurés, sur mon avant-bras. J'entrevois quelque chose de rouge sur le dessus de sa main.

— Vous vous êtes coupée ?

Elle éclate de rire. Un rire abominable et haut perché, qui fait se dresser les poils sur ma nuque.

— Non, Corinne.

Collant presque son visage au mien, elle me fixe à présent sans ciller.

— Mais je vous remercie de votre... intérêt.

Il se glisse de la raillerie dans son ton. Comme je la trouve étrange, aujourd'hui. Que lui arrive-t-il ?

— Il faut que je m'en aille, Erin. Dominique m'attend.

Je mens. Tant pis. Mais, comme j'avance d'un pas en direction de l'escalator, elle me barre la route.

— Oh oui, Dominique.

Elle secoue la tête de haut en bas et de bas en haut à une vitesse littéralement folle. Ses gestes se font de plus en plus saccadés. Elle me sourit à nouveau.

— Je me suis beaucoup rapprochée de Dom, ces derniers temps. Il vous l'a dit ? Nous sommes devenus amis, si vous voyez ce que je veux dire.

Elle m'adresse un clin d'œil. Une nausée me submerge aussitôt.

Elle hausse les sourcils, tend les doigts vers mon visage comme pour saisir mon menton. Je tressaille et recule. Il y a bel et bien du sang sur sa main. La manche de sa veste se retrousse un peu, révélant son poignet. Une montre. Une montre beaucoup trop grande pour elle, au bracelet bleu marine, au cadran marron sur lequel courent de minuscules aiguilles en or. Cette montre, je la reconnaîtrais entre toutes.

Ses lèvres s'étirent en un lent sourire carnassier. Des dents impeccablement blanches apparaissent. Une femme me bouscule, tirant son petit garçon par la main, agacée de me découvrir au beau milieu du passage. Mais je ne peux plus guère que scruter la montre, la montre de papa au poignet d'Erin.

— Où vous êtes-vous procuré cette montre ?

J'effleure l'objet du bout des doigts, sous lesquels je sens le froid du verre, puis la peau glacée de la jeune femme.

— La montre de papa ? C'est justement d'elle que je souhaitais vous parler, Corinne.

Elle la fait tourner autour de son poignet. Le cuir du bracelet lui frotte la peau jusqu'à la rougir. Ce geste-là, je l'ai moi-même répété maintes fois dans mon enfance, lorsque j'empruntais l'objet à mon père. Je prends peur. Je ne désire plus que de me mettre à courir, de m'éloigner d'Erin. Mais je reste figée, hypnotisée par la montre.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Notre père avait l'intention de vous quitter, Corinne. Le saviez-vous ?

Il me semble recevoir soudain un coup de poignard en plein cœur.

— Notre père ? Qu'est-ce que vous racontez ? Vous mentez.

Une nouvelle rame rugit en pénétrant dans la station, vomissant bientôt son flot de voyageurs – et chacun de serrer contre lui sa mallette, sa poussette, son sac à provisions... Erin et moi demeurons immobiles au milieu de la foule, les yeux dans les yeux. Je n'entends plus que le vacarme du

train. La jeune femme patiente, incline la tête. La grosse horloge murale me confirme l'importance de mon retard – Ashley doit s'inquiéter.

La rame quitte la station. Erin secoue la tête.

— Je ne mens pas, Corinne. Votre père a affirmé à ma mère que nous formerions bientôt une famille à part entière. Il nous en a fait la promesse. J'étais censée récupérer la maison de poupée.

Elle tourne brièvement le regard vers la bouche ténébreuse du tunnel.

— Finalement, j'ai eu droit à cela.

— Jamais mon père ne nous aurait quittées. Il n'a jamais mal agi. Il aimait ma mère. J'ignore qui vous êtes. Et je ne comprends rien à ce que vous racontez.

Elle renâcle, comme elle le ferait face à une enfant indocile. J'enchaîne :

— Jamais mon père n'aurait entretenu une liaison avec quelqu'un.

— Vous devriez vous méfier de Dominique. Les hommes se ressemblent tous.

Elle plisse les yeux.

— Êtes-vous bien certaine qu'il se trouve toujours avec Andy lorsqu'il sort boire un verre ?

Il m'est impossible désormais de détourner le regard. Mon cœur cogne sous mon manteau – je me rappelle les fragments de verre que j'ai vus ce matin s'échapper de ma manche. Je pense à ce qu'elle vient de me dire au sujet de la maison de poupée. Je ne me sens plus en sécurité ici. Où se trouve Dominique ?

Combien de temps encore parviendrai-je à lui opposer cet apparent sang-froid ? Cette maîtrise feinte. Je multiplie les efforts, pour notre bébé. J'inspire par le nez, j'expire par la bouche. Je voudrais faire signe à quelqu'un, n'importe qui, mais les voyageurs ont pour ainsi dire tous l'oreille collée à leur portable. Ici, c'est un adolescent qui règle le volume de ses écouteurs, là un groupe de touristes abîmé dans l'examen d'un plan du réseau sur le mur. Un peu plus loin se tient un employé du métro londonien, mais il me tourne le dos. Il observe les rails, en marquant du pied un rythme que lui seul perçoit. Je dois me rendre à l'évidence : personne ne va voler à mon secours.

— Je ne vous crois pas, Erin.

Comment pourrait-il en être autrement ? Dominique ne me mentirait pas. Et jamais mon père n'aurait pu se comporter de cette façon. Il ne nous aurait pas trahies.

La jeune femme consulte la montre à son poignet.

— Non ?

Elle hausse les épaules.

— Comme vous voudrez. Votre sœur, elle, me croit. Du moins, je le pense. Cela dit, je crains qu'elle ne nous soit plus d'aucune utilité.

Sur ses lèvres passe un demi-sourire, et elle rejette sa chevelure en arrière. Son œil bleu, qui ne me lâche pas, me brûle. Elle se penche vers moi, je sens son souffle à présent sur ma joue. Elle semble prête à me révéler un secret.

— C'est vous qu'il préférait, murmure-t-elle. Je le savais. Oh, bien sûr, il aimait Ashley.

Elle hoche la tête.

— Évidemment. Mais pas autant que vous.

Son regard cherche le mien, comme pour y pêcher un mystère qui ne s'y trouve pourtant pas.

— Ce devait être tellement agréable pour vous, soupire-t-elle, et de la déception passe sur ses traits. Quel dommage que vous refusiez d'accorder foi à ce que je raconte. Nous aurions pu devenir amies. Je ne suis pas méchante, vous savez. Je m'efforce simplement de rétablir la justice.

Pendant quelques secondes, je discerne en effet en elle un brin d'humanité, ainsi qu'un chagrin immense, soigneusement dissimulé sous un vernis glacé.

J'hésite, puis j'effectue un prompt mouvement pour lui échapper. Hélas, ses doigts se sont déjà refermés sur mon bras, et elle me tire en arrière sans ménagement. Je pousse un cri de douleur –

mon épaule m'élançait. Ses ongles s'enfoncent dans ma chair.

— Allons, Corinne, nous bavardons. Rien de plus. Vous n'allez tout de même pas me faire une scène. Les gens n'apprécient guère les hystériques.

— Vous êtes folle. Vous êtes complètement folle. Vous ne débitez que des mensonges.

— Mais non, je vous l'assure.

Elle paraît amusée, rit de nouveau, tandis que ma respiration ne cesse plus de s'accélérer.

— Je vous ai dit la vérité. Papa était fait du bois dont on fait les chefs de famille, c'est indéniable. Au point que des familles, il en possédait deux ! Mais je n'ai jamais apprécié de n'être que la fille dont il avait choisi d'ignorer l'existence.

Mes yeux s'emplissent de larmes.

— L'heure a sonné, Corinne.

Toute trace de gaieté a déserté son visage.

— Ashley et vous en avez largement profité. Que croyez-vous que j'aie pu ressentir, à vous observer de loin ? À vous voir vivre la vie que j'aurais dû mener ?

Elle écrase l'un des pieds de ma botte pour m'empêcher de fuir.

— Ce n'était pas agréable.

— Je... je suis navrée. Je ne savais pas. Je ne...

— En effet. Parce que vous ne vous êtes jamais donné la peine de regarder autour de vous. Votre petite existence parfaite, vous l'avez toujours tenue pour acquise. Votre monde idéal. Votre père idéal. Vous aviez tout.

Sa bouche se tord.

— Mais maintenant, le voilà six pieds sous terre. Il n'y a plus personne, ici, pour vous protéger.

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Corinne*

Erin serre mon bras comme dans un étau.

— Au fait... Avez-vous apprécié mes cadeaux ? J'ai déboursé une vraie petite fortune pour mettre la main sur la maison de poupée.

Face à ma mine éberluée, elle sourit.

— Votre mère ne vous a donc rien dit ? En échange des affaires de papa, elle a empoché l'argent sans se faire prier. Elle ignorait la véritable identité de l'acheteur.

Elle secoue la tête.

— J'ai dû m'offrir les services d'un homme de paille pour se charger de la transaction à ma place – une gamine d'une vingtaine d'années désireuse d'acquérir des vieilleries, elle aurait jugé ça suspect. Cela dit, elle avait besoin de cet argent.

Une pause.

— Elle ne vous a rien dit des dettes qu'il a laissées derrière lui, n'est-ce pas ? Papa en avait, des secrets... Voilà ce qui arrive quand on a un mari qui se croit assez malin pour s'attaquer à la famille De Bonnier.

Cette fois, elle s'esclaffe.

La terre s'ouvre sous mes pieds. Je manque de perdre l'équilibre.

— Ça a fini par se savoir, enchaîne-t-elle. Le bouche-à-oreille. Les commandes se sont raréfiées. Au moment de sa mort, il avait perdu presque quarante mille livres, et les rumeurs allaient bon train. Il suffit de contempler Carlington House pour comprendre qu'il n'a pas fait le travail pour lequel on l'avait engagé. Il a utilisé des matériaux bon marché, et il n'a jamais terminé le chantier, tout ça parce que maman lui mangeait dans la main. Pas si irréprochable que ça, le père idéal.

Erin affiche maintenant une expression de dégoût.

— Elle n'aurait jamais rien tenté contre lui, puisqu'elle buvait ses paroles. Il nous a pris notre argent, et il a rogné sur les coûts dans le même temps. La différence a directement atterri sur son compte bancaire. Il a fait chanter ma mère pendant de longues années, en lui faisant miroiter qu'il lui reviendrait, à condition qu'elle n'ébruite jamais ce qui s'était passé à Carlington House. C'est pour cette raison qu'elle n'a vendu la maison que très récemment. Parce qu'il est mort. Il ne risque plus de nous nuire, à présent.

— Vous avez inventé cette histoire de toutes pièces. Vous racontez n'importe quoi !

Elle poursuit, ignorant mon éclat :

— C'était une belle maison de poupée. Magnifique, même.

Son œil étincelle. Papa. Elle possède le même regard que papa !

Le temps ralentit singulièrement.



Soudain, tandis que je la fixe, quelque chose paraît se rompre à l'intérieur de sa cervelle. Elle secoue la tête, desserre un peu son étreinte... J'en profite pour la pousser de toutes mes forces contre un mur de la station, après quoi je m'élanche, jouant des coudes pour me frayer un passage au milieu de la foule, le visage ruisselant de larmes. Je l'entends courir dans mon dos, mais je ne me retourne pas. Je heurte un homme devant moi, peu m'importe – avant qu'il ait pu réagir, je le double. Je glisse entre les voyageurs, pareille à un serpent sinuant dans l'herbe.

Cette fois, je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule. Où se cache-t-elle? Je poursuis ma course éperdue, les bras tendus devant moi, frôlant des pères, des mères, des enfants. Un groupe d'élèves, vêtus d'uniformes bleus, se tient sous l'horloge – le prochain train pénétrera dans la station d'ici une minute, promet cette dernière.

À bout de souffle, j'extrait tant bien que mal mon portable sans cesser de courir, mais sous terre il n'y a pas de réseau. Pourquoi me mentirait-elle? Je tourne à nouveau la tête... Un éclat, soudain, de jaune fluorescent, et, déjà, ses mains se referment sur mes épaules. Nous luttons corps à corps – elle possède des bras puissants, elle me gifle, je cramponne l'une des extrémités de son écharpe. À mesure que je tire, la bande d'étoffe se serre autour de son cou, son visage se rapproche du mien contre son gré...

Sa bouche, tout près de la mienne, me paraît articuler des mots – elle me raconte quelque chose à propos de ma mère, mais mes souliers glissent sur le sol, et des silhouettes nébuleuses se tournent vers nous. J'entends un bébé. Je songe au mien, et il s'agit là de ma dernière pensée avant que la rame glisse le long du quai dans un formidable grondement. Après quoi tout disparaît, hors la foule massée sur le quai, ainsi que le visage d'un écolier, la bouche grande ouverte, l'œil écarquillé par l'effroi.

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Dominique*

Il distingue les lumières bleues avant d'entendre crier les sirènes. L'ambulance double son véhicule à toute allure, alors qu'il touche au but. Mathilde laisse échapper un hurlement épouvanté.

— Dominique !

Il regarde passer l'ambulance au ralenti. Deux voitures de police condamnent l'entrée du cimetière d'Hampstead. Il freine dans un crissement de pneus, s'immobilise derrière elles. Trop tard. C'est ce qu'il redoutait le plus.

Mathilde gémit à la façon d'un animal blessé.

— Restez dans l'auto, lui conseille-t-il.

Il descend, referme la portière, s'oblige à mettre un pied devant l'autre pour atteindre les grilles. À l'intérieur, il ne distingue rien.

Un agent de police s'avance vers lui.

— Le cimetière est momentanément fermé, monsieur, je suis désolé. Veuillez revenir plus tard.

Dominique est sur le point de sortir de ses gonds. Personne n'a daigné le rappeler, aucun de ces maudits enquêteurs n'a seulement songé à son désarroi, lui qui vient de frôler dix fois la mort pour parvenir à temps sur les lieux. Et voilà qu'on lui interdit d'entrer ?

— Ma fiancée se trouve à l'intérieur !

Il se sent prêt à en découdre avec l'agent, dont les traits se décomposent, l'espace d'un instant, puis il prend son talkie-walkie. Dominique n'en a cure.

Quelqu'un se rapproche. Dom a le cœur au bord des lèvres. L'enquêteur lui tend la main, mais les trois hommes sont contraints de reculer : une équipe médicale quitte le cimetière, alourdie d'un brancard. La vision du journaliste se trouble.

— Femme de race blanche, découverte au sol. Nombreuses plaies à la tête.

Un policier en uniforme transmet ces informations par radio.

— Elle a perdu beaucoup de sang. Elle est inconsciente, mais elle respire.

On se hâte, on ouvre les portières de l'ambulance. Dominique avance de quelques pas.

Le talkie-walkie grésille à nouveau.

— Seconde victime. Un bébé. Une petite fille. Blessures à la tête. État critique.

Et les portes du cimetière de se rouvrir pour laisser passer d'autres secouristes, dont l'un serre entre ses bras un petit être. Un être minuscule. C'est impossible...

Lorsque les portes de l'ambulance se rouvrent, Dominique parvient à entrapercevoir ce qui se joue à l'intérieur du véhicule. Son cœur bondit dans sa poitrine. Il y a du sang partout, mais il identifie immédiatement la victime adulte. Ashley.

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Ashley*

Des formes se pressent autour d'elle, qui, cependant qu'elle tente de les identifier, lui font l'effet d'un puzzle mouvant. Elle ignore où elle se trouve. Quelqu'un, qui lui évoque très vaguement sa mère, se tient assis sur une chaise pliante, en compagnie d'un homme vêtu de blanc qu'elle ne reconnaît pas. Elle éprouve de violentes douleurs au niveau de la tête. Impossible pour elle de se redresser, quand bien même le voudrait-elle – son corps ne lui obéit pas. Son bébé. Elle exige qu'on lui amène son bébé. L'homme en blanc se rapproche, pose une main sur son avant-bras.

— Essayez de rester calme, madame Thomas.

Comment connaît-il son nom ?

Les silhouettes autour d'elle apparaissent, disparaissent alternativement. On a fixé quelque chose à son bras. Peut-être est-elle à l'intérieur d'un véhicule. S'agit-il de l'autobus scolaire ? Ses enfants se trouvent-ils auprès d'elle ? Cet homme, qu'elle n'identifie pas... James ? Où est James ? Pourvu qu'il ait pensé à mettre les bâtonnets de poisson dans le four. Son bébé... Elle ignore quoi au juste, mais elle se rappelle obscurément qu'il est arrivé quelque chose à Holly.

— Ashley.

Un visage se matérialise devant elle. Elle essaie de sourire, mais sa bouche ne réagit pas bien, et elle décèle sur sa langue un goût métallique. Sa douleur à la tête se fait plus vive encore. Elle ne s'explique pas la présence de sa mère. Ses paupières se font lourdes. Ça y est, elle a compris. On l'a ramenée dans leur ancienne maison, et ses parents se tiennent assis sur le canapé du salon. Bras dessus, bras dessous. Mais... mais voici que le visage de son père se décompose, se dilue en flaque sur le sol. Il faut qu'elle passe la serpillière, il va y avoir des taches partout.

— Ashley... Tu m'entends ?

Qu'est-elle censée répondre ? Et pourquoi tous ces gens se déplacent-ils si vite ? Cela lui donne envie de vomir. D'ailleurs... A-t-elle déjà vomi ? Sa cervelle se réduit pour le moment à une masse brumeuse. Impossible de se rappeler ce qui s'est passé. Une chose terrible. Elle pense qu'il s'agissait d'une chose épouvantable.

L'homme en blanc s'adresse au conducteur du véhicule, qui semble accélérer. Ashley ferme à nouveau les paupières. Garder les yeux ouverts se révèle au-dessus de ses forces. Comme elle commence à perdre conscience, un visage traverse sa mémoire. Un éclat. Un flash. Des yeux bleus perçants sous une chevelure blonde. Ces traits... Elle a peur. Il lui semble qu'elle va bientôt mourir.

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Dominique*

La police ne parvient pas à retrouver Corinne. Où est-elle ? Les secouristes lui ont répété qu'à l'intérieur du cimetière il n'y avait qu'Ashley, ainsi que Holly. Aucune trace de la sœur cadette.

— Non !

Il s'est emporté.

— Vous ne comprenez rien. Vous ne m'écoutez pas ! La fille qui a massacré Ashley et sa fille. Elle se cache forcément dans le coin. Elle attend ma fiancée. Il faut que vous lui mettiez le grappin dessus.

Dominique a fixé longuement Ashley, le sang qui ruisselait de son crâne, avant d'aider Mathilde à prendre place auprès d'elle dans l'ambulance. Le personnel médical agit avec une rapidité qui dit toute l'urgence de la situation, leurs gestes sont brefs et précis. On installe Holly dans un autre véhicule, qui démarre aussitôt après.

— Montez dans la voiture avec nous, lui conseille un policier, une fois refermées les portes de l'ambulance.

Le journaliste songe à James, à leurs enfants. Ils doivent savoir déjà que Holly a disparu. Quelqu'un les a-t-il appelés ?

Il raconte aux enquêteurs ce qu'il sait. Sur la banquette arrière, le policier lance par radio de nombreuses alertes. La voiture suit l'ambulance en direction du Royal Free Hospital. Que faire ? Dominique compose le numéro de leur appartement. Sans succès. Il a tenté sa chance à la galerie, sur le portable de Corinne. Personne n'a décroché.

Une infime part de lui continue d'espérer, contre toute raison, que sa fiancée est saine et sauve, que peut-être elle a manqué son rendez-vous avec Ashley. Il s'en veut de se réjouir à la pensée que ce soit cette dernière qui file en direction de l'hôpital, et non pas Corinne. Il adore Ashley, qui, peu ou prou, fait désormais partie de sa famille. Mais Corinne, elle, représente sa vie même. Il pense à Erin. Quelle horreur...

Il ferme les paupières, cependant que la voiture de police roule à toute allure, grillant allègrement les feux rouges. *Où est-elle ?* Des parasites s'échappent de la radio de bord, avant qu'une voix s'élève, qui s'adresse au conducteur. Dominique se redresse sur son siège et tend l'oreille.

— 10-17. Accident mortel à la station de métro West Hampstead. Une jeune femme sous un train. Ils envoient une équipe sur place.

Une peur panique s'empare du journaliste. Il ouvre la bouche, mais la police a devancé son cri : le véhicule bifurque.

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Dominique*

Le responsable de la station évacue les lieux, et, à grands battements d'ailes, des pigeons prennent leur essor, tandis qu'émergent de la bouche de métro plusieurs centaines de voyageurs. Les autorités ont déjà établi un périmètre de sécurité. Dominique glane quelques murmures parmi la foule. *Tu as vu ? Tu as vu ce qui s'est passé ? Moi, c'est le conducteur que je plains le plus...*

Après qu'il a bondi hors de la voiture, il se dirige, comme dans un songe, vers le théâtre des événements – il revoit le sourire radieux de Corinne lorsqu'elle lui a parlé, ce matin même, de sa première échographie. Un agent de police l'escorte, un autre a posé une main sur son épaule. Le cœur de Dominique a cessé de battre. Debout derrière un homme vêtu d'un gilet fluorescent se tient une femme, serrant dans sa main les lambeaux d'une écharpe jaune vif. Elle le repère à l'instant où il la découvre.

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Ashley*

Bien loin sous la surface, elle est en train de se noyer. Des formes confuses nagent autour d'elle, se rapprochent avant de s'évanouir. Elle a d'abord lutté pour parvenir à respirer malgré la situation, tenté de remonter vers l'air salvateur avec l'espoir d'en emplir ses poumons. Elle comprend à présent qu'elle ferait mieux de renoncer. Ces efforts se révèlent épuisants. Son énergie la déserte. Après tout... Que risque-t-elle à demeurer là ? Cela fait si longtemps qu'elle se bat.

On la touche, on lui enfonce quelque chose d'acéré dans le bras. Cela lui fait mal, mais elle a beau vouloir crier, d'entre ses lèvres ne sortent que quelques bulles de salive. Les ténèbres qui la cernent se rapprochent. Son père lui en voudrait de baisser ainsi les bras. Il leur a enseigné à toujours tenir bon – dès leur plus tendre enfance il leur a chanté cette antienne. Mais, pour une raison qu'elle ne s'explique pas, elle estime à présent qu'elle ne devrait plus suivre les conseils paternels. Elle a perdu la foi qu'elle plaçait jadis en lui.

Il lui semble continuer à bouger, mais les mouvements se sont faits plus fluides, moins chaotiques que quand elle se trouvait à bord d'elle ne sait quel véhicule. Plusieurs personnes s'expriment, mais elle n'a pas la moindre idée de ce qu'ils sont en train de raconter. D'ailleurs, s'en soucie-t-elle vraiment ? Il se pourrait qu'elle cesse bientôt de tendre l'oreille. On se sent tellement mieux, tellement plus au calme dans le noir. Combien de fois a-t-elle rêvé de pouvoir s'offrir une pause ? Et si c'était maintenant ? Sa tête, en revanche, lui fait un mal de chien.

*Londres*

*27 mars 2017*

*Un an jour pour jour après le décès de Richard Hawes*

*Dominique*

On a enveloppé une Corinne exsangue dans une couverture de survie aux éclats argentés. L'une des manches de son manteau est déchirée, et un hématome bleuit sur sa pommette. Elle se tient debout, à sa main les lambeaux de l'écharpe jaune, des policiers à ses côtés. Elle fixe Dominique, qui la dévisage en retour.

Celui-ci éprouve un soulagement à nul autre pareil, qui le frappe en pleine poitrine et l'oblige un instant à ployer les genoux. Il demeure figé, tandis que cette vague puissante déferle sur lui. Aussitôt après, il se met à courir, repousse la barrière pour prendre sa fiancée dans ses bras. Blottis l'un contre l'autre, ils pleurent – et tant pis si des agents de police s'affairent autour d'eux. Tant pis si quelqu'un crie leurs noms.

Incapable de prononcer le moindre mot, Dominique ne sait plus qu'étreindre Corinne, puis murmurer dans ses cheveux.

— Dieu merci...

Il répète ces paroles intarissablement.

— Tu es vivante...

Il effleure son visage, et c'est alors qu'elle éclate en sanglots, les larmes ruissellent sur ses joues comme si, plus jamais, elles ne devaient s'arrêter de couler. Elle est en train de dire quelque chose. Dominique doit reculer d'un pas pour discerner ce qu'elle raconte.

— Elle est tombée.

Sa voix se brise.

— Elle est tombée. Erin est morte, Dominique. Elle est tombée sur les rails.

*Londres*

*Corinne*

Elle est morte. Je me repasse le film, inlassablement, tandis que Dominique m'étreint. Je sanglote et tremble entre ses bras. Il me caresse les cheveux. Je sens battre son cœur contre le mien.

Les mains d'Erin dans mon dos. L'écharpe autour de son cou. Le vacarme du train, Erin en train de tomber sur les rails, la fraction de seconde durant laquelle j'ai contemplé son visage, le cri sur ses lèvres avant que la rame ne la percute. Avant que son corps disparaisse dans un hurlement de freins. Une giclée de rouge. Beaucoup de rouge.

Son visage ne me quitte plus, le balancement de ses cheveux et son regard d'un bleu perçant. Les yeux de mon père. Disparus à jamais. Les ambulanciers me cernent à présent, désireux de me voir grimper à bord de leur véhicule. Je ne veux pas m'en aller.

— Corinne, fait Dominique, en m'aidant à fendre la foule, à supporter tous ces visages tendus vers moi, ces lumières aveuglantes.

Un policier s'approche de nous – je tremble à l'idée qu'on m'oblige soudain à retourner dans le tunnel. Dominique me parle, ses lèvres bougent, mais je n'écoute rien. Je ne l'entends pas. Ma cervelle ne fonctionne pratiquement plus, comme piégée à présent dans la glace. Je ne perçois plus que le grondement de la rame, et le son qu'elle a produit en roulant sur son corps.

— Ashley, dit-il. Il faut que nous allions voir Ashley.

Je parviens enfin à me concentrer sur ses paroles, et lorsque je comprends enfin, je me mets à claquer des dents – mes mains sont froides entre les siennes.

— Nous devons nous rendre à l'hôpital, insiste-t-il. Des médecins vont t'examiner. Tu es en état de choc. Et puis, tu dois penser au bébé. Ashley a été admise là-bas.

Il s'interrompt.

— Elle a besoin de nous.

Cette fois, j'autorise les ambulanciers à m'entraîner vers leur véhicule.

\*

Je serre la main de ma sœur, dont je sens l'anneau d'or à son doigt. Les paupières closes, elle est affublée d'un volumineux bandage à la tête. On lui a rasé une partie du crâne, pour permettre aux médecins de réaliser les points de suture. Holly a été admise dans le service des urgences pédiatriques. Nous ne sommes pas autorisés à lui rendre visite.

Une infirmière, qui vient de pénétrer dans la chambre, nous adresse à tous un sourire feint.

— Comment se porte-t-elle ?

Cette amabilité de façade m'effraie.

L'infirmière examine le pansement d'Ashley, déplace légèrement son oreiller. Je me raidis. Tout mon corps me fait mal, mais qu'importe – le teint de ma sœur est de craie.

— Elle a perdu beaucoup de sang.

Elle s'obstine à éviter mon regard. La porte se rouvre. James me rejoint en silence au chevet de son épouse.

\*



À l'hôpital, on dispose hélas de beaucoup de temps pour gamberger. J'ai passé presque toute la première journée à subir des examens divers. Le bébé se porte bien, et en dépit de notre âpre combat sur le quai du métro, je ne souffre d'aucune blessure – juste cette ecchymose sur ma joue. Je regagne ensuite la chambre d'Ashley, où je m'installe sur une chaise en plastique à côté de son lit.

Il me semble promener à présent une loupe sur mon enfance, dont les moindres détails me sautent au visage avec violence. Papa prenant maman dans ses bras, assis face à moi lorsque nous jouions aux échecs. Nous quatre en vacances, en train de nous promener au bord de la mer dans les Cornouailles, où nous ramassons des porcelaines sur le sable. Papa à son travail, Ashley et moi qui l'attendons pour nous précipiter vers lui dès qu'il ouvre la porte. Son visage dans sa chambre d'hôpital, tous ceux et celles qui ont assisté à ses obsèques. Les gens qui l'adoraient, ses confrères, qui, l'autre soir, ont bu à sa mémoire. S'est-elle rendue aux funérailles ? Nous ne le saurons jamais.

Voilà presque deux jours qu'Ashley n'a pas repris conscience. Je ne quitte pas son chevet, sinon pour rendre visite à Holly, reliée à des machines, et dont les poumons ne fonctionnent que grâce à un respirateur artificiel. Chaque fois que je la regarde, cernée de câbles et de tuyaux, j'enfouis mon visage dans le pull-over de Dominique, en murmurant des prières auxquelles je ne crois pas.

La direction de l'établissement tient les médias à l'écart. On a installé Ashley dans une chambre seule, au bout du couloir. J'imagine les journalistes massés en grappes denses à l'extérieur du bâtiment – que disent-ils ? Quelles rumeurs échangent-ils au sujet de notre famille ?

Dominique va et vient. Il m'apporte de quoi manger – pour le bébé, dit-il, il faut que je me nourrisse correctement. La plupart du temps, James est avec moi. Les enfants, non. Il ne souhaite pas qu'ils découvrent leur mère dans cet état. Ils ne viendront pas. Sauf en cas de force majeure. Nous formulons l'un et l'autre des vœux pour que cela ne se produise pas.

\*

Mardi matin. Une aube grise s'insinue dans la chambre de Holly, où nous avons enfin reçu la permission d'entrer. Ses grands yeux bleus me dévisagent, elle semble tendre vers moi sa petite main. J'éclate en sanglots. Le personnel médical lui a rasé la tête, dont l'arrière est barré par une cicatrice – là où elle a heurté le sol dans sa chute. L'une de ses petites jambes est bandée. Mais la voilà tirée d'affaire. Les résultats d'une nouvelle analyse de sang sont venus confirmer ceux obtenus plus tôt par le Dr McPherson. On lui a fait ingurgiter, au fil des mois, plusieurs médicaments, en quantités importantes, à quoi est venu s'ajouter le remède prescrit par son médecin. Le pédiatre nous a cependant exposé que la surdose administrée par Erin le soir du drame s'est finalement révélée un atout : la torpeur de l'enfant a amorti sa chute. Je ferme les paupières. J'imagine Erin et sa mère lui faisant ingurgiter leurs poisons, causes incontestables de ses terreurs nocturnes. Dominique serre ma main dans la sienne. Le médecin nous accorde cinq minutes au chevet de la fillette, avant de nous demander de sortir. Nous regagnons la chambre où gît Ashley, immobile et muette.

La pièce embaume le lilas que maman a apporté, il y fait chaud – les aides-soignantes laissent le chauffage allumé toute la nuit. Je m'assois. Le soulagement d'apprendre que Holly allait s'en sortir m'a éreintée, mes membres me font mal, exigeant de prendre du repos. *Bientôt, tu auras un cousin, me dis-je, alors tu as intérêt à te rétablir très vite, Holly Thomas. Tout le monde t'aime, tu sais, et mon bébé aura besoin d'une petite camarade de jeu.* Je serre les dents pour ne pas m'endormir.

À mon réveil, ma tête est posée sur le lit de ma sœur. Quelqu'un me tient la main. Je relève le nez. Elle a les yeux ouverts.

— Ashley !

Les infirmières font irruption dans sa chambre. Elle me sourit tant bien que mal et je me redresse sur mon siège – une lueur d'espoir, enfin, brille en moi de nouveau.

— C'est une battante ! se réjouit l'une des infirmières.

Ma sœur serre légèrement mes doigts entre les siens.

— Oh, Ashley...

Je fonds en larmes. Des larmes de joie – j'ai tant de chance...

Comme Ashley, de nouveau, presse ma main, je me penche en avant. Elle est en train de me dire quelque chose. Ses mots me parviennent dans un souffle.

— Tout va bien, dis-je, tu seras bientôt sur pied.

— Holly.

— Ne t'inquiète pas. Elle est en pédiatrie, juste à côté. Les médecins nous ont assuré qu'elle était hors de danger.

Elle ferme les paupières, ce qui m'affole, mais déjà elle les rouvre sur un regard mouillé de larmes. Je pose mon front contre son front. Nos cœurs battent à l'unisson. Lorsque je me rassois, elle m'adresse un sourire mince, et je reste là, penchée sur son lit, le visage à quelques centimètres du sien, jusqu'à ce que James regagne la chambre, à la main un gobelet qu'il me tend. À peine a-t-il vu Ashley que ses traits s'illuminent. Il se hâte vers elle pour lui saisir l'autre main.

— James, dit-elle.

À entendre le son de sa voix, il laisse échapper un bref sanglot. Il la prend cette fois dans ses bras, avec précaution.

— Merci, mon Dieu, murmure-t-il.

Je m'éclipse sans bruit pour les laisser à leurs retrouvailles. Il règne dans le couloir un silence bienfaisant. Je m'attarde un moment devant la porte, où j'aspire et j'expire à intervalles réguliers. Mes muscles commencent à se détendre. Je porte une main à mon ventre. Ma famille est saine et sauve. L'horreur a pris fin. Je regarde de droite et de gauche. Personne. Il est temps pour moi de partir.

*Londres*

*Une semaine plus tard*

*Dominique*

À tous, la police a demandé de faire une déposition : Corinne, Ashley, Mathilde et James. Dominique a passé deux heures dans une pièce blanche et nue du commissariat de Finsbury Park, où il s'est entretenu avec l'inspecteur Janson, le plus jeune des deux enquêteurs qui s'étaient présentés chez eux le soir où Corinne avait découvert Béatrice dans l'évier.

— Connaissez-vous l'histoire d'Erin De Bonnier, monsieur ?

— Non. Absolument pas. Elle comptait parmi mes collègues de travail. Nous étions... Nous avons sympathisé. Mais jamais elle ne m'a parlé de son passé.

Il détourne les yeux. Pour quelle raison évoquerait-il cette soirée dans un bar en compagnie de la jeune femme ? Cela n'a plus d'importance à présent.

— Et sa mère ?

L'enquêteur consulte ses notes.

— June De Bonnier ?

Il secoue la tête.

— Nos équipes sont toujours à ses trousses. La maison est déserte. À mon avis, ils ne tarderont plus à lui mettre le grappin dessus. On a découvert chez elle une quantité impressionnante d'ordonnances. On la soignait pour une dépression, ainsi que pour des troubles psychiatriques, depuis de nombreuses années. Nous ignorons si, à l'heure actuelle, elle constitue toujours une menace. À l'évidence, elle était tombée sous la coupe d'Erin. Pauvre femme, quand on y pense. Se retrouver avec une fille pareille... Pour un peu, je la compterais parmi les victimes.

Il hausse les sourcils.

— Un cas classique de manipulation.

Dominique, qui ne lâche plus des yeux l'oreille mutilée du jeune homme, lui reproche en silence son manque de professionnalisme.

Les médias se sont jetés sur l'affaire, Corinne refusant obstinément de lire les journaux, d'en examiner les photos, de s'attarder sur les gros titres tapageurs. On traîne la famille De Bonnier dans la boue. Aucun détail ne manque. La maladie mentale d'Erin, les dettes colossales contractées par Richard, les vilains secrets cachés derrière June et Carlington House. Les enquêteurs ont découvert le couteau de cuisine de Dom et Corinne projeté au moment de la chute d'Erin sur les rails. La maison de poupée, en revanche, demeure introuvable. Peut-être la jeune blonde l'a-t-elle détruite.

Au cours des semaines suivantes, il arrive à Dominique de guigner le bureau attribué naguère à Erin. Il regarde son siège, l'espace vide où elle posait son ordinateur. Il exhale un soupir frémissant.

*Londres*

*Corinne*

Ce sont mes rêves qui me bouleversent le plus. J'en fais de tels pendant de longues semaines. La police n'a pas réussi à mettre la main sur June. Elle n'est nulle part. Elle a filé. Les enquêteurs continuent certes de chercher, mais ils sont loin de s'inquiéter autant que moi. Elle n'est plus toute jeune, me rassurent-ils, et elle vivait sous l'influence exclusive de sa fille. Je n'en suis pas si sûre. Presque toutes les nuits, Dominique me réveille parce que je me débats entre ses bras, et il m'étreint pour m'apaiser, en me répétant inlassablement les mêmes mots.

— Tu es en sécurité, Corinne. Tout est fini.

Mais non. Chaque nuit, je me blottis contre lui, je ferme les yeux en tentant de chasser loin de moi le visage d'Erin, son écharpe jaune vif, l'effroi dans son regard. L'effroi dans le mien. Portant mes mains à mon ventre, je sens l'enfant grandir en moi. Mon bébé ne craint plus rien. Grâce à moi. Alors, seulement, je parviens à m'endormir.

# Épilogue

*Londres*

*Quatre mois plus tard*

*6 juillet 2017*

*Corinne*

C'est aujourd'hui l'anniversaire de papa. J'ai acheté un gros bouquet de roses jaunes – sa couleur préférée –, que je déposerai tout à l'heure sur sa tombe. En dépit des récents événements, je tiens à me rendre là-bas. Et tant pis s'il me faut y aller seule. Je suis incapable d'expliquer cette loyauté de ma part, sauf à dire qu'envers et contre tout il reste mon père. Il a menti, dérobé de l'argent. Il a triché. Pourtant, il s'agit de mon père. Le seul et l'unique que j'aie jamais eu.

Il fait chaud, l'été s'annonce. Rien à signaler à la galerie, où le calme règne. Tant mieux. Cela me permet d'y demeurer immobile, tel un bibelot de porcelaine au milieu des tableaux. Je fredonne à voix très basse, des prénoms pour le bébé me trottent dans la tête. Ce soir, Gill vient dîner chez nous avec son compagnon. Durant les mois qui viennent de s'écouler, la jeune femme m'a été un soutien fidèle. Je me réjouis de constater que, pour elle aussi, le vent tourne favorablement. Chaque fois que les journalistes frappaient à ma porte, chaque fois qu'en raison de ma grossesse je vomissais le matin... Chaque fois que l'attention des médias se faisait si pressante que je me terrais dans notre appartement, Gill me reconfortait avec des tasses de thé déthéiné et des magazines à potins. Bien sûr, elle a appris ce dont papa s'était rendu coupable. Je me suis réjouie qu'en définitive Ben et elle n'aient pas fait appel à son cabinet – la situation du jeune couple n'aurait fait qu'empirer. Elle n'a rien répondu. Au lieu de quoi elle m'a serrée dans ses bras.

— Je suis vraiment navrée de ce qui est arrivé à votre famille.

Ce soir, elle se présentera à notre porte en compagnie de Graham et du petit Tommy. Nous dînerons tous les cinq. Comme je réfléchis au menu, la sonnette, à l'entrée de la galerie, se met à tinter. Nous avons de la visite. Une femme s'avance avec lenteur, son sac à main sur l'avant-bras, pour se diriger vers la gauche de la pièce, où sont accrochées nos plus récentes acquisitions. Elle me tourne le dos.

— N'hésitez pas à me demander conseil, lui dis-je – Marjorie se trouve dans la pièce du fond.

Je retourne à mes étiquettes. Je me sens nerveuse : aucun d'entre nous ne s'est plus rendu au cimetière depuis l'horrible soir, mais ma psychiatre estime qu'une visite m'aiderait peut-être à chasser mes cauchemars récurrents. Remplacer un souvenir par un autre. Un processus en deux temps, si j'ai bien compris. *Confabulation, réappropriation.*

Je pose une main sur mon ventre. Bientôt, nous formerons une véritable famille. L'échéance approche. J'ai trop chaud, mes orteils adhèrent les uns aux autres à l'intérieur de mes sandales, dont le cuir entrave mes chevilles gonflées.

— Excusez-moi ?

La femme se tient devant moi. Elle a posé son petit sac au bord de la table, tandis que de l'autre main elle paraît serrer quelque chose, comme un enfant cacherait un secret. Je lève les yeux vers son visage... Mon sang se glace dans mes veines.

J'ai redouté cet instant pendant quatre longs mois, tandis que la police se désintéressait de l'affaire. Les médias, eux aussi, ont peu à peu cessé de l'évoquer. Tout le monde a oublié. Sauf moi.

J'ouvre la bouche pour crier, sans produire aucun son. La femme devant moi révèle, au creux de sa paume, un petit objet. Un frisson me parcourt l'échine. L'instant d'après, je tremble de la tête aux pieds. Comment a-t-elle fait ? La femme m'adresse un sourire, un affreux sourire – elle attend ma réaction.

Mon pouls s'accélère et des gouttes de sueur perlent à mon front. J'ai de plus en plus chaud. La terreur me submerge. Bien que je ne l'aie encore jamais rencontrée, je connais cette femme, qui me connaît aussi.

Il faudrait à tout prix que je dise quelque chose, que je lui demande ce qu'elle veut, mais rien à faire. Ma langue demeure collée à mon palais, et je ne trouve pas les mots. Le caractère inéluctable de notre face-à-face me saute à la figure.

Marjorie, qui s'affaire dans l'arrière-boutique, écoute la radio – des hommes politiques en train de débattre, me semble-t-il, se coupant la parole à qui mieux mieux. Si seulement je me trouvais auprès d'elle...

La femme n'a pas bougé et continue de me défier en silence. Elle a penché la tête et me montre ses dents, de menus chicots dans les ténèbres de sa bouche. Le petit cheval à bascule se trouve entre nous deux, toujours au creux de la paume qu'elle a ouverte plus tôt au-dessus de ma table.

— Il faut que vous partiez, dis-je d'une voix chevrotante qui résonne dans la galerie silencieuse, et dont j'espère que Marjorie l'entendra – qu'elle percevra mon épouvante.

Elle secoue la tête, comme le ferait une institutrice à l'adresse d'un élève un peu naïf, avant de faire volte-face. Je distingue son reflet dans l'un des miroirs, et ce reflet se multiplie. Elle est partout. Soudain, elle tourne la tête dans ma direction. Un sourire bref :

— Merci, répond-elle. Je repasserai sans doute plus tard.

La sonnette de l'entrée tinte à nouveau. La voilà partie. Je me lève pour observer la rue, déjà désertée. Je respire bruyamment, j'avale de copieuses goulées d'air, je ferme les yeux de toutes mes forces, jusqu'à ce que de petits points lumineux se mettent à danser derrière mes paupières. *Réfléchis. Réfléchis, bon sang. Appelle la police. Non, je ne peux pas. Mais je dois le faire.*

— Corinne ? m'appelle Marjorie sur le seuil de son bureau.

Je rouvre les yeux. Je me tiens très droite. Comme je m'apprête à me tourner vers elle, je repère le petit cheval, qui se balance sur ma table, où elle l'a abandonné. J'ouvre la bouche. Je me mets à hurler.

Marjorie arrive en courant :

— Que se passe-t-il ? Qui était-ce ? La vache, tu m'as fait une peur bleue !

Ils ne l'ont jamais trouvée. Ils n'ont jamais déniché la maison de poupée. Personne n'aurait pu être au courant, à part elle. Comment ai-je pu ne rien voir ? Ne me rendre compte de rien ? Son pas un peu traînant, ses cheveux gris, son visage vieilli. Toujours auprès de moi. Toujours à deux pas. Elle m'a observée. Elle a patienté. Dans l'escalier de notre immeuble. Dans le parc, le soir où j'ai cru voir quelqu'un. Elle ne subissait nullement l'influence de sa fille. C'était tout le contraire. Un indicible effroi me saisit, qui me contraint à lâcher une plainte involontaire, à croiser les bras sur mon ventre.

— Marjorie !... Marjorie !

Je ne respire plus qu'à peine, et par saccades. Il me semble que ma tête va éclater, je sens derrière mes paupières une terrible pression.

Elle me regarde à son tour. Depuis le drame, elle m'a couverte d'attentions, elle m'a aidée à reprendre une existence normale. Nous avons progressé main dans la main. Au jour le jour. En repoussant les médias à la porte jusqu'à ce que cette affaire ait cessé de les séduire. Elle m'a protégée

des conséquences les plus pénibles de cette tragédie. Je m'approche d'elle, saisis ses mains entre les miennes. Elle paraît ne pas comprendre.

— Que se passe-t-il ? Corinne ? Allons, allons... Respire. Je t'ai montré comment faire. Tu inspires par la bouche. Tu expires par le nez.

Je m'efforce de lui obéir, mais rien ne saurait m'apaiser. Je garde l'œil rivé sur le petit cheval qui, contre vents et marées, continue de se balancer d'avant en arrière. Comment serait-ce possible ? Sauf à me dire qu'elle était au courant ? Le puzzle se résout peu à peu au cœur de ma cervelle. Je sens ployer mes épaules sous ce fardeau.

— Marjorie... Ils ont fait fausse route. Je ne pense pas qu'Erin ait jamais pris le dessus sur sa mère. Au contraire. C'est sa mère qui la téléguidait. Oh, mon Dieu...

— June De Bonnier ? C'est elle qui a pénétré dans la boutique ? Mais, Corinne ! Il faut que tu appelles la police !

Je me révèle incapable du moindre geste, du moindre mouvement. La vérité se fait peu à peu jour en moi. Cette chose que je n'ai jamais réussi à raconter à personne, pas davantage à la police qu'à Ashley. Je ne me suis pas même confiée à Dominique. Cette vérité crue qui me tient éveillée durant des nuits entières. La véritable cause de mes cauchemars.

La culpabilité.

Je m'abstiens de répondre à Marjorie. Au lieu de quoi je me rue vers la porte de la galerie, dont je tire les verrous avec frénésie. Marjorie m'observe sans comprendre. Elle s'approche, pose une main sur mon épaule.

— Voyons, voyons... Essaie de rester calme. Nous allons appeler la police, mais cette femme n'est pas dangereuse, sa fille l'a manipulée. Elle a presque soixante-dix ans, Corinne.

Elle s'interrompt l'espace d'un instant.

— Tu n'as donc pas lu les articles dans les journaux ? Que voudrait-elle à présent ?

Je dévisage Marjorie. Je sais, moi, ce que veut June. Ce qu'elle désire depuis toujours. Et j'ai fait pire que mieux...

*Aujourd'hui, cela fait un an jour pour jour que papa nous a quittés. Erin et moi nous trouvons sur le quai du métro, station West Hampstead. Son écharpe s'enroule autour de mon cou. Nous nous tenons sur la ligne jaune, mes bottines commencent à glisser. J'entends le raffut de la rame à l'approche. Nous ne bougeons plus. Nous haletons, à quelques centimètres l'une de l'autre. Elle a plongé son regard dans le mien. Je pense à mon bébé. Elle ouvre la bouche pour parler, et c'est alors que je la pousse sous les roues du train.*

— Elle veut se venger.

La poignée de la porte s'abaisse doucement.

*Cet ouvrage a été composé  
par Soft Office (à Eybens)*

*Impression réalisée par*

BRODARD

*en mars 2020*

*pour le compte des Éditions de l'Archipel,  
département éditorial*

*de la S.A.S. Écriture-Communication*

*Imprimé en France*

N° d'impression :

Dépôt légal : avril 2020